LA RENOMMÉE[1]

DERNIÈRE PARTIE[2]

XIV

Le domaine de Terre-Franche se trouvait situé au delà de Pont-l'Évêque, sur la belle route de Lisieux qui domine la Touques. Ses vallonnemens descendaient le long de la vallée, qui est comme le cœur humide et vert de la Normandie. Le bétail dormait aux crêtes des prairies que sillonnaient comme des veines les petits canaux d'irrigation et que de loin en loin bordaient les haies vives ou les lisses blanches. Quelques-unes étaient plantées de pommiers, bas de tronc et larges de tête. Parfois, au milieu, se dressait l'abri des bêtes, cabane de chaume et de chaux blanche, moisie par la rivière. Partout l'on sentait la force et la vie, la richesse débordante d'une terre privilégiée.

De la route de Lisieux qui coupait la propriété en deux parties inégales, on accédait à la demeure des maîtres par une longue avenue, sinueuse, bordée d'un double rang de marronniers, et qui, comme une rivière à son embouchure, semblait s'élargir et s'évaser en un joli jardin, de style français, aux charmilles bien taillées et de fleurs classiques. Les pelouses en étaient aussi vertes que les prairies et les vives couleurs des massifs rayonnaient et vibraient dans cette atmosphère pleine

(2) Voyez la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

de vapeur et de sève, pareille, en la belle saison, à celle des tropiques : on dirait une exhalation de toute la vie végétale qui transpire et ruisselle.

L'habitation se composait d'un délicieux pavillon Louis XIV, auquel on avait ajouté, à distance, les communs et les dépendances. Le pavillon, autour de son hall en rotonde, comprenait seulement une salle à manger et un salon : tous deux donnaient sur la terrasse du jardin. Les proportions en étaient petites, mais heureuses, et les plafonds, les tentures de l'époque, les meubles, avaient été protégés de toute restauration. On sentait là le cadre vivant d'une vie un peu désuète, lointaine et comme ralentie, cadre charmant et un peu lourd où des âmes avaient pu s'apaiser, s'oublier. Selon la coutume de l'époque, le château se trouvait dans un fond, à la partie la plus basse du domaine, dans le voisinage de la rivière dont les pompes d'arrosage distribuaient l'eau aux pelouses, et la vue, volontairement limitée, s'étendait seulement jusqu'aux charmilles qui bordaient le jardin.

Ce jour-là, — six années s'étaient écoulées depuis qu'Antoine et Laurence avaient pris le parti de s'installer et de vivre presque uniquement à Terre-Franche, — il faisait une douce matinée de fin septembre, molle et voilée. Onze coups venaient de sonner à la grande horloge du château : c'était l'heure où les enfans cessaient leur travail, et tous deux, Lucien et Laurent, se trouvaient encore dans leur salle d'étude, située un peu à l'écart, dans un bâtiment annexe, parmi les charmilles et les lierres. Comme les employés d'une administration, en cette salle blanche et nue qui révélait des préoccupations de la plus méticuleuse hygiène, ils étaient assis de chaque côté d'une grande table de chêne ciré, face à face.

Laurent écrivait et semblait donner tous ses soins à l'achèvement de son devoir. Sur son visage, de la bouche aux sourcils, passaient et s'échangeaient toutes les contractions de l'effort, qui ressemblent tellement à celles de la colère ou de la douleur.

Lucien, au contraire, avait achevé sa tâche et, souriant, satisfait de lui-même, il présenta sa page à M. Étienne Delayr, le précepteur.

M. Étienne Delayr se tenait debout à une des extrémités de la grande table, entre ses deux élèves. Il n'avait rien de rébar-

hâtif ni de pédant. Il n'avait pas trente ans, était mince, bien mis, l'air à la fois sportif et délicat. Sa santé, au sortir de l'École normale, lui avait interdit le professorat et, sans fortune, obligé à des ménagemens et à des soins dispendieux, il avait été fort heureux de trouver à Terre-Franche une situation avantageuse, avec la vie large et libre, en plein air. Il avait pris goût aux plaisirs de la campagne, à ses luxes aussi, le cheval, l'automobile, le tennis et la chasse. Il n'était pas sans ambition littéraire, comme de juste, avait déjà publié un ou deux romans, et l'idée d'avoir à instruire le fils de Lucien Mirar, de vivre en quelque sorte dans l'intimité posthume du grand homme, n'avait pas été sans exercer sur son imagination un prestige qui ne s'était pas dissipé. Il apportait à sa tâche une sorte de coquetterie intellectuelle.

Il avait pris des mains de Lucien le devoir, propre et net, d'une jolie écriture déjà formée et caractéristique. Souriant à son tour, il le parcourut avec complaisance. Puis, au bout d'un instant, passant la main sur la jolie tête levée vers lui :

— C'est très bien... prononça-t-il... Vous ferez tantôt votre tour de poney.

Et la douceur de son regard, de sa voix, rendirent la louange plus sensible encore à Lucien qui se leva et s'esquiva, en gambadant, de la salle d'études.

Cependant Laurent s'était interrompu. Les yeux fixes, le front soucieux, ses doigts tachés d'encre se crispant sur la plume arrêtée en l'air, il regardait devant lui sans rien dire.

— Eh bien?... et vous? demanda le précepteur un peu plus sèchement. Vous n'avez pas encore terminé?...

Le petit ne répondit rien, mais, brusquement, saisissant de ses deux mains la feuille qu'il avait devant lui, il la déchira, jeta sa plume avec rage et, se levant, il se mit à courir autour de la grande salle en trépignant et en poussant des hurlemens.

— Laurent, dit placidement le précepteur, voilà que vous recommencez... Ce n'est pas moi qui me chargerai de vous punir...

Et plus bas, comme à lui-même :

— Stupide enfant!... grommela-t-il...

Habitué à ces scènes et sans doute découragé, M. Étienne Delayr ramassait mélancoliquement les morceaux du cahier déchiré et s'appliquait à remettre un peu d'ordre sur la table.

Laurent courait et hurlait toujours à la manière d'une petite bête blessée et affolée.

— Mais enfin, mon pauvre petit ami...

Il s'interrompit, la porte venait de s'ouvrir. Attirée par les cris qui s'entendaient à travers tout le jardin, Laurence parut.

— C'est encore toi?... dit-elle doucement à la vue de son second fils...

— Il n'a pas voulu me montrer son devoir... dont voici les morceaux.., expliqua M. Étienne.

Laurent, en apercevant sa mère, s'était mis à courir et à crier de plus belle.

— Que tu me fais de peine, mon petit enfant!... gémit-elle...

Elle avait tenté de se rapprocher de lui, de le saisir. Mais, comme un enfant qui craint d'être battu, il se dérobait, les mains collées aux oreilles, les bras serrés autour du cou, pour éviter les giffles.

Debout près de la table, Étienne Delayr demeurait impassible, secrètement réjoui peut-être de voir aussi vaine que la sienne l'autorité de la mère. Laurence implorait un secours, un conseil.

— Que faire avec un pareil petit être?...

Le précepteur la regarda sans répondre, d'un regard qui semblait signifier qu'il y a des situations sans remède, et que, de deux enfans nés d'un père différent, on ne peut sans doute attendre d'égales satisfactions.

— Lucien, lui, a très bien travaillé... dit-il au bout d'un instant.

— Oh ! Lucien!... murmura Laurence dont le visage s'était éclairé.

Laurent redoubla.

Impuissante, la mère recourut au suprême moyen et appela le père.

Lui aussi, il avait entendu le commencement de la scène et entra vivement, un peu pâle.

Cette fois-ci, à la vue de son père, Laurent se tut et s'accroupit par terre. Il avait l'air d'un chien prostré sous le fouet, et de gros sanglots qu'il cherchait à contenir secouaient son mince corps.

— Qu'est-ce que tu as?... Pourquoi pleures-tu ? fit Antoine.

La bouche contractée pour étouffer ses soupirs, rouge, les yeux fuyans, Laurent s'obstinait maintenant dans son mutisme et son immobilité accroupie. Il était impossible de lui tirer une parole ou un geste, et la mère, s'effaçant à dessein, n'était plus, comme le précepteur, qu'une spectatrice immobile et découragée. Leur silence s'ajoutait à celui du gamin.

— Petite brute!... laissa échapper Antoine excédé.

Et, prenant son enfant par un bras, il l'enleva comme une pauvre chose pantelante et pendante. Il répétait malgré lui :

— Petite brute !... petite brute !...

Il était devenu livide, tremblait de tous ses membres. Il emporta l'enfant dans sa chambre et l'enferma.

Un instant, il écouta à la porte. Une extrême tristesse avait alors succédé à la colère sur son visage. Puis il rejoignit M. Étienne Delayr, demeuré seul dans la salle d'études.

— Monsieur Delayr, dit-il, vous savez mon estime et ma reconnaissance pour vous... Ne voyez donc dans ce que je vais vous dire que la marque d'une préoccupation devenue excessive chez moi... Je suis tout le premier à admirer les bons effets de votre éducation sur le petit Lucien, éducation à laquelle vous semblez vous-même prendre tant de plaisir... Il n'en est malheureusement pas de même pour Laurent... Il est plus jeune, c'est vrai, et je ne parle pas de ses progrès, qui sont lents... C'est son caractère et, par conséquent, le pauvre petit, son bonheur, qui m'inquiète... Des scènes comme celle qui vient de se passer me bouleversent... Je me laisse aller malgré moi, devant tant de mutisme et d'obstination, à l'irritation et, sans doute, à l'injustice et à la violence... La mère ne réussit pas mieux que moi, tant s'en faut... Quant à vous, je ne comprends que trop votre impuissance et vous êtes depuis assez longtemps dans cette maison pour que je ne cherche pas à vous dissimuler mon chagrin... Comment vous expliquez-vous, monsieur Delayr, de pareilles dispositions chez un gamin de neuf ans?...

M. Étienne Delayr avait écouté avec la réserve un peu froide d'un subordonné qui craint une réprimande détournée. Mais à la dernière phrase, il fut frappé de la tristesse et de l'amertume empreintes sur le visage d'Antoine, et un sourire, presque mélancolique, passa sur ses lèvres fines, rayonna sur toute sa face de médaille.

— Mon Dieu, dit-il, je crois que la situation de votre petit

Laurent est assez simple... Tout à l'heure, j'avais fait compliment à Lucien sur son devoir de la matinée... C'est alors que Laurent a déchiré le sien, afin que je ne le voie pas... Il ne le jugeait pas aussi bon... Toutes ses violences, selon des occasions diverses, de même que ses réflexions si souvent malheureuses ou désobligeantes, ont la même cause et ne sont qu'un phénomène très ordinaire de la vie en commun... Plus âgé, Lucien est, en outre, un petit garçon assez particulier... Il m'étonne chaque jour par sa fantaisie, son originalité et cette grâce à tout faire qui excuse ses façons d'enfant gâté... Peut-être Laurent se sent-il un peu masqué, gêné, partagé entre le désir de faire mieux que son frère et la crainte de ne pas y réussir... Il est ébloui, intimidé, un peu jaloux, évidemment... Il n'a pas de vie personnelle, toujours suggestionné par un autre, troublé par l'imitation... Il sent cela confusément, il en souffre, et s'en aigrit... Je m'applique de mon mieux à conjurer les effets d'un tel état de choses... Je n'y parviens pas toujours...

Antoine réfléchissait, le sourire un peu plus contracté, sentant trop bien, malgré la mesure apparente des paroles, la secrète partialité du précepteur.

— Je suis heureux, dit-il, que votre impression confirme une pensée que j'avais depuis longtemps, mais qui me coûtait beaucoup... Il semble, d'après ce que vous dites, qu'on ne pourrait prolonger sans péril cette étroite communauté dans laquelle vivent les deux enfans sous votre direction... La solitude aussi et la monotonie ne sont sans doute pas bonnes... N'êtes-vous pas d'avis que le collège?...

— C'est mon avis, en effet, dit nettement le précepteur.

Antoine gagna le jardin où le ciel, comme tapissé d'une gaze, semblait devenu plus tendre encore. Au loin, près des charmilles, Laurence promenait Lucien qu'elle distrayait de son travail en visitant des fleurs qu'ils cultivaient tous deux avec un même amour. Ils se tenaient par la main et, par instans, se baissaient, arrachaient une branche fanée, s'entretenaient avec animation. Laurence attacha une grosse fleur à la boutonnière de son fils.

Antoine, malgré lui, se tourna vers le château, regarda au second étage une fenêtre où il avait fait dresser jadis, dans un excès de prudence paternelle, un grillage de protection. C'était celle de Laurent. Les rideaux en étaient tirés, lui donnaient

l'aspect d'un visage sévère. Rien de la douceur du ciel et de l'heure ne pouvait entrer là. Un pauvre petit être y languissait, puni, privé de tout ce qui faisait là-bas, près des plates-bandes, la grâce et la joie de l'autre.

Antoine, à la vue de cette prison où il avait enfermé son enfant, sentit son cœur défaillir de faiblesse et de mélancolie. Il eut envie de courir là-haut, d'embrasser Laurent, de lui pardonner, tout de suite, et de l'emmener, lui aussi, gambader sous les charmilles. Mais il songea que le petit n'avait pas encore eu le temps de revenir à lui-même, qu'il allait le retrouver blotti dans un coin, hostile et muet, et que lui-même perdrait de nouveau son sang-froid. Il continua sa route vers Laurence et Lucien.

— Qu'as-tu fait de Laurent?... dit la mère.

— J'ai à te parler de lui.

Il fit signe que Lucien ne pouvait être témoin des choses graves qu'il avait à dire et ils achevèrent leur promenade presque silencieusement, Laurence répondant seule aux questions de Lucien, tandis qu'Antoine s'enfonçait dans ses réflexions. Le déjeuner aussi fut attristé par la place vide de Laurent et par l'attitude un peu solennelle de M. Étienne qui suivait sur le front d'Antoine le reflet des soucis dont il avait depuis longtemps surpris tout le secret.

— Lucien, demanda-t-il à la fin du repas, vient seul en promenade?...

— Oui... répondit Laurence, tandis qu'Antoine semblait hésiter déjà à maintenir la punition de Laurent.

Mais M. Étienne s'empressa d'obéir à l'ordre de Laurence et emmena Lucien, laissant enfin en présence l'un de l'autre le père et la mère dans le grand cabinet de travail qui ouvrait sur les douves.

Les six années qu'ils avaient ainsi passées à Terre-Franche, — Antoine allant et venant pour ses affaires, Laurence ne bougeant presque point, — semblaient les avoir l'un et l'autre bien plus transformés que vieillis.

Laurence, toujours jolie, ayant pris un peu d'embonpoint, les cheveux à peine poudrés de quelques fils blancs aux tempes, avait un air plus harmonieux et plus apaisé, quelque chose de provincial, presque, ou de nobiliaire qui faisait d'elle la châte-

laine naturelle de ce beau jardin à la française étalé sous les fenêtres. La douceur, la distinction de ses gestes où se reflétait l'unité de sa vie évoquait la grâce de ces retraites que prenaient jadis, sur leurs terres ou dans les couvens, les grandes mondaines qu'avaient agitées les passions. Heureuse, ou simplement sage et calme ?... On n'aurait pu le dire.

Antoine, au contraire, s'était encore assombri. Il avait plus de carrure et de force. Ses cheveux gardaient leur abondance et leur teint naturel. Mais les rides de son front, de sa bouche surtout, le ton bistré de sa peau, l'allure lasse, un peu voûtée de ses épaules, la tristesse de son regard accusaient cette sorte d'usure morale et ce désenchantement de ceux qu'obsède, des années durant, un même souci.

Sans doute chaque scène du petit Laurent, comme tous les menus incidens qui composent notre destinée, ne semblait à Antoine, lorsqu'il y réfléchissait, que bien peu de chose : Laurent était un enfant difficile, entêté, hargneux, probablement un peu jaloux. Bien d'autres enfans, à cet âge, sont ainsi et tout cela passerait avec les années, avec la raison, surtout avec une éducation attentive et dont il s'agissait seulement de déterminer les conditions favorables. Et pourtant, chaque fois, Antoine en demeurait plus endolori, plus blessé, comme si ces difficultés paternelles, c'était avec Laurence qu'il les avait eues et que, sous une forme plus enveloppée et plus sensible encore, c'eût été, non pas le caractère d'un gamin de neuf ans, mais toute leur vie et la paix de leur ménage qui fût remise en question.

Jadis, au temps de sa première illusion, il avait voulu fuir tout le passé de Laurence, cacher leur amour et leur union loin de la fièvre et de l'agitation, loin de Mirar survivant, et jamais plus, en cette Terre-Franche, il n'avait été reparlé de tout cela entre eux. Dans ce cadre seigneurial et mélancolique, ils avaient connu des années ferventes et douces, dont la douceur même avait voilé le premier attiédissement. Et, pour Antoine, dans son cœur assagi, mais non pas dépris, n'était-ce pas, avec d'autres préoccupations, le même chagrin qui persistait et se renouvelait ?...

— J'ai eu, avant le déjeuner, dit-il, un entretien avec M. Étienne...

— A propos de Laurent ?... Hélas ! Je ne voudrais pas te

faire de peine, mon ami, mais c'est une si incompréhensible nature, que ce petit!...

Laurence avait pris son visage grave et sa mélancolie n'était que trop naturelle. Antoine n'aurait pu se formuler en lui-même aucun grief contre elle : elle était une mère indulgente, facile. Peut-être même, à l'égard de Laurent, montrait-elle parfois un excès de douceur qui ressemblait à de la résignation. On eût dit que tout ce qui touchait cet enfant, elle l'avait depuis longtemps accepté, comme la rançon d'autre chose et la conséquence naturelle de leur union... Pourtant n'avait-elle pas trop peur d'attrister son mari et les précautions même qu'elle avait l'air de prendre pour parler de Laurent à son père n'étaient-elles pas justement pour alarmer la naturelle susceptibilité d'Antoine?... Ce n'était là qu'une nuance, sans doute, et dont elle-même ne se rendait guère compte. Mais presque tous ses propos commençaient par cette même phrase : « Je ne voudrais point te faire de peine, mon ami, » et se concluaient par cette autre : « Pardonne-moi de te dire ça... » Antoine finissait par ne plus pouvoir les entendre sans une sorte de douloureux agacement. Il avait l'impression qu'elle lui parlait de Laurent comme s'il avait été son fils, à lui seul, de même qu'elle avait le sien, à elle.

— Peut-être, répondit-il, as-tu justement le tort d'incriminer la nature de cet enfant!... à neuf ans!... Ce sont les circonstances, plutôt, les conditions de son éducation...

— Ce sont les mêmes que celles de Lucien..., dit-elle avec un sourire involontaire.

— N'importe, je t'assure... Ce qui convient à l'un peut ne pas réussir à l'autre...

— Tu dois avoir raison, Antoine... Quel remède as-tu trouvé?...

Ils étaient dans le hall du château qui dominait d'un côté les douves et de l'autre le jardin. La lumière de la coupole glissait doucement sur la broderie de Laurence, assise dans un fauteuil bas, et attentive. En face d'elle, sur une chaise, Antoine se taisait, réfléchissant à ce qu'il allait dire, avec cette gravité de visage qui lui avait toujours été naturelle, et que l'âge avait accusée.

— Nous avons vécu ici, reprit-il, nos meilleures années... Mais il ne s'agit plus de nous, et tu te souviens que nous avions

déjà envisagé à plusieurs reprises l'éventualité toujours plus prochaine de mettre les enfans au lycée... C'est de quoi j'ai entretenu ce matin leur précepteur... Il est d'avis, comme moi, que le moment est venu... pour tous les deux... Qu'en penses-tu, toi aussi?...

— Oui, il y a longtemps que ce projet te préoccupe... Soit, mon ami, je ne demande pas mieux...

Elle avait interrompu sa broderie. Son geste, son intonation marquaient mieux encore que sa réponse sa docilité et aussi peut-être combien elle trouvait juste qu'ayant pris jadis la résolution de venir à Terre-Franche, ce fût lui encore qui prît celle de retourner à Paris...

— Nous avons d'ailleurs tout le temps de réfléchir, ajouta Antoine, comme intimidé par ce qu'il avait dit.

Et ils se taisaient de nouveau, lorsque Lucien parut, botté, éperonné, et sa mère aussitôt se leva, rajeunie, ranimée. Elle l'accompagna sur le perron, descendit les marches, vint flatter de la main, comme pour lui recommander son fils, le poney qui piaffait dans le gravier.

Antoine, lui aussi, avait suivi sur le perron et il regardait sa femme... Pourquoi donc eut-il soudain l'impression qu'elle n'avait jamais été aussi éloignée de lui?...

Alors il monta dans la chambre de son petit Laurent qui se jeta à son cou et demanda pardon...

XV

C'était en une sorte de torpeur morale, sans joie ni peine, sans élan, surtout, que Laurence avait accepté la nouvelle décision de son mari. Elle en comprenait la nécessité sans en sentir le besoin et, dans toute cette claire fin de septembre, elle avait dirigé les préparatifs d'un déplacement qui ressemblait à un déménagement avec l'indifférence raisonnable et la vigilance un peu lasse avec laquelle elle avait pris, dès longtemps, l'habitude d'ordonner toute sa vie. Les soins matériels avaient rempli ses derniers jours, et son intimité avec Antoine n'avait été consacrée qu'aux préoccupations du voyage. Rien de sensible en elle ne semblait avoir été touché.

Ils étaient partis de la petite gare de Pont-Lévêque par un train du matin. Les enfans avaient la gravité naturelle des petits,

à ces heures-là. Antoine semblait absorbé par ses soucis de chef de clan en transbordement. Et Laurence, en jetant les yeux sur cette riche et gracieuse vallée dont elle avait si longtemps caressé tous les plis, n'aurait su dire encore si elle éprouvait, à la quitter, de la joie ou de la tristesse, si seulement elle était émue. Que de fois déjà, dans son existence, avait-elle éprouvé cette impression d'indifférence, de sensation indiscernable, comme si les choses avaient perdu de leur sens et sa vie baissé de ton !... Elle veillait à ce que Lucien ne fût pas dans le courant d'air des portières.

Mais, dès la gare Saint-Lazare, dans la longue traversée de Paris jusqu'à l'avenue de l'Observatoire, quelque chose, brusquement, avait frissonné en elle. Le vieil hôtel lui-même, où elle s'était sentie jadis si dépaysée, l'avait accueillie comme une familière qui revient d'un court voyage. C'est l'impression coutumière de tous ceux qui se déplacent et qui rentrent, comme si le temps et l'espace ne pouvant se dissocier dans la conscience humaine, il fallait que l'un s'effaçât avec l'autre ou reparût avec lui. Bientôt il sembla à Laurence qu'elle n'avait jamais quitté la vaste et sombre demeure bourgeoise. C'était Terre-Franche, le beau jardin, la vallée de la Touques, six années de solitude et de silence, tout cela qui se reculait, s'éloignait, très loin, paraissait n'avoir jamais existé. Elle reprenait sa vie ancienne, — si ancienne déjà !... — où elle l'avait interrompue, avec la même âme, toute pareille, les mêmes souvenirs, qui, peu à peu, se réveillaient, étonnée seulement que ses enfans fussent si grands, son mari si changé, et que ses cheveux, à elle, eussent des fils blancs. Car telle est la surprise que nous réservent les grandes dates de notre existence, de nous retrouver à la fois si semblables à nous-mêmes et si différens, si stables en notre passé, si précaires en la minute qui fuit.

Dès le mois d'octobre, les deux enfans furent mis au petit lycée Montaigne, Lucien deux classes au-dessus de son âge, Laurent éprouvant quelque difficulté à suivre celle du sien. M. Étienne conservait la haute direction et la surveillance de leurs études. Laurence y donnait aussi beaucoup de soins et de temps, à celles de Lucien surtout. Elle se trouvait ainsi plus rapprochée de lui encore, plus fière aussi, et bientôt un sentiment nouveau, d'abord confus, puis conscient et clair, acheva de passionner sa maternité.

Ce n'était pas seulement par sa nature morale et intellectuelle que Lucien révélait sa précocité. Physiquement aussi, il était un être singulier et hâtif, un petit bonhomme impressionnant. Long, mince, flexible, s'il avait la stature encore d'un jeune garçon un peu délicat, son joli visage, au teint mat, avait un modelé bien au-dessus de son âge et une expression passionnée, presque alarmante. Pour tous ceux qui avaient connu son père dont la séduction avait gardé toujours quelque chose de presque enfantin, il en était l'image, non pas filiale, mais déjà quasi fraternelle.

Dans la solitude de Terre-Franche, entre ses parens et son précepteur, il n'avait eu jusque-là qu'un sentiment confus de sa naissance et avait vécu comme le frère aîné de Laurent. L'illusion des enfans peut se prolonger fort longtemps et, alors même que leur intelligence est parvenue à la saisir et à la dissiper, elle survit dans leur sensibilité. Leur connaissance de la situation manque de sens, de réalité. C'est ainsi que le petit Lucien découvrit seulement au lycée qu'il était un Mirar et qu'un Mirar n'était pas un Bellême. Chaque fois qu'il donnait à un professeur son nom comme nouveau venu, il voyait apparaître le même mouvement de tête, le même regard curieux et étonné, il entendait la même question :

— Vous êtes le fils de l'auteur dramatique ?...

Et chaque fois qu'il avait répondu, de sa petite voix troublée : « Oui, monsieur..., » il sentait autour de lui, confusément, comme une caresse, comme une flatterie, quelque chose de mystérieux et d'intimidant, qui le faisait rougir et qui pourtant lui semblait délicieux. Il se rendait compte que le professeur, intrigué, ne le considérait pas tout à fait comme les autres et que les autres percevaient cette différence. Qu'y avait-il donc dans ce nom-là « Lucien Mirar » de si puissant et de magique, pourquoi, tout de suite, se sentait-il si fier de le porter et déjà, quand on le lui demandait, ne le prononçait-il plus de même ?

— Maman, dit-il un jour à sa mère, pourquoi ne me parles-tu jamais de papa ?...

Il avait profité, pour poser sa question, de l'absence d'Antoine qui n'était pas encore rentré, — alors que Laurent travaillait avec M. Étienne. Dans le petit salon où il était venu rejoindre sa mère, il s'était assis sur un siège bas dont il avait

l'habitude : il avait l'air d'être aux pieds de Laurence, son clair et grave visage relevé vers elle, dans une pose affectueuse et câline, presque galante.

— Ton père, mon chéri?... Que veux-tu que je t'en dise?... balbutia Laurence.

— Je sais, reprit gravement Lucien, qu'il a été un auteur dramatique, qu'il a eu de la gloire et que le nom de Lucien Mirar, mon nom, est encore un nom bien célèbre... Mais ce n'est pas assez, maman, je voudrais en savoir davantage... et que nous parlions de lui quelquefois...

Puis, plus grave encore, presque solennel, ayant pris une main de sa mère dans les siennes :

— Alors, maman?... C'est moi tout seul qui suis son enfant?...

— Mon chéri... oui... dit Laurence.

Elle se trouvait toute troublée et palpitante, le cœur confus, agité de joie et de chagrin, de remords aussi. Cet interrogatoire si inattendu de son fils lui apparaissait comme un reproche : de quel droit, en effet, l'avait-elle tenu dans le mensonge de sa seconde vie, et l'avait-elle enfermé, lui, l'héritier légitime, dans l'isolement de Terre-Franche, et l'avait-elle soumis au même régime que Laurent, régime imposé par la tristesse d'un homme qui lui était étranger?... Mais, aujourd'hui, elle comprenait enfin son devoir, tout son devoir d'où l'avait trop longtemps écartée l'illusion d'un amour maintenant plus sage. Qu'importaient les fautes, hélas! si lointaines, du père, quand il s'agissait de son prestige et de sa renommée aux yeux de son enfant?... Le sentiment d'une justice supérieure, peu à peu, exaltait Laurence et, contemplant son fils toujours à ses pieds, elle envisageait avec une sorte d'enthousiasme et d'allégresse l'initiation nouvelle qu'elle allait entreprendre de son petit Lucien à ce génie paternel, dont il était l'image si touchante et si fidèle.

— Oui, chéri, nous parlerons de lui, à présent que te voilà presque grand, quand tu voudras... Je te conterai son histoire...

Lucien eut un long regard, puis, plus bas, comme s'il n'osait dire toute sa pensée :

— Tu te souviens, toujours, alors?... de tout?

La porte s'ouvrit, Antoine parut. Lucien se releva, vint

l'embrasser comme à son ordinaire, et tous deux, la mère et l'enfant, secrètement complices, dissimulèrent pareillement leur émoi sous leurs visages habituels, comme s'ils eussent été pris en faute.

Quelques jours après, au lycée, un camarade disait à Lucien:

— Tu sais, hier, j'ai vu la statue de ton père...

— La statue de mon père?... fit Lucien étonné.

Le camarade expliqua:

— Avenue Henri-Martin... dans le petit square... Il paraît qu'il a habité par là, ton père.

Lucien ne savait rien, ni de la statue, ni de l'avenue Henri-Martin, mais il aurait eu honte de son ignorance. Il répondit évasivement:

— Tant mieux!...

Et il se mit à courir.

Puis, aussitôt à la maison:

— Maman, je veux voir la statue de papa... Il faut que tu me mènes avenue Henri-Martin.

— Comment sais-tu cela, mon chéri?...

— C'est un camarade... J'apprends tout par les camarades... Tu la connais, toi, la statue?

— Non, mon chéri...

Du jour où, pour complaire à la passion d'Antoine, Laurence avait consenti à changer toute sa vie, elle était demeurée strictement fidèle à sa résolution de solitude et d'oubli. Elle n'avait plus jamais ouvert un journal à la page des théâtres et n'avait rien su de tous les projets qu'avaient peu à peu exécutés les admirateurs de Mirar. Le Nonain avait achevé son œuvre en hâte et le tumulte de l'inauguration du monument n'avait point pénétré jusqu'au pavillon de Terre-Franche.

C'est pourquoi un jeudi, jour de congé, par un doux temps d'arrière-saison, Laurent étant retenu à la maison par un devoir supplémentaire, ils partirent tous deux, tout seuls, la mère et l'enfant. Boulevard Saint-Michel, ils prirent un des derniers fiacres découverts de la saison et, côtoyant le Luxembourg, traversant la place Saint-Sulpice, ils s'engagèrent à une allure lente dans le boulevard Saint-Germain.

Tout ce quartier n'avait jamais été bien familier à Laurence, et Lucien le découvrait avec ses jeunes yeux à peine déshabitués

des horizons normands. Il posait des questions et les réponses que lui faisait sa mère n'évoquaient guère pour elle que ses premiers dépaysemens, après son second mariage et son isolement. Tout cela était si pâle et si flou, si lointain, comme si elle ne l'avait connu que dans le sommeil !...

Mais, après la place de la Concorde, le long des palais, quand le fiacre suivit le Cours-la-Reine, comme le décor de cet étrange pèlerinage changea brusquement !... La voix de Laurence était mal assurée, quand elle indiquait à son fils aussi agité qu'elle les noms du vieux quartier :

— L'Alma... Le Trocadéro... L'avenue Henri-Martin...

Elle était bien la même, toujours, la vaste et somptueuse avenue, avec ses tramways bruyans et dépeuplés, sa double bordure de jardins et ses grilles bourgeoises. Ses arbres hâtifs avaient perdu leurs feuilles : à peine quelques-unes y voltigeaient encore, avant de glisser sur les rails. Elle offrait l'un de ses aspects les plus doux et les plus familiers, avec sa nudité lumineuse sous le tendre soleil déclinant.

— Tu me montreras la maison, maman ?...

— C'est celle-ci, mon chéri... oui, c'est là que tu es né... au troisième... à ce balcon...

Elle n'avait pas changé non plus, la haute bâtisse moderne, en son apparence neuve et cossue, avec ses ferronneries rehaussées d'or. Les locataires sans doute étaient encore les mêmes, car Laurence, de l'entresol au cinquième, reconnut les tentures des fenêtres et les rideaux de jadis. Seul le balcon du troisième avait pris une mine inconnue.

— Voilà les fenêtres, dit Laurence, du cabinet de travail de ton père...

Elle éprouvait une douceur, une sorte de griserie, à multiplier ainsi les détails, à restaurer le passé dans la précision qui seule est capable de le ranimer avec la forme des choses. Était-ce pour elle-même ou pour Lucien, pour complaire à une exigence obscure de son propre cœur ou par obéissance au devoir qu'elle voulait s'imposer désormais de rendre à son fils le père dont elle l'avait si longtemps privé ?...

— Je crois, dit Lucien, me rappeler... Je me promenais là... Tu m'attendais sur le balcon... Oui, je me souviens de toi... Mais papa ?...

— Tu étais si petit !...

La voiture était arrivée à l'étroit square où ils descendirent. Puis ils s'avancèrent, se tenant par la main.

Ce n'était point qu'une statue, forme trop banale de la gloire, fût de nature à impressionner particulièrement Laurence. Elle en avait entendu jadis, dans ce milieu où chacun aspirait à la sienne, trop médire et trop plaisanter. Dans son esprit se mêlait plutôt à cette idée quelque chose de ridicule et de malséant. En approchant du lieu où les entrepreneurs de la gloire de Mirar avaient élevé son buste, elle regrettait presque d'avoir fait cette première visite en compagnie du petit Lucien. Mais, au bout de quelques pas, elle retint son fils, surprise, et s'arrêta.

Lucien Mirar apparaissait dans la verdure, de petite taille, debout sur un socle bas, sans rien de monumental, avec la simplicité de la vie, en un coin de cet étroit jardin qu'il avait aimé et fréquenté. Il avait l'air de s'y promener, d'y rêver encore, au temps de sa jeunesse et de sa beauté. Il était là tout entier, pensif et séduisant, entre des femmes assises et des enfans joueurs, heureux, amoureux, avec ce je ne sais quoi d'inexprimable et de saisissant qui lui venait d'une présence si réelle en un lieu public, sous les regards de tous, près du passage des tramways.

— C'est papa ?... interrogea Lucien.

— Oui, mon chéri... c'est papa...

Se serrant davantage la main, ils s'approchèrent, firent le tour du marbre, en examinèrent le détail, les mains fines et voluptueuses, caressantes, le regard tendre et fort, épris de toute la vie, de toute la beauté, et le modelé de ce visage qu'aucune femme n'avait pu voir sans faiblesse. Rien ne subsistait là du vieillard surmené que la mort avait surpris à une heure de folie. Et Laurence s'étonnait de la ressemblance de cette statue avec l'image qu'elle avait gardée elle-même dans sa mémoire. Les derniers temps, elle les avait oubliés, et le pâle homme infidèle et surexcité ; c'était le mari de sa première illusion qui, peu à peu, avait survécu dans son imagination, — celui qu'elle voyait là, sous ses yeux, tel qu'elle l'avait aimé... Comme tout cela était loin, pourtant !... Et, comptant mentalement les années pour s'obliger elle-même à mesurer la distance de ce qui lui semblait si actuel, elle eut la sensation intime, profonde, vraiment vivante et réelle, de l'immortalité, de ce qui ne peut plus changer, marbre éternel comme un souvenir.

Le petit demanda :

— Qui a fait cela, maman ?...

— Un grand sculpteur, mon chéri, qui avait bien connu ton père.

Elle goûtait maintenant, à se trouver là avec son enfant, une douceur d'apaisement presque philosophique, sans trouble et sans amertume, une sorte de mélancolie inexprimable et pure. Le jour baissait, les femmes assises pliaient leur ouvrage, les enfans se retiraient, les promeneurs rentraient le long des avenues. L'ombre, lentement, glissait des arbres sur la statue, l'enveloppait d'une vie plus mystérieuse.

Ils s'étaient approchés encore, appuyés à la grille de protection, touchant presque la pierre du socle.

— Comment s'appelle-t-il, maman, le sculpteur ?

— M. Le Nonain, mon chéri...

Le petit Lucien réfléchit un instant, puis résolument :

— Je voudrais le connaître !...

— Peut-être, nous verrons...

Et, lentement, en se retournant tous les deux plusieurs fois, ils traversèrent le petit square, regagnèrent leur fiacre.

Doucement, Laurence prit le bras de son fils, se pencha presque à son oreille et, très bas, comme si elle eût eu peur elle-même de ce qu'elle disait :

— Tu sais, mon chéri, cela pourrait faire de la peine à Laurent... Il vaut mieux ne pas lui parler de notre promenade .. ni à personne...

— Non, maman... Je comprends... répondit Lucien avec solennité.

Et ils s'embrassèrent.

Depuis si longtemps étrangère à toute impression d'art, Laurence goûtait avidement le plaisir d'avoir vu une belle chose, d'en emporter au cœur plus de chaleur et d'enthousiasme.

Le soir, elle écrivit au sculpteur.

Cher monsieur Le Nonain,

Des circonstances particulières m'ont tenue pendant des années, comme vous le savez probablement, loin de Paris et à l'écart de la vie qu'on y mène. Je n'avais pas eu l'occasion de voir la statue du square Henri-Martin, qui est votre œuvre. Je viens de la découvrir aujourd'hui pour la première fois. C'est

pourquoi je ne puis me retenir de vous en féliciter tout de suite avec une admiration et une émotion que vous me dispenserez de vous préciser.

Veuillez croire, cher monsieur Le Nonain, à mon meilleur souvenir.

« Laurence Bellême. »

Par ce billet, ce n'était pas seulement un hommage qu'elle voulait rendre à une œuvre admirable; elle y voyait pour elle-même un accomplissement de son devoir si tardif, un commencement de réparation à l'égard d'une gloire qu'elle avait trop méconnue, oubliée.

Depuis le temps qu'ils avaient interrompu toute relation, cette louange de Mme Bellême parut au sculpteur d'autant plus flatteuse qu'elle était plus spontanée et plus inattendue. Très touché, il pensa ne pouvoir répondre autrement que par une visite. Laurence, aimablement, lui présenta le grand garçon qu'il avait connu bébé et, le lendemain, elle reçut à son tour un billet du sculpteur.

Chère madame,

Une idée m'est venue hier en voyant votre fils. Je voudrais en essayer une ébauche. Si ce projet vous sourit, je vous serai reconnaissant de me laisser me mettre au travail tout de suite, tandis que je tiens l'impression.

Veuillez agréer, chère madame, mes plus respectueux hommages.

« Le Nonain. »

Laurence fut dans la joie, et, triomphale, annonça la nouvelle à Lucien, puis à Antoine.

— Cela me fait beaucoup de plaisir... dit-elle.

Et Lucien exultait.

— Je vais avoir ma statue... moi aussi...

Déjà, il s'inquiétait de son costume, de la matière du buste, de l'attitude à prendre.

— Il est possible, dit Antoine à sa femme, que M. Le Nonain ait une idée intéressante pour lui et je comprends qu'il puisse être agréable pour toi de posséder un jour une image de ton fils de la main même qui a si bien réussi le père. Mais,

puisque nous voilà maintenant particulièrement soucieux d'éducation, permets-moi de te le dire nettement. Pour un garçon tel que Lucien, je doute que de longues poses dans un atelier où il pourra se prendre pour un grand homme constituent une discipline bien recommandable et bien appropriée... Sans compter qu'on ne sait jamais ce que durent ces choses-là et tout le temps perdu...

— Peut-être, répondit Laurence, n'as-tu pas tout à fait tort à certains égards... Mais, dans le fond, je ne crois pas que tout cela ait l'importance que tu sembles y attacher, mon ami... En tout cas, maintenant, il serait bien difficile de refuser...

— A ton gré, ma chère femme...

XVI

Chaque jour, Laurence conduisait son fils à la séance de pose. Et c'était Le Nonain qui, peu à peu, la remettait au courant de Paris, — du Paris de jadis qu'elle avait connu et qui l'avait oubliée.

Le Nonain avait tiré le plus grand profit de son chef-d'œuvre : son Mirar l'avait rendu célèbre et la richesse, les dimensions de son atelier accusaient son succès. Il aimait, tout en travaillant, à se conter lui-même, naïvement, et soulignait volontiers sa réussite par la malechance des autres.

— Vous savez ce qui est arrivé à ce pauvre Robert de Brick?...

— Mais non... je ne sais rien...

Même à l'aide de l'art le plus astucieux et le plus cynique, il est difficile de vivre toute sa vie d'un mort. Robert de Brick avait joué du grand homme tant qu'il avait pu. Mais l'inauguration de la statue avait clos la série de ses entreprises funèbres. Il avait dû enfin travailler de lui-même...

— Il s'est jeté dans le théâtre, expliquait Le Nonain, une pièce en prose, une pièce psychologique, amoureuse, avec une préface où il se réclamait de son maître... Le public a trouvé qu'il s'en réclamait trop... Oh ! une tape, vous savez...

— Et... Mlle Nelly Belly?

— C'est là le piquant de l'aventure, précisément... Il avait fini par la décider à l'épouser et à jouer sa pièce... Mais après le four, elle l'a lâché...

— Et maintenant?...

— Maintenant elle a repris son ancien rôle dans la vie...

— Son rôle de veuve...

— Si vous voulez...

Était-ce la jovialité et le bon garçonnisme de Le Nonain, sa gouaillerie facile et optimiste, toute cette indulgence à la vie qu'il traduisait encore plus dans ses gestes et ses attitudes que dans ses propos? Était-ce aussi cette lumineuse atmosphère du bel atelier où les yeux, dans chaque coin, tombaient sur quelque objet précieux? Laurence s'étonnait toujours de goûter tant de plaisir à écouter le sculpteur. Il s'en rendait compte et s'amusait lui-même à évoquer ce temps qui avait été pour lui le temps de l'effort et de l'incertitude.

— Vous rappelez-vous?...

Toutes ses phrases commençaient ainsi, coupées par les silences du travail.

— Vous rappelez-vous la femme de Pierre Gay... et la belle coquette de la Comédie... et ce brave père Hippolyte Dumée?...

Mme Pierre Gay tenait maintenant le salon le plus académique où fréquentassent les ministres républicains. Elle y riait seulement des mots de son mari qui ne faisait plus guère que ça et quelques opérettes. La grande coquette de la Comédie avait épousé le sous-secrétaire des Beaux-Arts et ce brave père Hippolyte Dumée continuait de conter ses anecdotes à table; sa jeunesse émerveillait tout le monde, et celle de son journal aussi.

— Ah! ça va vite, Paris!... Tout cela est déjà si passé!...

Mais la philosophie n'était point le fort de Le Nonain et ce qui dominait toujours en lui, comme un instinct impérieux, c'était l'amour de son travail, le goût de la matière à palper et à animer, l'apprentissage perpétuel de son métier. Son idée le passionnait.

— Quand j'ai fait mon Mirar, disait-il, vous vous en souvenez peut-être, je me suis entouré de tous les documens possibles... Je me rappelle même une certaine visite... Mais vous ne m'aviez rien donné... J'ai creusé ma mémoire et puis, aussi, mon imagination... J'ai essayé de me le représenter de toutes les manières, à tous les âges, et comme de le suivre dans son existence, dans la vie de sa forme et dans ses changemens visibles... Je suis parvenu à le voir comme ça très loin dans

le passé, bien avant que je l'eusse connu, jeune, presque adolescent... C'est pourquoi, je crois, ma machine est si vivante... Seulement je n'ai jamais pu remonter jusqu'à son enfance... Ah! ce petit bonhomme, si je l'avais connu... Il me semble que je recommence toutes mes études, mais cette fois-ci, par le vrai commencement... C'est une impression bien curieuse... Allons, jeune homme, tenons-nous droit... Ce sera bientôt fini, le nouveau chef-d'œuvre, l'esquisse de l'ancien...

Il entourait Lucien de toutes les gâteries, de toutes les flatteries surtout, l'aimant, l'admirant, travaillant bien, heureux de son travail, reconnaissant de son inspiration. A chaque instant lui échappaient des réflexions familières, ces interjections de l'artiste qu'émerveille toujours le détail de la vie et qui, par instans, s'irrite contre l'insuffisance de son métier et de sa main. Puis, la difficulté vaincue, il s'épanouissait, s'élargissait, respirait de tout son robuste thorax.

Lucien posait religieusement. Il goûtait, dans l'atelier du sculpteur, son ami, une joie confuse et romanesque qui lui donnait l'impression de le rapprocher de son père inconnu, de le faire tout semblable à lui. Puis, détendu, heureux, se dédommageant de tant de recueillement, il rentrait à la maison avec plus de turbulence et de vivacité.

— Cela avance... annonçait-il triomphalement.

A table, devant Antoine pensif et Laurent muet, il détaillait la besogne du sculpteur, les parties de son visage auxquelles il avait travaillé, rapportait des réflexions, des gestes de Le Nonain, épanouissait toute sa joie naïve et son innocente gloriole. Les séances d'abord n'avaient eu lieu que l'après-midi. Puis Le Nonain en avait exigé deux par jour : il avait fallu renoncer au Lycée. Laurence aussi se plaisait à ces poses. Même le matin, il était rare qu'elle n'accompagnât pas son fils. Mais elle en parlait moins, et comme Antoine, dissimulant mal un blâme involontaire, avait une fois fait la remarque que le chef-d'œuvre était bien long à venir, elle avait invité Lucien à observer désormais le même silence. C'était entre eux toute une vie secrète et délicieuse qui les unissait plus étroitement, et, à leur insu, les séparait des autres, les écartait de l'existence commune et familiale. Presque silencieux à table, dès qu'ils se trouvaient seuls, ils se dédommageaient, ne s'entretenant que de ce marbre, devenu leur préoccupation unique et leur

bonheur. Instinctivement, ils s'en cachaient comme d'un amour illégitime et leur retenue, sans doute, en augmentait les délices.

Tandis que Lucien s'en allait poser toute la journée comme un homme célèbre, Laurent, après la classe du matin et du soir, s'enfermait dans sa chambre d'études et continuait, avec le précepteur distrait, ses mornes travaux de petit écolier que déconcertent les débuts en toutes choses. Comme il se trouvait beaucoup moins en contact avec son frère, les occasions de colère et de violences devenaient plus rares : il semblait plus calme et plus doux. Mais il demeurait aussi taciturne, absorbé, et ne réussissait guère au lycée.

Antoine, lui aussi, s'était mis, avec une vigilance nouvelle, à suivre le travail de son petit garçon. Volontiers il jetait un regard sur les devoirs, sur les notes de classe et de répétition, parfois faisait réciter une leçon. Il ne cessait d'interroger M. Étienne, qui ne variait guère dans ses réponses.

— Laurent, disait-il, a de la mémoire et de la facilité... Il devrait parfaitement réussir... Mais il ne peut s'appliquer, fixer son attention... Il pense à autre chose, toujours...

A quoi donc pensait-il, cet énigmatique enfant ?...

Antoine n'aurait pu s'expliquer à lui-même le profond endolorissement dont s'envenimait chaque jour son cœur paternel. Laurent ne lui inspirait que des sentimens violens et confus, allant de l'extrême pitié à une fureur aveugle et brutale. Parfois, quand il voyait son enfant si humble et si craintif, si effacé près de son frère, il éprouvait une ardente sympathie, un élan de tendresse vers cette petite âme étroite et fermée, qui peut-être cachait un de ces chagrins dont l'enfance est coutumière. Mais Laurent savait si peu se faire aimer !... Avec son mutisme, ses rages, son entêtement incurable, il était si rebutant !... Parfois, quand, d'aventure, il semblait se détendre un peu, ses bonnes dispositions ne lui réussissaient guère mieux. Il ne songeait plus alors qu'à imiter, pour le surpasser, tout ce que faisait son frère.

— Est-ce aussi bien que Lucien ?... Est-ce tout à fait pareil à Lucien ?... répétait-il à propos de tout.

Alors un demi-compliment, un sourire d'indulgence le grisait. Il ne réfléchissait plus, n'écoutait plus rien ni personne, riait, parlait et gesticulait au hasard, perdait toute mesure. De

telles exubérances aboutissaient toujours à quelque rebuffade. Il retombait alors dans son silence et son inertie.

— Mon pauvre petit !... gémissait Antoine, que tu es donc décourageant !...

De telles scènes, plus pénibles que les violences, donnaient à Antoine l'impression que son fils n'était pas seulement un enfant difficile, mais peut-être d'intelligence inférieure. L'humiliation qu'il en ressentait l'aigrissait de rancune et de remords. Il se reprochait de céder sans doute à un sentiment hors nature et de contribuer lui-même à aggraver le mal par sa maladresse et son impatience.

Quand le fameux buste de son frère, enfin achevé, fut solennellement introduit dans le salon de sa mère, Laurent demeura longtemps en contemplation devant lui, ne manifestant ni joie ni déplaisir, ni admiration ni blâme.

— Trouves-tu que cela ressemble à Lucien ?... lui demanda Laurence toute rayonnante.

— Je crois que oui, répondit-il faiblement, mécontentant sa mère par une telle réserve.

Deux jours après, rentrant de course, elle le trouva assis dans le salon, une grande feuille de papier sur les genoux, un crayon à la main, et dessinant.

— Qu'est-ce que tu fais là ?...

— Rien, maman...

Il avait froissé le papier et le cachait derrière son dos.

— Montre...

Il refusa. Laurence perdit patience. Il se mit à pleurer. Antoine, entendant ces cris dans le salon, survint.

— Je viens de le trouver un papier à la main... Il ne veut pas le montrer... expliqua Laurence.

Après quoi, elle s'assit à son petit bureau et se désintéressa de l'incident.

Laurent s'était tu. Il laissa voir sans difficulté à son père ce qu'il avait voulu dessiner sur sa grande feuille.

— Cela représente ?...

— Mon portrait,... d'après celui de Lucien...

Antoine, la feuille aux doigts, considéra son fils, et le reconduisit doucement à la porte.

— Va, petit !...

Il s'approcha de Laurence et lui montra l'image puérile.

— Tu ne trouves pas cela touchant?... Ce petit voudrait avoir son buste, lui aussi...

— Aujourd'hui, c'est un buste qu'il désire... Demain ce sera autre chose... dit Laurence avec vivacité. Si Lucien avait la lune, il la lui faudrait... Non, vraiment, je te demande pardon de te dire ça, mais c'est un genre de caractère que je ne peux décidément pas admettre.

Antoine ne répondit pas. La mélancolique placidité de son visage s'accusa seulement, et, au bout d'un instant de silence et de réflexion :

— J'avais cru, dit-il, te signaler quelques-uns des inconvéniens que pouvait offrir cette belle sculpture... En voici un que je n'avais pas prévu, tant il était naturel sans doute... Laurent veut avoir son buste... Il faut le lui faire faire.

— Le buste de Laurent?... fit Laurence avec surprise.

— Je ne vois pas, dit Antoine avec douceur, pourquoi l'image de ton second fils ne ferait pas pendant dans ton salon à celle du premier.

Laurence eut un imperceptible mouvement des épaules et de la tête comme si elle avait voulu dire : Cela n'a aucun rapport, mon ami!... Puis elle concéda :

— Sans doute, si tu veux... Mais par qui?...

— Par le même sculpteur...

— Le Nonain?... fit Laurence avec la même surprise. Oh! je ne peux pas lui demander ça...

— Parce que?... M. Le Nonain ne travaille pas gratis...

— Évidemment, mon ami... Mais Le Nonain est un artiste qui ne travaille pas que pour de l'argent... Ce serait de ma part, je t'assure, de la dernière indiscrétion... Adresse-toi à quelqu'un d'autre... toi-même...

Antoine avait fixé sur sa femme ce regard calme et étonné qui, jadis, la séduisait, la faisait d'avance docile à ce qu'il allait dire et où elle ne trouvait plus aujourd'hui qu'une agaçante solennité.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder ainsi?...

— Je pense que tu as raison... Je chercherai quelqu'un...

Antoine n'avait plus aucune envie de faire sculpter l'image de Laurent par Le Nonain ni par quiconque. Il sentait seulement que, toutes les fois que Laurence et lui avaient à s'entretenir de ce malheureux enfant, ils s'en trouvaient plus éloi-

gnés l'un de l'autre, et devenaient presque hostiles. Leurs paroles restaient conciliantes, et leurs voix modérées. Dans leur silence et leur repliement, pourtant, ne se manifestait-il pas comme une force mystérieuse qui emportait lentement leur destinée, les débordait, se prolongeait au delà d'eux-mêmes, atteignait d'autres êtres, selon une obscure loi de la vie qui se répète elle-même et modèle les unes sur les autres les générations?...

Antoine, après ces incidens de plus en plus fréquens, n'aurait pu faire grief à Laurence d'une partialité maternelle qui, au fond, n'était sans doute qu'une justice. Lui-même n'avait-il pas toujours été séduit par la grâce, la précoce fantaisie, l'ardeur de vie du petit Lucien Mirar, alors qu'il supportait avec tant de peine le caractère de son propre enfant?... Ce n'était pas à Laurence qu'il s'en prenait des humiliations qu'elle lui infligeait si souvent avec tant de douceur. Il ne devinait que trop ce qui se passait en elle de complexe et d'obscur, de douloureux peut-être. A table, quand Laurent avait sa mine boudeuse et morne, elle fixait par instans sur lui un regard inexprimable, de pitié, d'étonnement, de tendresse aussi. Puis, quand elle avait trop songé ainsi, elle se tournait vers Lucien et son visage s'illuminait. Plus encore que leurs explications, ces muettes et presque inconscientes attitudes de sa femme blessaient Antoine, et, malgré lui, dans son amour persistant, c'était à Laurent qu'il en voulait du mal dont il souffrait. Il avait mis, jadis, tant de confiance et d'espoir sur cette petite tête où il avait cru apercevoir la forme visible de son bonheur et qui devenait aujourd'hui la principale cause de son chagrin et des dissentimens de son ménage!...

XVII

C'est par Le Nonain que Laurence avait appris la destinée de ce *Mariage de Suzanne* dont elle avait fui, à Terre-Franche, la représentation.

Après le triomphe de sa reprise et une fructueuse carrière, la pièce avait été mise au répertoire et on la jouait de temps à autre, en matinée, comme une tragédie classique.

Un jour, ses yeux déshabitués étant par hasard tombés sur une colonne d'affiches, Laurence vit le *Mariage de Suzanne*

annoncé pour l'après-midi. Mlle Nelly Belly tenait toujours le rôle.

Laurence, toute seule, alla à cette matinée.

Elle n'avait point revu la Comédie-Française depuis la mort de Mirar. La vieille maison semblait éternelle : rien n'y était changé. Laurence avait un fauteuil d'orchestre dans les premiers rangs, du côté droit : elle reconnut les ouvreuses et le placeur, et, une fois assise à sa place, elle regarda la baignoire sombre du coin, — la baignoire des auteurs. Elle était inoccupée.

La salle était comble d'un public respectueux et docile, venu là surtout pour s'instruire en écoutant l'œuvre des vrais Maîtres. Son attention était recueillie, auguste, son émotion un peu lente et comme lointaine. Seules, les fins d'acte déchaînaient l'enthousiasme et multipliaient les ovations aux comédiens. Ils y répondaient comme ils jouaient leur rôle, avec la correction un peu morne des interprétations trop anciennes.

Nelly Belly, surtout, ne se ressemblait plus.

Elle avait vieilli, beaucoup vieilli, s'était empâtée, alourdie, éteinte. Sa voix avait perdu presque tout son timbre, — son timbre irrésistible et charmant. Elle jouait sans ardeur et sans foi, comme si elle avait oublié son âme, et ne semblait plus qu'un simulacre d'elle-même. Elle donnait l'impression d'une femme qui ne vit plus, d'une actrice qui n'a gardé que son métier. Elle avait remplacé sa jeunesse et son cœur par l'autorité, le prestige de son nom, et elle était l'idole de cet auditoire ingénu dont elle saluait les bravos d'un geste impérial et monotone.

Et Laurence, elle aussi, applaudissait.

Non, en cette actrice déclinante et souveraine, elle ne retrouvait rien, vraiment, de l'amoureuse qui l'avait torturée. Cette pièce aussi avait pris avec les années quelque chose de si impersonnel et comme d'éternel... Il semblait à Laurence qu'elle était transportée en dehors d'elle-même, de tout son passé, et aucun des souvenirs qu'elle avait secrètement redoutés, ou recherchés peut-être, ne se ranimait en elle. C'était comme si Mlle Nelly Belly n'avait jamais existé, que rien n'eût existé, et, dans cette pièce qui enthousiasmait aujourd'hui une nouvelle génération, tout ce qui subsistait, — immortel, cela, — c'était bien ce que Lucien Mirar avait mis d'elle-même, Laurence, dans son œuvre : c'était sa jeunesse, à elle, son pre-

mier amour, toute son âme. C'était, à jamais, maintenant, « le Mariage de Suzanne, » — son mariage...

Laurence rentra tard chez elle. Le soir, les enfans couchés, elle se montra si songeuse et si absorbée, qu'Antoine, doucement, l'interrogea.

— Laurence, à quoi penses-tu?...

— A rien, mon ami...

Et ils se turent, ayant perdu l'habitude de se parler.

XVIII

Des semaines, des mois, des années passèrent, atténuant tout à la fois par l'habitude les heurts sensibles de la vie et aggravant par la durée les causes profondes de conflit.

Lucien, surtout, avait beaucoup changé, et cette transformation de son beau-fils était devenue pour Antoine un motif nouveau d'amertume.

Il s'était toujours appliqué à aimer cet enfant, d'abord selon un penchant naturel, par amour pour Laurence et pris aussi par ce petit être captivant et vif, puis, quand il avait eu Laurent, par besoin de comparaison, avec une curiosité ardente et inquiète, et enfin avec une sorte d'envie admirative et douloureuse. Mais aujourd'hui, avec son étonnante précocité de corps et d'esprit, Lucien était presque un adolescent. Grand, mince, un peu penché, la physionomie tout à la fois rieuse et grave, il avait souvent cet air de lassitude extrême que donne à quelques êtres trop sensibles la jeunesse. On devinait en lui une ardeur de vie qui, moralement autant que physiquement, faisait de lui décidément l'image même de son père.

Parfois, dans la longueur des repas, silencieux à côté de Laurent muet, Antoine regardait et écoutait Laurence et Lucien, animés, joyeux. Ils formaient comme un petit ménage à eux deux, une vraie union intellectuelle et morale, et Antoine, qui ne pouvait guère compter ce pauvre Laurent pour un petit ami, avait l'impression d'être un étranger chez lui, tout seul dans sa maison.

Dès qu'il avait eu le sentiment de la gloire de son nom et qu'il s'était vu le fils d'un auteur dramatique, Lucien avait grandi dans le désir de suivre la même carrière et de s'illustrer, lui aussi, par le théâtre. Déjà, en prose ou en vers, il multi-

pliait ses essais, consacrant tous ses congés de collégien à l'élucubration de scénarios et de dialogues. Laurence souriait à ces tentatives enfantines, applaudissait souvent, heureuse de flatter ce qu'elle appelait tout bas « le génie de son fils. » Ces projets scéniques devenaient leur principal sujet de conversation et la lecture des premières réalisations l'emploi secret de leurs loisirs. Laurence se plaisait à critiquer, conseillant, discutant, blâmant quelquefois, louant surtout et admirant, heureuse sans doute de reprendre ainsi un peu du rôle qu'elle avait si bien joué jadis.

Expansif, cordial, rayonnant sur ses camarades de lycée, Lucien avait tout un groupe d'amis qu'il dirigeait, fascinait, auxquels, le dimanche, il faisait jouer la comédie. Pour le quatorzième anniversaire de sa naissance, il fut décidé qu'on représenterait un grand drame inédit. Mais ce drame, il fallait le faire. Il s'en chargea, et, d'instinct, choisit, au temps et au pays du Cid, une intrigue bien romantique, mais où l'on voyait nettement l'amour, — déjà! — l'emporter sur le devoir. La pièce achevée, on procéda à sa distribution parmi les camarades du groupe, y compris la jeune première. Le père noble fut réservé à Laurent. Joyeuses, enthousiastes, les premières répétitions furent aussi mouvementées que la pièce elle-même. Tous les acteurs, ravis de leur personnage, péchaient surtout par excès de zèle; seul, Laurent n'était qu'à demi satisfait de son rôle. S'y donnant sans plaisir, il ne tarda pas à s'y rendre impossible. Il ne parvenait pas à retenir exactement ce qu'il avait à dire et défigurait les répliques.

— Tu le fais exprès? s'écriait Lucien.

On riait, on le houspillait; il empêchait tout travail sérieux. Enfin, pour couper court aux difficultés qu'engendrait chaque répétition, le père noble fut confié à un autre ami de Lucien, qui l'apprit en deux jours. Après quoi, les répétitions furent charmantes, et Antoine, en rentrant de son bureau, assistait avec surprise à ce qui se passait chez lui.

Le grand hôtel des Bellême était devenu méconnaissable : il semblait tout vibrant de vie et de jeunesse, de fièvre. Les costumiers et les décorateurs y régnaient, et, chaque jour, après la classe du soir, tous ces grands écoliers arrivaient pour goûter et déclamaient en riant. Laurence, rappelant son ancienne expérience, dirigeait volontiers le travail, mettait de

l'ordre et de la discipline, séduisant par sa grâce de maîtresse de maison et son autorité de connaisseuse ces garçons que stimulait l'illusion du théâtre.

D'abord, il avait été entendu qu'assisteraient seulement à la représentation les familles des acteurs : on était sûr au moins que cet auditoire serait sympathique et sans raillerie. Mais, à mesure qu'on y travaillait davantage, le drame paraissait plus beau. Le Nonain, qui ne voyait plus en Lucien que son propre chef-d'œuvre, décréta qu'il était un auteur dramatique de la même lignée que son père. Il se chargea lui-même des invitations les plus délicates.

— Ce sont des enfans, disait-il, quelle importance cela peut-il avoir ?

Et, forçant un peu la main à Laurence, il expédia des cartons sans cérémonie à M. et Mme Pierre Gay, au vieux père Hippolyte Dumée, à Éva de France, à la grande coquette de la Comédie, devenue présidente du Conseil.

La scène avait été dressée dans le petit salon et le grand regorgeait de monde. Un auditoire si brillant décontenança les collégiens acteurs. Ils furent si mauvais et si confus que l'on n'entendit guère la pièce. Peut-être est-ce cela qui la sauva. Les morceaux qui s'en détachèrent parurent excellens. Et l'on fit à Lucien un succès d'enthousiasme. Aussi bien, ce qu'on fêtait en lui, c'était surtout l'hérédité. Le buste de Le Nonain était bien en vue.

— Comme il ressemble à son père !... murmuraient toutes les bouches.

Et c'est à cette ressemblance que l'on criait : bravo !

Tandis que, dans la salle à manger, Antoine, correct et sombre, faisant les honneurs du buffet aux invités de sa femme et de son beau-fils, s'efforçait de jouer en homme du monde son rôle difficile, Laurence était entourée, félicitée, dévisagée aussi. Des sentimens tumultueux l'agitaient, elle se sentait autant que Lucien l'objet de la curiosité, réapparue après tant d'années. Par instans, elle donnait un regard à sa coiffure, à sa robe, surveillait son sourire et son attitude, désireuse de n'être point vieillie, de ne point surprendre les yeux déshabitués de la voir, soucieuse un peu d'elle-même et de l'impression qu'elle pouvait produire encore. Mais ce qui la dominait, à regarder son fils, c'était un épanouissement de fierté, et cette douceur de frisson-

nement, cette plénitude de vibration que communique aux êtres sensibles le succès, le grand murmure des louanges et des complimens.

Dans un coin, à l'écart, se tenait Laurent. Elle l'aperçut une ou deux fois, mal à l'aise, un peu voûté, l'air étranger. Elle lui fit signe qu'elle n'était pas contente de cette attitude, de loin, puis l'oublia, ne le présenta à personne. Les principaux invités l'ignorèrent : ce jour-là, Lucien seul était son enfant.

Quand les derniers spectateurs furent partis et que les acteurs eurent achevé de se déshabiller, Lucien et sa mère se retrouvèrent seuls dans le grand salon bouleversé. Ils s'embrassèrent passionnément.

— Eh bien ! mon chéri, j'espère que tu es content...

— Et toi, maman ?...

Ils se déshabillèrent à leur tour et rejoignirent Antoine et Laurent qui les attendaient, silencieux, pour le dîner.

Il était fort tard, et l'on n'avait pas eu le temps de remettre en état la salle à manger qui gardait un aspect de salle publique en désordre. Le dîner fut bref et les enfans montèrent se coucher.

— Tu dois être bien fatigué, mon chéri... dit Laurence en embrassant Lucien.

Elle embrassa Laurent sans rien lui dire.

— Toi aussi, dit Antoine à son fils, tâche de bien dormir, mon petit.

Laurent ne répondit rien.

Mais les deux enfans avaient à peine quitté la salle à manger que, dans l'escalier, éclatait un violent tumulte, le bruit d'une rixe et des cris.

— Ah ! mon Dieu ?... fit Laurence qui était accourue.

Au milieu de l'escalier, Laurent et Lucien se battaient. Lucien, en voulant passer le premier, comme il était dû à son mérite sans doute, avait marché sur le pied de son frère. C'est alors que Laurent, se ruant sur Lucien, l'avait jeté sur les marches et tandis que l'autre essayait de lui donner des coups de pied dans les jambes, il lui frappait la tête à coups de poing.

— Petit malheureux !... s'écria Laurence en se jetant sur lui, mais sans parvenir à lui faire lâcher prise.

Il tapait avec une rage tout à la fois enfantine et forcenée, frénétiquement, comme s'il eût assouvi une fureur de toute sa

vie. Il fallut qu'Antoine intervînt pour les séparer. Lucien avait du sang au visage. Bien vite, Laurence l'emmena, lui donna un cordial, le coucha, et le veilla.

Antoine, comme d'habitude, avait entraîné Laurent dans sa chambre et l'y avait enfermé.

— Ce garçon, dit Laurence frémissante, devient monstrueux... Nous avons changé, comme tu te plaisais à dire, les conditions de son éducation... Il n'est pas changé, lui, au contraire... Il faut prendre un parti...

— Lequel, mon amie?

— Oh ! c'est bien simple... je ne veux plus de lui dans la maison... Tu vas le mettre en pension tout de suite...

— Interne?...

Laurence avait dans les yeux, dans la voix, dans toute son attitude, cette résolution implacable, presque froide, des mères qui se sentent atteintes dans l'enfant qu'elles adorent. Sans doute aussi l'excitation de la journée avait-elle rendu ses nerfs plus sensibles et plus vibrans.

— C'est une brutalité, reprit-elle, de petit sauvage affolé par l'envie... Si tu crois que je ne l'ai pas vu, toute la journée seul dans son coin, renfrogné... La prochaine fois, il estropiera Lucien. La jalousie à ce degré, c'est une maladie, une infirmité...

— La jalousie, dit lentement Antoine, est toujours ainsi...

Et, le plus doucement qu'il put, il tenta de mettre Laurence en garde contre une involontaire prévention. Mais l'imagination de la mère de Lucien était trop pleine encore, trop fiévreuse du succès de son fils.

— Je comprends ce que tu veux dire, interrompit-elle vivement... Je suis une mère injuste, parce que je traite inégalement deux êtres qui ne se ressemblent pas...

— Certes, répliqua Antoine d'une voix changée, je ne prétends pas faire un parallèle entre mon fils et celui de Lucien Mirar... Je me rends compte autant que toi, crois-le bien, de la nature de Laurent... Je ne te reproche pas d'être une mère injuste... Je doute seulement que tu sois une éducatrice excellente...

— J'ai bien élevé Lucien...

Antoine était très pâle, et ses lèvres, sous la moustache tombante, tremblaient légèrement.

— Je ne sais, répondit-il, quel plaisir tu peux prendre toi-même à des cérémonies comme celle d'aujourd'hui et je crains qu'il en soit de la littérature comme de la sculpture... En tout cas, ce ne sont point ces représentations, crois-le bien, toute cette adulation, toute cette fièvre qui remédieront à un mal dont je pense que tu dois souffrir autant que moi, et il est probable, Laurence, qu'avec une vie plus unie, les deux enfans, se sentant plus solidaires, s'en fussent mieux trouvés l'un et l'autre.

— Que veux-tu dire?...

— Rien de plus que ce que je dis, je t'assure, et c'est assez...

Ils se trouvaient pour la première fois dressés l'un en face de l'autre, hostiles, animés, prêts aux paroles définitives.

— Quand je pense que c'est toi qui m'accuses!... reprit Laurence avec une véhémence et une amertume qui ne lui étaient pas coutumières... Mais, mon pauvre ami, c'était à toi d'être le père, le vrai maître, l'éducateur... Au lieu de cela, je ne sais à quelles complications sentimentales, à quelle inquiétude encore, tu te laissais aller... Dieu sait pourtant si j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour atténuer en toi une tristesse que j'ai parfois devinée sans jamais la comprendre... Ce n'est pas avec une âme chagrine et compliquée comme la tienne qu'on élève un enfant, et rien ne pouvait être plus funeste à Laurent que tes excès d'indulgence et de sévérité...

— Soit, dit Antoine songeur, nous avons autant de torts l'un que l'autre... C'est donc deux fois plus grave...

Ils se turent, ayant exprimé, cette fois-ci, tout le secret de leur conscience avec une clarté excessive, et la brutalité de cette explication improvisée ne faussait pas moins, sans doute, leurs sentimens respectifs que les longs silences et les demi-aveux où ils avaient vécu jusque-là, comme si l'existence commune, par l'effet même des habitudes qui ne peuvent se rompre que dans la violence, excluait entre les familiers de chaque heure toute confidence juste de leur cœur.

— Enfin, conclut Laurence, revenue à son point de départ, c'est à toi de prendre une décision en ce qui concerne Laurent... Je te demande de le mettre au collège, ne fût-ce que pour un temps, parce que je crois ce changement devenu nécessaire pour lui... Après quoi, mon ami, fais-en ce que tu voudras... C'est ton fils!...

Et Laurence, ayant toujours conservé à l'égard de Lucien grandi sa vigilance maternelle des années enfantines, ne voulut point se coucher sans s'être assurée que son jeune et brillant malade reposait; elle gagna sur la pointe des pieds la chambre de Lucien endormi.

Une inquiétude pareille, — et si différente, pourtant, — conduisit Antoine chez Laurent.

Laurent, lui, ne dormait point. Il n'était même pas couché. Il était assis par terre, adossé à son lit, comme un prisonnier le long du mur de son cachot, et pleurait.

— Laurent, demanda doucement le père, qu'est-ce que tu fais là?...

Laurent ne répondit pas, couvrit son visage de ses mains pour cacher ses larmes.

— Voyons, petit?...

Antoine lui avait passé les mains sous les épaules et le redressait, le soulevait vers lui.

— Dis, Laurent, parle-moi, regarde-moi...

Il le tenait presque dans ses bras, comme un bébé. Il aurait tant voulu consoler ce petit être, et lui-même, sans doute, en être consolé... Jamais encore il ne s'était senti si seul qu'à cette heure-là, dans sa vie, et sans un cœur dont il fût sûr... Il répéta presque suppliant :

— Laurent?...

Mais Laurent, selon son habitude en ses crises où son âme était contractée, demeura muet, cherchant seulement à se dégager de la caresse de son père. Devant ce mutisme obstiné, toujours invincible, Antoine perdit courage : ce cœur, qui pourtant battait de son propre sang, ne s'ouvrirait donc jamais, ne voulait pas s'ouvrir au sien... Il ne comprenait donc pas, le pauvre enfant, que c'était là le moment de leur vie, il ne comprendrait donc jamais rien!...

— Je veux que tu me répondes, Laurent...

Sa voix était devenue terrible, et Laurent s'effraya. Il se dégagea tout à fait, tendit le bras pour éviter une gifle qu'il attendait et, ne se trouvant plus soutenu, il s'affala de nouveau à terre, dans sa première posture.

Antoine, un instant, le considéra encore... Ça, son fils, cette petite bête tapie et intraitable, tout le fruit de son amour et de sa vie!...

Vivement, il s'éloigna, fermant la porte sur Laurent qui resta seul dans la nuit.

XVIII

Antoine n'avait pas eu la force de résister à la nécessité, et, la volonté de Laurence l'ayant emporté, il fut décidé que Laurent, aussitôt, entrerait au lycée comme interne.

Lorsque sa mère lui eut annoncé cette nouvelle, Laurent ne manifesta ni surprise ni chagrin, demeura longtemps songeur et, seul dans sa chambre, rangea ses affaires comme un homme qui va partir en voyage, compta les petites économies que lui avaient peu à peu constituées ses rares succès d'écolier, quand il était plus petit et travaillait là-bas, à Terre-Franche, avec M. Étienne. Puis, tranquillement, il demanda à son père :

— C'est vrai, papa, ce que maman m'a dit... Je vais être interne?...

— Sois bien sage... Cela ne durera pas longtemps...

Laurent, maintenant, allait avoir onze ans. Il n'était pas très grand ni très robuste et semblait beaucoup plus jeune qu'il ne l'était par rapport à son frère. Son visage, si souvent mélancolique et fermé, gardait quelque chose de puéril, presque d'animal, comme si la joie et la gaieté, dans l'enfance et la jeunesse, avaient seules le pouvoir de modeler et de mûrir les traits. Toute sa vie nerveuse se concentrait dans son regard, intense et fugitif. Une amertume indéfinie et comme inexprimée détendait ses lèvres qui semblaient perpétuellement sourire du même sourire immobile, inerte. Il n'ajouta rien, après la réponse de son père. Son petit masque maigre demeura impassible, et, comme c'était le soir, pour l'adieu de la nuit, il embrassa ses parens avec la même tendresse timide et résignée. Il embrassa aussi Lucien.

Mais le lendemain matin, le domestique, qui, chaque jour, pénétrait dans la chambre de Laurent pour le réveiller, s'étonna de trouver la porte de la chambre ouverte et le lit vide.

— M. Laurent?... M. Laurent?...

M. Laurent ne répondit pas et ne parut point. Le valet de chambre s'aperçut alors que les effets, eux aussi, avaient disparu et tout l'aspect de la pièce révélait le désordre d'une toilette déjà faite. Un petit coffre de cuir et de fer où Laurent enfermait

ses économies avait la clef sur la serrure. De petites pantoufles restaient au pied du lit et la robe de chambre dont se servait l'enfant au réveil gisait à terre.

Le domestique descendit : la porte de l'antichambre et la porte cochère qui donnait communication avec le dehors étaient ouvertes aussi. Effrayé, l'homme courut chez ses maîtres.

— Monsieur, balbutia-t-il, en frappant à la porte... je demande pardon à Monsieur... Mais je ne sais pas ce que M. Laurent a pu devenir... Il n'est plus dans sa chambre.

Toutes les recherches furent vaines : de tout le jour, il fut impossible de retrouver la moindre trace du petit fugitif. Enfin, vers sept heures et demie du soir, on apporta une dépêche du jardinier de Terre-Franche.

M. Laurent vient d'arriver seul au château. Il refuse de rien dire et ne veut pas que je le ramène à Paris. Il désire rester ici. Ma femme le garde.

C'était Laurence qui avait ouvert la dépêche.

— Le petit sauvage!...

Toute son angoisse venait de se dissiper en colère et les alarmes des heures précédentes se terminèrent en un accès d'irritation contre un semblable coup de tête dont la stupidité féroce lui paraissait surpasser tous les autres.

— Un monstre... répétait-elle... Cet enfant est un petit monstre...

Mais Antoine entendit à peine les réflexions de la mère. Déjà, il avait donné l'ordre de préparer son automobile, et, sans prendre le temps de dîner :

— Je vais le chercher... Ne te tourmente pas... dit-il à sa femme.

Et, au chauffeur :

— Nous allons à Terre-Franche... Vite... Le plus vite possible...

Par les routes obscures et les villages endormis, au long reflet des phares, dans le bondissement des virages pris en vitesse et des caniveaux inaperçus, le voyage dura deux heures : deux siècles peut-être?... Ce qui s'agitait dans le cœur d'Antoine, si épris pourtant de clairvoyance personnelle et de lucidité, il n'aurait su le dire et ne percevait rien que de confus et de

trouble dans l'émotion mystérieuse qui croissait en lui à chaque minute de cette course affolée. Parfois, comme Laurence elle-même, il se sentait plein de colère et de révolte contre un acte si sot et si méchant, méditait quelque châtiment exemplaire, définitif, contre un être incorrigible et inhumain. Mais, parfois aussi, son cœur se fondait, défaillait d'un attendrissement inconnu, qui le remuait jusqu'au fond de lui-même, gagnant des régions de son âme inexplorées et si sensibles qu'il n'avait pu prendre encore aucun parti, lorsque, dans la nuit, la voiture s'arrêta devant le perron de Terre-Franche.

Le jardinier parut, sa lanterne à la main.

— Où est-il?...

— Nous l'avons conduit dans sa chambre... Ma femme est auprès de lui...

— Il n'est pas malade?...

— Monsieur, on ne peut pas savoir...

La solitude et la nuit, le silence et la sonorité des lieux inhabités rendaient sinistre le château désert. Antoine monta l'escalier, à la lueur de la lanterne.

La femme du jardinier se tenait à la porte.

— J'avais préparé sa chambre... Il ne veut pas se coucher...

Elle s'effaça et Antoine entra.

La petite pièce aux rideaux tirés était éclairée par une seule bougie dont les reflets couraient lugubrement sur la cretonne légère. Laurent, dans ses habits de tous les jours, ayant encore sur la tête son petit béret de collégien, était assis au bord de son lit, les jambes pendantes, un coude appuyé sur les genoux, la tête dans sa main. On ne pouvait distinguer, dans le clair-obscur, s'il pleurait ou non, ni l'expression de son visage.

Au bruit des pas, il leva vivement la tête.

— Papa?...

Ce mouvement avait mis son visage en pleine lumière, et Antoine put lire distinctement sur les traits de son petit garçon toutes les émotions rapides et confuses qui s'y reflétèrent alors: stupeur, angoisse et épouvante, joie peut-être et obscure tendresse.

— Que fais-tu là, petit?... dit-il d'une voix qui tremblait malgré lui.

— Oh! papa!... balbutia l'enfant, confusément surpris sans doute qu'on pût à ce point s'intéresser à lui.

Et, sautant à bas de son lit d'un élan passionné, presque sauvage comme l'étaient toutes les manifestations de sa sensibilité impénétrable, il se jeta dans les bras de son père, tout petit, tout bébé, prêt à s'ouvrir enfin, pleurant et sanglotant, avec de gros soupirs qui soulageaient son cœur, si clos depuis toujours.

— Laurent... mon petit Laurent... dit le père.

Le jardinier et sa femme étaient redescendus, attendant des ordres, ainsi que le chauffeur qui stationnait au pied du perron. La porte de la chambre était fermée et le grand silence de la campagne nocturne l'emplissait de son innombrable et intense vibration. On y distinguait seulement les sanglots du petit et les balbutiemens du père. C'était Antoine, maintenant, qui était assis sur le bord du lit et qui tenait son fils dans ses bras, sur ses genoux. Longtemps ils restèrent ainsi, Antoine berçant et cajolant son petit garçon dont il sentait la bouche et les joues humides le long de son visage.

Puis il prit la jeune tête ébouriffée, l'écarta de soi, la mit sous son regard, la regarda longtemps, tendrement, avec surprise.

— Tu n'es pourtant pas un méchant petit bougre..., dit-il. Pourquoi nous fais-tu tant de peine? Dis, Laurent, pourquoi es-tu comme tu es?...

Mais Laurent ne semblait plus être le même. Maintenant qu'il avait pleuré librement dans les bras de son père qui ne l'avait pas repoussé ni puni, c'était comme s'il avait livré d'un seul coup tout son secret. Ses larmes continuaient de couler doucement, ses yeux de s'ouvrir et tout son pauvre cœur détendu de s'épancher.

— Je ne sais pas, papa... murmurait-il entre ses soupirs... On ne sait pas bien, quand on est malheureux... Maman m'aime beaucoup, mais pas autant que Lucien... Alors, toi, papa, je croyais que tu m'aimais, que tu devais m'aimer comme maman aimait Lucien... C'était la même chose, tout à fait, nous deux... et, pourtant, non, ce n'était pas pareil... Tu m'as laissé mettre au lycée... Oh! le lycée... C'est là que j'ai vu que tu ne m'aimais pas non plus, toi... Tu aurais voulu y mettre Lucien, maman n'aurait pas consenti... Alors, tu comprends, papa... Je te demande pardon... Mais je suis venu ici, parce que j'aime mieux ne plus vivre là-bas... J'aime mieux être tout seul... avec les jardiniers...

— Mon chéri... Mon chéri... Nous ferons tout ce que tu voudras, je te le promets... dit Antoine en serrant Laurent dans ses bras.

Puis, avec une douceur maternelle :

— Sais-tu l'heure qu'il est, petit?... Plus de deux heures du matin... Nous venons de causer comme deux grandes personnes... Il faut maintenant te coucher comme un bon petit garçon, et dormir.

— Oui, papa...

Antoine aida son fils, le déshabilla, le borda.

— Je crains d'avoir un peu peur..., dit le petit... Le château est vide.

— Je vais rester auprès de toi...

Et, pour la première fois, Laurent s'endormit en tenant la main de son père.

Le lendemain, l'automobile revenait vide à Paris et le mécanicien remettait à Laurence une lettre de son mari.

Ma chère femme,

Nous avons eu dans notre vie bien des explications : nous sommes-nous jamais dit la vérité, toute la vérité?... On se voit si mal, en amour, quand on se regarde face à face !...

Aussi, ce qui vient de se passer en moi est trop décisif pour que je ne cherche pas à te l'exprimer posément, lucidement, tel que je le sens à la minute même, loin de toi, peut-être à cause même de ton absence et de mon isolement...

C'est, tout autour de moi, cette grande paix de Terre-Franche, cette douceur du jardin que tu as presque aimée, de tout ce paysage charmant et familier où mon illusion fut la plus complète, peut-être aussi la tienne. Tout cela, désert, inanimé comme les demeures qu'on a quittées, est d'une tristesse, d'un dénuement, et comme d'une résignation qui convient à ce que j'éprouve et que je veux te faire partager.

Je t'écris dans la chambre de Laurent qui s'est endormi en me tenant la main.

Il s'était enfui là dans un de ces accès de désespoir qui font que les petits agissent comme des fous, guidé pourtant par l'instinct de se réfugier dans les lieux où il avait connu, lui aussi,

les meilleurs jours de sa petite existence. A ma venue, il s'est jeté dans mes bras et, pour la première fois, son pauvre cœur, débordant enfin, m'a livré son grand secret, — secret que j'avais cru si souvent deviner sans savoir jamais l'atteindre... Le pauvre petit!... Quand je pense aux sentimens dénaturés que j'ai souvent nourris contre lui!... Je lui reprochais de me séparer de toi, et aussi de n'être pas plus brillant, plus pareil au fils de Lucien Mirar et de ne pas me faire honneur à tes yeux, toujours séduits par l'autre... Comprends-tu quel remords peut déchirer le cœur d'un père, quand il fait brusquement cette découverte en lui-même, et aussi quelle pitié sur soi et sur son petit!... Il est toute mon image, mon fils, né pour la souffrance et le mystère, sans éclat d'esprit ni de mérite, mais riche de tendresse et d'inquiétude!... Ah! comme je le comprends, maintenant, lui que j'ai tant méconnu, parce qu'il était trop semblable à moi-même, et comme son petit chagrin silencieux m'explique bien toute ma destinée,— la nôtre, ma chère femme!

Laurence, rappelle-toi.

Nous sommes venus de trop loin l'un vers l'autre, je crois bien, et je te revois, je te reverrai toujours telle que tu m'es apparue pour la première fois à ce dîner de l'avenue Henri-Martin, célèbre, entourée, malheureuse peut-être et pourtant éblouie toujours. Tout ce qui nous restait de jeunesse a pu passer depuis: ni l'ardeur de notre première passion, ni les événemens tragiques de ta vie, ni ton secret instinct de revanche, rien n'a pu dissiper en ton cœur cet enchantement d'autrefois, ni la persistance d'un passé qui t'avait trop prise et qui te gardait toujours!... Il ne te fallait que quelqu'un pour le revivre avec lui, cet éclatant passé, et ce quelqu'un, tu l'as trouvé dans ton fils...

Laurence, je t'ai dit bien souvent mon alarme depuis le jour où elle m'avait échappé pour la première fois dans un de nos beaux soirs, à Grenade... Te souviens-tu?... Tout ce que je t'en ai répété, pourtant, n'a jamais pu te la faire connaître telle qu'elle était et, en consentant à te retirer ici, dans cette solitude de Terre-Franche, n'y as-tu pas sacrifié les belles années de ta vie sans la bien comprendre?...

Surtout, ne crois pas que je te reproche rien, mon amie. Avec moi, comme avec Laurent, tu as été bonne, équitable et tout ce qui s'est passé dans ton cœur de femme était naturel, humain, peut-être nécessaire : j'aurais dû le prévoir, je l'avais presque

prévu, puisque j'en avais eu si peur et que j'en ai tant souffert... La faute en est à moi qui avais eu la présomption de trop attendre de mon amour, et à la vie qui fait les fils, parfois, trop semblables aux pères!...

Ma chère femme, tu n'auras jamais été, vois-tu, que l'épouse de Lucien Mirar et la mère de son enfant. Moi, tout ce que j'aurai été dans ta vie, c'est un essai de représailles, une tentative désespérée. J'aurai été, des années durant, ta passade héroïque, ton aventure d'honnête femme... Tout cela, qui m'a si confusément torturé, je le vois à présent avec une lucidité, une certitude, qui dissipe cette souffrance, et n'en fait plus qu'une tristesse, mais, Laurence, une tristesse infinie...

Pratiquement, ma chérie, quel parti prendre?...

Ceux qui, comme nous, furent un moment des amans et dont l'aventure, comme la nôtre, est finie, se font un adieu, d'ordinaire, et se quittent. Mais cette rupture, pour nous, s'appellerait un divorce : quel gros dénouement, ne trouves-tu pas? J'ai toujours été par instinct un adversaire du divorce et je sens que le nôtre achèverait d'offenser en moi des parcelles de mon cœur qui n'ont peut-être pas encore été trop touchées : non, ce n'est pas ainsi que peut finir un amour tel que le nôtre... Et puis, Laurence, le nom que porte ton fils et qui referait de toi presque la veuve de Lucien Mirar, rendrait plus éclatante encore cette formalité qui dénoue toutes les erreurs bourgeoises: à quoi bon, Laurence, crier si haut que nous nous sommes trompés, nous aussi, comme si nous avions commis une autre faute que de croire l'amour plus fort que tout?...

Alors, ma chère femme, j'ai beaucoup parlé avec mon petit Laurent... L'acte qu'il a accompli était raisonné, volontaire : il a fui d'une maison où nous n'avions su ni l'un ni l'autre lui faire sa place : je le crois, vois-tu, trop exigeant et trop sensible. Je veux lui laisser oublier tout cela, tâcher de lui refaire, — à son âge, c'est encore possible, — une âme qui ne soit plus tout à fait aussi semblable à la mienne... Qu'allons-nous faire tous les deux? Rester ici un moment et nous recueillir, ou bien voyager et faire le tour du monde?... Je ne sais pas encore au juste, mais, si pareils, nous ne manquerons pas sans doute de nous organiser notre vie à nous deux comme toi-même as depuis longtemps déjà la tienne avec ton petit Lucien...

Je prends, bien entendu, toutes les dispositions nécessaires

pour que rien ne soit changé aux conditions matérielles de ton existence : nous ne nous séparons pas, nous nous éloignons seulement, nous mettons entre nous du temps et de l'espace... Adieu, ma chère femme... Je trouve, hélas! en m'en allant ainsi avec mon petit garçon, une grande douceur à penser que tu approuveras, toi aussi, ma décision et que, avec le bonheur de nos enfans, nous aurons sauvegardé peut-être toute la noblesse de ce qui fut notre amour et notre illusion.

Ton mari,

ANTOINE.

Longtemps Laurence garda la lettre dans les doigts et pleura.

— Qu'est-ce que tu as, mère?... demanda Lucien qui l'avait surprise ainsi.

— C'est Laurent et son père qui sont partis faire un voyage... répondit-elle...

— Pour longtemps?... demanda Lucien.

— Peut-être...

Et, lentement, Laurence prit son fils dans ses bras.

GASTON RAGEOT.

LA JOURNÉE D'IÉNA

II[1]

IV. — BATAILLE D'IÉNA

L'Empereur comptait donner le signal de l'attaque à la pointe du jour. Mais il y avait un brouillard si épais qu'à six heures régnait encore une obscurité absolue. Pressé de commencer ses mouvemens, Napoléon donna cependant l'ordre de se porter vers l'ennemi. Le 5e corps (Lannes), qui devait former l'avant-garde générale, s'ébranla. En tête s'avancèrent en bataille, avec deux pièces d'artillerie à cheval dans l'intervalle, le 17e léger et le bataillon d'élite (brigade Claparède). Immédiatement derrière, marchait la brigade Reille, le 34e déployé et le 40e en colonne; puis venait la brigade Vedel (88e et 64e en colonnes serrées parallèles). A la gauche et un peu en arrière de la division Suchet, la division Gazan formait échelon.

La brume était telle que l'on pouvait à peine distinguer les objets à quatre ou cinq pas. La vue du point de direction (Closewitz) faisant défaut, on marchait un peu au hasard en suivant la déclivité naturelle du terrain. Les tirailleurs du 17e étaient parvenus à petite portée de fusil des avant-postes prussiens, établis sur la lisière du bois qui couvre Closewitz au Sud et à l'Est; et de part et d'autre on ne s'était pas encore aperçu. Pas un

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

coup de feu n'avait été tiré. Un aide de camp de Suchet, qui portait un ordre à Claparède, entendit très distinctement des commandemens en allemand dans le bois qu'il ne distinguait pas. Il en informa ce général qui interrompit sa marche et fit aussitôt ouvrir le feu dans la direction indiquée. La ligne prussienne riposta, et les deux pièces de Claparède et une batterie prussienne entrèrent en action. Aux premiers coups de canon, on entendit dans les rangs de la Garde, qui s'avançait en troisième ligne, cette réflexion d'un vieux soldat d'Égypte : « Voilà les Prussiens qui toussent. Il faut leur porter du vin sucré. » On se fusilla sur place pendant près de cinq quarts d'heure. On tirait au jugé en se repérant mutuellement sur les feux de l'adversaire; mais, à si courte portée, la mousqueterie était néanmoins très meurtrière. Pour en finir, Suchet avait voulu lancer quelques bataillons à la baïonnette ; la charge avait même battu. Mais le long arrêt du 17e léger devant la fusillade des Prussiens et l'obscurité qui continuait de régner avaient produit parmi les troupes un extrême resserrement d'où résultait une confusion déplorable. « Il fallait tâter comme des aveugles, dit Coignet, on se heurtait les uns contre les autres. » Dans ces conditions, Suchet dut se résigner à différer l'attaque, et l'on recommença à tirailler de pied ferme. Enfin, vers sept heures trois quarts, le brouillard se dissipant, Suchet vit le bois tout proche et y lança la brigade Claparède qui le nettoya et du même élan en repoussa les défenseurs jusqu'à Closewitz où ils ne tinrent pas. Le 17e léger, déjà très éprouvé à Saalfeld, avait subi de grosses pertes, et les hommes n'avaient plus de cartouches. Suchet fit relever ce vaillant régiment par le 34e (brigade Reille). A ce moment, Suchet aperçut trois bataillons de grenadiers saxons qui s'avançaient de Lutzeroda, menaçant sa gauche. Il les fit charger par les 2e et 3e bataillons du 34e, bientôt soutenus par un bataillon du 88e (brigade Vedel) et le 21e léger (division Gazan). Les trois bataillons saxons et deux autres qui marchaient à leur droite en échelon résistèrent bien d'abord, mais finirent par battre en retraite au delà de Lutzeroda en abandonnant leurs canons.

Tauenzien rassembla sur les versans et le sommet du Dornberg ses troupes en retraite. Bien qu'il n'eût fait jusqu'alors qu'une défense faible et décousue, négligeant d'occuper en forces les villages de Closewitz et de Lutzeroda, redoutes natu-

relles qui flanquaient le passage, il était résolu, paraît-il, à tenter la résistance sur le Dornberg, mais il reçut une dépêche de Hohenlohe lui commandant de se porter à Kleinsromstedt (une lieue au nord-ouest du Dornberg) où il serait en seconde ligne et trouverait des munitions pour se ravitailler. Tauenzien mit incontinent ses troupes en retraite, abandonnant sans combat sa deuxième position aux tirailleurs de Lannes.

Il était environ neuf heures et demie. Jusqu'alors, la division Suchet et un régiment de la division Gazan avaient été seuls engagés contre les onze bataillons et les huit escadrons de Tauenzien, et l'on avait franchi les débouchés, occupé les hauteurs et l'on était maître de tout ce terrain en avant du Landgrafenberg. C'était déjà un beau résultat.

Partout, d'ailleurs, dans les lignes françaises, les mouvemens se prononçaient et s'accéléraient. Toujours pressé de combattre, Ney s'était mis en marche avec sa seule avant-garde (2 bataillons d'élite, le 25e léger, 10e chasseurs et 3e hussards) dès que l'offensive du corps de Lannes lui avait laissé libres les pentes du Landgrafenberg. Il déboucha entre neuf heures et neuf heures un quart à la hauteur de Lutzeroda, prolongeant la gauche de Lannes.

Pendant cette phase préparatoire de la bataille, Soult, avec la division et les brigades de cavalerie légère Margaron et Guyot (les seules troupes du 4e corps qu'il eût encore dans la main), assaillait l'extrême gauche de Tauenzien. Après avoir suivi la route de Naumbourg et les chemins qui contournent le Landgrafenberg à l'Est, il s'était porté sur la partie orientale du bois de Closewitz et en avait chassé, ainsi que du bois contigu de Zwätsen, les tirailleurs de deux bataillons saxons en position derrière les bois. Ces bataillons furent également assaillis et repoussés vers Krippendorf. Pour attendre la cavalerie qui avait dû contourner la lisière Est du bois, la division Saint-Hilaire prit alors position, sur une hauteur, face à Lehesten. Ses éclaireurs qui s'avançaient vers ce village furent reçus par une vive fusillade et quelques coups de canon. On avait affaire au détachement de 4 500 hommes formé la veille par Holenlohe et posté à Naumbourg et aux environs sous le commandement de Holtzendorf. Ce général, entendant le bruit du combat de Clozewitz, avait marché au canon et, voyant se déployer devant lui la tête de colonne de Soult, il prenait ses dispositions pour

la refouler. Au premier moment, il dispersa les tirailleurs français, mais bientôt l'offensive de Saint-Hilaire avec ses deux brigades le contraignit à se replier. Pour couvrir sa retraite, il fit vainement donner ses vingt escadrons de chevau-légers et de cuirassiers. Chargée à trois et quatre reprises par le 8e hussards et les 11e et 16e chasseurs, cette cavalerie s'enfuit, bousculant sur son passage plusieurs bataillons d'infanterie prussienne. Les troupes de Holtzendorf se retirèrent en grand désarroi par Sleebritz sur Nerkewitz, puis sur Stobra où elles se rallièrent vers onze heures et demie. Soult ne les fit poursuivre que jusqu'à Nerkewitz, en fidèle exécuteur des ordres de Napoléon, qui lui prescrivaient de « se tenir toujours là pour tenir la droite de l'armée. » Par un changement de front, sa droite en avant, il porta la division Saint-Hilaire et la cavalerie face à l'Est et se mit en marche vers Altengonna-Krippendorf, afin de continuer son vaste mouvement enveloppant.

Tandis que Soult manœuvrait si bien contre la gauche prussienne, Augereau venait en menacer la droite. La division Desjardins et la cavalerie Durosnel, bivouaquée à Lichtenhain, s'étaient ébranlées aux premiers coups de canon, se dirigeant vers les plateaux du nord d'Iéna. Elle franchit le Muhlthal, mais sans en suivre les longs défilés et s'engagea dans le Cospedaer-Grund. Le chemin était étroit et rude. Pour abréger la durée de la marche, la brigade Lapisse contourna les flancs de la montagne à travers les vignes, et la brigade Heudelet, l'artillerie et la cavalerie cheminèrent dans le ravin. Vers dix heures, les deux brigades débouchèrent sur le terrain et se formèrent en deux lignes, face au bois d'Isserstedt, prolongeant la gauche de Lannes et de Ney.

La poursuite serrée des troupes de Tauenzien, qui s'étaient repliées vers le Nord, puis vers l'Ouest, avait eu pour conséquence une vaste conversion à gauche de toute la ligne française. Vers dix heures, ce changement de front total était à peu près opéré. Au lieu de faire face au Nord comme au début de l'action, l'armée impériale faisait face à l'Ouest. Ce grand mouvement s'était, il semble, exécuté naturellement, automatiquement. En suivant de tout près les pas de l'ennemi en fuite, les tirailleurs l'avaient imprimé à l'armée. Il ne paraît pas qu'il y ait eu pour ce changement de direction aucun ordre précis de l'Empereur ni des commandans de corps d'armée. Les tirailleurs

marchaient, et lignes de bataille, colonnes, artillerie, cavalerie, généraux, grand état-major, tout suivait.

Dans cette nouvelle direction, l'armée impériale ne tarda pas à atteindre des crêtes de vallons d'où elle voyait devant sa droite, sur la crête même, le village et le moulin de Krippendorf; devant son centre, un peu en arrière, sur le versant de la hauteur opposée le village de Vierzenheiligen; devant sa gauche, et au loin à son extrême gauche, le grand bois d'Isserstedt, qui couvrait le village de ce nom. Sur cette seconde ligne de bataille, absolument perpendiculaire à sa première, Tauenzien venait de reprendre désespérément et stoïquement position avec ses troupes décimées et quatre bataillons frais (des Saxons) qui, bivouaqués beaucoup plus en arrière, avaient d'eux-mêmes marché au canon. Tauenzien établit les Saxons et une batterie sur les pentes Sud de Vierzenheiligen et les débris de son corps, présentant encore la valeur de 5 bataillons et de 6 escadrons, au Nord de ce village, avec un fort détachement avancé au village et au moulin de Krippendorff.

Claparède (corps Suchet), qui formait l'aile marchante, attaqua le village et le moulin, s'en empara vite et commença de gravir le plateau opposé. L'Empereur, arrivé en première ligne, fait mettre en batterie 14 pièces de 12 de la Garde pour combattre les pièces saxonnes, et il lance sur Vierzenheiligen le 40[e] d'infanterie qui s'avançait en échelon à la gauche de Claparède. Les Saxons sont refoulés jusqu'au village; mais là ils résistent énergiquement, arrêtent les assaillans et les repoussent. Ce succès anime Tauenzien à une contre-attaque. Il dirige ses fantassins et ses hussards contre le 40[e] en retraite et contre le 34[e] et reprend Krippendorf et le moulin.

A ce moment, l'Empereur entendit le canon derrière lui. C'était le bruit du combat que menait victorieusement vers Lehesten Soult contre le petit corps d'Holtzendorff. Mais Napoléon était sans renseignemens; il ne pouvait savoir si Soult avait l'avantage ou s'il était ramené par des forces très supérieures, auquel cas le gros de son armée risquait d'être pris entre deux feux. Ses craintes à cet égard étaient sans doute très modérées; car il avait dans la main le corps de Lannes et la Garde, et les têtes de colonnes de Ney et d'Augereau débouchaient à sa gauche. Obéissant toutefois aux suggestions de la prudence, il arrêta Lannes qui se préparait à une nouvelle attaque sur

Vierzenheiligen et fit faire demi-tour à la brigade Vedel pour qu'elle se portât en observation dans la direction du point où tonnait le canon. Il pressa aussi l'arrivée sur le terrain de la division Desjardins (corps d'Augereau).

Jusqu'alors (il était environ dix heures et demie), le corps de Tauenzien avait été tout seul opposé aux attaques françaises. En vain, de Kappellendorf où il avait couché, Hohenlohe entendait le canon à 10 kilomètres; en vain il avait reçu des demandes d'ordres de plusieurs de ses généraux, il semblait frappé d'apathie. Au général Zechwitz, il fit répondre de rester dans sa position, qu'il n'y avait pas lieu de penser qu'aucun combat sérieux se livrât dans la journée, au général Grawert que Tauenzien ne devait pas battre en retraite parce qu'il devait conserver le débouché d'Iéna. Entre huit et neuf heures, il vint, sans avoir encore pris aucun parti, au camp du général Grawert. Sur l'ordre personnel de celui-ci, toute la cavalerie était montée à cheval et déployait ses escadrons, la gauche vers Romstedt, la droite vers Holstedt; l'infanterie se tenait derrière les faisceaux, prête à marcher. Hohenlohe improuva d'abord ces dispositions comme prématurées, et commanda à Muffling de suspendre tout mouvement. Mais Grawert survenu le convainquit de l'urgence d'agir. Le Prince se détermina alors à écrire à Ruchel, cantonné près de Weimar, de lui envoyer des renforts, et à Tauenzien de se replier sur Klein-Ramstedt, et il mit ses troupes en mouvement sur Vierzenheiligen, l'infanterie à la droite, la cavalerie un peu en avant à la gauche. La marche fut assez lente, car on n'arriva que vers dix heures à bonne portée de canon de Vierzenheiligen. Là on fit halte. C'était l'instant où Napoléon, voyant l'attaque sur Vierzenheiligen du 40e de ligne (Gazan) repoussée, Krippendorf repris par Tauenzien au 34e de ligne, et entendant derrière lui le combat soutenu par Soult, avait en quelque sorte interrompu l'action.

De son côté, Tauenzien, en voyant avancer l'armée de Hohenlohe destinée à le relever, crut pouvoir, selon les ordres mêmes du Prince, replier sur Klein-Romstedt ses troupes décimées et exténuées; Vierzenheiligen et ses abords immédiats furent évacués. Le village resta inoccupé.

C'était le moment pour Hohenlohe de faire occuper cette clé de sa nouvelle position. Mais, au lieu d'y pousser incontinent

deux ou trois bataillons, il s'avisa de la faire d'abord flanquer à la droite et à la gauche par sa cavalerie qui fut à cet effet divisée en deux grandes masses : 17 escadrons à la gauche et 10 escadrons à la droite avec la batterie à cheval Steinwehr. Dès que la tête de la cavalerie d'aile droite (régimens Priwitz dragons, et Henckel cuirassiers) déboucha à la droite de Vierzenheiligen, entre ce village et le petit bois de Holschen, elle fut vivement fusillée par les tirailleurs du 40e qui s'étaient ralliés. Le major Loucy proposa de les charger, mais on préféra les disperser par le feu de la batterie de Steinwehr, immédiatement établie au sud de Vierzenheiligen. De là elle mitraillait les tirailleurs et contrebattait à coups de boulets la batterie de la Garde.

De part et d'autre, le combat très ralenti se bornait encore à cette canonnade et à des tireries. Ney, de sa propre inspiration, recommença la bataille. Arrivé, on le sait, à la gauche de Lannes vers neuf heures et demie, il avait poussé au delà de Lutzeroda. Voyant les nouvelles positions prises par les Prussiens, il pensa à couper leur droite de leur centre en venant occuper le terrain entre Vierzenheiligen et le petit bois de Holschen. Bien qu'il eût avec lui seulement 2 bataillons d'élite et la cavalerie de Colbert (10e chasseurs et 3e hussards), il se détermina à attaquer incontinent, et lança sur la batterie Steinwehr le 10e chasseurs. Un escadron sabra les servans et les conducteurs, s'empara des pièces, tandis que les deux autres escadrons chargeaient les cuirassiers Holtzendorf soutenus de la batterie et les refoulaient assez loin sur les cuirassiers Henckel que les fuyards mirent en désordre et qui se rejetèrent avec eux jusque sur l'infanterie de Grawert. Mais les Priwitz-dragons prennent de flanc les chasseurs français bientôt chargés aussi par les cuirassiers Henckel vite ralliés. Le 10e chasseurs est rompu et, laissant à l'ennemi plus de 100 blessés et prisonniers, est vivement ramené dans le vallon jusque sur l'infanterie de Ney. Les deux bataillons d'élite se forment en carré et laissent arriver les cuirassiers à vingt pas sans tirer un coup de feu. « Cette contenance, dit Ney, et l'apparition sur leur flanc du 3e hussards les firent rebrousser. »

Ney, cependant, craignait pour lui et pour l'armée une offensive de l'ennemi, dont il apercevait les masses derrière Vierzenheiligen. « En attendant l'arrivée des renforts, il était de la

plus grande importance, dit-il, de faire des démonstrations qui empêchassent l'ennemi de faire un mouvement offensif. » Il se hâta de pousser son bataillon de grenadiers sur le petit bois de Holtz, son bataillon de voltigeurs sur Vierzenheiligen et un bataillon du 25e léger, qui venait de le rejoindre, sur le grand bois d'Isserstedt.

Cette seconde attaque de Ney fut tentée comme la première, sur sa seule initiative, sans ordre de l'Empereur. Selon une tradition, l'Empereur en aurait été même surpris et mécontent. C'était, en effet, le moment où, attendant la totalité de son infanterie sur ses flancs, et sa cavalerie de réserve à portée de son commandement immédiat, et préoccupé, d'autre part, du bruit du combat mené sur ses derrières par le maréchal Soult, il avait interrompu l'action. Il était alors devant sa garde à pied, dont il avait arrêté les têtes de colonnes sur les pentes Nord-Ouest du Dornberg. Il envoya un officier d'ordonnance pour s'informer. « Il était en colère, » dit Coignet, passant son irritation en piétinant et en prenant coup sur coup des prises de tabac. L'officier rapporta que Ney était engagé avec sa seule avant-garde contre des masses de cavalerie ; l'Empereur jugea vite que, prématurée ou non, l'attaque de Ney devait être soutenue; d'après ses ordres, rapidement transmis, les 9e et 10e hussards et le 21e chasseurs (brigade Treilhard, corps de Lannes) s'élancent au secours de Ney. Le 40e de ligne (division Suchet) et le 21e léger (division Gazan) marchent sur Vierzenheiligen, et la première division d'Augereau qui débouche enfin du Cospedaer-Grund, se porte, la 2e brigade à la droite de la Garde pour y remplacer la brigade Vedel détachée précédemment vers l'Est, la 1re brigade dans la direction de la forêt d'Isserstedt.

Grâce à l'extraordinaire inertie du prince de Hohenlohe qui continuait de maintenir ses masses d'infanterie à 800 mètres des positions que les Français avaient pour objectif, cette attaque générale réussit d'abord. Le bataillon de voltigeurs de Ney, secondé par le 40e de ligne et le 21e léger (corps de Lannes), occupe sans coup férir Vierzenheiligen non défendu ; le bataillon de grenadiers (corps de Ney) s'empare aussi facilement du petit bois de Holzchen ; le 25e léger (corps de Ney) pénètre dans le bois d'Isserstedt, le traverse de l'Est à l'Ouest, chasse chemin faisant les tirailleurs de deux bataillons, et pousse une compagnie jusqu'au village même d'Isserstedt où elle s'établit.

Alors le prince de Hohenlohe pensa à reprendre les positions que peu auparavant il aurait pu occuper à peu de frais et qu'il venait de laisser sous ses yeux à huit cents mètres de ses canons muets et de son armée immobile. Il passa devant le front de la division Grawert, haranguant les fantassins, leur rappelant la vieille gloire prussienne, les victoires de leurs pères au siècle passé. Les soldats étaient résolus et animés; ils recueillirent les paroles de leur chef par des cris : *En avant!* et des hurrahs enthousiastes. Les onze bataillons s'ébranlèrent en échelons, la gauche en avant vers Vierzenheiligen, la droite, sur le bois de Holschen et la forêt d'Isserstedt. Prolongeant leur droite, les deux bataillons Erichsen et Rosen se portaient sur le village d'Isserstedt. En seconde ligne et en réserve, s'avançaient les 9 bataillons des brigades Dyherrn et Cerrini ainsi que 38 escadrons, dont la plupart, sur l'ordre de Hohenlohe, venaient de se replier des abords de Vierzenheiligen, où ils essuyaient sans utilité le feu des tirailleurs français.

Ces masses marchent sous la mitraille et sous les balles, plus meurtrières encore, des tirailleurs, avec le même ordre, la même régularité, la même superbe qu'à la parade. A la droite, les bataillons Erichsen et Rosen reprennent Isserstedt et refoulent à travers bois le bataillon du 26e léger jusqu'à la lisière Est du bois de ce nom, et les bataillons Hahn et Sack chassent du bois de Holschen les grenadiers de Ney. Les échelons d'infanterie de l'extrême droite débordent Vierzenheiligen au Nord. Le centre gravit les pentes de ce village au pas accéléré.

Cette belle marche au feu et ces premiers succès raniment la confiance de l'état-major prussien. On croit à la victoire. Peut-être est-elle possible, mais il faudrait un prompt et vigoureux élan de l'infanterie sur Vierzenheiligen, et une charge en trombe de la cavalerie au Nord de ce village. Selon la remarque de Von der Goltz, « il s'agissait de reprendre à l'ennemi Vierzenheiligen, clé de la position, par la supériorité du choc sur un seul point. Mais, ajoute-t-il, on manquait pour cela de l'élan qui donne l'impulsion en avant. Cette manière de combattre n'était ni dans les tendances, ni dans les habitudes des Prussiens. »

En effet, à une petite portée de fusil de Vierzenheiligen, la belle ligne prussienne fit halte et commença des feux de pelotons méthodiques contre les tirailleurs français, tandis que les

batteries de 12 couvraient de boulets le village. Ce feu était plus bruyant que meurtrier. Les boulets faisaient des brèches dans les maisons, mais sans causer grand mal aux soldats embusqués derrière les haies et les clôtures ; les salves de mousqueterie étaient aussi sans effet sur des tirailleurs bien abrités, tandis qu'au contraire, le tir à volonté et à coups sûrs de ceux-ci décimaient les épais bataillons ennemis qui se déployaient devant eux comme une vaste cible. Le régiment Sanitz subit de telles pertes qu'il quitta la ligne et dut y être ramené à coups de bâton et de plats de sabre. Et selon Von der Goltz, Hohenlohe laissa sa brave infanterie « immobile, pendant deux heures, » sous ce feu meurtrier. C'est à n'y pas croire !

Les Français, cependant, profitaient des temporisations de Hohenlohe : des troupes fraîches arrivaient sur le terrain et secondaient celles qui étaient déjà engagées. A la gauche, la brigade Desjardins (Augereau) pénétrait à son tour dans le bois d'Isserstedt dont le 25e léger (Ney) venait d'être déposté. Lannes, sur l'ordre de l'Empereur, conduit les 100e et 103e de ligne au Nord de Vierzenheiligen contre la droite de Hohenlohe. Le combat est très disputé. D'abord un régiment d'infanterie prussienne est rompu. Mais Hohenlohe rassemble vingt-huit escadrons et en lance les premiers échelons contre le 100e et le 103e qui, sous cette avalanche de chevaux, lâchent pied et se replient en ordre, mais très rapidement jusqu'au point d'où ils sont partis. De la hauteur où se trouvait Hohenlohe, on ne découvrait d'autres troupes françaises que celles qui se repliaient sous les charges de cavalerie, et les tirailleurs établis aux abords de Vierzenheiligen. Encore le feu de ceux-ci semblait se ralentir. Sans doute ils ménageaient les cartouches qui commençaient à leur manquer.

Ce succès rend l'espérance à l'état-major prussien. Grawert s'approche de Hohenlohe pour le féliciter. La victoire paraît certaine. Hohenlohe pensa à la brusquer par une charge à la baïonnette de son infanterie sur Vierzenheiligen. Mais Grawert, si confiant quelques minutes auparavant, objecta que sa ligne d'infanterie était décimée, épuisée, démoralisée par sa longue halte sous le feu. « Dans cette situation, conclut-il, nous devons nous borner à tenir notre position jusqu'à l'arrivée du corps de Ruchel. Nous pourrons alors attaquer le village et achever la victoire. » Hohenlohe consulta Massenbach, son chef d'état-

major. Celui-ci conseilla l'attaque à la baïonnette de Vierzenheiligen et, en même temps, une charge générale de toute la cavalerie entre ce village et Krippendorf. Hohenlohe hésita, puis se rendit à l'avis de Grawert. Il décida d'attendre Ruchel. Massenbach, désespéré, dit : « Attendre, c'est la mort! »

Jusqu'alors, les Français n'avaient procédé que par attaques partielles, chaque brigade, chaque régiment, chaque bataillon même déployé en tirailleurs agissant pour son compte contre ce qu'on trouvait devant soi. Sauf quelques ordres à la batterie de la Garde, à la brigade Vedel, à la brigade Couroux, à la brigade Lapisse, Napoléon n'avait pas positivement commandé. Il avait laissé marcher ses têtes de colonnes qui s'étaient attachées pour ainsi dire instinctivement aux pas des Prussiens en retraite et avaient deux fois mordu sur la nouvelle position que ceux-ci avaient prise. Par l'envoi successif de petits renforts, l'Empereur veillait à l'entretien du combat, mais pour passer à l'action décisive, il attendait plus de troupes. Il n'avait encore au feu que le corps de Lannes : 19 000 fantassins et cavaliers; l'avant-garde de Ney : 3 500; la brigade Lapisse (corps d'Augereau) : 2000; en réserve, la brigade Couroux (corps d'Augereau) : 2700; et la garde à pied : 5000; en tout, 32000 fantassins et cavaliers. C'était plus que le corps de Hohenlohe réuni aux Saxons et aux débris de Tauenzien. Mais le front de l'armée prussienne, couvert par des bois et des villages, s'étendait sur plus de quatre kilomètres et paraissait bien garni. L'Empereur devait ou pouvait supposer que l'ennemi lui était supérieur en nombre. Il ne voulait donc rien risquer de décisif avant l'arrivée de grosses fractions des troupes qu'il savait en mouvement pour le rejoindre.

On canonnait et on tiraillait sur toute la ligne, mais chacun retardait de porter le coup décisif jusqu'à l'arrivée des renforts. Hohenlohe attendait Ruchel, Napoléon attendait ses divisions restées en arrière et sa réserve de cavalerie, et il attendait surtout la venue ou au moins un avis rassurant de Soult dont il entendait depuis longtemps le canon en arrière de sa droite.

Le malheur pour Hohenlohe, c'est que le corps de Ruchel était bien loin et que, au contraire, la concentration des Français allait s'opérer sans plus de délai. Soult, après avoir refoulé au delà de Nerkewitz le corps de Holtzendorf, l'avait jugé en si

grand désarroi qu'il n'y avait plus à s'en inquiéter. Laissant donc un simple détachement pour l'observer, il avait fait tête de colonne à gauche et marché à travers champs dans la direction de Hermstedt-Krippendorf, de façon à venir prolonger la droite de l'Empereur dont il entendait le canon. Quand il arriva, vers 1 h. 15, au Nord de Krippendorff, les 100e et 103e se repliaient. Sans hésiter, il porta toute son infanterie et toute sa cavalerie contre le flanc gauche de l'ennemi, l'arrêta et le fit même légèrement reculer. Ranimés par l'arrivée de Soult, les 100e et 103e s'arrêtèrent et se reportèrent en avant. Entraînés par ce mouvement, les 40e et 21e léger qui tiennent les débouchés de Vierzenheiligen marchent aussi en avant et s'avancent des deux côtés du village que viennent d'incendier les obus prussiens. Plus au Sud, le 25e léger (Ney) et la brigade Lapisse (16e léger et 14e de ligne) gagnent du terrain vers Isserstedt.

L'Empereur voit cet élan spontané de la première ligne. Il sait l'arrivée de Soult et d'autres renforts lui sont parvenus. En même temps qu'apparaît Soult, la brigade Vedel (du corps Lannes) revient victorieuse de son petit engagement en arrière de la ligne avec les deux bataillons saxons. D'autres troupes, les divisions Marchand et Gardanne (corps de Ney), la division Heudelet (corps d'Augereau) commencent à déboucher : les 2 500 dragons de Klein et 1 000 cuirassiers d'Hautpoul viennent se ranger près de la Garde. Il juge l'instant décisif, lance la brigade Vedel (64e et 88e) et la brigade Couroux (44e et 105e) dans l'espace compris entre Isserstedt et Vierzenheiligen. Lui-même s'avance, en seconde ligne, avec la Garde, le reste de la division Marchand (corps de Ney), les 2500 dragons de Klein et 1000 cuirassiers d'Hautpoul, qui viennent de rejoindre et que Murat prend sous son commandement immédiat. Tout s'ébranle, tout s'élance. La charge résonne. Les musiques se font entendre; sur tout le front, les colonnes d'attaque s'avancent précédées d'épaisses lignes de tirailleurs. Dans les intervalles de l'infanterie, des batteries, la cavalerie légère des corps de Lannes, Ney et Augereau s'avance pour seconder l'assaut.

Sous cette poussée terrible, la mince ligne ennemie, déjà décimée et démoralisée par les deux heures qu'elle a passées sous le feu des tirailleurs, chancelle, et sur plusieurs points faiblit. La division Desjardins, soutenue par la brigade Vedel et la cavalerie légère du corps d'Augereau enlèvent Isserstedt et,

malgré une vigoureuse contre-attaque, refoule au loin, à l'Ouest et au Nord-Ouest, les bataillons saxo-prussiens de la première ligne et les brigades en réserve Dyherrn et Cerrini. Devant Vierzenheiligen, Hohenlohe veut d'abord enrayer les attaques de Lannes qui a dépassé ce village où l'incendie continue. Mais trois de ses régimens lâchent pied. Le Prince se voit coupé de sa droite en fuite; à sa gauche, Soult s'avance pour le déborder. Il commande la retraite sur Klein-Romstedt où il sait que se reforment les débris de Tauenzien. La retraite s'opéra pied à pied et en très bon ordre. On en trouve la preuve dans ce fait que, bien que pressée par les tirailleurs et la cavalerie, la division Grawert mit une heure et demie pour faire les 2 kilomètres qui séparent Vierzenheiligen de Klein-Romstedt.

A Klein-Romstedt, Hohenlohe arrêta ses troupes, et, renforcé par les débris de Tauenzien et la brigade Cerrini, qui s'était repliée dans cette direction avant d'avoir subi trop de pertes, il s'efforça de prendre une nouvelle position en opérant un changement de front en arrière. Mais, vivement attaqué sur trois points par le corps de Lannes, la première division de Soult et les cuirassiers et dragons de Murat, il ne put résister. Les bataillons de Grawert, tout à fait démoralisés, lâchèrent pied les premiers et s'enfuirent en désordre. Les débris de Tauenzien et la brigade de Cerrini tinrent un peu plus longtemps et protégèrent ainsi temporairement la fuite des soldats de Grawert vers Obernsdorf et Gross-Romstedt. Mais cette résistance fut courte, et bientôt, selon l'expression de Von der Goltz, l'armée de Hohenlohe fut transformée en un ouragan de fuyards.

Cavaliers et fantassins français suivaient en sabrant et en fusillant, s'animant à la chasse à l'homme, et ne croyant plus à aucune résistance. Mais dans cette bataille, succession de combats partiels livrés sur une étendue en largeur de neuf kilomètres, on n'en avait jamais fini. Les avant-lignes de Lannes et de Soult venaient de dépasser Gross-Romstedt, quand apparut dans le vallon de Kapellendorf, au bas des crêtes qu'elles commençaient de couronner, une masse ennemie dont le bel ordre et la fière attitude indiquaient des troupes fraîches.

C'était le corps de Ruchel. A la réception, à dix heures du matin, de la dépêche d'Hohenlohe, Ruchel avait incontinent levé son camp près de Weimar et marché au canon. Arrivé près de Kapellendorf au milieu du flot grossissant des fuyards, il

rencontra le quartier-maître général Massenbach. « Où puis-je être utile? dit Ruchel. — A présent, seulement par Kapellendorf. » Ruchel continua sa marche, dépassa Kapellendorf, et au lieu de prendre position pour opposer pendant un temps plus ou moins long aux Français une digue de feux et de baïonnette, à l'abri de quoi les Prussiens en fuite pourraient se rallier, il s'avisa qu'une offensive résolue et vigoureuse aurait meilleur résultat. Il avait 26 bataillons et 28 escadrons. Il en laissa le quart en réserve, fit déployer le gros, l'infanterie au centre, la cavalerie aux deux ailes et commanda l'attaque. Malgré la fusillade des tirailleurs et la mitraille de quelques pièces de canon qui garnissaient les crêtes, les fantassins prussiens gravirent les hautes rampes de Gross-Romstedt dans un ordre admirable, au pas de parade, comme indifférens à la mort; les premières crêtes atteintes, ils prirent quelques pièces et refoulèrent jusqu'au delà de Gross-Romstedt, dont ils s'emparèrent, les nombreux tirailleurs de Lannes. La cavalerie prussienne de l'aile gauche, qui avait en même temps atterri sur le plateau, s'engagea contre les 1er et 2e dragons de la réserve de cavalerie et trois régimens de hussards et de chasseurs de Soult, les repoussa et ne fut arrêtée que par les baïonnettes de la division Saint-Hilaire. «Ce choc, dit le rapport de Soult, fut certainement un des plus violens de la journée. »

Cet effort, désespéré et superbe, de la défaite contre la victoire ne pouvait avoir d'autre résultat que de sauver l'honneur de l'armée prussienne. Sur le plateau, les vaillans soldats de Ruchel sont débordés, cernés, assaillis, submergés par toutes les forces françaises. De front, c'est Lannes, et partie du corps de Ney, à leur gauche, c'est Soult, avec son infanterie, sa cavalerie et les dragons de Klein; à leur droite, ce sont des régimens de Ney et d'Augereau, les hussards et chasseurs des 5e, 6e et 7e corps, la deuxième brigade des dragons de Klein et 1 000 cuirassiers d'Hautpoul à la tête desquels charge Murat, heureux de pouvoir enfin déchaîner l'ouragan de la cavalerie. La lutte s'engage sur tous les points, si acharnée que l'on vit des hommes s'entre-tuer de pied ferme à la baïonnette. Ruchel tombe grièvement blessé d'une balle à la poitrine. En moins d'une demi-heure, toute la masse prussienne se rompt, s'écroule, et les débris roulent en avalanche dans le ravin de Kapellendorf.

De la malheureuse armée de Hohenlohe dont, par l'impéritie de son chef, pas un corps n'avait agi en liaison avec l'autre, restait encore une fraction intacte, la division saxonne de Zeschwitz. Cette division, forte de huit ou neuf bataillons, avait été postée, de grand matin, sur la forte position du Colimaçon aux débouchés du Muhlthal, afin de couvrir la droite prussienne en arrêtant au passage du défilé les troupes françaises qui s'avanceraient d'Iéna. Mais, au lieu de suivre le Muhlthal, le corps d'Augereau, on l'a vu, avait passé par le Cospedaer Grund, à deux kilomètres des Saxons, les laissant bien tranquilles et non moins inutiles. Vers onze heures, Zeschwitz reçut une dépêche de Hohenlohe l'invitant à se préparer à prendre l'offensive, mais à attendre pour commencer son mouvement que l'infanterie de Grawert fût arrivée à sa hauteur. Mais comme, par suite des attaques des Français, l'infanterie de Grawert n'arriva pas au point indiqué, Zeschwitz continua de rester immobile jusqu'après la défaite de Ruchel. L'Empereur ayant appris à Kapellendorf la présence en arrière de sa gauche de cette troupe isolée, fit marcher contre elle la 2e division de Ney (Marchand) et la 2e division d'Augereau (Heudelet) qui n'avaient pas encore donné et quelques régimens de cavalerie. D'abord, les Saxons se défendirent intrépidement, mais assaillis de front, de flanc et à revers et écrasés par le nombre, ils se débandèrent, s'enfuirent et allèrent grossir la nappe de fuyards qui s'étendait jusqu'à l'Ilm.

Là, aux abords de Weimar, le prince de Hohenlohe, décidément plus obstiné dans la résistance, qu'ardent à l'attaque, réussit à rallier quelques milliers d'hommes. Il espéra tenir assez longtemps dans cette dernière position pour protéger l'écoulement, par Weimar, des colonnes en fuite. Une vingtaine de coups de canon, la fusillade des tirailleurs, une charge de cavalerie disloquèrent vite cette barrière humaine. Le Prince fut blessé; ses hommes reculèrent, firent demi-tour, et s'engouffrèrent en pleine fuite dans les rues de Weimar, poursuivis par les soldats de Ney, de Lannes et de Murat.

A trois heures, tout le champ de bataille était abandonné. Les Prussiens laissaient environ 12 000 tués ou blessés, 15 000 prisonniers, 200 pièces de canon et des centaines de drapeaux. A quatre heures, l'Empereur entra à Weimar occupé par le corps de Ney, puis revint coucher à Iéna.

VI. — LA BATAILLE D'AUERSTÆDT

En rentrant à Iéna le soir du 14 octobre, l'Empereur croyait à une victoire sur l'armée prussienne tout entière. C'était exact. Mais il ignorait que cette armée avait été vaincue dans deux batailles simultanées et distinctes : celle qu'il venait de livrer lui-même aux corps de Hohenlohe entre Iéna et Weimar, et celle que Davout avait livrée, en même temps, à quatre lieues plus au Nord, sur la rive gauche de l'Ilm, à l'armée royale.

Depuis le début des opérations, Davout formait avec Bernadotte et Murat la tête de l'armée française dans le grand mouvement débordant entrepris par Napoléon. Le 12 octobre dans la soirée, il arrivait à Naumbourg, et ce même soir, et dans la journée du 13, il poussait par le pont de Kosen, sur la rive gauche de la Saale, des reconnaissances de cavalerie qui furent ramenées par plusieurs escadrons prussiens. Le 13, il resta dans ses positions, attendant de nouveaux ordres de l'Empereur qui lui étaient annoncés. Pour les transmettre sans perdre une minute à ses généraux, le maréchal avait gardé ceux-ci chez lui toute la soirée et une partie de la nuit. A trois heures du matin, la dépêche de Berthier arriva. Elle portait : « L'Empereur qui, dans la soirée, a reconnu une armée prussienne qui s'étend depuis une lieue en avant depuis les hauteurs d'Iéna jusqu'à Weimar, a le projet de l'attaquer demain. Il ordonne à M. le maréchal de se porter sur Apolda afin de tomber sur les derrières de l'ennemi. Il laisse M. le maréchal libre de tenir la route qui lui conviendra, pourvu qu'il prenne part au combat. »

Dans un second paragraphe, Berthier ajoutait : « Si M. le maréchal Bernadotte se trouve avec vous, vous pourrez marcher ensemble, mais l'Empereur espère qu'il sera dans la position qu'il lui a indiquée à Dornburg. »

Il est manifeste que l'Empereur, quand il fit écrire ces dépêches, le 13 à dix heures du soir, croyait avoir devant lui et devoir combattre le lendemain toute l'armée prussienne. Il voulait donc que les corps de Davout et de Bernadotte prissent part à la bataille en se portant dans la direction d'Apolda sur les derrières du gros de l'ennemi.

Bernadotte, cette nuit-là, se trouvait, non pas à Dornburg, mais à Naumburg, ses troupes bivouaquées au Sud de la ville,

au long de la route qui mène à Camburg et à Dornburg. Davout l'alla trouver en personne et lui communiqua l'ordre de l'Empereur. Bernadotte, qui jalousait et détestait Davout, ne tenait pas à partager avec lui l'honneur d'une action de guerre. Il dit qu'il irait à Dornburg. Sans doute, il prétexta pour cela le texte même de l'ordre de Berthier : « L'Empereur espère qu'il sera dans la position qu'il lui a indiquée à Dornburg. » Mais le prétexte était pitoyable, car Bernadotte alors se trouvait fort loin de Dornburg. Pour s'y rendre, il lui fallait une marche de six lieues. C'était un faux mouvement qui risquait de le mettre hors de cause pour une partie du lendemain. Napoléon l'en blâma très sévèrement, et eut même, a-t-il dit, la pensée de le déférer à un conseil de guerre pour désobéissance à ses ordres.

Au point du jour, le 14 octobre, Davout se mit donc en marche vers Apolda avec son seul corps d'armée formé des 1er, 2e et 3e chasseurs à cheval et de trois divisions d'infanterie. Mais c'étaient les trois divisions fameuses : Morand, Friant, Gudin. On sait ce qu'elles valaient.

A six heures et demie du matin, la division Gudin, précédée par un escadron du 1er chasseurs, après une marche au Sud-Ouest de 8 kilomètres, passait la Saale sur le pont situé entre le Vieux Kosen et le Nouveau Kosen, franchit l'étroit défilé de Kosen et commença l'ascension du plateau où s'élève entre deux mamelons, dont il commande le col, le village de Hassenhausen (15 kilomètres de Dornburg et 7 de la Saale). Comme aux abords d'Iéna, il régnait un brouillard si dense que l'on ne pouvait distinguer un homme à petite portée de pistolet. Pour éclairer sa marche, Davout envoya en avant le colonel Burke, son premier aide de camp, avec un détachement du 1er chasseurs à cheval. Les chasseurs vinrent donner, à la hauteur et au Sud de Hassenhausen, contre un gros de cavalerie ennemie qui, après un échange de coups de sabre, les ramena vivement.

Cette cavalerie formait l'avant-garde de l'armée du duc de Brunswick. On a vu que, dans la nuit du 12 au 13 octobre, l'état-major prussien, changeant encore une fois son plan, avait décidé de replier ses forces vers l'Elbe. En conséquence, le 13 au matin, l'armée de Brunswick leva ses bivouacs de Weimar et commença sa retraite vers Magdebourg. La tête de colonne, avec laquelle se trouvaient le Roi, Brunswick, Mollendorf, bivouaqua, la nuit du 13 au 14, autour d'Auerstaedt. Le lendemain matin,

Blücher avec 25 escadrons, soutenus par la division Schmettau, se mit en marche vers Kosen. Schmettau devait occuper les hauteurs de Kosen, tandis que le gros de l'armée ainsi protégé irait passer l'Unstrut à Freibourg et à Aucha. Schmettau resterait en position devant Kosen tant qu'il n'aurait pas été rejoint par l'armée d'Hohenlohe qui devait se replier de Kapellendorf, Vierzenheiligen et Iéna sur la basse Saale.

Pendant l'engagement de cavalerie où les cavaliers prussiens, d'abord victorieux, furent bientôt repoussés par les carrés du 25e de ligne, le Roi tint une courte conférence militaire avec les principaux généraux présens. Brunswick émit l'avis que, pour entamer sérieusement l'action par ce temps de brouillard, (car il régnait la même brume qu'aux environs d'Iéna), il convenait d'attendre de grosses fractions de l'armée, forte en tout de 56 000 hommes. Mais Mollendorf objecta qu'on n'avait devant soi que des forces peu considérables et qu'il fallait poursuivre incontinent la marche pour rejeter les Français dans le défilé de Kosen. Le Roi approuva l'opinion du vieux général. L'ordre d'attaque fut donné à la division Schmettau soutenue par 25 escadrons sous les ordres de Blücher.

Davout n'avait encore, lui aussi, dans la main que la moins nombreuse de ses divisions (Gudin) et le 1er chasseurs à cheval. Mais le 25e de ligne, qui avait pris position à la droite de la route en avant d'Hassenhausen, reçut si bien la première colonne ennemie qu'elle l'arrêta net et que, dans une contre-attaque, elle la dispersa et prit deux batteries. Davout, voyant cependant croître les forces ennemies, se prépara à la bataille. Il établit le 21e dans Hassenhausen, le 25e et le 12e à la droite de ce village sur un mamelon, et le 85e à la gauche, la division Schmettau entra tout entière en ligne. Tandis qu'elle s'épuise en telles attaques, à rangs serrés contre le front de tirailleurs de Gudin, Blücher avec ses 25 escadrons s'avise de passer entre Spillberg et Sunscherau pour tomber sur le flanc droit et les derrières de la division française. Bien qu'opérées à la faveur du brouillard, ces charges ne surprennent ni n'émeuvent les fantassins de Gudin. Les 25e et 12e de ligne ont le temps de se former en carrés par bataillon en échiquier et ils opposent aux torrens des chevaux les feux de trois rangs et l'acier des baïonnettes. Dans l'intervalle, entre les charges, Davout, Gudin et son brigadier Gautier passent de carrés en carrés pour animer les soldats. Il

n'en est pas besoin. Ces hommes sont résolus et ardens. Pas un carré n'est entamé et l'on fait un si beau carnage de la cavalerie ennemie qu'elle a renoncé au combat. Blücher, monté sur un cheval de trompette (il a eu son cheval tué sous lui), replie le gros en arrière de la division Schmettau, mais quelques escadrons, qui ont beaucoup souffert, s'enfuient à vive allure. Ils ne se rallient que vers Eckardtberge.

Pendant les dernières charges de Blücher, la division Wartensleben est arrivée sur le champ de bataille. Brunswick en porte aussitôt les dix bataillons au soutien de la division Schmettau sur les pentes des deux mamelons qui encadrent Hassenhausen, et active en personne cette attaque combinée. Il était environ huit heures et demie. La division Gudin, seule encore en ligne et depuis plus d'une heure et demie, risquait d'être écrasée lorsque déboucha la division Friant. D'après l'ordre de Davout, elle se porta sur le mamelon Nord d'Hassenhausen, de façon à prolonger la droite de Gudin. Friant rétablit le combat, et bientôt, par une brusque offensive, pousse jusqu'à Spielberg et déborde la droite ennemie.

Mais à la gauche française, le 85e qui se trouve seul au Sud d'Hassenhausen est en grand péril, vivement pressé de front par un régiment de Schmettau et attaqué de flanc par toute une brigade de Warstenleben. Davout n'a aucune réserve. Mais sa droite tenant ferme et même prenant de l'avance, il n'hésite pas à en détacher le 12e de ligne pour l'envoyer au soutien du 85e et le 21e pour lui faire occuper solidement Hassenhausen, clé de sa position. Le mouvement est urgent, car, entre dix heures et demie et onze heures, de gros renforts arrivent à Brunswick : la division Orange et la cavalerie de réserve du prince Guillaume.

Brunswick, reconnaissant que toutes ses attaques contre la droite française échouaient, s'avisa de porter son effort contre la gauche beaucoup plus faible. S'il la débordait, ce qui lui semblait probable, en raison des nouvelles masses dont il disposait désormais, il pourrait prendre de flanc et à revers le petit corps de Davout et lui couper la retraite vers la Saale. Il fit donc soutenir face à Hassenhausen et au mamelon qui domine ce village au Nord la division Schmettau par la division Orange, et il dirigea toute l'action de la division Wartensleben, six bataillons de Schmettau et de la cavalerie du prince Guillaume contre les

deux régimens français. Ceux-ci durent céder au nombre. Ils abandonnèrent le terrain au Sud d'Hassenhausen et se replièrent, partie dans le village, partie dans les chemins creux qui y donnent accès.

Davout commençait de se juger en péril quand la division Morand déboucha au pas de course par la route de Kosen. Elle se forma aussitôt en colonnes par division, et son attaque résolue arrêta l'élan de l'infanterie assaillante. Mais le prince Guillaume qui n'avait pas encore pu faire donner ses nombreux escadrons contre des fantassins embusqués derrière des haies et des remblais de chemins creux, lança ses cavaliers sur les belles colonnes de Morand. C'était renouveler la manœuvre tentée par Blücher, une heure auparavant, contre la division Gudin. Le prince Guillaume n'eut pas plus de succès. Les 13e et 17e léger, les 51e et 61e, formés incontinent en carrés par bataillon en échiquier, repoussèrent toutes les charges aux cris de : Vive l'Empereur! Malgré l'ordre de faire feu, un carré du 17e léger plaça ses bicornes au bout des baïonnettes en criant : « Vive l'Empereur! » « Mais tirez donc! commanda le colonel Lancesse. — Oh! nous avons le temps, répondit un carabinier. Nous verrons ça à quinze pas! » Davout, qui s'était porté avec Morand au plus fort du feu, se tenait dans un carré. Il eut son habit déchiré par des balles et son chapeau enlevé par un boulet. C'est pourquoi dans des images populaires d'Auerstædt, on le représente nu-tête.

Pendant ces charges au Sud de Hassenhausen, la lutte continuait acharnée devant ce village, que Brunswick jugeait avec raison comme la clé de la position et dont il voulait s'emparer coûte que coûte. Ses soldats cependant commençaient à ralentir leurs attaques, décimés qu'ils étaient par le feu des tirailleurs. Des bataillons prussiens plièrent, les officiers durent les ramener à coups de canne et de plat de sabre. Pour entraîner ses troupes par un acte plus noble, Brunswick se mit à la tête d'un bataillon de grenadiers et le mena l'épée à la main contre les maisons d'Hassenhausen. Une balle le renversa blessé à mort. Presque au même moment, le général Schmettau, qui déjà grièvement blessé avait voulu rester au feu, fut tué, le vieux maréchal Mollendorf reçut une blessure et le général Wartensleben eut son cheval tué sous lui.

Les Prussiens plièrent sur tous les points et se reformèrent

en ligne à environ 1 500 mètres à l'Ouest-Sud de Hassenhausen, la gauche à Poppel, le centre à Tauchwitz, la droite en avant de Rehausen. Il semble qu'il y eut un court arrêt dans l'action. Davout rassemblait ses troupes. Le roi de Prusse, devenu par la mort de Brunswick commandant effectif de son armée, allait-il reprendre l'attaque avec ses trois divisions décimées et démoralisées et deux divisions de réserve qui approchaient, ou employer ces forces nouvelles à couvrir sa retraite? Comme il hésitait, sa résolution fut brusquée par Davout, qui passa très vite de la défensive à l'offensive. Il pousse ses troupes qui sont toutes de cœur avec lui pour aller de l'avant. La division Morand s'avance la gauche vers Rehausen; au centre, Gudin débouchant de Hassenhausen chasse les derniers défenseurs du hameau de Tauchwitz. Friant, à la droite, assaille Poppel où il fait mettre bas les armes à un millier d'hommes.

Nouveau recul de l'armée prussienne, dont le gros se replie en bon ordre et à pas comptés dans la direction Sud-Ouest vers Auerstædt. A peu près à mi-chemin d'Hassenhausen à Auerstædt, le terrain s'incline vers un vallon où coule un ruisseau et se relève au delà en deux collines jumelles dont la ville de Gernstadt occupe le col. Sur ces hauteurs, la réserve prussienne de Kalkreuth se tenait déployée en bataille, sa droite à l'Est du village, sa gauche à l'Ouest se prolongeant jusque vers Lissorf. C'étaient deux fortes divisions d'infanterie et vingt-cinq escadrons de cuirassiers et de dragons à qui Blücher venait de rallier une assez grosse fraction de sa cavalerie en retraite. La position était favorable et, en réunissant à la réserve de Kalkreuth les troupes qui se repliaient de Hassenhausen, l'état-major prussien aurait pu mettre encore en ligne une troupe deux fois supérieure à celle de Davout. L'action de troupes fraîches contre le petit corps français qui marchait et combattait depuis le point du jour donnait aussi une probabilité de succès. Les Prussiens pouvaient prendre la revanche des défaites subies le matin et changer leur retraite en victoire. Blücher conseilla de recommencer la bataille et s'offrit à l'engager par une attaque à fond de toute la cavalerie. Le Roi acquiesça à l'idée de Blücher qui partit pour former ses escadrons, mais presque aussitôt il le fit rappeler. Frédéric-Guillaume était brave. Comme tous ses généraux, il avait donné maintes fois dans cette journée l'exemple du plus grand courage en se portant souvent au plus

fort du feu. Mais il était démoralisé par la mort de Brunswick, par les échecs de son infanterie devant Hassenhausen et surtout par l'infructuosité des charges de sa cavalerie qu'il avait toujours jugée irrésistible. Il se résigna à prescrire une retraite sur Weimar par Auerstædt. Le général Kalkreuth, avec ses deux divisions fraîches et sa cavalerie, resterait en position le plus longtemps possible pour couvrir le mouvement. D'ailleurs le Roi croyait la défaite réparable. Sans nulle nouvelle encore du prince de Hohenlohe, il ne savait rien de ce qui se passait aux abords d'Iéna, et il espérait livrer une seconde bataille en avant de Weimar, le lendemain ou le surlendemain, avec ses deux armées réunies.

La réserve de Kalkreuth (divisions Kuhnheim et Arnim, et 25 escadrons) ne tarda pas à être assaillie. Davout et ses soldats poursuivaient leur offensive avec un élan égal à la fermeté qu'ils avaient mise dans leur défensive. Ils voulaient avoir le plus qu'ils pourraient de l'ennemi. La division Arnim, formant la gauche prussienne à Gernstadt et au Nord-Ouest de ce village, est débordée par Friant et attaquée de front par Gudin. Elle cède le terrain en abandonnant 22 pièces de canon et est poursuivie jusqu'à Eckardtsberge. La division Kuhnheim, en position au Sud-Est de Gernstadt, est attaquée de flanc par Morand surgissant du vallon de Rehaussen, et, après une rude résistance, se replie avec une grosse fraction de la cavalerie. C'est au cours de ce terrible assaut que le général Debilly fut tué d'un coup de mitraille. C'est là aussi qu'un soldat du 61e, nommé Péré et que ses camarades, sans doute à cause de sa ressemblance physique avec Napoléon, avaient surnommé l'Empereur, vit sa compagnie hésiter à gravir les rampes sous le feu ardent. Il se porta seul en avant, criant : « Mes amis, suivez l'Empereur, » et entraîna tout le monde. Ce trait, dit Davout, lui valut la Légion d'honneur et le grade de caporal.

Les Prussiens de Kuhnheim tentèrent de tenir dans Auerstædt. Mais Davout fit incendier le village à coups d'obus, et ils durent l'évacuer. Le combat cessa vers cinq heures. Le maréchal bivouaqua au milieu de ses troupes près d'Auerstædt en flammes.

Jusque vers cette heure-là, la retraite de l'armée de Brunswick dont les différens corps se repliaient sur Weimar, par Auerstædt, Reussdorf, Wiekerstedt, s'était opérée en assez bon

ordre, sinon sans très grosses pertes, puisque Davout avait fait plus de 3 000 prisonniers, pris presque toute l'artillerie et tué ou blessé 10 000 hommes, dont 324 officiers. Mais au Sud-Ouest d'Apolda, où Bernadotte venait seulement d'arriver de Dornburg en se promenant tranquillement, ils se heurtèrent aux débris de l'armée de Hohenlohe poursuivis par la cavalerie de Murat. La rencontre des deux masses prussiennes causa parmi elles une abominable confusion. Ironie du destin, ces deux armées dont les chefs n'avaient pas su préparer la concentration pour la bataille se réunirent dans la déroute, mais elles étaient en miettes. Sous les sabres de la cavalerie acharnée contre eux, les Prussiens coururent éperdument vers Weimar, où Murat entra en même temps qu'eux, et d'où ils continuèrent leur fuite rapide les uns sur Erfurth, les autres sur Buttelstedt. Le Roi, avec quelques escadrons, réussit à gagner Sommerda, à 8 lieues au Nord de Weimar. La reine Louise, jalouse de parader au milieu des troupes, avait quitté Weimar le matin avec lui et avait été acclamée par les officiers et les soldats. Mais, sur les représentations et les instances de Brunswick qui craignait qu'elle ne s'exposât à trop de dangers, elle consentit à rentrer à Weimar, d'où elle s'enfuit tout en larmes, vers quatre heures de l'après-midi, aux premières nouvelles de la terrible défaite.

HENRY HOUSSAYE.

LA MORALE CONTEMPORAINE

II[1]

LA MORALE DOIT-ELLE DÉMISSIONNER?

Faut-il admettre les conclusions des sociologues? Faut-il dire avec M. Lévy-Bruhl que la morale ne peut être que la science des mœurs telles qu'elles sont, qu'elle ne peut connaître les fins, qu'elle doit renoncer à donner des règles, c'est-à-dire qu'elle ne peut être scientifique qu'à la condition de résigner sa fonction? Car s'il y a au monde un ordre de recherches qu'on ait abordé en vue de trouver des lois de conduite et d'y atteindre à des résultats pratiques, c'est assurément celui des recherches morales. Un seul sur ce point peut lui être comparé, c'est celui des recherches médicales. Si le médecin ne prétendait pas guérir ses malades, ou tout au moins les soulager, faire reculer la mort, la médecine n'existerait pas. Si de même les moralistes n'avaient pas espéré guérir les vices, assainir les âmes humaines, propager et faire fleurir les vertus, il n'y aurait pas eu de morale. On vient dire aux moralistes qu'ils doivent s'abstenir de proposer des fins, de donner des règles, on leur assure qu'ils ne sauraient être « normatifs, » c'est leur enlever leur raison d'être, c'est leur ôter le pain de la bouche. Car ce sont précisément des règles d'action, des préceptes de conduite qu'ils ont de tout temps voulu donner : Socrate et ses disciples, les Épicuriens, les Stoïciens, les Péripatéticiens, les Académiciens, les Sceptiques

(1) Voyez la *Revue* du 1er août.

mêmes, tous ont formulé des règles, prescrit des actes. Et tous aussi ont prétendu diriger vers des buts la conduite humaine. Tous ont cru que la morale avait pour objet d'apprendre à faire le bien; ils ont pu n'être pas d'accord sur la nature du bien et sur la valeur des fins, mais aucun d'eux n'a mis en doute l'existence des fins mêmes et la possibilité de les connaître et de les atteindre.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si tous ceux qui croient encore que la spéculation morale a sa fonction propre et irréductible, ont dénoncé avec force l'attitude des sociologues.

I

Les premières critiques qu'ont soulevées MM. Durkheim et Lévy-Bruhl leur sont venues du kantisme. Et le principal reproche qui leur a été adressé a été celui d'imposer à l'homme les commandemens sociaux, et ainsi de rendre la morale hétéronome, de constituer par le conformisme social une orthodoxie nouvelle, aussi mortelle à la raison et à la libre pensée qu'ont pu l'être tous les anciens dogmatismes. M. Cantecor rappelle avec insistance que toute la pensée moderne n'est fondée que sur la liberté de penser, et que d'avoir secoué le joug des théologiens ne serait pas un progrès, si on ne l'avait secoué que pour tomber sous le joug des sociologues, de quelque nom qu'ils s'appellent. L'autonomie de la raison n'est pas moins indispensable dans les questions de conduite que dans les questions de vérité. L'individu, depuis Descartes, depuis Kant, est émancipé, et c'est en vain que l'on voudrait revenir sur cette émancipation. Elle était inévitable, elle est légitime. Elle était inévitable, car, un jour ou l'autre, l'homme devait s'apercevoir que, dès qu'il s'interroge et qu'il réfléchit, c'est sa raison, et sa raison, seule qui juge de la vérité des jugemens et de la légitimité des actes; elle est légitime, parce que l'homme ne peut juger qu'avec l'instrument qu'il a et qu'aucun autre ne vaut que dans la mesure où il est authentiqué par celui-là. Il se peut qu'il y ait à cela quelque danger et que cette émancipation fasse courir quelque risque, mais les plus grands risques ne sont-ils pas pour l'individu qui se lèvera seul en face des forces sociales? D'ailleurs, de deux choses l'une : ou le novateur se trompe ou il ne se trompe pas; s'il se trompe, comme il n'y a pas de chance

qu'il convertisse à son erreur la majorité de ses contemporains, l'ordre social ne peut pas subir un réel dommage; s'il est dans le vrai, il finira par convertir les autres à sa découverte et, loin d'en pâtir, l'ordre social se trouvera au contraire fortifié et consolidé. Et à toutes les objections tirées des menaces d'anarchie, M. Cantecor répond intrépidement :

Révolutionnaire, notre théorie l'est, à coup sûr, si l'on entend simplement par là qu'en elle s'affirme un esprit de libre critique et, pour ainsi dire, d'insurrection régulière et constante contre les traditions, les coutumes et en général toutes les formes où survit le passé. Mais il nous est impossible d'admettre qu'elle soit dangereuse. Les esprits libres ne sont pas si communs, ni la tradition si facile à ébranler... Enfin cette attitude fût-elle difficilement conciliable avec les nécessités de la vie, oserions-nous dire que nous n'en serions pas ébranlés dans notre foi? Du point de vue où nous nous plaçons dans l'acte de la réflexion morale, il n'est pas moralement nécessaire que la société humaine prospère ou même subsiste... Une seule chose est nécessaire; c'est, quand nous pensons ou quand nous agissons, de rester fidèles à la règle de vérité et de moralité qui nous constitue comme esprits.

Ainsi M. Cantecor découvre dans les écrits des moralistes sociologues une sorte de crime de lèse-majesté contre ces affirmations de la conscience moderne que M. Séailles nous énumérait avec tant de conviction.

Et il va plus loin encore. Emporté par la foi qui le domine et qui lui inspirait tout à l'heure de si fiers accens, il ne se contente pas de revendiquer pour la raison le droit de juger de la légitimité des actions, ou, comme dit Kant, de la valeur matérielle des actes par la forme rationnelle qu'ils sont susceptibles de revêtir; il prétend aller aussi loin que Kant et déduire de la raison seule, sans avoir recours à l'expérience du bien et du mal, des préceptes moraux définis et déterminés. Nous ne pouvons le suivre ici dans cet exposé technique. Tout ce que nous devons en retenir, c'est que, en face de la science positive de la morale qui prétend tirer toutes ses règles de l'expérience, subsiste toujours l'autre école qui soutient que l'expérience n'a de valeur que si d'abord elle s'est soumise aux lois.

M. Cantecor a été vigoureusement soutenu par un autre jeune philosophe, M. Parodi, qui, tout en étant moins absolument formaliste et moins rigoureusement kantien, n'affirme pas moins l'insuffisance des méthodes dites positives pour fonder une morale et montre avec une grande abondance d'argumens et une

rare souplesse d'esprit, non seulement les lacunes des théories de M. Durkheim, mais encore les concessions que ce philosophe ne peut s'empêcher de faire dès qu'il en est pressé par quelque contradiction. Car, s'il y a une attitude qui paraît opposée aux premiers écrits de M. Durkheim, c'est celle qui voudrait construire une morale théorique, distincte des faits sociaux, qui discuterait sur l'ordre et la hiérarchie des fins et arriverait à faire dépendre l'obéissance des hommes aux prescriptions morales, non pas tant de l'autorité sociale que de la raison. Or M. Parodi fait justement remarquer, et avec beaucoup de finesse et d'à-propos, que, lorsque M. Durkheim a été amené à expliquer sa pensée devant des contradicteurs, et en particulier à la *Société de philosophie*, il a reconnu, ce qui d'ailleurs se trahissait parfois à travers ses livres, que la vie sociale était la fin principale poursuivie par les communes manières d'agir, que l'autorité sociale était ainsi justifiée par sa fonction, et qu'en fin de compte l'homme qui se soumet au devoir l'accepte aussi parce que sa raison lui montre la valeur des prescriptions collectives. De son côté, M. Lévy-Bruhl, dans la préface qu'il a ajoutée à sa troisième édition, a reconnu qu'il y a des fins qui sont tellement universelles et instinctives que, sans elles, il ne pourrait être question ni d'une réalité morale, ni d'une science de cette réalité, ni d'une application de cette science. On prend pour accordé que « les individus et les sociétés veulent vivre, et vivre le mieux possible, au sens général du mot. » Mais, n'est-ce pas cela même que l'on paraissait d'abord contester, n'est-ce pas sur la proscription de toute finalité que l'on prétendait édifier la science des mœurs, et par là enfin n'accepte-t-on pas les bases mêmes d'une de ces morales théoriques, spéculatives, que l'on disait vouloir définitivement proscrire et finalement remplacer?

Il ne semble donc pas que M. Durkheim et M. Lévy-Bruhl aient réussi à combler l'attente des moralistes. S'ils se bornent, comme ils devraient le faire, à édifier la science des mœurs, ils constatent ce qui se fait, ils expliquent comment on croit devoir se conformer à ce qui se fait, mais ils ne justifient pas cette pratique devant la raison. La critique moderne a donc le droit de leur demander quelle est la valeur de la pratique sociale. Entre les ambitions de la science des mœurs et les prétentions de la « conscience moderne, » il faut choisir.

II

C'est justement ce que ne veulent pas faire M. Rauh, M. Belot et M. Simon Deploige. M. Rauh, dont la mort récente et prématurée a laissé à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un vigoureux esprit gouverné par une haute conscience, estimait pouvoir concilier les exigences de la conscience moderne qui ne veut se soumettre qu'à la raison et les nécessités que la science impose à l'esprit. Il voulait à la fois conserver l'autonomie de la conscience et découvrir scientifiquement les règles morales.

Pour que la morale soit morale, il faut qu'elle soit autonome et ne dépende que de l'esprit; pour que la morale soit scientifique, il faut que ses lois aient été découvertes dans une réalité; le seul moyen de concilier ces deux exigences et d'établir une morale vraiment scientifique consiste à chercher les règles morales dans l'observation, non pas dans l'observation d'une réalité sociale donnée, mais dans l'observation des consciences vivantes.

Puisque je ne puis, dit-il, déduire (l'idée morale) ni la considérer comme immobilisée, figée une fois pour toutes, je ne puis que la voir à l'œuvre, telle qu'elle se manifeste dans des consciences dégagées de tout préjugé théologique, métaphysique ou même scientiste, simplement décidées à l'accepter si elle leur paraît vraie, à la définir d'après l'expérience. Voici donc la tâche qui s'impose à moi si je veux tenter une méthodologie morale, une méthodologie de l'action. J'essaierai d'abord de discerner les consciences libérées et les consciences compétentes capables d'observer l'Idée morale. Comment les discerner? Par la pratique personnelle que j'ai de la certitude morale, par la familiarité avec ceux qui, selon moi, l'ont atteinte. Je constate que je n'ai l'impression de la vérité morale que si je suis dans telle attitude, que ceux-là seuls me donnent cette impression qui sont dans cette attitude... et je dégagerai de cette observation les règles pratiques que je dois suivre, si je veux me placer dans une attitude morale.

Au lieu de s'adresser à l'expérience de la collectivité, M. Rauh s'adresse donc à l'expérience individuelle. Est bien ce que la conscience approuve, est mauvais ce qu'elle condamne. Quelle conscience? demandera-t-on. La conscience libérée et compétente. Mais quelles sont les consciences qui méritent ces titres? Celles de tous les honnêtes gens? Mais tous les honnêtes gens

ne sont pas d'accord, même sur le bien et sur le mal. Un évêque catholique et M. Rauh ne porteraient certainement pas les mêmes jugemens moraux sur l'obéissance due à certaines prescriptions de nos lois civiles. Cependant M. Rauh était un parfait honnête homme, et on m'accordera aisément que les honorables représentans de l'épiscopat ne le sont pas moins. Il faut donc reprendre : Quels sont, parmi les honnêtes gens, ceux dont la conscience doit servir de juge? — M. Rauh répond intrépidement : Ceux qui comptent. Car, aux yeux de M. Rauh, il y a des honnêtes gens qui comptent et d'autres qui ne comptent pas. On est donc obligé d'insister encore : Quels sont ceux qui comptent? Et alors se révèle ingénument toute la candide présomption qui vivait en cet homme vraiment modeste. Tout son livre répond en effet : Ceux qui comptent, les seuls qui comptent sont ceux qui me ressemblent. En sorte que la méthode que je préconise consiste au fond à faire de ma conscience le juge et la norme de toutes les autres consciences. — Il suffit d'énoncer de telles propositions. Il fallait le talent et l'autorité personnelle de l'homme pour donner à ces pensées, dont les formules dissimulaient à peine l'audace naïve, une sorte de prestige. Mais qu'aurait-on dit si, au même titre que M. Rauh, un de ces évêques catholiques dont j'ai parlé avait lui aussi proclamé sa conscience d'honnête homme arbitre de tout ce qui compte et archétype des autres consciences?

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque vérité dans les formules chères à M. Rauh. Car si la morale n'est autre chose que la législation des actes humains, ce sera bien dans la vie et dans la conscience de l'honnête homme qu'à l'exemple de Socrate nous devrons chercher les actes par où se manifeste toute cette législation. L'honnête homme sera le type moral, l'exemplaire dans la vie duquel on pourra lire la loi, comme à Rome on lisait l'arrêt du préteur sur son album. Et si plusieurs paraissent honnêtes gens parce qu'ils sont également bien intentionnés, même si leurs actes moraux aussi bien que leurs jugemens diffèrent, on aura encore raison de dire que, parmi eux, il y en a qui certainement ont raison et qui seuls doivent compter et d'autres qui, s'opposant aux premiers, doivent avoir tort et ne comptent pas. C'est dans la vie des premiers que se trouve uniquement la législation morale; on ne saurait la trouver dans les actes des seconds. Mais le difficile est de dis-

cerner parmi les braves gens ceux qui doivent être rangés parmi les premiers, ceux qui doivent être relégués parmi les seconds. Il est donc nécessaire d'avoir recours à des appréciations extérieures. Ces appréciations elles-mêmes, pour être justes, devront dépendre ou de quelque principe idéal ou de quelque consentement social.

C'est ici qu'avec quelques autres, tels que M. Landry ou M. Albert Bayet, intervient M. Belot. Lui aussi veut concilier l'autonomie indispensable à la conscience moderne et la rigueur des exigences scientifiques. Il écarte résolument au début de la morale toute autorité et tout préjugé. La seule attitude qui, selon lui, soit morale est une attitude d'autonomie, c'est-à-dire que l'homme ne peut être véritablement moral qu'à la condition de n'accepter pour bon que ce qu'il reconnaît être tel. « L'autorité, la tradition, l'habitude, l'impulsion instinctive, ne sauraient être par elles-mêmes des principes de moralité. » M. Belot estime par là établir la rationalité de la morale. Mais cette attitude n'est qu'une attitude; elle nous dit à quelle condition nous découvrirons la vérité morale, elle ne nous dit pas où nous pourrons la trouver, surtout elle ne nous donne pas cette vérité. Pour l'atteindre, il faut avoir recours à l'étude du donné. D'autre part, M. Belot pense comme Kant et presque tous nos contemporains que, pas plus que la raison, la morale n'a besoin de se justifier et de se fonder. Aucune théologie, aucune métaphysique ne pourrait donner à l'impératif moral non plus qu'aux verdicts de la raison une autorité plus grande que celle qui se manifeste, évidente et souveraine, dans cet impératif et dans ces verdicts. Si l'obligation a besoin d'être justifiée, qu'est-ce qui pourra rendre obligatoire l'adhésion de la volonté à la justification? Et si la raison a besoin d'être légitimée, qu'est-ce qui légitimera les titres d'où la raison tirerait son autorité? Mais, à la différence de Kant, ou peut-être seulement de ce qu'on dit communément être la pensée de Kant, M. Belot ne croit pas que la raison pratique soit vraiment différente de la raison théorique; il estime que l'impératif moral doit, pour mériter le nom de catégorique, être d'abord un édit de la raison. La morale n'est morale que si elle est avant tout fondée sur la vérité. Est obligatoire ce qui est vrai; une loi ne commande à la conscience que si elle exprime la vraie nature des choses. Cependant M. Belot ne consent pas à laisser confondre sa

théorie avec les théories naturalistes, telle que celles des stoïciens ou de Spinoza. Pas plus qu'il n'accepte le Dieu des chrétiens pour authentiquer les ordres moraux, il n'accepte la nature pour les imposer. Car l'autonomie de la raison exige que nous puissions examiner les ordres donnés, les examiner, donc douter de leur légitimité, de leur valeur, et par conséquent elle exige que nous puissions leur refuser l'obéissance et leur dire non. Il ne suffit pas qu'un événement nous apparaisse comme le résultat nécessaire d'une suite d'événemens antérieurs pour que notre conscience l'approuve ou même qu'elle s'y résigne; il faut, pour cela, que cet événement puisse trouver place dans une série dont il tend à préparer et à faire réussir l'ensemble. Les mécanismes de la nature ne sont ni moraux ni immoraux; il n'y a de moralité que là où se trouve la finalité. Est moral ce qui sert à une fin bonne, èst immoral ce qui produit une fin mauvaise. La vérité morale n'est donc pas une vérité de l'ordre physique et purement scientifique qui n'admet que la constatation intellectuelle, elle n'est pas une réalité achevée, constituée, déjà faite par conséquent et à laquelle personne ne peut rien changer, c'est une réalité qui se fait. Voilà pourquoi elle n'est pas seulement comme la vérité scientifique, mais elle doit être : la fin la conditionne d'après le vouloir-être ou le vouloir-vivre initial qui donne le branle à l'action. Or il n'y a et il ne peut y avoir de finalité que dans l'esprit et par rapport à la volonté : la moralité est donc quelque chose d'essentiellement spirituel. Mais si l'on veut éviter l'anarchie morale, si l'on veut introduire la vérité rationnelle dans la morale, il faut de toute nécessité répudier le formalisme moral, tout cet appareil sophistique des intentions qui peuvent servir à justifier les pires immoralités; il faut ne pas demander à l'esprit individuel de se régler et de se juger lui-même; il faut que, dans la morale comme dans la science, il cherche des lois objectives pour y conformer ses jugemens. Ces lois objectives, M. Belot les trouve dans l'observation des consciences, non pas des consciences individuelles, comme M. Rauh, mais des consciences collectives. Tous les hommes jugent en effet du bien et du mal et là où leurs jugemens se trouvent d'accord il n'est pas vraisemblable que tous se trompent. Il n'y a d'observable, de positif, de réel que des actes, des actes concrets. Et si l'on veut connaître la qualification que méritent les actes humains, le seul procédé

positif et scientifique qui s'offre à nous est l'induction. Or, que nous découvre une induction méthodique? C'est que tous les actes qualifiés mauvais sont des actes antisociaux, tandis que les actes qualifiés bons sont tous des actes utiles à la société. D'autre part, on ne voit pas, assure M. Belot, qu'aucun acte indifférent aux fins sociales ait jamais reçu une qualification morale. Un acte nuisible à l'individu, tel que le suicide, n'est qualifié d'immoral que parce qu'il est une espèce d'homicide, et l'homicide est évidemment antisocial. De même, si certains exercices de l'ascèse chrétienne ont été jugés moralement bons, c'est parce que la sainteté a paru utile aux communautés chrétiennes. De ces considérations M. Belot croit pouvoir conclure que la moralité positive se confond avec l'utilité sociale. Le moral est identique au social, et c'est le social seul qui justifie et qui conditionne le moral.

On voit bien ce que suppose toute cette ingénieuse et savante théorie, c'est d'abord que l'intérêt social collectif puisse être et connu et défini. S'il en est ainsi, chacun de nous a à sa disposition une règle objective, positive, d'après laquelle il peut évaluer ses actions. Il sait de science certaine ce qu'il doit faire. Mais alors la science sociologique, au rebours de ce qu'a écrit tant de fois M. Belot et de la vérité, serait achevée, constituée. Puisque la science sociologique n'est pas achevée, nous ignorons dans la plupart des cas quel est le véritable intérêt social collectif. Et alors, de deux choses l'une : ou nous nous décidons à agir d'après nos inspirations personnelles et subjectives, mais que devient alors la règle d'objectivité que M. Belot prétendait mettre à notre disposition? ou nous nous décidons à agir d'après une règle objective, conformément aux usages, aux traditions, aux erremens sociaux, et alors quelle différence y a-t-il entre la morale pratique préconisée par M. Belot et celle que nous prêchent les sociologues? Dans les deux cas, qu'est-ce qui fait la valeur de l'action qui, matériellement, peut aussi bien être malfaisante que bienfaisante, nuisible aussi bien qu'utile à la société, sinon l'intention intérieure de l'agent? Car, comment s'excusera-t-il s'il a mal fait, et comment acceptera-t-on qu'il s'excuse, sinon en disant : Je croyais bien faire?... Et voilà, dans l'ignorance des règles objectives, M. Belot réduit, tout comme un kantien ou un chrétien, à tenir compte de ces intentions qu'il accuse et qu'il condamne.

Il n'échappe pas davantage à une autre difficulté. Non plus qu'aucun de ceux qui ont voulu trouver dans une règle sociale un principe pour la morale, il n'a pu éviter de soumettre à cette règle la raison individuelle ; il n'a donc pas conservé à la volonté morale l'autonomie qui, d'après son aveu même, est indispensable pour constituer la moralité. Ici encore de deux choses l'une : ou la raison doit toujours et quel que soit le résultat de son examen se soumettre aux règles sociales, et que devient alors son autonomie ? ou la raison peut, quand elle le juge bon, s'affranchir des règles, et que devient alors le principe de l'intérêt social, le seul qu'admette M. Belot ? Sa prétention n'allait à rien moins qu'à constituer une morale qui serait à la fois et rationaliste et sociale, qui respecterait l'autonomie de la raison et cependant ne pourrait rompre en visière aux règles extérieures. Il paraît bien qu'il a échoué dans sa tentative, et même il était impossible qu'il n'y échouât pas, car ou la morale est autonome et rationnelle, et par cela seul elle risque de devenir anarchique, ou elle est sociologique et aussitôt elle cesse d'être rationnelle. L'homme ne peut pas avoir deux maîtres : s'il obéit à celui qui parle dans son intérieur, il risque de n'obéir pas à celui qui commande à l'extérieur, et s'il se courbe docile devant ce dernier, il risque parfois d'être blâmé et désapprouvé par le premier.

M. Simon Deploige, professeur à l'Université de Louvain, pense lui aussi que les deux maîtres peuvent et doivent s'entendre. C'est de tous les critiques de M. Durkheim celui qui l'a le plus minutieusement étudié et analysé. Il a consacré tout un volume exact et solide, quoique dénué de tout agrément littéraire, à exposer le *Conflit de la morale et de la sociologie.* Il critique rigoureusement les sociologues, mais ce n'est pas tant parce qu'il juge leurs doctrines erronées, que parce qu'il les trouve incomplètes et fragmentaires. Ils ont raison de chercher dans l'expérience, dans l'observation des mœurs humaines les règles et les lois morales, car ce n'est qu'en observant comment agit l'homme que l'on peut apprendre comment l'homme doit agir ; mais ils ont tort de ne pas soumettre la conduite humaine au contrôle de la conscience, aux critiques de la raison. Ils ont raison encore de chercher un art moral rationnel, mais ils ont tort de penser que la science pratique ne peut pas découvrir les fins de l'humanité, les véri-

tables fonctions humaines. Ainsi, aux yeux de M. Deploige, le conflit qui s'est élevé entre la morale et la sociologie est de nature tout à fait artificielle : ce qui s'oppose à la sociologie, ce n'est pas la morale, c'est le droit naturel tel que, depuis la Réforme et depuis Rousseau, les philosophes modernes l'entendent, c'est-à-dire ce système tout abstrait et *a priori* de déductions d'après lesquelles, sans tenir compte de l'observation et de l'expérience, on prétend établir toutes les règles morales. La vraie morale, telle que l'entendait la tradition scolastique et en particulier saint Thomas, loin de voir dans la sociologie une adversaire, y découvre au contraire une indispensable alliée : elle n'est autre chose que la sociologie même à laquelle vient s'ajouter un art moral rationnel.

Peut-être cependant M. Deploige simplifie-t-il à l'excès les choses. Il doit en plus reconnaître qu'il y a des principes premiers de la raison pratique qui, loin de venir des mœurs, ont au contraire pour fonction de les juger. Saint Thomas reconnaît expressément que la conscience de l'inférieur peut l'autoriser et l'obliger même à ne pas suivre les ordres du supérieur. D'où il suit que, si l'expérience sociologique peut fournir la matière des règles et le contenu des lois, c'est quelque chose de très différent qui constitue la valeur purement morale et des règles et des lois.

III

Mais on pense bien que les doctrines spiritualistes et chrétiennes ont aussi encore quelques soutiens. Tout récemment, un jeune professeur écrivait un livre entier (1) pour rattacher la morale à des fondemens métaphysiques et construire ainsi ce que M. Lévy-Bruhl a voulu qu'on appelât une « métamorale. » Et l'on a adopté ce nom. Mais avant même qu'il fût mis en circulation, le P. Sertillanges, au nom de la scolastique chrétienne, M. Dunan, au nom des doctrines traditionnelles ingénieusement et très fortement renouvelées, montraient que la morale a besoin de s'appuyer sur une doctrine métaphysique, sans quoi elle reste en l'air et manque de solidité, parce qu'elle manque de toute raison d'exister. Et plus récemment, M. l'abbé

(1) *La Morale rationnelle dans ses relations avec la philosophie générale*, par Albert Leclère.

Piat consacrait tout un volume (1) à soutenir, mais par de tout autres moyens, des doctrines presque pareilles.

Nous avons vu comment le P. Sertillanges fait de la loi morale un des articles de la loi naturelle, et ne peut la concevoir sans la rattacher au Souverain Législateur. M. Piat, lui aussi, fait reposer toute la morale sur l'idée du bien, mais tandis que le P. Sertillanges, touché des critiques que nos modernes ont faites des fins sensibles, distingue entre un bonheur-sentiment qu'il ne croit pas digne de soutenir la moralité, et un bonheur-état auquel, au contraire, il attribue cette dignité, M. Piat, n'opérant pas cette distinction, ne considère que la jouissance ou le bonheur-sentiment ; il le réhabilite en termes chaleureux et finalement le confond, ou à peu près, avec le bien même. Il va jusqu'à écrire : « Que la souffrance pénètre dans le ciel à la suite de la vertu, et il devient un autre enfer. Que la joie descende dans l'enfer à la suite du vice, et il devient un autre ciel. » Et si ces formules peuvent surprendre et paraître étranges car les termes se combattent et l'hypothèse est inconcevable, l'idée inspiratrice du moins est très claire, c'est que jouir, c'est le ciel, et que souffrir, c'est l'enfer.

Lorsqu'il en vient à se demander quels sont les rapports de notre obligation morale avec Dieu, M. Piat distingue, semble-t-il, deux sortes d'obligation : l'une naturelle et qui dépend de notre constitution comme être intelligent et sensible; l'autre qui se fonde sur le droit de Dieu à commander en vue du bien, qui dépasse la nature et est par conséquent préter-naturelle. Cette « obligation qui procède de la volonté divine ne supprime pas l'autre, elle ne fait que la prolonger. » En conséquence, M. Piat ne saurait admettre une autonomie véritable de la volonté; il faut, selon lui, que le commandement divin demeure extérieur à nous pour rester divin. Et cependant il affirme que ce commandement peut devenir rationnel. Et que faut-il pour cela? Que l'on ait pour l'admettre des motifs suffisans. Mais peut-être pourrait-on dire à M. Piat qu'un motif que nous jugeons suffisant ne saurait non plus nous être extérieur.

Venant enfin aux sanctions, M. Piat les déclare nécessaires à la morale et fondées sur l'idée de justice. La justice ne peut s'accomplir qu'au delà du tombeau et grâce aux sanctions pro-

(1) *La Morale du bonheur*, in-8, Paris, Alcan, 1909.

posées par la théologie chrétienne, dans le ciel ou dans l'enfer.

C'est par de tout autres voies que M. Dunan dans ses *Essais de philosophie générale* marque la dépendance de la morale vis-à-vis de la métaphysique. Il ne lui semble pas que les ordres du devoir puissent rationnellement se justifier autrement que par les fins, c'est-à-dire par le bien qu'ils ont pour effet de procurer. Mais ce bien, où se trouve-t-il, et quelle est sa vraie nature ? Les uns, comme les anciens et tous les rationalistes modernes, estiment qu'il ne peut se trouver que dans la nature de l'homme ; à leurs yeux, il est donc immanent et leur doctrine est un naturalisme ; les autres, comme les chrétiens et Kant, pensent que le bien véritable dépasse notre nature et doit nous être par conséquent imposé par une législation supérieure ; c'est une doctrine de transcendance. M. Dunan ne croit pas que les deux doctrines soient aussi inconciliables qu'il peut le sembler. Il est même indispensable qu'elles puissent se concilier, car, d'une part, comment une loi étrangère à l'homme pourrait-elle obliger l'homme ? Et par là l'autonomie et dès lors une certaine sorte d'immanence est liée à l'idée même de moralité. Mais d'autre part, comment l'homme pourrait-il enfermer sa vertu dans les limites étroites de son être ? Serait-il véritablement moral s'il n'aspirait à se dépasser ? Et par là est requise une législation d'ordre supérieur qui ne peut être que transcendante. Voici maintenant comment ces deux législations peuvent se concilier. C'est dans sa propre nature, c'est en lui-même que l'homme éprouve l'insuffisance de sa nature pour remplir l'idéal qu'il porte en lui : la législation supérieure qui lui trace les voies vers cette perfection ne lui est donc pas, ne peut pas lui être étrangère. Mais cela n'est possible que parce que l'homme a une nature particulière qui ne s'accomplit qu'à la condition de se dépasser : son être est tel que son bien exige à la fois l'autonomie et la transcendance. C'est par là que la morale dépend de la métaphysique. Car la métaphysique seule peut nous faire connaître la vraie nature des êtres. Et c'est de sa nature que dépend pour chaque être le souverain Bien.

Pour M. Dunan aussi bien que pour les anciens, le bien de l'homme consiste donc à vivre selon sa nature. Cette nature est avant tout celle d'un vivant : vivre de la vie la plus haute et pour tout dire la plus vivante sera, pour M. Dunan comme

pour Guyau, le fond même de la morale. Mais M. Dunan donne au mot « vie » un sens singulièrement profond. D'après lui, vivre, avant tout, c'est agir, c'est à la fois subir les contre-coups de l'univers tout entier et imposer à l'univers tout entier les contre-coups de nos propres actes. Cela est vrai de tout être, mais l'est surtout des êtres humains qui, jouissant de la liberté, sont indépendans, peuvent créer du nouveau dans l'univers et ont en eux-mêmes une réalité en quelque sorte absolue. D'autant que par leur intelligence et par leur raison ils découvrent au fond d'eux-mêmes l'absolu véritable, Dieu, auquel ils sont profondément et intimement attachés. De toutes parts l'homme est enveloppé d'absolu, environné de divin. Il ne vit tout à fait en homme qu'en vivant pour Dieu. C'est par là qu'il se développe et qu'il mérite.

J'ai vainement cherché dans la morale de M. Dunan un chapitre sur les sanctions. Qu'est-ce à dire et qu'en pense-t-il? Aurait-il été embarrassé pour nous dire sa pensée? Il semble cependant qu'elle ne doit pas s'écarter sensiblement des solutions spiritualistes et chrétiennes. Car il a écrit : « Si le règne de la justice doit arriver et si nous devons être de ce règne béni les témoins et les bénéficiaires, c'est donc qu'il y a en nous quelque chose qui n'a pas dans la matière sa raison dernière, une âme spirituelle par conséquent. » Dans ce passage, en même temps que se trouve affirmée avec émotion la croyance à l'avènement du « règne béni » de la justice, la spiritualité, l'immortalité de l'âme s'en déduisent comme corollaires. Et par là probablement les conclusions de M. Dunan finiraient par se rapprocher de celles du P. Sertillanges et de M. l'abbé Piat.

IV

Après avoir accompli autour de tous ces ouvrages ce périple que le lecteur a sans doute trouvé pénible, il semble donc que nous ne soyons guère avancés. On se demande toujours de quelle nature est le commandement moral. Est-ce un ordre absolu, un impératif catégorique, comme disait Kant, qui s'impose par son autorité, par une sorte de majesté propre et devant lequel nous n'avons, pour bien faire, qu'à nous incliner sans lui demander ses titres? Cet ordre absolu tire-t-il sa raison

et sa valeur absolue de la volonté de l'auteur des choses, de l'Être absolu dont il exprime le commandement? Ou ne serait-il dans notre conscience que la voix de l'essentielle nature des choses? N'aurait-il enfin rien d'absolu et ne serait-ce qu'une sorte de désir élevé, très noble, très vif qui, émanant des lois émotives de notre être, nous pousserait à chercher la vie la plus haute et la meilleure? Ce qui constitue la moralité, est-ce telle ou telle action déterminée, n'est-ce pas plutôt l'intention d'après laquelle nous agissons, ce que les philosophes expriment par cette formule: Nos actes valent-ils moralement par leur forme ou par leur matière? Comment arriver à déterminer quelles sont les actions que commande le devoir, celles qu'il défend, le détail de ce qu'il faut faire ou ne pas faire pour obéir à la loi morale?

Sur tous ces points en 1911, aussi bien qu'en 1830 quand écrivaient Jouffroy et Cousin, les moralistes sont divisés et ce sont les mêmes solutions qu'on soutient encore. Chrétiens et spiritualistes disent encore comme le P. Sertillanges, M. Piat et M. Dunan, que la loi morale dépend d'un ordre absolu, d'un vouloir et d'une raison également transcendans, dit le P. Sertillanges, plutôt d'un vouloir, dit M. Piat, d'un Dieu personnel et cependant immanent, dirait plus volontiers M. Dunan. Les kantiens d'autre part soutiennent, avec M. Cantecor et M. Parodi, — et M. Faguet, en identifiant récemment le Devoir avec l'honneur s'est rangé à leur avis, — que le Devoir se suffit à lui-même, que le dériver d'autre chose serait l'amoindrir et en quelque sorte le détruire; cependant, tandis que M. Cantecor espère pouvoir tirer de la notion même du Devoir les préceptes particuliers de la morale, M. Parodi convient volontiers que cette déduction ne lui paraît pas possible. D'autre part, M. Fouillée pense que le Devoir n'est que la forme la plus haute, la plus rationnellement pressante de nos plus nobles désirs. A ses yeux, le Devoir ne constitue plus une espèce unique, il appartient au genre désir. Et par là, M. Fouillée ouvre la voie aux moralistes qui cherchent dans l'expérience les préceptes de la loi morale. Ces préceptes indiquent quels sont les moyens que les hommes doivent prendre pour réaliser le bien. Chercher ces préceptes c'est, ainsi que le réclamait en 1901 Victor Brochard, se détourner des traditions léguées aux modernes et à Kant par le christianisme et renouer avec les traditions des moralistes

anciens. Ce bien que l'homme doit rechercher d'abord et réaliser ensuite, c'est l'intérêt individuel, dit M. Landry, c'est l'intérêt collectif, dit M. Belot, c'est le conformisme social, dit M. Durkheim après Spencer, et M. Lévy-Bruhl pense sans doute à peu près de même, mais, lié par sa critique des morales théoriques, il ne consent à donner aucun but à la science positive des mœurs : on peut en tirer un art, mais non pas des règles, on peut la faire servir à des fins, mais elle est impuissante à dire quelles sont les fins à poursuivre, d'où M. Albert Bayet se croit autorisé à conclure que chacun peut à ses risques et périls faire servir l'art moral rationnel aux fins qu'il lui a plu de choisir.

Cependant, au milieu de cet apparent chaos de doctrines, une idée subsiste et se dresse comme une île au milieu des flots, à savoir que la loi morale est une loi de l'être humain, une loi que la raison peut découvrir et qui peut et doit même se justifier devant la raison, soit qu'elle se confonde avec la raison même dont elle serait, pour ainsi dire, l'expression, soit que la raison découvre dans l'analyse des actes moraux.

On demande quelquefois ce qui fait que nous nous sentons obligés, d'où vient l'impérieuse majesté du Devoir. Mais l'obligation, pour avoir une raison de s'imposer à nous, a-t-elle besoin d'autre chose que d'avoir raison ? La vie, la loi primordiale de toute vie nous pousse à être, à aller vers l'avenir; la raison, à son tour, parmi toutes les voies qui s'ouvrent à nous, nous en fait voir une, une seule qui mérite vraiment d'être appelée nôtre : comment ne nous sentirions-nous pas, en même temps que poussés par la vie, liés, obligés par la raison ? La raison et le bien ne constituent pas deux principes différens, car c'est le bien même pressenti par l'intelligence qui fournit la raison d'agir. Et c'est cette raison intime qui justifie nos actes et fait leur valeur que M. Faguet appelle l'honneur.

Les disciples de Kant admettent aujourd'hui cette identification du bien et de la raison. Les spiritualistes l'admettent aussi. Seuls les sociologues, — et peut-être quelques théologiens qui sont aussi des sociologues, — ne souscriraient pas volontiers à cette analyse de l'idée d'obligation. Car pour les sociologues, la raison ne constitue pas une législation absolue de notre esprit, elle n'est que l'ensemble des idées communes, elle n'a pas une forme universelle qui lui soit propre, elle n'est

constituée que par une matière, par les croyances, par les habitudes collectives de penser. La raison des sauvages n'est pas la nôtre, la raison des primitifs n'est pas celle des civilisés, la raison des hommes de Cro-Magnon n'était pas la même que celle des Hellènes, celle des Hellènes différait même en nombre de points de celle des Hébreux. Ce que les modernes appellent raison est une sorte de faculté subtile et critique dont l'usage a été précieux pour la rénovation moderne de la science positive, mais dont l'application aux coutumes et aux traditions sociales peut être et est ordinairement désastreuse. La raison est un dissolvant, un principe d'anarchie. Or, les sociétés n'existent que par leurs habitudes communes, par la solidarité d'action et d'idées qui assure la permanence des groupes. C'est l'autorité du groupe qui s'impose à la conscience des individus, qui les oblige, et il n'y a pas d'autre fondement de l'obligation. Faire dépendre l'obligation morale de la raison serait livrer la morale individuelle et la pratique sociale à toutes les fantaisies anarchiques de la conscience individuelle. C'est une conscience collective qui juge pour nous et nous devons nous y conformer.

Une telle conception, nous l'avons vu, ne tendrait à rien moins qu'à entraver tout progrès des mœurs. Toute innovation morale deviendrait par là même criminelle. Mais ce n'est pas tout : on a beau réduire par système la raison à n'être plus que la collection des idées communes, on ne la supprime pas pour cela. Elle persiste à durer, à prononcer des jugemens, à formuler des appréciations. Lorsque les sociologues lui montrent que des mœurs imposées comme obligatoires ne doivent leur origine qu'à des préjugés, parfois même à des erreurs avérées ou à des abus de la force, comment la raison humaine pourrait-elle révérer longtemps encore les coutumes consacrées ? Comme l'a si justement établi Guyau, la réflexion dissout nos sentimens instinctifs. Et M. Lévy-Bruhl, au moment même où il se défend de compromettre la solidité des ordonnances morales en nous révélant leurs origines, en vient à nous dire : « Qui sait si l'une des formes du progrès qu'on peut espérer de la science ne sera pas la disparition de ces impératifs périmés et cependant respectés ? » Comment en effet, lorsqu'on lit l'étude que M. Durkheim a consacrée à l'*Inceste*, n'être pas frappé, si l'on adopte ses conclusions, de la faiblesse ou plutôt de la nullité des raisons qui ont amené la prohibition ? Et comment

dès lors ne pas se dire que cette prohibition ne saurait avoir aucune valeur? Or, ce n'est pas seulement la prohibition de l'inceste, c'est le plus grand nombre des règles traditionnelles, sinon toutes, que, d'après la théorie sociologique, on devrait regarder comme artificielles, dépendantes des plus hasardeux préjugés, parfois des plus sottes et des plus basses superstitions. Car, aux yeux des sociologues, tout précepte moral tient de la nature du sacré, et c'est là ce qui lui vaut d'abord le respect; or, l'idée du sacré se résout en un amas de croyances illusoires. La science dissout donc et détruit l'idée du sacré et par suite lui enlève tout droit au respect. Il est vrai que les mœurs survivent longtemps encore, on fait encore les gestes d'autrefois longtemps après qu'on ne croit plus à leur efficacité; les gestes n'en suivent pas moins l'évolution des croyances : quand celles-ci s'affaiblissent, les gestes s'abrègent et s'atrophient; quand elles ont disparu, les gestes devenus insignifians finissent par disparaître. Seuls, peuvent survivre et les gestes et les actes que la raison approuve, dont elle reconnaît l'intérêt, l'utilité ou l'importance pour la vie individuelle ou la vie sociale. Or, qu'est-ce qui juge de ce progrès dont nous parlait tout à l'heure M. Lévy-Bruhl, sinon la raison? C'est donc en fin de compte la raison qui, parmi les préceptes sociaux, conserve ou bien élimine, condamne ou bien justifie.

Et on peut dire la même chose à certains théologiens. C'est parce que nous sommes en société avec les autres hommes et parce que la société est plus importante, a plus de valeur que l'individu que nous devons nous conformer aux lois sociales, nous disaient les sociologues. Les théologiens nous disent de même : C'est parce que nous sommes en société avec Dieu, parce que Dieu est plus important que nous-mêmes que nous devons obéir à Dieu. Et les uns comme les autres peuvent bien avoir raison. Mais les uns et les autres s'appuient sur un même principe, à savoir que la supériorité d'importance ou de valeur confère le droit au commandement et oblige l'inférieur à obéir. Mais qui donc a reconnu pour vrai ce principe et l'a imposé à la volonté? N'est-ce pas la raison? Et l'obéissance, même aveugle, en suite de ce principe, n'est-elle pas tout d'abord et premièrement appuyée sur la raison? Les théologiens se séparent des sociologues en ce que pour ceux-ci c'est la société visible à qui doit revenir l'autorité parce qu'elle a plus de

valeur, tandis que pour ceux-là c'est en Dieu que réside la valeur suprême et que doit par suite se trouver l'autorité souveraine. Mais ici encore, qui est-ce qui décide? Ne faut-il pas que nous reconnaissions ou à la société, ou à Dieu la valeur qui confère le droit à l'autorité, et qu'est-ce qui nous permet de reconnaître ici ou là la présence de la valeur, sinon la raison encore? Ainsi toute la morale repose sur la raison.

V

Mais si la raison consiste à découvrir des raisons à nos actes et au devoir qui nous lie, de quelle nature pourront être ces raisons? Pourront-elles être différentes des résultats que la loi, observée, doit produire ou des fins que nous nous proposons par nos actes de réaliser?

Les moralistes d'ordinaire ne considèrent que les intentions, c'est-à-dire les fins intérieurement voulues. Au contraire, aux yeux des sociologues, les intentions ne doivent compter pour rien. M. Durkheim ne s'y arrête pas un instant. M. Lévy-Bruhl, excluant de la science des mœurs la préoccupation des fins, refuse par là même de faire entrer les intentions dans les mœurs. M. Belot enfin, qui, bien qu'il n'accepte point les principes des sociologues avérés, finit cependant par adopter pour règle le conformisme social, paraît bien se préoccuper avant tout des actes et faire porter sa défiance sur la valeur et le rôle des intentions. Il n'admet pas que la forme ou le comment de l'action morale soit ce qui caractérise la moralité, il estime bien plutôt que c'est la matière ou la réalisation des actes mêmes : « C'est la matière seule, écrit-il, et non la forme, qui permet de dire en quoi une action morale diffère de la fabrication du savon. » Il peut cependant entrer de la moralité dans la fabrication du savon : le fabricant peut être consciencieux ou ne l'être pas; il peut donner à son produit une valeur conforme à son étiquette, il peut aussi lui donner une apparence trompeuse. La matière de l'acte, la fabrication peut ainsi rester la même et la moralité varier. Il peut se faire que le fabricant, en croyant être loyal, en voulant l'être, se trompe et trompe aussi son client; il se peut aussi qu'en voulant tromper, il se trompe soi-même et livre contre son gré un produit loyal. Personne cependant ne regardera comme moralement identiques deux actes identiques faits

avec des intentions différentes. L'ours casse la tête de l'amateur des jardins pour avoir voulu sauvegarder son sommeil. L'ours est un sot, mais il a une intention de bon serviteur.

Il est vrai que la tête n'est pas moins cassée. Et c'est là ce qui donne raison à tous ceux qui, préoccupés avant tout du rendement social des actes, tiennent peu de compte des intentions. Le social, ainsi que j'ai essayé de le faire voir ailleurs (1), ne se trouve que dans nos actes extérieurs; nous ne communiquons avec nos semblables que par nos paroles ou par nos gestes, nous ne socialisons donc que ce qu'il y a de tout extérieur et comme de mécanique dans nos actions. Aussi bien est-ce cela seul qui peut nuire ou servir aux autres, leur faire du bien ou du mal; cela seul aussi est intéressant pour eux; par là même cela seul intéresse les juges sociaux et enfin les sociologues. Tout au plus pourra-t-on dire avec les juristes, — et M. Belot est de leur avis, — que les intentions offrent de l'intérêt parce qu'il est présumable que le bien intentionné sera d'ordinaire moins nuisible et plus bienfaisant que le mal intentionné. Ce faisant, et tout en tenant compte des intentions, nous ne sortons pas du social.

Mais le moral au contraire a pour domaine non pas même principal, mais exclusif, la pensée, la volition, — quelle qu'en soit la nature, — d'où tous les actes procèdent. La moralité est une qualité qui n'appartient qu'aux esprits. Les choses, les actions extérieures, les gestes sont bienfaisans ou malfaisans, utiles ou nuisibles ; seuls les actes intérieurs de l'esprit méritent le nom de moraux. M. Belot nous assure que la qualification de « moral » n'a jamais été donnée qu'à ce qui est social, et on se souvient que, d'après lui, le suicide n'aurait été regardé comme condamnable et immoral que parce qu'on y aurait vu une sorte d'homicide. Dans une étude sur la *Véracité*, il s'efforce de faire voir de même que, si le mensonge est immoral, ce n'est que parce qu'il est anti-social. C'est une rénovation de la vieille doctrine du XVIII[e] siècle que l'homme n'a de devoirs qu'envers ses semblables et qu'il ne saurait en avoir envers lui-même. Il semble bien cependant, pour nous en tenir à ce seul exemple de la véracité, que la sincérité envers soi-même, l'obligation de chercher le vrai et de le reconnaître loyalement garderait

(1) *Morale et Société*, c. II, 3[e] édit., 1 vol. in-12, Paris, Bloud, 1908.

toute sa valeur même pour un Robinson. Et il faut dire au contraire que le moral consiste tout entier dans une disposition intérieure à reconnaître la loi, à nous y soumettre et à l'accomplir. Tant que dure une telle disposition, tant que nous nous efforçons en conséquence, nous sommes moraux, alors même que, par suite d'une erreur involontaire, nos actes feraient du mal; dès que nous cessons de considérer la loi, nos actes, quels qu'ils soient, deviennent moralement indifférens; et ils deviennent immoraux, quelles que puissent en être les suites, fussent-elles même socialement bienfaisantes, si en les faisant nous voulons de propos délibéré nous soustraire à la loi ou nous insurger contre elle.

Ce n'est, semble-t-il, qu'à la condition de soigneusement distinguer le moral et le social que l'on pourra reconnaître ce qu'il y a de juste dans les observations des sociologues contemporains, sans se croire pour cela obligé de renier les doctrines de l'intention morale qui, des stoïciens à Kant, du Décalogue et de l'Évangile à Luther, à Ignace de Loyola et à Emerson, ont réussi à conquérir, à travers tant d'autres divergences doctrinales, l'assentiment des plus hautes consciences humaines.

VI

Que pourrait être d'ailleurs une morale d'où serait bannie toute préoccupation des fins? Seul peut-être parmi tous les écrivains qui nous ont parlé des mœurs, M. Lévy-Bruhl voudrait en faire complète abstraction, parce que, seul aussi et très rigoureusement, il condamne toute morale théorique et prétend arriver à formuler des lois sans pour cela édicter aucun précepte. M. Durkheim est moins rigoureux et avoue ses préoccupations pratiques. Or, de toute manière, dès qu'on a de semblables préoccupations, on reconnaît que la morale a des fins, que les préceptes ont pour but de réaliser ces fins, et ces fins, quelles qu'elles soient, par cela seul qu'elles sont proposées et recherchées, apparaissent comme bonnes. Le bien aujourd'hui, comme du temps de Cousin, paraît ainsi, d'un accord presque unanime, reconnu comme le but à la fois et le principe de la morale. Et ce bien n'est pas un bien vague, à peu près inexistant, parce que non ressenti, c'est la vie plus haute et meilleure, le bien-être, le bonheur. Les articles de Victor Brochard semblent

avoir sur ce point dissipé toutes les brumes et fait tomber tous les préjugés. L'intérêt moral devenu suspect autant en vertu d'une tradition janséniste ou quiétiste que par le dédain qu'inspiraient la grossièreté des doctrines d'un d'Holbach, d'un Helvétius ou d'un La Mettrie, l'étroitesse des calculs d'un Bentham, la prudence un peu médiocre d'un Franklin, fut condamné par tout l'éclectisme. Même le bonheur aristotélicien ne trouva pas grâce devant Cousin, devant Jouffroy, devant Damiron. Paul Janet parut hardi lorsqu'il professa ce qu'il appelait l'eudémonisme rationnel. Tous les autres répétaient avec les stoïciens et après Kant : *Virtutis præmium ipsa virtus*. La vertu, pour demeurer telle, ne doit pas être récompensée. Elle se suffit à elle-même. Cette morale angélique et inhumaine qui n'aurait rien dit de bon à Pascal, si elle avait le mérite de permettre à quelques philosophes hautains de traiter d'usuriers les chrétiens qui attendent le Paradis, avait le grave défaut d'être à la fois irrationnelle et impraticable. Charles Renouvier, bien que disciple de Kant, fut un des premiers à en convenir dans la *Science de la Morale*. Victor Brochard d'un coup d'article renversa tout l'édifice. Les criticistes reconnaissent aujourd'hui comme tout le monde que l'homme a un intérêt à être moral, quelle que soit d'ailleurs la nature de cet intérêt qui peut être plus ou moins pure et plus ou moins noble; aucun de nos moralistes ne professe plus ce que M. Belot a justement et plaisamment appelé cette *phobie* du bonheur qui présenta pendant plus d'un siècle chez la plupart des moralistes en renom tous les caractères d'une maladie contagieuse de la pensée. Tous aujourd'hui jugent naturel et juste que l'homme soit intéressé à être moral et qu'à s'être bien conduit finalement il trouve son compte. Il y a même des moralistes nettement utilitaires comme M. Landry, d'autres qui donnent ouvertement le bonheur-jouissance pour but à la vie, ainsi que M. Piat. Nul par conséquent ne songe à se scandaliser si, dans les réflexions qui précèdent sa décision, l'homme avoue qu'il a considéré les suites personnelles de son action aussi bien que toutes les autres circonstances. On peut désormais penser à l'avenir et même à son avenir, sans être traité d'usurier, sans être exclu de la République morale.

VII

D'ailleurs, — et c'est encore un point sur lequel l'unanimité paraît s'être faite, — si la moralité ne consiste en définitive qu'à vivre de la vie la plus riche, la plus intense, la plus rayonnante, c'est-à-dire de la vie la plus haute et la meilleure, tous les moralistes devront être d'accord pour reconnaître que c'est à la science, et à la science seule, qu'il appartient de déterminer quelles sont les conditions de la vie meilleure : on peut découvrir les lois générales de la conduite humaine, et il peut y avoir une science de la conduite. Se bien conduire, c'est bien vivre, et bien vivre, c'est vivre selon les lois de la vie. Or, de même qu'il appartient à la science biologique de découvrir les lois de la vie physique, de même sans doute il doit appartenir à la science sociologique de découvrir les lois de la vie sociale et à la science psychologique de découvrir les lois de la vie psychique. On sait distinguer, en physiologie, l'état de santé de l'état de maladie, pourquoi ne pourrait-on pas aussi bien distinguer l'état morbide de l'état sain dans les autres vies, sociale et psychique, dont se compose une vie humaine?

Sans doute M. Boutroux a pu dire avec raison : « La science ne peut rien nous prescrire, pas même de cultiver la science. » Et M. Henri Poincaré écrivait récemment que la science ne peut, à elle seule, constituer une morale. Car la morale se fonde sur des jugemens de valeur et la science nous dit seulement ce que sont les choses, comment elles sont, mais non pas ce qu'elles valent. Il n'en est pas moins incontestable que la science peut nous fournir les moyens de produire les valeurs, de réaliser les choses qui valent. Et s'il est vrai, en un sens, de dire avec M. Poincaré que la science ne peut rien prescrire, qu'elle n'est capable que de constater ou, comme il s'exprime, que la science ne peut nous donner que des indicatifs, tout au plus des optatifs, mais non des impératifs, on est en droit d'ajouter qu'en effet la science est impuissante à nous proposer des fins, ainsi que l'a proclamé M. Lévy-Bruhl, — et M. Albert Bayet a abondamment analysé cette idée, — mais que la vie nous force à nous en préoccuper. Or, dès que les fins sont posées, c'est à la science que nous devons recourir pour savoir quels sont les moyens qui peuvent les réaliser. Ce

n'est pas la biologie, c'est le vouloir-vivre primitif qui nous fait vivre et rechercher la santé, mais c'est la biologie qui nous indiquera et même nous prescrira les moyens de conserver ou de recouvrer la santé. Il est donc permis de dire que la science morale est comme la biologie ou la physiologie générale de l'être humain. Et on s'expliquerait ainsi les variations des prescriptions morales, car si les lois très générales ne changent pas, les manifestations de ces lois sont très différentes selon les temps et les lieux : la sueur est un phénomène normal qui se produit chez les sujets sains dans les jours chauds de l'été; elle est en hiver un phénomène anormal, un symptôme pathologique. Et de même telle action, comme la ruse, pourra être excusable en temps de guerre et odieuse en temps de paix.

De même encore qu'aux yeux du médecin il y a des malades bien plus que des maladies, aux yeux du moraliste il y a des cas individuels autant au moins que des lois générales. Il semble bien qu'ici encore un accord tende à s'établir. Ce sont les individualistes contemporains, les Ibsen, les Nietzsche qui ont réclamé pour chaque être humain le droit de vivre sa vie, de ne pas suivre comme bétail en troupeau les façons de vivre vulgaires, et les applications que nos romanciers ont faites de cette doctrine l'ont rendue assez justement suspecte. D'autre part, l'universalité des règles morales paraissait si communément établie que l'un des argumens dont se servait avec le plus de complaisance l'école éclectique pour combattre la morale de l'intérêt consistait à dire que, si chacun n'avait qu'à suivre son intérêt, chaque homme ayant un intérêt propre pouvait, devait même agir d'une façon singulière et différente des autres. Tous, disait-on, dans les mêmes circonstances, sont soumis aux mêmes obligations, doivent faire la même chose. Ce disant, on oubliait que, parmi les circonstances, il fallait compter aussi bien les intérieures que les extérieures et par suite que, chaque homme étant différent des autres, l'incidence de la loi ne pouvait être pour tous uniforme. *Non omnia possumus omnes*, disait le poète antique, à quoi il faut ajouter comme conséquence : *Non omnia debemus omnes*. C'est pour cela que la théologie morale catholique, aussi préoccupée du détail des actions, à cause de la confession, que de la généralité des lois, à cause de l'enseignement, a accordé à la casuistique une place si importante. En théorie, pour l'enseignement et la direction générale, il n'y a que des

lois; en pratique et pour la juste évaluation des actes, il n'y a que des cas. Les plus récens disciples de Kant, tels que M. Parodi ou M. Cantecor, ont de même reconnu que la règle de Kant sur l'universalité des maximes de nos actes ne devait être appliquée qu'en tenant compte de toutes les circonstances concrètes (1).

Mais quoi qu'il en soit, et qu'il s'agisse des conditions générales de la vie sociale ou des conditions propres à chaque vie individuelle, c'est à la science qu'il incombe de découvrir les lois. La science en toutes matières a pour essentielle fonction de découvrir le normal, et le normal est précisément ce qui constitue la santé, l'anormal est le morbide et le maladif.

Il ne pourrait guère sur ce point y avoir contestation que si l'on supposait que la vie telle que nous la connaissons par l'expérience, la vie que nous vivons, la vie présente et mortelle n'avait aucune valeur et devait être tout entière mortifiée, immolée et sacrifiée en vue d'une vie future qui seule, par son éternelle durée, par ses conditions sublimes, aurait une valeur véritable. Or, ce sacrifice absolu de la vie présente, ce renversement de la raison, cette doctrine décevante de la mortification, n'est-ce pas précisément celle que professe le christianisme, et ne peut-on pas dire que le chrétien, pour aller vers une vie peut-être illusoire, se condamne à une mort dont on ne ressuscite pas? C'est pour cela que Spinoza, Nietzsche, Guyau et tant d'autres avec eux ont condamné le christianisme. La proclamation des valeurs ou des béatitudes nouvelles dans le *Sermon de la Montagne* ne leur paraît pas le redressement des valeurs antiques, mais la suppression de toute valeur. Le christianisme n'est pour eux qu'une doctrine de mort.

Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre une exégèse de l'Évangile. En admettant même que les textes puissent être littéralement compris dans le sens outré qu'on leur prête, il faut bien cependant qu'on reconnaisse qu'une doctrine qui a été, qui est encore vécue, doit être étudiée non seulement dans les textes, mais dans la vie. Le texte de l'Évangile ne revêt tout son sens plein et même n'a de vraie signification que dans la religion qui en est issue. Hors de l'Église ou des églises chrétiennes, l'Évangile n'est qu'une lettre morte, une doctrine sans vie. Le

(1) Cf. notre livre, *Morale et Société*, c. III, p. 74.

seul christianisme véritable est celui qui a pris vie et dont la vie a duré. Or, la doctrine morale de ce christianisme vécu est très différente de cette doctrine de l'anéantissement qui a excité l'horreur des modernes. Quelles que soient les expressions dont se servent les auteurs, le fond des idées n'est pas contestable. La vie présente, bien que sa valeur intrinsèque puisse être regardée comme nulle au prix de la vie future, a cependant une valeur relative. Elle est un moyen pour la vie éternelle, moyen nécessaire, qu'on ne peut ni omettre, ni négliger, et aux conditions duquel il faut se soumettre pour atteindre la fin suprême. Voilà pourquoi très simplement le chrétien n'a pas le droit de se suicider, pourquoi il doit vivre sa vie terrestre, et la vivre selon les lois mêmes de cette vie, c'est-à-dire pleinement, intégralement. La mortification même la plus ascétique n'a pas pour but d'éteindre les forces de vie, mais de canaliser et de diriger en haut ce qui courrait risque de se déverser et de se dissiper en bas. Le christianisme a moins renversé les valeurs reconnues par les moralistes anciens qu'il ne les a redressées et ramenées à leur juste prix. De saint Ambroise à saint Thomas d'Aquin, toute la théologie morale n'a eu pour but que de faire entrer les valeurs antiques dans le cadre des valeurs chrétiennes. Ce n'est pas la vie que saint Paul a condamnée, mais l'orgueil, la superbe de la vie, c'est-à-dire l'estime déréglée de biens précaires et passagers, d'une vie que l'on ne peut retenir, semblable à une eau qui fuit dans les doigts. Le chrétien finit donc par dire qu il faut vivre selon les lois de la vie; les préceptes de sa morale, comme de celle de tous les autres, devront être conformes à ces lois mêmes; il devra vivre selon ces préceptes pour être moral et il ne peut atteindre au but surnaturel qu'il vise si d'abord il n'est pas naturellement moral. Avant de revêtir la robe de fête qui permet l'accès du festin des noces, le convive doit avoir passé par l'eau pure des fontaines où tous viennent chercher la netteté naturelle. Et la source de cette eau vive, c'est la vérité scientifique.

C'est cette dépendance où se trouve la morale vis-à-vis des lois naturelles de la vie découvertes par la science et prescrites par la raison qui donne son vrai sens à ce que Kant appelle l'autonomie de la volonté. J'écris avec dessein le mot : dépendance, bien qu'en général on regarde la reconnaissance de l'autonomie comme une proclamation d'indépendance. Qu'est-ce en

effet qu'être autonome? Si cela voulait dire qu'il faut pour cela que notre volonté se donne elle-même arbitrairement des lois, ce serait simplement absurde d'abord, et destructeur de toute moralité ensuite. C'est bien ainsi que l'a entendu Kant : la volonté qui seule peut être autonome est la volonté bonne et raisonnable, c'est-à-dire conforme à la raison et, par la raison, conforme aussi bien à la nature. L'autonomie de la volonté est donc cette sorte de souveraineté accordée à la raison dans le gouvernement de la vie comme elle lui est attribuée dans l'organisation des idées de l'intelligence. On peut dire qu'elle est reconnue par tous. Les formes dont on se sert pour exprimer cette vérité sont très diverses et paraissent divergentes; cependant on est d'accord et les divergences ne viennent que des résistances qu'en paroles on veut opposer à des pensées dont la vérité s'impose, mais qui contrarient des habitudes ou démentent des attitudes. C'est ainsi qu'un certain nombre de théologiens catholiques refusent d'accepter l'expression d'autonomie; ils estiment que concéder à l'homme cette autonomie serait proclamer son indépendance vis-à-vis de Dieu, ce qui, à bon droit, leur semble un blasphème. Néanmoins ils reconnaissent que Dieu n'est pas un tyran, qu'il n'est pas un maître arbitraire et capricieux, que, selon l'expression de Mgr d'Hulst, ses commandemens, avant d'être des préceptes, sont des raisons, parce que c'est la raison suprême qui préside à tous ses actes, à toutes les lois qu'il a établies. Comment d'ailleurs l'homme peut-il savoir que Dieu existe et ce que Dieu a pu commander si ce n'est par sa raison? L'homme en obéissant à sa propre loi obéit à Dieu; en obéissant à son vouloir-vivre le plus essentiel, c'est encore à Dieu même qu'il obéit, et son obéissance relève tout d'abord de sa raison. Nous ne commençons pas par savoir que Dieu existe et nous n'en concluons pas ensuite que nous devons être raisonnables : c'est parce que nous sommes raisonnables que nous reconnaissons l'existence de Dieu et notre dépendance vis-à-vis de lui.

Les théologiens ont le droit de dire, — seraient-ils théologiens et croyans s'ils ne le disaient? — que sans l'existence de Dieu l'absolu du devoir n'existerait plus et que toute la morale resterait en l'air; mais ils doivent reconnaître avec Mgr d'Hulst et le P. Sertillanges que la raison, même avant d'arriver à Dieu, impose à l'homme la reconnaissance de la loi et l'obligation

morale. Cela suffit aux kantiens qui se refusent à accepter les postulats de leur maître et à professer des croyances métaphysiques. Ceux-ci cependant à leur tour sont bien forcés d'avouer que si l'homme, aux instans tragiques où se découvre toute la hauteur du ciel moral, se voit clairement obligé, pour ne pas se renier, d'« y mettre la tête, » c'est qu'il sent dans sa vie même quelque chose de meilleur que la vie, comme un ordre supérieur à l'ordre de vie.

Pour que la raison ait le droit de nous commander et d'exiger parfois le sacrifice de notre vie même, il faut bien qu'une valeur incomparable y soit comme enveloppée, la valeur d'un ordre souverain révélé par elle, inséparable d'elle, cependant supérieur à nous. En ce sens qui, je crois bien, est le vrai, Dieu est aux racines mêmes de tout notre être moral, le Dieu implicite de la raison, mais non pas nécessairement le Dieu explicite de la métaphysique spiritualiste. Celui-ci n'apparaît que plus tard à la conscience. C'est ainsi que toute action morale est imprégnée et comme baignée dans une atmosphère divine, car le dieu intérieur se révèle par la conscience et nous fait sentir dans la majesté du Devoir sa souveraine valeur. Nous pouvons dire, mais en un sens bien moins matériel que le poète :

Est deus in nobis, agitante calescimus illo;

« C'est un dieu qui habite en nous, sa présence nous remue et nous échauffe; » ou mieux encore avec saint Paul : « *In ipso enim vivimus, movemur et sumus*, » car c'est en lui que nous trouvons tout ce que nous avons de vie, de mouvement et d'existence. Il nous paraît donc, ainsi qu'à M. Dunan, que, pour fonder la morale, il faut dépasser la science qui ne donne que des jugemens d'existence. Il faut arriver à formuler des jugemens de valeur. C'est notre raison tout entière et non pas seulement notre intelligence qui peut nous révéler la valeur des êtres, des pensées ou des actions, la valeur même de notre vie et de ce qui est au-dessus de la vie. C'est elle qui nous excite constamment à nous dépasser nous-mêmes, à vivre dangereusement, comme disait Nietzsche, à conquérir, par delà l'esclavage des choses basses, la maîtrise supérieure, aurait dit encore Nietzsche, la liberté souveraine, dirait Spinoza, la liberté des enfans de Dieu, comme parlent les chrétiens. Ces derniers disent encore

avec les stoïciens, mais en un sens plus humain et plus filial : *Parere Deo libertas est*, « obéir à Dieu c'est la liberté. » Ainsi se rencontrent sur les sommets, malgré bien des divergences, les consciences les plus représentatives de l'humanité. Ceux qui ne font reposer la morale que sur la raison et refusent d'aborder aux rivages métaphysiques nous paraissent trop timides; ne pouvant pas prendre pied sur un sol solide, ils risquent de demeurer livrés aux incertitudes des flots; cependant on ne peut nier qu'ils puissent aménager avec cohésion l'ordonnance naturelle de leur vie.

VIII

Par cela seul que tous les êtres moraux vivent leur vie intégrale et pleine, ils possèdent en eux l'intime sentiment de la normalité, de la plénitude de l'existence. De même qu'un sentiment intérieur joyeux que les physiologistes nomment *euphorie* accompagne la santé physique, de même une sorte de contentement intérieur, une joie profonde, quoique presque inaperçue, baignera de ses eaux les intimités de l'être en bonne santé morale. « La douleur même, disait Spinoza, devient une joie quand nous savons que c'est Dieu qui nous l'envoie. » C'est ainsi que le sage possède son ciel intérieur, un paradis suprême de l'âme, efflorescence de la sagesse, parfum de la vertu qui ne peut se séparer ni de la sagesse ni de la vertu et que l'on a le droit de considérer comme une sanction. Les lois psychologiques nous expliquent comment ce contentement intime est lié à notre santé morale, car, selon le mot d'Aristote, « le plaisir s'ajoute à l'acte comme à la jeunesse sa fleur. » Tout ce qui est normal dans notre être s'accompagne d'un plaisir ou d'une joie. Et que pourrait-il y avoir de plus normal que l'adhésion même de notre plus essentiel vouloir aux lois qui nous font vivre et nous constituent ? Cette liaison de la joie ou de la récompense à l'observation de la loi n'apparaît pas seulement comme inévitable aux psychologues, elle apparaît encore aux moralistes comme réclamée, exigée par la justice. Une raison profonde exige que le bien voulu fleurisse en bonheur et ce retour du bien à son auteur même qui achève et ferme le circuit moral est précisément ce que l'on nomme justice. Quelque chose en nous réclame que les conséquences de nos actes nous reviennent sous des formes

tout à fait semblables à ce qu'ont été les sources de nos actes dans notre vouloir. Telle est l'origine profonde des doctrines morales sur les sanctions. Il se peut que tout d'abord les moralistes aient calqué leurs expressions sur l'usage social des récompenses et des punitions et que ce décalque ait altéré l'exacte signification des sanctions morales. Mais il n'est pas douteux que'en retour, même dans l'usage social des récompenses et des punitions, il ne soit entré aussi des idées de rétribution et de justice empruntées à la morale. Ici encore la confusion du moral et du social a porté également tort à l'exactitude des notions purement morales aussi bien qu'à la rectitude de la pratique sociale ; les législateurs et les juges se sont acharnés à la recherche d'une justice impossible, et les moralistes ont abaissé les sanctions morales à n'être plus guère que des secousses de la sensibilité distinctes de la loi et parfois même tout à fait arbitraires et extérieures. Mais loin de séparer les sanctions de la loi et de les considérer tantôt comme des fins que la loi doit procurer, tantôt comme des moyens au service de la loi, il faut au contraire reconnaître que les sanctions constituent une partie intégrante, nécessaire de la loi. Ne pouvant s'en détacher, la sanction n'est donc ni arbitraire, ni capricieuse, elle n'est ni une vengeance odieuse, ni un don tout gratuit; vouloir la supprimer ou la négliger serait altérer la loi. Bossuet le disait excellemment : « On n'a pas besoin, pour être parfait, de séparer dans sa pensée deux choses qui sont unies. »

Ainsi s'évanouissent les critiques par lesquelles Guyau, par exemple, ou M. Séailles ont voulu exorciser de la morale l'idée de sanction. Et l'objection qui troublait Kant s'évanouit tout de même. Car la sanction ainsi entendue ne peut plus être regardée par l'agent moral comme un but au détriment de la pureté de la loi. Il n'est plus possible de penser qu'on accomplit une action comme un esclave ou un mercenaire, uniquement pour éviter une punition ou obtenir une récompense. La vie ne peut plus être idéalement morcelée de telle façon que l'une de ses tranches ou de ses parties puisse être considérée comme sans valeur et uniquement employée à assurer la venue d'une autre tranche future. Le présent vaut le futur, car ils sont inséparables. La succession de nos actes et de nos états, l'oubli qui en est la condition nous font apparaître notre vie comme ainsi divisée et morcelée. C'est le point de

vue de la sensation et d'une certaine conscience psychologique, vulgaire et superficielle. Mais si on va plus au fond, comme ont su le faire W. James et surtout M. Bergson, on découvre l'unité vivante et durable. Le point de vue du sage comme celui du moraliste ne saurait être différent de celui de ces psychologues. La moralité consiste à adhérer pleinement aux lois qui concentrent, subliment la vie et la situent au-dessus de l'écoulement des temps successifs. Par son essentiel vouloir, le sage situe sa volonté dans l'éternel. Et de ce point de vue la plupart des discussions sur les sanctions ne paraissent guère que comme des arguties de sophistes ou des bavardages de rhéteurs.

Il est possible d'ailleurs que cette sagesse suprême ne constitue qu'un idéal de perfection dont on ne fait que se rapprocher sans l'atteindre, que l'apparence superficielle soit si obsédante que la plupart des esprits aient bien de la peine à ne pas regarder leur vie comme composée de parties distinctes. L'image du cours successif et morcelé de la vie, bien qu'illégitime, est envahissante et explique comment la question des sanctions futures se pose. Or, il faut ici remarquer qu'en dehors du christianisme, les penseurs contemporains paraissent très embarrassés pour la résoudre. La plupart reconnaissent que la justice future doit être, mais où? mais comment? mais quand? La vie vécue et constatée par l'histoire ne paraît pas aujourd'hui plus juste qu'elle n'était du temps de Platon, et l'on pourrait reprendre les appels que dans le *Gorgias* et dans le *Phédon* Socrate adressait à la justice des dieux. Mais cet appel à des sanctions futures qui, pour se réaliser dans ces pays d'outre-mort dont nul jamais n'est revenu, auraient besoin de l'immortalité de l'âme, s'il paraît encore familier non seulement aux chrétiens, mais au petit nombre de penseurs qui se rattachent à la tradition spiritualiste, se transforme sous la plume de tous les autres en allusions vagues, en espérances imprécises. Autant la philosophie de l'école de Cousin paraissait affirmative et abondait même en déclamations sur l'immortalité, autant aujourd'hui les philosophes se montrent sur ce point timides et réservés. Il serait sans doute aussi peu convenable qu'impertinent d'attribuer ces hésitations à la crainte qu'inspireraient les railleries ou les menées de quelques bruyans sectaires. Il est plus séant d'en faire honneur aux timidités bien naturelles de

l'intelligence en face de pareils mystères, à la réserve et peut-être à la pudeur. Ceux qui osent s'avancer le plus nous parlent d'un pari à faire, d'un risque à courir, ou encore, selon le mot de Platon, d'espérances dont il convient de s'enchanter soi-même. M. Fouillée pense même que c'est le propre de la morale que de s'abandonner à la foi en la justice et que parier pour elle et y mettre sa vie comme enjeu, est la plus haute façon d'être juste.

Quel que soit l'avenir plus ou moins lointain qui nous puisse être réservé, nous n'en devons pas moins assurer à l'heure qui va venir et que nos décisions ont pour but de préparer, sinon toute la valeur dont elle est susceptible, du moins une valeur suffisante pour que la raison ne puisse la désavouer. Vivans, nous n'avons pas le droit de descendre au-dessous de la vie, de perdre, comme disait Juvénal, tout en continuant d'exister, nos raisons de vivre. Ainsi nous réalisons notre être spirituel, nous l'achevons et le complétons, nous lui assurons avec la durée le rayonnement, avec la santé la noblesse et la beauté. Notre vie doit ressembler à un poème ou à une symphonie dont aucun vers, aucun accord ne se pourrait retrancher sans altérer son vrai caractère. Être immoral, c'est se dissiper dans les apparences fugitives de l'être, c'est vivre successivement, se perdre et mourir à chaque instant; être moral, c'est en adhérant à la loi concentrer sa propre vie, la situer par le dessein et par la pensée dans la durée, la soustraire aux vicissitudes et ainsi vaincre la mort : c'est aussi par l'adhésion volontaire aux lois du monde, s'élever au-dessus de ce qu'il y a d'incomplet dans l'individu, et sentir en son propre cœur les battemens de l'universelle vie.

C'est ainsi que nous éprouvons, que nous sentons, comme le disait Spinoza, que nous sommes immortels. *Sentimus experimur nos æternos esse*. De ce point de vue qui est le vrai, la mort n'est qu'un phénomène comme tous les autres, un passage semblable à celui de tous les instans, la vie, notre vie subsiste et demeure. Nous restons ce que nous sommes, nous possédons, concentrée, toute la valeur acquise. Et les conséquences inévitables s'ensuivront : en nous subsiste, immortelle, creusée de nos propres mains, la fontaine de toute joie, la source de toute douleur.

George Fonsegrive.

LA DISCUSSION

SUR

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE AU SÉNAT

La discussion au Sénat sur la crise de la culture française a été très intéressante. Surtout elle a été *topique*, comme l'on dit; c'est bien à la vraie question que la plupart des orateurs, et les plus considérables, ont été tout droit.

En effet, il a été peu question de « l'esprit de la Nouvelle Sorbonne. » Les orateurs ont très bien senti que là n'était pas l'intérêt national, parce que là n'était pas la blessure. Que les professeurs de la Sorbonne fassent leur métier de savans et de fabricateurs de savans, les orateurs du Sénat ont compris que c'est ce qu'ils doivent; et qu'ils le fassent avec un peu plus de prétentions scientifiques et un peu plus de mépris à l'égard des petits talens littéraires, les orateurs du Sénat ont senti que c'était affaire de nuances et qu'un intérêt national n'était point du tout engagé en cela.

Un seul orateur s'est fait remarquer en établissant un parallèle entre la Sorbonne-lettres « d'il y a trente ans et un peu plus » et la Sorbonne actuelle, et en traçant de la Sorbonne d'il y a trente ans une caricature un peu lourde qui n'a aucun trait même de demi-vérité. Les professeurs « d'il y a trente ans et un peu plus » s'appelaient tout simplement Eugène Benoist, Arsène Darmesteter, Crouslé, Gebhart, Louis Havet, Martha, Jules Girard, Lavisse, Mézières, Fustel de Coulanges. L'orateur de la haute assemblée fera difficilement croire que

ces hommes-là ne fussent pas des savans, n'eussent pas de méthode, fissent des cours creux ou frivoles et que science, méthode et enseignement sérieux aient été inventés depuis eux. Il me semble.

Mais ceci fut comme une digression. Tout le fort du débat a porté sur l'enseignement secondaire, parce que tout le monde a senti que c'était là qu'était le mal et que, s'il y a une « crise du français » et un abaissement de la culture française, c'est la faute, non pas certes des professeurs des lycées, mais de l'organisation de l'enseignement des lycées. C'est ce que j'avais dit ici même il y a onze mois ; je ne suis pas fâché que messieurs les sénateurs soient du même avis ; en tout cas je ne puis pas le leur reprocher.

Or, sur l'enseignement secondaire, voici, en résumé, ce qui a été dit.

Par M. le ministre de l'Instruction publique : la culture actuelle ne peut pas être celle d'il y a cent cinquante ans ; elle ne peut plus être « purement littéraire ; » il faut « que la culture générale de l'*honnête homme* du xxe siècle soit littéraire pour qu'il garde le goût délicat qui est dans les traditions de notre esprit national; mais il faut aussi, pour être complète, qu'elle soit scientifique, historique et sociale. »

Nous saisissons ici ce qui est, selon moi, l'erreur même de l'esprit nouveau, de l'esprit pédagogique nouveau. Les pédagogues modernes veulent que l'enseignement secondaire soit encyclopédique. Les pédagogues modernes veulent que l'enfant de dix-sept ans sache tout, et c'est-à-dire, puisqu'il n'a que dix-sept ans, sache « un peu de chaque chose et rien du tout, à la française. » Cela a été raillé il y a trois cent cinquante ans par Montaigne. Avec raison, je crois. Il ne s'agit pas de faire connaître à l'enfant un peu de tout; il s'agit de lui former un esprit juste. Est-ce avec la dispersion sur tous les sujets qu'on lui formera cet esprit juste? Je ne crois pas. Je crois plutôt qu'on le lui déformera, s'il l'a juste. Et par quoi pourrait-on « former » l'esprit juste? Par l'éducation littéraire *plutôt* que par tout autre. C'est l'avis de M. de Lamarzelle, et c'est le mien. Mais en tout cas ce n'est pas par la dispersion encyclopédique, par la distraction (dans tout le sens du mot) encyclopédique, qu'on le lui formera.

Mais précisément, c'est l'éducation littéraire qui est sus-

pecte, qui est un peu plus suspecte qu'une autre à M. le ministre. Cela se sent. Je ne crois pas solliciter les textes en le lui faisant dire. Il dira : « Je dirai *volontiers* que la culture littéraire *n'est pas* la culture générale. Elle est à sa manière une culture spéciale, une culture particulière. » Il dira encore avec un peu d'emportement, à quoi tout juste on peut reconnaître, non seulement sa pensée, mais son sentiment en cette affaire : « Rappelez vos souvenirs, vous verrez bien que vous avez eu des professeurs de latin qui n'ont laissé dans votre esprit aucune trace profonde... Ce que je veux dire, ce qui ne doit pas soulever de contestation, c'est qu'on peut être professeur de latin et de grec et être un cuistre, un homme qui ne laisse dans la mémoire et dans le cœur des enfans, aucun souvenir, tandis que tel professeur d'histoire, tel professeur de physique ou de sciences naturelles nous a fait réfléchir et penser... »

Très évidemment M. le ministre de l'Instruction publique désirerait un enseignement où la culture, où la formation fût réservée à la science (science historique, ou sciences proprement dites) et où la lecture et la méditation des auteurs grecs, latins, français, ne fût qu'arts d'agrément. C'est un système. Je le crois faux, j'ai peur qu'il ne soit faux et dangereux. Je crois qu'à des enfans, c'est la lecture des penseurs (des penseurs qu'ils peuvent comprendre) qui convient; et que c'est cela même qui leur fait l'esprit juste, sain, droit et souple. J'ai vraiment peur de cette nouvelle orientation.

Mêmes idées au fond, quoique présentées avec plus de ménagemens et de séduction, chez M. Ribot : il ne faut plus réduire l'enseignement secondaire aux humanités; il faut que l'enseignement secondaire soit de plus en plus compliqué. Il ne faut plus réduire, ramener l'enseignement secondaire aux humanités : « Non, monsieur de Lamarzelle, nous ne pouvons pas revenir, quoi que vous en ayez, et nous ne reviendrons pas, quoi que vous fassiez, à cette conception qui a pu suffire à nos ancêtres qui s'est traduite dans l'enseignement des Jésuites et qui se ramenait, en deux mots, à ceci : apprendre du latin, parler en latin, faire des discours latins, apprendre quelques élémens de mathématiques et devenir ainsi un honnête homme, c'est-à-dire un homme ayant le goût des élégances et pouvant faire figure dans le monde... »

Il faut que l'enseignement secondaire soit de plus en plus compliqué : « Quoi que vous regrettiez, quoi que vous fassiez, l'enseignement aujourd'hui est plus compliqué *et sera toujours plus compliqué* qu'autrefois. Il y faut mettre plus de substance, — tout en admettant, tout en voulant que l'enseignement secondaire reste un enseignement de culture et aussi de formation et non pas seulement un enseignement qui bourre les élèves... »

Il y a le pour et le contre dans cette déclaration, et l'on y veut un enseignement très compliqué et de plus en plus compliqué, encyclopédique et de plus en plus encyclopédique, tout en voulant un enseignement qui soit de culture et de formation de l'esprit ; et la seule question qui reste est de savoir comment on cultivera un esprit avec une encyclopédie, et comment on le formera avec un enseignement de plus en plus compliqué.

Mais ce qu'on voit le plus nettement ici, c'est que M. Ribot est absolument d'accord avec M. le ministre de l'Instruction publique, et comme lui, plus que lui peut-être, est partisan de la dispersion encyclopédique, du « *dans tous les sens*, » du « *dans toutes les directions*. » Quand il s'agit de former un esprit, de « faire une tête bien faite, » ce *dans tous les sens* m'effraie, ce *dans toutes les directions* m'inquiète. Je ne puis pas dire autrement.

Ce sont ces idées que le Sénat a paru approuver et consacrer par son vote, mais comme ce vote a eu lieu à mains levées et sans scrutin, nous ne savons pas quelle a été exactement la majorité : on la dit nombreuse, on dit aussi qu'il y a eu beaucoup d'abstentions.

Et malgré tout, — ainsi vont les choses, — c'est une petite victoire, oui petite, mais enfin c'est une victoire que les adversaires du programme de 1902 viennent de remporter au Sénat.

Oui bien ; car les programmes de 1902 et l'organisation actuelle du travail dans l'enseignement secondaire ont été très sévèrement discutés et très sévèrement jugés par M. Ribot lui-même et par M. le ministre de l'Instruction publique en personne, M. Ribot à qui l'on fait souvent porter la responsabilité du programme de 1902 et qui n'en est nullement l'auteur, car il fut président de la Commission d'où sont sortis comme de leur source les programmes de 1902 ; oui, mais ces programmes,

ce sont les universitaires qui les ont rédigés, beaucoup plus compliqués, assurément ou sans doute, que la Commission ne les avait rêvés; M. Ribot a critiqué les programmes de 1902, il les a déclarés beaucoup trop chargés, il en a demandé l'allégement; il a crié à M. le ministre : « Allégez! allégez! »

Cela est très important; il en résultera une commission d'allégement qui se réunira pour alléger et qui aboutira infailliblement (M. Ribot le sait aussi bien que moi) à des programmes beaucoup plus chargés qu'ils ne sont. C'est toujours ainsi. Mais que M. Ribot, avec l'approbation énergique de M. le Ministre, ait déclaré qu'il fallait alléger, ce n'en est pas moins une victoire des adversaires des programmes de 1902.

De même, cette « dispersion » dont j'ai parlé plus haut avec tant de fiel, M. Ribot a parlé avec tout autant d'amertume. Il sait que dans les lycées les enfans ont jusqu'à six classes d'une heure chacune par jour et en passant par six professeurs, et que cette méthode met une clarté peut-être insuffisante dans leurs esprits, et il dit : « Tâchez que les divers enseignemens soient moins dispersés, qu'ils se soutiennent plus. Un lycée n'est pas une faculté où des auditeurs bénévoles viennent écouter des cours successifs qu'ils relient ensuite comme ils peuvent. C'est un endroit où les enfans sont confiés à des maîtres qui doivent les *former*, et il n'y a pas de formation s'il n'y a pas d'action continue et concertée de tous les professeurs. »

Bien; trop chargés d'une part, trop dispersés d'autre part et trop jetés de-ci de-là comme dans un roulis, voilà les élèves sous le régime de 1902, et voilà à quoi il faut remédier. Que disions-nous? Nous triomphons.

Même langage chez M. le Ministre. Il faut alléger, il faut coordonner. Il l'a dit, il l'a répété, de la façon la plus nette, la plus énergique, la plus convaincue, et j'ajouterai la plus convaincante, s'il se fût agi de convaincre quelqu'un; mais tout le monde sur ces points semblait d'accord. Avec M. le Ministre comme avec M. Ribot, nous sommes victorieux.

Il est vrai qu'un point, avec l'un comme avec l'autre, est demeuré obscur. Alléger, c'est relativement facile; mais coordonner offre plus de difficulté. Coordonner l'enseignement de manière à en faire une formation de l'esprit et non une distribution circulaire de connaissances diverses, un gavage circulaire; voilà le problème. Autrefois la coordination était assurée

par l'existence du « professeur principal, » et la formation de l'esprit des élèves était confiée au « professeur principal, » au professeur qui avait sous sa main directrice les élèves une fois au moins par jour et six classes au moins sur dix. Celui-là avait sur les enfans une action continue, constante, pareille à elle-même et qui ne se démentait pas. C'était lui qui constituait la coordination.

Le professeur principal n'existe plus. M. le Ministre le regrette, M. Ribot déplore sa disparition. M. le Ministre : « Aujourd'hui, ce que vous regrettez et ce que je regrette avec vous, c'est la disparition de ce qu'on appelle le professeur principal, de cet homme de culture particulièrement délicate, d'esprit clair, de sentiment pur, dont le contact prolongé était pour nos esprits et pour nos cœurs une leçon de tous les instans... » — M. Ribot : « Chaque professeur, suivant l'ordre auquel il appartient, se considère comme ayant un domaine qui n'a pas de frontière commune avec les domaines voisins. »

Et donc, pour faire cesser ces compétitions et ces empiétemens et cette couverture tirée à soi par chacun, il faudrait un professeur principal, un professeur qui fût, comme disait Jules Simon, « l'éducateur. » Évidemment, mais quel professeur, désormais, sera le professeur principal? M. le Ministre regrette le professeur principal, mais confesse « ne pas croire qu'il soit très facile d'arriver à l'établir. » Pourquoi? Parce que chaque professeur, qui de latin et français, qui d'histoire, qui de sciences, voudrait l'être et considérerait comme monstrueux qu'un autre le fût. M. le Ministre lui-même serait embarrassé au choix. S'il s'agissait de donner ce principat au professeur de latin et français, il dirait sans aucun doute : « Je tiens le professeur de latin et français pour un éducateur de tout premier ordre; seulement, je crains qu'il ne soit un cuistre. » Il pencherait un peu, je crois, tel que je le connais, pour le professeur d'histoire; mais encore il aurait sans doute quelque hésitation. Le professeur principal et c'est-à-dire le professeur formateur d'esprits, dans l'enseignement tel qu'il est compris au XXe siècle, c'est-à-dire dans l'enseignement encyclopédique, est très difficile à trouver.

Que faire donc? Se rencontrant encore ici, comme il leur est arrivé souvent dans cette discussion, M. Ribot et M. le Ministre ont eu la même idée. M. le Ministre : « On peut suppléer à cette disparition du professeur principal... d'abord en coordonnant

les efforts des professeurs successifs chargés d'un même enseignement... ; ensuite en donnant chaque jour une place prépondérante à tel exercice, qui demanderait un effort soutenu d'attention et de réflexion... » — M. Ribot : « Chaque enseignement est relié à l'enseignement voisin et doit le soutenir et il doit y avoir un centre dans l'enseignement principal de chaque classe... on apprend le français à la classe de français, mais on doit aussi l'apprendre à la classe d'histoire quand on fait une rédaction, à la classe de langues étrangères quand on fait une version, et même à la classe de mathématiques quand on résout un problème. Tous les professeurs doivent avoir en vue la formation de l'esprit de l'enfant, non au point de vue étroit de leur spécialité, mais au point de vue de l'ensemble des études. »

Voilà la solution : remplacer le professeur principal par une coordination.

Cette solution est très élégante ; mais je crains que dans la pratique elle ne soit d'une faiblesse extrême. Le professeur d'histoire coordonné avec le professeur de latin et avec le professeur de sciences, je ne vois pas très nettement, d'abord comment cela pourrait être obtenu, et ensuite quels résultats précis cela pourrait donner. Je crois que l'ambigu même et l'inconsistant de la solution proposée ramène l'esprit à la conception du professeur principal et à la nécessité de celui-ci, que, du reste, il soit professeur d'histoire, professeur de mathématiques, professeur d'histoire naturelle, professeur de langues étrangères, ou *même* professeur de latin et français.

Mais je reconnais que, pour revenir à la pratique du professeur principal, il faudrait renoncer à l'enseignement dispersé, disséminatoire, circulaire et encyclopédique, et que c'est à quoi l'on ne veut pas renoncer, que c'est à quoi on ne veut renoncer à nul prix.

De guerre lasse, après une discussion qui a été une des plus brillantes qu'aient menées depuis longtemps nos assemblées délibérantes, le Sénat s'est arrêté à cette résolution : « Le Sénat, considérant qu'un des principaux objets de la réforme de 1902 a été de sauvegarder la culture gréco-latine en la réservant à ceux qui sont le plus aptes à la recevoir et à en tirer parti, approuve les déclarations du ministre et compte sur lui pour alléger les programmes de l'enseignement secondaire. »

Méditez bien. Rien sur la question du professeur principal,

ni sur celle du remplacement du professeur principal par une coordination. Le Sénat et les rédacteurs eux-mêmes de la résolution ont senti que c'était là une question insoluble et, par conséquent, ont laissé intact le vice même, le vice profond, indéracinable peut-être, comme il semble qu'ils le croient, de notre enseignement secondaire.

Mais ils ont salué les lettres gréco-latines et souhaité que la réforme de 1902 soit comprise de telle sorte qu'elle les préserve et les soutiennent. Ceci est pour nous, très nettement pour nous.

Et ils ont recommandé et commandé un allégement des programmes. Ceci est pour nous encore.

Tout compte fait, nous avons donc remporté une victoire partielle. Je crois bien que c'est surtout une victoire d'amour-propre et que, dans la pratique, il n'y aura pas grand changement; mais enfin il y a victoire partielle, puisqu'il y a condamnation partielle des programmes de 1902 par le ministre actuel et par le président de la Commission sur laquelle les rédacteurs des programmes de 1902 ont pris appui.

Un peu de terrain de gagné. Peut-être en apparence. Les apparences mêmes ayant leur influence ne sont pas pour être absolument dédaignées.

Émile Faguet.

DANS LA HAUTE-VÉNÉTIE

I. — LA ROUTE DES DOLOMITES

J'avais gardé de si charmans souvenirs de Bozen, toutes les fois que j'étais arrivé en Italie par le Brenner, que j'ai voulu, cette année, m'y arrêter quelques jours et entrer en Vénétie par la route des Dolomites et le Tyrol italien. Bien qu'autrichienne, Bozen a déjà la grâce latine. Elle sourit dans le soleil et dans les fleurs. Sur les pentes de ses collines, les figues et les grenades mûrissent au pied des cyprès noirs et des lauriers toujours verts. La campagne riche et fertile, les vignes abondantes au feuillage luxuriant, les maisons, les fermes dont quelques-unes ont des façades peintes, les étalages, les marchés en plein air, les visages, le langage même avec ses souplesses qui rappellent le zézaiement vénitien, et surtout la voûte bleue d'un ciel à la fois profond et léger, tout chante la volupté de vivre. Certes, les descentes sur les versans italiens sont toujours enivrantes, et j'aime l'accueil de ces petites villes qu'on rencontre après et quelquefois même avant la frontière, qui ont encore la grandeur alpestre et déjà la douceur méridionale. Rien n'est plus exquis que ce premier contact sans rudesse qui annonce l'approche des belles enchanteresses du Sud. Mais jamais cette sensation de chaud bien-être ne se goûte mieux qu'après un séjour en Suisse ou en Bavière. Partir le matin de Lausanne, de Lucerne ou de Munich, sous un ciel bas, triste, humide et gris, traverser des paysages grandioses, mais incolores, puis, peu à peu, voir le ciel s'éclaircir et bleuir,

le soleil percer les nuages et se répandre en nappes dorées sur la campagne aux airs de fête, sentir ses membres engourdis se détendre et ses yeux s'ouvrir plus grands à la lumière : c'est l'une des joies physiques les plus complètes que je connaisse, et je comprends le lyrisme de tous ceux qui l'éprouvèrent. Douce Italie, ce n'est pas moi qui raillerai jamais tes amans, même quand la passion les emporte, moi qui, tant de fois, aurais voulu t'étreindre, comme le Paolo de Dante étreignait Francesca,

La bocca mi baciò, tutto tremante...

Bien au contraire, leurs excès m'enchantent. Et j'ai été ravi, l'autre jour, en relisant le *Voyage en Suisse* du vieux Dumas, de le voir presque divaguer dès que, sur la route du Simplon, il sent les premières bouffées du vent de Lombardie, dès qu'il aperçoit, comme des cygnes se réchauffant au soleil, des groupes de maisons blanches, aux toits plats. Avec son romantisme débordant, il salue l'Italie, la vieille reine, la coquette éternelle, l'Armide séculaire qui envoie au-devant de vous ses femmes et ses fleurs. « Au lieu, s'écrie-t-il, des paysannes goitreuses du Valais, on rencontre à chaque pas de jolies vendangeuses au teint pâle, aux yeux veloutés, au parler rapide et doux; le ciel est pur, l'air est tiède, et l'on reconnaît, comme dit Plutarque, la terre aimée des dieux, la terre sainte, la terre heureuse que les invasions barbares, les discordes civiles n'ont pu dépouiller des dons qu'elle avait reçus du ciel. » Déjà, à propos de Bozen, j'ai rappelé l'enthousiasme de Gœthe qui semble à certains un peu puéril. Dans l'atmosphère égale et tiède d'un cabinet de travail, on peut trouver plus naturel le calme de notre Montaigne qui, sur le chemin d'Augsbourg à Venise, déclare que Bozen « ville de la grandeur de Libourne est assez mal plaisante » et n'y apprécie que les vins et le pain. Mais, par cette journée d'été finissant, où j'avais quitté Munich avec la pluie et le froid, j'aurais volontiers, comme le conseiller de la cour de Weimar, salué jusqu'à la poussière des campagnes ensoleillées. Avec quelle joie j'ai revu la vallée de l'Adige aux rouges murailles de porphyre et Bozen toute riante, tout enguirlandée, dont l'horizon est fermé par les claires parois du Rosengarten, sa montagne au nom de fleur!...

C'est d'ici que part la nouvelle route des Dolomites, ouverte à la circulation des automobiles au printemps de l'an dernier.

Il n'est pas de voie de montagne qui lui soit comparable. Certes, bien qu'elle franchisse plusieurs cols au-dessus de deux mille mètres, d'autres sont plus remarquables par l'altitude et par les vues qu'elles offrent sur les hauts sommets couverts de neiges éternelles et sur les glaciers; mais aucune ne l'emporte sur elle en magnificence et en pittoresque. Les grandioses paysages entre lesquels elle se déroule sont incessamment variés et changeans. On n'y éprouve point cette obsession qui, devant le Mont-Blanc, la Meije ou la Jungfrau, produit si vite cette impression d'étouffement que beaucoup ne peuvent supporter. A chaque tournant, à chaque lacet, des cimes surgissent avec leurs roches bizarres qui se dressent dans l'azur et s'y découpent en lignes tranchantes. On songe aux créneaux fantastiques de je ne sais quelles citadelles démantelées et bombardées, à des tours en ruines déchiquetées par des obus. Leurs parois calcaires, jaunes et rouges, font avec le blanc des neiges, le bleu du ciel, le vert des prairies et des sapins, les plus étonnans contrastes de coloration. Nulle région alpestre ne saurait donner une idée de ces étranges sommets; je ne connais que le cirque presque ignoré d'Archiane, dans les montagnes du Diois, qui rappelle, en plus petit et en plus gris, certains aspects de ces crêtes dolomitiques. Leur charme particulier vient de ce qu'elles sont de la haute montagne avec de la clarté et de la couleur. Il faudrait y rester de longs mois pour connaître les prodigieux et innombrables jeux de lumière que les aubes, les pleins midis, les crépuscules, les nuits de lune prodiguent sur ces cimes et pour assister à l'un de ces orages dont la splendeur, paraît-il, dépasse l'imagination. La foudre tombe, presque sans discontinuer, sur les rochers dont le fer attire l'électricité; les innombrables pics forment comme autant de clochetons surmontés de paratonnerres. Parfois de gros nuages ronds poussés par le vent du Sud arrivent contre ces parois, saturés de fluide, et s'y déchargent en étincelles ininterrompues; vus d'en bas, ils semblent de grosses lanternes japonaises, d'énormes perles qui seraient constamment illuminées par des éclairs intérieurs. Les couchers de soleil surtout y ont un éclat qu'on ne retrouve nulle part et que ni la plume, ni le pinceau ne peuvent rendre; seules, les aquarelles de Jeanès, qui vécut plusieurs années dans le pays, permettent d'évoquer cette incandescence des cimes, cette *alpenglut*, dans

toute sa somptuosité. Il arrive même, par suite d'un phénomène inexpliqué, qu'une heure ou deux après le coucher du soleil, certains sommets deviennent subitement lumineux, d'un rouge cerise, comme de l'acier en fusion : rien n'est plus impressionnant que ces montagnes s'embrasant ainsi tout à coup dans la nuit.

Cette route des Dolomites, qui est fermée pendant les six mois d'hiver, et dont les Autrichiens, sous couleur d'alpinisme, ont essayé de dissimuler le but et l'importance stratégiques, est une merveille d'audace, de conception et d'exécution. Nulle part, d'ailleurs, le tourisme n'est mieux compris et mieux organisé que dans le Tyrol. Le caractère du pays a presque toujours été respecté : peu d'hôtels sur les sommets, de funiculaires, de cascades habilement entretenues ou de grottes éclairées artificiellement. En une journée, de puissantes automobiles franchissent les cent cinquante kilomètres qui séparent Bozen de Cortina. Elles se ruent véritablement à l'assaut des montagnes, grimpant sans prendre haleine les interminables lacets, traversant d'un même élan les forêts, les prairies, les ponts, les rares villages, rythmant le grand silence de leur halètement et s'arrêtant aux cols, épuisées de l'effort, mais joyeuses d'avoir vaincu. Il semble vraiment qu'elles éprouvent comme nous le vertige de la vitesse ; une sorte d'ivresse communicative nous fait régler sur leur mouvement les battemens mêmes de notre cœur.

Les grosses voitures, qui ne peuvent prendre encore la route du Karersee, descendent la vallée de l'Adige jusqu'à Auer, contournent le Latemar et rejoignent, à Vigo di Fassa, la voie directe de Bozen à Cortina. Après Canazei, que surplombent des cimes aiguës pareilles à des doigts géans menaçant le ciel, une série de lacets, au milieu de bois de conifères et de beaux pâturages, escaladent le val Fassa, entre les énormes rochers de la Sella et les flancs ravinés de la Marmolata, posée comme une souveraine au centre du massif qu'elle domine. Un minuscule lac, aux eaux d'un bleu intense, est si bien situé dans un cadre de sapins et de rochers qu'il semble avoir été créé de toutes pièces pour compléter le décor. Le col de Pordoi franchi, la route s'abaisse rapidement vers Arabba, dans la verte vallée du Cordevole naissant. C'est un coin d'idylle où les prairies, au printemps, sont toutes fleuries de lis, de pri-

mevères rouges, d'orchidées et de raiponces, immense tapis aux bigarrures éclatantes. En cette fin d'août, les prés ont déjà bruni ; et déjà les colchiques d'automne, dernières fleurs de l'année, ouvrent leur calice rose pâle. L'horizon est barré, au loin, par la Tofana vers laquelle la voiture s'élance dans un nouvel effort. Cette montée de Falzarego, faite ainsi à toute vitesse, est une des choses les plus angoissantes et les plus grandioses qu'on puisse rêver. La nature devient sauvage ; les lacets sont tracés sur des éboulis avec une audace étonnante et parfois en tunnels. On franchit le col, entre les rocs à pic de la Croce da Lago et des Cinque Torri qui semblent, en effet, les ruines d'une vieille enceinte féodale. Puis, c'est la descente rapide, vertigineuse. Un cri d'admiration part des lèvres : brusquement, à un tournant, apparaît tout le val d'Ampezzo, le cirque merveilleux où s'étale, dans la lumière dorée du jour tombant, Cortina, Cortina l'incomparable, perle du Tyrol, enchâssée dans l'émeraude de ses prés, encerclée dans le rubis et la topaze de ses rochers.

Ah ! la joie des voyages, n'est-ce pas de rencontrer parfois des lieux qui, tout de suite, nous sont si chers qu'on voudrait y demeurer et s'y fixer pour la vie ? Souvent, ce ne sont pas les plus beaux, et j'en connais de magnifiques qui éblouissent les yeux sans faire battre le cœur. D'autres, d'un charme plus discret, attirent comme si des liens mystérieux nous enchaînaient à eux. Mais il en est de privilégiés, à la fois splendides et émouvans, qui nous conquièrent si vite qu'à leur premier aspect on sent des larmes sous les paupières, et que l'on ouvre instinctivement les bras comme pour les serrer contre soi...

Malgré tout ce que je savais de Cortina, je ne l'attendais pas si belle. Et il n'est pas de spectacle plus somptueux que la chute du jour contemplée de la Crepa, sorte de proéminence rocheuse qui s'avance au-dessus du cirque d'Ampezzo. De ce belvédère peu élevé, on embrasse la vallée dans son ensemble, sans que le paysage se réduise, ainsi que de tant de points de vue célèbres, à une sorte de carte géographique en relief. Cortina repose, comme au fond d'une coupe de verdure, dans les parfums de ses prairies aux mille fleurs. Le bloc puissant de la Tofana, la longue chaîne du Pomagagnon que surplombent le Monte Cristallo et le Sorapiss sur la frontière d'Italie, la Rocchetta et les Cinque Torri l'encerclent de toutes parts. Au-dessus des forêts qui couvrent leurs pieds, les murailles nues

et déchiquetées se dressent dans la limpidité du ciel, sans cesse plus colorées et plus lumineuses, à mesure que l'ombre gagne la vallée. Les légers nuages que chasse vers elles le vent du Sud, le vent de la marine comme on l'appelle dans le pays, s'effilochent entre leurs arêtes, ainsi qu'une chevelure entre les dents d'un peigne d'écaille fauve. Peu à peu les jaunes, les rouges s'avivent. Les rocs semblent en feu. C'est une impression étrange, unique, dont le souvenir laisse comme une obsession; et je comprends que d'Annunzio, voulant donner une idée de l'illumination qui peut parfois éclairer un visage « au point de surpasser la réalité et de se découper sur le ciel même du destin » n'ait pas trouvé de plus intense comparaison que l'embrasement de ces Dolomites, à la fin du jour, « lorsque leur crête flambe seule au crépuscule, gravée contre toute l'ombre... »

Sans la subite fraîcheur des soirs, dès que le soleil a disparu, on n'aurait pas la sensation de la haute montagne et l'on pourrait se croire sur un plateau des Apennins. L'azur est aussi profond qu'au-dessus des vallées toscanes; quand un nuage le traverse, il est si enveloppé de lumière qu'il semble plus léger et plus transparent qu'une bulle de savon. Toute cette région ladine est d'ailleurs italienne, géographiquement et ethnographiquement. Les vallées de la Boïte et de ses affluens ne sont, en somme, qu'un canton du Cadore. Tandis que, de l'autre côté des cimes qui bordent le val d'Ampezzo, les noms ont toute la rudesse germanique (Schluderbach, Toblach, Dürrenstein, etc.), ici, les noms des villes, des fleuves, des montagnes chantent dans cette langue la plus douce du monde, la seule où tous les mots se terminent par une voyelle. La race, les costumes, les mœurs affables décèlent, comme le parler, une évidente communauté d'origine. Mais, après avoir appartenu à Venise qui lui avait donné le titre de *magnifica comunità*, depuis 1518 elle est autrichienne, en vertu du traité passé entre la République Sérénissime et l'empereur Maximilien. En 1866, quand la Vénétie revint à l'Italie, le Val d'Ampezzo fut détaché du Cadore et resta sous l'ancienne domination. Les Cadorins ont encore l'amer regret d'être séparés de Cortina. Je ne crois pas que la réciproque soit vraie. Ici, la parenté italienne n'est pas restée vivace dans les cœurs, comme dans d'autres pays de la frontière où l'Autriche a tant de peine à étouffer les sentimens irrédentistes. Un jour que je demandais à un guide s'il aimait l'Italie dont il

parlait la langue, il me répondit simplement avec le geste de la mettre en joue : voilà des alliés qui pratiquent une étrange entente cordiale !

Sur cette terre d'Autriche, un coin pourtant est resté à la rivale du Sud : c'est Misurina, au nom si musical, harmonieux comme les bords de son petit lac. La route qui y mène de Cortina est une des plus ravissantes qui soient : un auteur l'appelle le *passeggio romantico del Cadore*. Elle monte le long du Bigontina, tantôt sous des mélèzes au feuillage léger, tantôt dans des prairies émaillées de mauves crocus. Par endroits, les foins coupés embaument ; leur odeur forte est aussi grisante que le moût des cuves. A mesure que l'on s'élève, la vue s'étend. Du col des Tre Croci, au pied même du Cristallo aux clairs rochers, on domine tout le val d'Ampezzo, vaste conque verdoyante, couverte de forêts, de prés, de champs cultivés et de maisons éparses. Puis on descend dans une fraîche vallée où l'herbe est toute parsemée de grandes gentianes bleues. On passe la frontière, dont le poteau, couvert d'injures réciproques, me renseigne à nouveau sur les sentimens fraternels des deux nations ; et, presque aussitôt, on découvre la large ouverture au fond de laquelle le lac étincelle au soleil. Peu de cadres sont à la fois plus grandioses et plus rians. Au-dessus de l'eau d'un vert émeraude transparent, les prés et les bois, étagés sur des collines, font une première ceinture sombre derrière laquelle se dressent quelques-unes des plus belles Dolomites : le Cadini, les contreforts du Cristallo, les imposans rochers des Tre Cime di Lavaredo, taillés comme des figures géométriques, gigantesques pyramides bâties par des géans, et le haut Sorapiss déployant, dans toute leur splendeur, ses flancs neigeux et puissans.

Le lac dort tranquille dans la radieuse clarté du jour tombant. Nous sommes seuls sur ces rives que l'approche de Septembre a déjà fait déserter. L'eau n'a pas une ride ; quand nous nous penchons, elle nous renvoie notre image mobile qui se détache sur l'éternel paysage de forêts et de pics qu'elle reflète à une grande profondeur. Mais pourquoi faut-il que la civilisation soit venue jusqu'ici pour ternir ce miroir, en élevant sur ses bords ces immenses hôtels, si bruyans et si détestables pendant la saison, si lamentables et si tristes quand leur vie factice s'est éteinte avec les premières fraîcheurs ?

II. — DE CORTINA A PIEVE DI CADORE

Parce que nous avons vu naître les automobiles et presque les chemins de fer, nous nous imaginons avoir inventé les voyages. Rien n'est plus faux. Dès l'antiquité, le besoin de voir des pays nouveaux existait. Sénèque, déjà frappé par ce goût du changement inné chez l'homme, l'explique par la partie divine qui est en nous, car, dit-il, « la nature des choses célestes est d'être toujours en mouvement. » Par nécessité ou par devoir, par neurasthénie ou par snobisme, — les mots seuls sont modernes, — par plaisir ou pour apprendre, les anciens se déplaçaient souvent, et je ne vois guère que Socrate qui ne sortait jamais d'Athènes, parce que, déclare-t-il, « aimant à s'instruire, les arbres et les champs n'avaient rien à lui enseigner. » Au moyen âge et à la Renaissance, le désir d'horizons inconnus se développa sans cesse. Et jamais la joie d'aller de ville en ville ne fut plus grande. Aujourd'hui, même quand nous abandonnons le chemin de fer pour l'automobile, nous n'entrons pas en contact avec un pays. C'est dans un coche tranquille, faisant quelques lieues par jour, et mieux encore, le bâton à la main, que l'on connaît vraiment une contrée. La pure volupté des voyages, ce furent les touristes des siècles passés qui la goûtèrent. Heureux temps, dont parle Ruskin, où l'on pouvait cheminer lentement sur les grandes routes, entre les prés et sous les bois, s'arrêter si l'on voulait pour cueillir une fleur, où l'on voyait changer lentement les terrains, les arbres, la lumière, le ciel, les visages, où l'on se soumettait docilement à cet ensemble de conditions naturelles qui, distribuant la vie dans les vallées ou sur les hauteurs, donnent leur caractère aux paysages et en façonnent l'âme même.

Pas plus que les plaisirs trop faciles ne sont les meilleurs, les voyages trop commodes ne sont les plus beaux. On ne peut pas sans transition saisir tout d'un coup le charme d'une région. Il faut une préparation, une initiation et quelque recueillement. Jadis l'éloignement, les difficultés, l'attente paraient de mystère le but désiré. On se rendait chaque jour plus digne des émotions qu'on allait chercher si loin. Et je crois bien que jamais l'Italie ne nous paraîtra aussi séduisante qu'à ces artistes d'autrefois qui partaient vers elle, enivrés, mais sans ressource,

s'arrêtaient à Dijon, Lyon ou Avignon pour gagner, — en vendant des esquisses ou des portraits, — l'argent nécessaire à la continuation du voyage, et s'approchaient peu à peu, étape par étape, de la terre promise, avec une ferveur d'autant plus grande qu'ils avaient plus souffert et plus attendu...

Pour une fois, faisons comme eux et franchissons à pied les trente kilomètres qui séparent Cortina de Pieve. Rarement meilleure occasion se présentera. La journée s'annonce lumineuse et fraîche ; la route, qui suit constamment le cours de la Boïte, est ombragée et sans cesse variée. Quelle joie juvénile de marcher ainsi, dans le matin nouveau, tantôt le long des prairies d'un vert uni qui revêtent le sol comme d'un riche velours, tantôt au milieu de forêts où le mélèze et le sapin alternent leurs feuillages si différens ! On passe au pied du Sorapiss dont la crête dentelée marque la limite de l'Autriche et, très vite, on est à la frontière. A mesure que l'on descend s'accroît l'impression d'être en Italie. Les populations vivent dehors, sur le chemin ; on les sent heureuses de pouvoir rester ainsi, au grand soleil, avant les rigueurs de l'hiver. Les arbres fruitiers commencent. Des champs de luzerne et de trèfle sont tout roses sous la lumière. Les maisons, les villages se rapprochent. Et pourtant, nous sommes toujours en haute montagne, à mille mètres. Le contraste est délicieux entre le fond de cette vallée et les rudes monts qui la bordent. Comment ne pas en sentir le charme prenant ? Je me rappelle que, quelques mois avant sa mort, Courajod aimait à dire son admiration pour ces régions : « Goûtez, savourez ce paysage incomparable que ce cuistre de Winckelmann n'a pas su comprendre. Un de mes plus grands griefs contre lui et sa bande de sectateurs, c'est la méconnaissance des grâces du Tyrol et de l'Italie commençante. »

La route, notamment à San Vito et à Venas, où elle est resserrée entre les contreforts du Pelmo et de l'Antelao, traverse d'étroits défilés riches en héroïques souvenirs. Toute cette région du Cadore fut vraiment admirable d'indépendante fierté. Son unité de langage, de coutume et de sentiment en fit de tout temps comme une petite république alpine. Elle dépendit d'abord du patriarche d'Aquilée. Quand celui-ci fit sa soumission à Venise, le Sénat l'invita, elle aussi, à se soumettre. Par intérêt et même par sympathie, les Cadorins ne demandaient

pas mieux; mais ils voulurent d'abord être déliés du serment de fidélité par le patriarche lui-même; après quoi, ils posèrent des conditions à Venise, qui les accepta toutes. C'est alors qu'ils se donnèrent à celle-ci au cri de : *Eamus ad bonos Venetos!* Pendant quatre siècles, ils vécurent, avec leurs lois propres, sous la protection du lion de Saint-Marc; celui-ci, d'ailleurs, n'eut pas de meilleurs défenseurs, comme on le vit lors de cette fameuse bataille de Cadore où les soldats vénitiens, guidés par les bourgeois de Pieve et aidés par les paysans, surprirent et taillèrent en pièces les reîtres de Maximilien. C'est le combat que Titien peignit pour le palais des Doges : malheureusement, l'œuvre fut détruite dans un incendie; nous ne la connaissons plus que par l'esquisse partielle qui est aux Offices et par la gravure de Giulio Fontana. Plus tard, au milieu du siècle dernier, pendant les guerres pour l'indépendance, les bourgades du Cadore, véritables sentinelles de la Patrie, luttèrent avec la même ardeur. Les représentans de toutes les communes se réunirent dans le vieil hôtel de ville de Pieve et proclamèrent, comme leurs pères, le même dévouement à Venise : *Votiamoci a San Marco!* C'est cet héroïsme et ce passé glorieux que Carducci a exalté dans l'hymne splendide qu'il composa à la gloire du Cadore, sur les bords du lac de Misurina, véritable chant de guerre où rugit comme une haine sauvage contre les barbares du Nord :

Nati su l'ossa nostra, ferite, figliuoli, ferite
sopra l'eterno barbaro :
da nevai che di sangue tingemmo crosciate, macigni,
valanghe, stritolatelo!

Mais, aujourd'hui, par cette belle matinée de lumière fine et riante, les souffles parfumés inclinent plus à la rêverie qu'à la bataille. La joie de vivre, de respirer sous le clair soleil étouffe tout autre sentiment... Après avoir déjeuné dans une auberge de Borca, nous repartons sous le soleil plus chaud qui rend un peu dure l'étape. A mesure que nous descendons, la route, bordée de maisons, devient comme la rue d'un long village. Des paysannes passent, allant à la fontaine, avec leurs seaux de cuivre brillant qu'elles portent au bout d'un grand arc élégamment posé sur leurs épaules. Au tournant de Tai, on aperçoit les maisons de Pieve juchées sur la hauteur; on abandonne

la grande voie qui continue, à droite, sur Bellune; et, après quelques minutes de montée, on entre dans la ville de Titien.

III. — PIEVE DI CADORE

Comment est-elle autant délaissée des touristes, cette Pieve di Cadore si pittoresque et si curieuse? A peine mentionnée par le Bædeker, qui lui consacre exactement quatre lignes, la plupart des voyageurs l'évitent et, à Tai, poursuivent leur chemin vers Venise dont l'approche les fascine déjà. Certes, l'hôtel y est médiocre et les richesses artistiques presque nulles; mais peu de bourgs d'Italie peuvent se vanter d'une plus jolie situation. La ville est bâtie sur une sorte de coteau aux mamelons verts, tout fleuris de jardins, au milieu de pelouses et de bois. Pas un chemin, pas une rue qui ne monte et descende, tourne et retourne. L'unique petite place est elle-même en pente et de guingois; c'est tout juste si l'on a pu trouver un étroit terre-plein pour y dresser la statue de Titien sur le plan du vieil hôtel de ville qui, lui aussi, est de travers par rapport aux édifices qui bordent la place. Ceux-ci, notamment les maisons Sampieri et Coletti, — que dans le pays on qualifie de palais, — ont gardé leurs antiques et simples façades. A Pieve, le modernisme n'a rien gâté. On trouve encore, dans quelques régions de l'Italie, des coins qui n'ont pas bougé depuis le xve siècle, et dont les habitans conservent, comme dit Paul Bourget, un instinct de durer et de faire durer que l'exécrable manie d'être au courant ne détruira pas de sitôt.

Un peu en contre-bas de la place, sur la Piazetta dell'Arsenale, est la maison où naquit le plus illustre et le plus grand des peintres vénitiens. Nul paysage n'était mieux fait pour exercer et séduire l'œil de celui qui devait être le premier des paysagistes et le maître incontesté de la couleur. Bâtie sur des hauteurs qui se dressent, en pyramide, du fond d'une vallée qu'entourent de partout des collines et des pics, Pieve offre une incomparable variété de panoramas, où les plans se succèdent en tous sens et à des distances fort variées. Les jeux de lumière et d'ombre changent à chaque instant; le regard peut facilement et librement s'habituer à en saisir toutes les fugitives nuances. Ah! comme, chaque année, lorsque juillet torride faisait monter des canaux de Venise leurs miasmes de fièvre et leurs odeurs

de soufre, Titien avait la nostalgie de ces montagnes, de ces forêts, de ces prairies si reposantes aux regards fatigués! Pareil à ce prisonnier, dont parle Milton, qui s'évade un matin d'été et aperçoit dans la campagne mille choses qui le ravissent et qu'il n'avait jamais remarquées, il éprouvait comme une joie d'enfant à découvrir de nouveau la nature. En sortant de chez lui, il trouvait le sentier de la colline qui domine tout le cirque de Pieve et porte l'antique citadelle, gardienne du Cadore. Des chemins qui en font le tour, on a une série d'échappées sur les vallées que commande la ville et qui s'allongent, à perte de vue, entre de hautes murailles vertes ; la plus grandiose est celle de la Piave dont on peut suivre très loin le clair sillon. De nombreux villages s'échelonnent comme des grains de corail le long du ruban blanc des routes qui vont vers Cortina, vers Bellune ou vers Auronzo. Toutes les pentes sont tapissées de prés et de bois. La campagne n'est pas divisée en champs de cultures diverses; elle ressemble à un grand parc qu'un riche propriétaire aurait dessiné ou plutôt conservé intact, tel que la nature le fit. Derrière les premiers coteaux, les montagnes surgissent, grimpant les unes au-dessus des autres. Et, vers le Nord, les dominant toutes, se dressent les cimes dolomitiques de la chaîne des Marmarole,

le Marmarole care al Vecellio,

comme les appelle Carducci, gigantesque barrière de trois mille mètres qui protège Pieve contre les vents froids.

Ces Marmarole, Titien pouvait les contempler des fenêtres mêmes de sa maison. Par-dessus les toits du village et les premières hauteurs boisées, leurs arêtes vives se découpent sur le ciel d'une luminosité intense. Il les voyait se vêtir dans l'aube de teintes pâles aux tons laiteux, et, le soir, flamboyer au crépuscule avec des reflets d'incendie. Mais ce n'étaient point seulement ces cimes dentelées qui séduisaient et hantaient son imagination. Tout le paysage cadorin revit dans ses œuvres. Si on les regardait attentivement à ce point de vue, on verrait qu'il en a reproduit un peu tous les aspects : les rocs à pic où s'accrochent de maigres sapins, les riantes prairies en fleurs, les bois sombres, les villages sur les hauteurs ou le long de la Piave, et surtout les beaux types d'hommes forts et musclés des montagnards adonnés à l'exploitation des forêts. Les paysans

que je croise sur la route n'ont pas changé depuis le temps où il les peignit; ils se meuvent en quelque sorte dans l'éternel, suivant un rythme séculaire. Ils ont toujours la tête forte et la barbe puissante de ses apôtres. A l'auberge, un notable de la ville qui discutait avec un de ses fermiers, avait les traits nobles, le vaste front, le poil rude, le regard vif que Titien se donna dans ses portraits de Florence et de Berlin. Ah! comme celui-ci est bien de cette race qui, sur la route de Venise à Augsbourg, joint l'énergie du Nord à la finesse méridionale, de ce pays où l'air vif, les habitudes de travail et de frugalité donnent de robustes santés. C'est bien un fils du Cadore, et ses compatriotes ont le droit de l'honorer. Après avoir mis une plaque sur l'humble maison où naquit « celui qui par l'art prépara l'indépendance de sa patrie, » ils lui élevèrent un monument sobre et de bon goût, — une des meilleures statues modernes que je connaisse, — avec cette simple inscription : « A Titien, le Cadore. »

La contrée n'est pas riche en œuvres du maître; il n'y a guère que la *Sainte Famille* de l'église de Pieve qui puisse assez vraisemblablement lui être attribuée. La tradition locale y reconnaît les membres de sa famille : la Madone serait Lavinia, dont nous connaissons le visage et les belles formes par d'autres toiles, Saint Joseph son père, l'évêque son fils Pomponius et le clerc Titien lui-même; sur ce dernier point, aucun doute : c'est bien le peintre tel qu'il s'est également représenté dans le portrait de Madrid. Cavalcaselle et Crowe pensent que cette toile est plutôt de son fils Orazio. C'est possible, car l'ensemble est assez médiocre. Mais pourquoi gâter la tradition? Et puis, qu'importe? A Pieve, je ne suis pas venu chercher ses tableaux, mais son pays, le pays sur lequel ses yeux s'ouvrirent à la beauté du monde, où son âme d'artiste s'éveilla. C'est ici qu'il vécut dans les champs et les bois qui sont, pour qui les comprend, la meilleure école de vérité et de simplicité. La nature a toujours enseigné le goût du sincère, la haine de la recherche, du factice et du maniéré; et, plus que l'illustre portraitiste de tant de têtes couronnées, j'évoque ici celui qui, l'un des premiers, l'aima et la peignit avec toute sa foi et toute son ardeur de paysan.

Nul, avant lui, n'avait autant étudié la montagne. Je ne dis pas qu'il fut un *peintre de montagne* et qu'il ait peint celle-ci

pour elle-même, comme certains artistes du XIXe siècle ; mais aucun, de son temps, ne la regarda avec plus de tendresse et n'en sut tirer plus de motifs pittoresques. Certes, dans quelques tableaux du Quattrocento, l'horizon est fermé par des hauteurs, et, chez les maîtres florentins, on reconnaît souvent la silhouette des collines toscanes. Les Vénitiens, qui mirent des paysages dans presque toutes leurs œuvres, s'inspirèrent des coins de nature qui leur étaient le plus familiers et reproduisirent les coteaux qui bordent la plaine trévisane et le profil des monts du Frioul. Chez Léonard de Vinci, qui avait gardé un persistant souvenir des crêtes dolomitiques, on peut même retrouver leur silhouette tourmentée à l'arrière-plan de plusieurs de ses toiles. Mais, chez tous, la montagne est seulement utilisée comme ligne décorative.

Il est assez curieux de noter, à ce propos, combien est tardif, chez les artistes et les écrivains, l'amour de la montagne. Longtemps les sommets des Alpes ou des Apennins n'éveillèrent d'autres sentimens que l'ennui ou l'effroi. Pour les Latins, une campagne fertile était le panorama le plus parfait. Lucrèce ne connaît rien de comparable au plaisir « d'être couché près d'un ruisseau d'eau vive, sous le feuillage d'un arbre élevé, » et Virgile n'aime rien tant que « les champs cultivés et les fleuves qui coulent le long des vallées. » On ne franchissait les Alpes, s'il le fallait, qu'après avoir fait un vœu à Jupiter, *pro itu et reditu*, et Claudien comparait la vue des glaciers à celle de la Gorgone, tant il en était épouvanté. Les hautes cimes paraissaient être l'antre redoutable des orages et des inondations ; les légendes y plaçaient le séjour des dieux malfaisans. Je ne vois guère comme exceptions que l'empereur Hadrien, un des plus fervens admirateurs de la nature comme il le prouva dans la construction de sa villa de Tibur, qui gravit le mont Casius pour assister au lever du soleil, et que Lucilius junior, ce poète du Ier siècle qui écrivit un poème sur l'Etna. Celui-ci est, sans doute, le seul écrivain latin qui se soit étonné de l'indifférence de ses contemporains pour les spectacles naturels ; il ne comprend pas qu'ils se dérangent pour aller voir des tableaux et des statues et qu'ils ne daignent pas se déplacer pour contempler les ouvrages de la nature « qui est une bien plus grande artiste que les hommes. » Ce sentiment presque superstitieux contre la montagne subsista au

moyen âge, et j'ai déjà cité le curieux récit où Pétrarque raconte au cardinal Jean Colonna son ascension du Ventoux. Jusqu'au XVIIIe siècle, jusqu'à Jean-Jacques Rousseau, on ne s'avise guère de la beauté des régions alpestres, et tout le massif du Mont-Blanc était désigné sous le nom vague de *glacières*. Il faut arriver à Ruskin pour trouver un artiste et un écrivain qui ait vraiment senti et passionnément aimé la montagne. Rien n'est plus émouvant que cette rencontre de Ruskin et des Alpes, sur la terrasse de Schaffouse, un soir de l'été de 1833. Cinquante ans après, quand Ruskin en parlait, il avait encore un tremblement dans la voix. Il poussa même à l'extrême cette passion, quand il voulut lier l'histoire des sommets de la terre à l'histoire des sommets de la pensée. « Il n'y a pas un coin de terre grecque ou latine, déclare-t-il, d'où l'on n'aperçoive pas de montagnes : presque toujours elles forment le trait principal du paysage; les profils de celles de Sparte, Corinthe, Athènes, Rome, Florence, Pise, Vérone, sont d'une beauté consommée ; et quelque aversion que puisse avoir l'esprit des Grecs pour la rudesse des cimes, le fait qu'ils ont placé le sanctuaire d'Apollon sur les rochers de Delphes et son trône sur le Parnasse prouve qu'ils attribuaient le meilleur de leur inspiration intellectuelle à l'influence des sommets... »

Pour en revenir à la peinture, il est certain que la haute montagne ne s'y prête guère; elle manque d'inachevé, d'incertain, d'infini; elle a trop de détails précis où s'arrête l'œil. Elle limite la vue et le rêve. Et surtout ses couleurs sont trop crues et trop uniformes. Mais il faut justement mettre à part ces Dolomites, si variées de forme, si lumineuses, si diversement colorées à chaque heure du jour, si transparentes parfois; le long de leurs parois lisses et verticales, le regard et la pensée montent facilement vers l'azur.

Parmi les peintres vénitiens qui sont presque tous des pays de terre ferme et souvent de la région des premiers contreforts alpestres, Titien est le plus septentrional. Il est né aux confins du Tyrol, dans une contrée élevée et très accidentée. Un géologue anglais, M. Gilbert, prétend avoir identifié, en explorant le Cadore, toutes les crêtes que l'on aperçoit dans son œuvre. Il y a là, je crois, beaucoup d'exagération; mais il n'est pas douteux qu'on trouve, dans ses dessins et dans ses toiles, sinon des reproductions exactes, tout ou moins de nombreuses rémi-

niscences et d'assez fidèles adaptations des décors de nature qu'il aimait. Récemment, au Prado, dans le beau paysage qui accompagne le portrait de *Doña Isabel de Portugal*, j'ai reconnu le panorama de Pieve, avec sa colline verte au premier plan et son fond de cimes déchiquetées. Dans la *Présentation de la Vierge*, à l'Académie de Venise, la montagne qui se détache au-dessus du groupe des assistans rappelle assez exactement une partie de la chaîne des Marmarole, telle qu'il la voyait des fenêtres de sa maison. D'aucun autre peintre de l'époque nous n'avons autant d'études faites sur place. Titien aimait ses sommets, la netteté et la noblesse que leurs profils donnent à une composition, leur hardiesse, la richesse de coloration de leurs roches. Toutes les fois que le sujet le comportait ou le permettait, il utilisa les aspects familiers de son pays et les associa à son œuvre. Qu'on se rappelle le célèbre *Saint Pierre martyr*, que je connais seulement par la copie de Cigoli qui a remplacé, dans l'église des SS. Giovanni e Paolo, l'original détruit dans l'incendie de 1867. Vasari le considérait comme le chef-d'œuvre du peintre, et la République de Venise en avait défendu la vente sous peine de mort. Constable, le grand paysagiste anglais, professait également pour lui la plus enthousiaste admiration. C'est que jamais Titien n'avait su, avec plus de génie, faire participer la nature au drame. Seul, un montagnard comme lui, habitué à suivre les sentiers qui longent les pentes boisées, pouvait avoir l'idée de peindre cette scène sur un sol en pente et de se servir de la déclivité du terrain pour mieux dresser les personnages et les arbres directement sur l'horizon. Il usa d'autres fois, d'ailleurs, de cet arrangement, notamment dans le *Saint Jérôme* de la Brera où l'on retrouve le sol incliné et les grands chênes qui traversent obliquement le tableau en se détachant sur le ciel. Tous ceux qui virent le *Saint Pierre martyr* ont gardé le souvenir de l'intensité d'émotion qui se dégageait de cette scène rustique, de ces branchages illuminés par l'apparition miraculeuse des deux anges apportant la palme au martyr, de ces feuilles agitées qui semblaient frémir du drame accompli à leur ombre, de ces grands mouvemens de nuages rougis par les lueurs sanglantes du jour tombant. C'était, comme le déclare M. Lafenestre, « la plus haute conception, dans cet ordre d'idées, de l'art de la Renaissance. » Jamais Titien ne devait s'élever plus haut. Une

fois de plus, la nature avait été la meilleure et la plus maternelle inspiratrice.

Par cette fin d'après-midi d'automne proche, dans cette Pieve où flotte une bonne odeur de saine campagne, le long des prairies émaillées de trèfles rouges, de sauges d'un beau bleu foncé, de crocus et de boutons d'or, comme je comprends l'âme et l'œuvre du grand Cadorin! Robuste montagnard au cœur solide, qui, centenaire, peignais encore d'une main presque assurée, c'est ici que je me plais à t'évoquer, mieux que dans les salles froides d'un musée, mieux qu'à Venise même, où nul pourtant jamais n'éclipsera ta gloire. Tes plus pures joies, c'est ici que tu les éprouvas, au milieu de ces paysages que tes yeux d'enfant avidement contemplèrent, sur ce sol auquel t'attachaient toutes les racines de ton être, dans cette petite ville où le peintre illustre de la République Sérénissime, familier des plus grands, devant qui avaient posé les doges, les rois, les empereurs et les papes, n'était plus que le fils de Gregorio Vecellio. Il n'est pas de plus intime bonheur pour les hommes arrivés au faîte des situations que de revenir, chaque année, dans le village où ils naquirent. Loin de la vie factice, ils retrouvent la nature et la terre avec lesquelles on n'a plus à jouer de rôle et devant qui tous sont égaux. C'est à Pieve, lorsque des revers l'assaillaient, que Titien retrempait son âme meurtrie et qu'il puisait en lui-même la force de lutter encore, robuste comme les vieux sapins de son Cadore, comme les arbres des forêts auxquels Dante, dans une magnifique image, compare les ressorts de l'âme, ces arbres qui se relèvent par leur vertu propre après le passage de la tempête,

come la fronda, che flette la cima
nel transito del vento, e poi si leva
per la propria virtù che la sublima...

Malgré tous les honneurs et toutes les somptuosités de Venise, c'était ici, dans cette modeste demeure, qu'il se sentait le plus chez lui; et comme l'Arioste sur sa maison de Ferrare, il aurait pu faire graver : *Parva, sed apta mihi...*

Comme la vie est bonne et la nature belle! Il suffit de savoir en jouir sans excès, dans le parfait équilibre des facultés. Les montagnards ont l'œil et l'esprit précis; ce sont des réalistes, avec pourtant ce désir d'idéal que leur donne la vue des cimes

constamment tendues vers le ciel. Chez Titien, ne cherchez ni la profondeur de pensée d'un Léonard de Vinci, ni les visions grandioses et pathétiques d'un Rembrandt ou d'un Michel-Ange; n'y cherchez pas les effusions de ces lyriques qui, comme le Corrège, laissent simplement chanter leur cœur et nous émeuvent par leur ferveur. Titien domine ses sujets et les soumet à son art avec une puissante et calme intelligence, une volonté, une maîtrise de soi qui lui permit d'exceller dans tous les genres. Son visage, ses traits, son aspect général étaient plus d'un homme d'action que d'un artiste. Ce n'était pas un rêveur. Nous le savons soucieux de ses intérêts comme un campagnard. Certes, ces tempéramens à base de raison pratique ne nous donnent pas, comme les purs poètes, d'aussi intenses émotions et ne nous entraînent pas à leur suite, haletans, vers les régions du mystère et de l'infini; mais ils enchantent l'esprit sans le troubler. Ils se servent de l'art pour nous dire la beauté des choses et la volupté de vivre. Enfantées dans la joie, leurs œuvres expriment et répandent la joie. Enseigner le bonheur : est-il meilleure destinée?

Mais déjà le soleil a disparu. Les cimes seules sont encore éclairées. Les Marmarole rosissent, puis, peu à peu, passent du rouge tendre au rouge ardent, se teignent de pourpre éclatante, semblent véritablement entrer en incandescence. C'est le crépuscule, l'heure magnifique que d'Annunzio appelle justement l'heure de Titien, « parce que toutes les choses y resplendissent d'un or très riche, comme les figures nues de cet ouvrier prestigieux, et paraissent illuminer le ciel plutôt qu'en recevoir la lumière. » C'est ici que Titien emplit ses yeux de ces reflets fauves qui semblent flotter sur les objets, comme les cheveux de la belle Flora sur sa divine chair. Et quand la nuit tombait, quand la dernière lueur s'éteignait sur le dernier pic des Marmarole, il regagnait paisiblement la vieille maison paternelle et bientôt s'endormait avec elle d'un bon sommeil de paysan laborieux.

IV. — BELLUNE

Les diligences qui desservaient encore les villages situés entre Pieve et Bellune, il y a quelques années, lorsque j'y vins pour la première fois, ont fait place à de puissantes automobiles

qui passent, à toute allure, dans un grand bruit de ferrailles et des tourbillons de poussière. Elles ne laissent plus un jour de repos aux vieilles forêts cadorines. Elles ébranlent et défoncent le sol de l'ancienne voie d'Allemagne, la *via di Lamagna*, comme disent les Italiens, qui, dans cette partie, s'appelle plus particulièrement la *Cavallera*. J'ai pu heureusement louer une de ces légères petites voitures que possèdent les paysans aisés de la région et faire le trajet, tout tranquillement, au bon soleil, bercé par le murmure de la Piave écumeuse.

Au sortir de Pieve et de Tai, la contrée a encore l'aspect des pays de haute montagne et la route serpente à travers des forêts de conifères. Une rapide descente, en trois audacieux lacets, conduit à Perarolo, au confluent de la Boïte, dans une situation infiniment agréable et pittoresque. Les arbres dégringolent jusqu'aux lits des rivières, laissant à peine place aux maisons. C'est à partir d'ici que la Piave, grossie de son affluent et devenue presque un fleuve, sert au transport des fameux bois du Cadore, sans rivaux pour les constructions navales et célèbres depuis la plus haute antiquité. En attendant le chemin de fer, — auquel on travaille enfin, — les troncs des sapins et des mélèzes vont encore à Venise par eau; et rien n'est plus intéressant que de suivre, tout le long de la route, la série d'ingénieuses opérations par lesquelles chacun des nombreux propriétaires et usiniers arrive à utiliser le courant. Mais, devant tant de complications et de lenteurs, je comprends l'impatience des Cadorins à réclamer l'exécution de la voie ferrée qu'on leur promet depuis si longtemps.

La vallée est parfois si resserrée entre les montagnes qu'il y a juste la place du fleuve et du chemin taillé dans le rocher. De nombreuses inscriptions rappellent les combats qui se livrèrent, en 1848, dans ces défilés. Après le village de Termine, qui est en quelque sorte la limite méridionale du Cadore, la plaine s'élargit un peu. Les cultures s'étendent. Les arbres s'étalent au soleil plus chaud. Sur la route, nous croisons des groupes de jeunes femmes, le visage enveloppé de voiles clairs, qui ont la grâce épanouie des madones vénitiennes. A chaque instant, d'ailleurs, nous rencontrons des personnages qui semblent descendus des toiles de Titien. Au coin d'un marché en plein air, à Ospitale, une vieille assise près d'un panier est toute pareille, avec son nez crochu et son menton proéminent,

à la marchande d'œufs que l'on voit au premier plan de la *Présentation* de l'Académie; et, complétant le rapprochement, à côté d'elle, une fillette en robe bleue, avec une abondante tresse de cheveux dans le dos, a le profil de la petite Vierge qui monte l'escalier du Temple.

Vers Longarone, gros bourg avenant et gai, les montagnes s'abaissent et s'éloignent; seul, le pic Gallina domine encore la plaine de son bec pointu dont les formes varient si étrangement à mesure qu'on avance. Puis, au Ponte nell'Alpi, le chemin bifurque. A gauche, c'est l'ancienne voie d'Allemagne qui continue : après avoir longé le Bosco del Gran Consiglio, dont les arbres centenaires étaient réservés aux flottes de la République, et deux vastes étangs, celui de S. Croce d'un aspect riant, et le Lago Morto aux eaux immobiles d'un bleu très foncé, elle gagne directement Venise, par Vittorio et Trévise. La route qui se dirige à droite, est beaucoup moins intéressante. Elle allonge, entre des cultures toujours pareilles, son interminable ligne droite, sous un soleil de plomb qui fait trouver plus agréables encore les frais ombrages de Bellune.

D'un passé romain dont elle est pourtant fière, Bellune n'a gardé qu'un tombeau trouvé dans les fondations de l'église Saint-Étienne. Du moyen âge également, elle n'a que peu de souvenirs. C'est la domination vénitienne qui lui donna son aspect actuel. Partout le lion de Saint-Marc a posé sa griffe. Pendant près de quatre siècles, Bellune resta la serve fidèle de Venise. Puis, sur la limite des deux rivales, l'Autriche et l'Italie, elle subit les fluctuations du sort des armes. Mais, très ardemment patriote, elle fut toujours au premier rang contre l'Autriche et se donna, au moment du plébiscite, d'un vote presque unanime, au nouveau royaume de Savoie. La haine du drapeau jaune et noir, où flotte l'aigle impérial, est encore vivace au cœur des Bellunais.

De la ville elle-même, peu de choses à dire. C'est un chef-lieu de province, sans grand mouvement, une cité de fonctionnaires et de soldats. La meilleure partie de son activité lui vient de sa situation au débouché du Tyrol; mais on a l'impression qu'elle n'est qu'une halte de touristes pressés. Les rues sont assez curieuses avec leurs maisons à arcades dont les façades coloriées et les fenêtres à colonnettes sculptées rappellent certains coins de Venise. J'ai vu l'étroit Mercato delle

Erbe flamboyant sous le soleil : étalages, tentes, vêtemens, fleurs, fruits, tout vibrait dans l'éclatante lumière. Deux places ont grande allure : la Piazza Campitello, vaste et spacieuse, rendez-vous des élégantes et des flâneurs, et la Piazza del Duomo où s'élèvent à la fois la cathédrale, le palais des Recteurs et le Municipe. Ce dernier édifice est moderne ; malgré son style gothique et ses murs d'un rouge un peu vif, il ne s'harmonise pas trop mal avec les deux autres monumens. Il est regrettable que la façade du Dôme, bâti sur les plans de Tullio Lombardo, soit restée inachevée. Quant au palais des Recteurs, — aujourd'hui la Préfecture, — c'est la construction la plus remarquable de Bellune ; commencé dès le début de la Renaissance, on l'attribue à Giovanni Candi, l'auteur du délicieux escalier tournant du palais Contarini dal Bavolo, à Venise ; l'ordonnance en est très jolie, avec des détails ravissans ; les balcons ont une élégance discrète ; tous les chapiteaux sont différens et bien ouvragés ; l'ensemble est tout à fait harmonieux.

Mais le charme de Bellune tient à sa merveilleuse situation à un coude de la Piave, sur une sorte de plateau d'où l'on commande la vallée. Le fleuve, jusque-là torrent impétueux, se ralentit pour enserrer la ville qu'il semble ne quitter qu'à regret ; on aperçoit, très loin, son mince ruban bleu, miroitant au soleil, presque perdu dans un blanc lit de galets. Deux chaînes de montagnes protègent Bellune et ferment ses horizons : au Nord, les Alpes Agordines aux beaux rochers nettement découpés ; au Sud, les collines boisées et cultivées des Préalpes qui séparent la vallée de la Piave de la plaine trévisane.

Il serait étrange qu'une cité italienne de l'importance de Bellune n'ait pas un artiste local digne d'être mentionné. Dans cette Vénétie où la beauté fleurit si naturellement, où l'instinct décoratif est vraiment dans le sang, où le moindre bourgeois sait arranger sa demeure, l'orner de galeries ou de terrasses, où les paysans mêmes disposent harmonieusement leurs cultures en songeant à la perspective et à l'effet d'ensemble, Bellune ne saurait manquer à la règle. Ici, comme en Toscane ou en Ombrie, on trouverait peu de villages qui n'aient à la fois un aspect plaisant et une œuvre d'art à montrer. Que de peintres et de sculpteurs, qui, en d'autres pays, eussent laissé un nom glorieux, sont ici à peine connus des chercheurs et parfois

même oubliés, parce qu'ils travaillèrent près de rivaux trop nombreux ou trop grands!

Bellune cite avec orgueil les deux peintres Ricci : Sebastiano, habile décorateur qui vécut surtout à l'étranger, dont Venise a pourtant gardé plusieurs toiles, notamment, dans le vestibule de la chapelle du Palais ducal, le carton de la belle mosaïque des *Magistrats adorant le corps de saint Marc* qui orne la façade de la basilique; et son neveu Marco, paysagiste aimable au pinceau facile. Mais la gloire de la ville est surtout associée au nom d'Andrea Brustolon que ses compatriotes appellent volontiers le Phidias des sculpteurs sur bois. Cette renommée n'a cependant guère franchi la région. Burckhardt, si complet d'habitude, ne mentionne même pas le nom de l'artiste, pas plus d'ailleurs qu'il ne parle des autres curiosités de la cité où je crois bien qu'il ne vint pas. M. Corrado Ricci est plus juste quand il compare le sculpteur bellunais à Sansovino et déclare que, « par sa fantaisie, son ardeur et sa maîtrise, il s'éleva au-dessus de presque tous ses contemporains. » Brustolon appartient à ce groupe d'artistes vénitiens qui sont d'admirables décorateurs, mais rien de plus; lorsque, au lieu de sculpter des figures isolées, grandiloquentes et prétentieuses, ils se bornèrent à orner les églises et les palais de beaux stucs dorés, de meubles gracieusement ou somptueusement fouillés, ils donnèrent des œuvres dont la magnificence sera difficilement surpassée. Tabernacles, crucifix remarquables par l'expression douloureuse du Christ, colonnades d'autel, volutes surchargées de rameaux et de grappes, riches écussons de princes ou d'évêques, meubles de salon avec ornemens de fleurs, de fruits, d'animaux et de figures humaines : les travaux de Brustolon sont très nombreux et épars dans le Tyrol et la Vénétie. Certaines sculptures sont de véritables tableaux en haut-relief. Dans ce genre, les meilleures m'ont paru être, dans l'église Saint-Pierre : *la Mort de saint François-Xavier* et surtout un *Crucifiement* où j'ai noté la noble attitude de la Vierge et une Madeleine agenouillée au pied de la croix, dont le regard a une émouvante expression de tendresse et de douleur passionnées.

Bellune, jusqu'à ce que le prolongement sur Pieve di Cadore soit terminé, est tête de ligne d'un chemin de fer qui, tout tranquillement, descend sur Trévise, en côtoyant les rives de la Piave. La vallée, assez large, est encore fermée par d'assez

hautes montagnes, aux crêtes dentelées, parmi lesquelles se distingue le profil majestueux du Pizzocco, dont le sommet est semblable à une corne de doge. Sur un long pont de pierre, on franchit le terrible Cordevole que nous avions longé à sa naissance, vers Arabba, sur la route des Dolomites, et dont une crue subite aurait, suivant la légende du pays, arrêté les troupes d'Attila. On aperçoit au passage la villa de Colvago où s'éveilla le génie comique de Goldoni qui y composa les deux premières de ses cent cinquante pièces. Après Feltre, ancienne ville romaine dans une jolie position sur la hauteur, la vallée se rétrécit en un sauvage défilé où la Piave coule en torrent. Puis, de nouveau, l'horizon s'élargit. Le fleuve étale son lit de cailloux. Les vignes se suspendent aux arbres, courent en guirlandes. Les maisons et les fermes se colorent de teintes vives et parfois s'ornent de fresques. Les campaniles émergent des verdures. C'est la grande plaine vénitienne qui s'étend, à perte de vue.

V. — CONEGLIANO

Peu de cités se présentent de façon aussi séduisante et aussi gaie que Conegliano. Au débouché de la route de Vittorio, sur la dernière colline des Préalpes d'où elle domine la vallée de la Piave, ses abords sont les plus avenans qu'on puisse imaginer; elle s'ouvre vraiment au visiteur et lui tend les bras. Il n'est pas rare de trouver, en Italie, des villes qui ont conservé leurs remparts, mais qui leur ont enlevé tout aspect guerrier en les plantant d'arbres et en les transformant en promenades ombragées. Conegliano a fait mieux encore : du côté qui regarde la plaine, elle a construit ses maisons sur l'emplacement des vieilles murailles et aménagé les fossés en rians jardins qui lui font un demi-cercle de verdure et de fleurs. De l'autre côté, la ville s'étage sur le flanc du coteau que couronne un château crénelé dont les briques roses se dessinent entre les fuseaux des cyprès.

Il est assez difficile de trouver l'entrée de la cathédrale et je suis obligé de me renseigner. Je tombe sur le plus charmant des hommes qui interrompt aussitôt ses occupations pour me conduire et me prodigue ses amabilités. La jolie définition que Musset, dans *Bettine*, donne de l'Italie, me revient à la mé-

moire ; nous sommes bien « dans ce pays de liberté charmante, brave, honnête et hospitalière, sous ce beau soleil où l'ombre d'un homme, quoi qu'on dise, n'en a jamais gêné un autre, où l'on se fait un ami en demandant son chemin... » La porte de la cathédrale s'ouvre sous une sorte de portique, à côté de maisons particulières et de boutiques. L'église est petite d'ailleurs et sans intérêt ; mais elle renferme un chef-d'œuvre, l'un des meilleurs tableaux du plus illustre enfant de Conegliano, le bon peintre Cima. J'adore ces villes et ces monumens où l'on vient voir une seule œuvre, surtout quand celle-ci est encore à la place même pour laquelle elle fut conçue et exécutée ; il semble que, d'être unique et de vous avoir obligé de vous déranger, elle prenne un charme particulier qu'elle n'aurait pas dans un musée, perdue parmi tant d'autres. Le tableau est actuellement sur un autel provisoire, pendant qu'on répare le chœur qu'il n'avait pas quitté depuis le jour où Cima le peignit. Fort bien éclairé, surtout le matin, on peut en admirer la magnifique composition et le chaud coloris. Je ne connais pas de Vierge qui ait un visage plus pur et plus noble. Les six saints ou saintes sont également pleins de dignité et de grandeur ; peut-être pourrait-on leur reprocher de manquer un peu de souplesse et de vie. Deux petits anges musiciens, au pied du trône de la Vierge, sont délicieux d'attitude simple et de gravité ; leur chair est d'une jolie couleur ambrée. Chose assez rare chez Cima, qui d'habitude encadrait ses peintures de beaux paysages et notamment de vues de la colline de Conegliano, la scène est entièrement remplie par les personnages. Nulle grâce ne sourit dans cette œuvre où l'artiste semble avoir mis, pour l'église de son pays, tout le sérieux de son âme. La *Madone entourée de saints* de l'Académie de Venise reproduit, en somme, le même sujet avec un paysage en plus, mais, m'a-t-il semblé, avec moins d'émotion. Dans les deux toiles se retrouve cette symétrie un peu enfantine qui donne également tant de froideur aux œuvres du Pérugin ; l'équilibre résulte moins de la pondération des masses colorées que de la similitude des personnages de chaque côté du sujet principal.

Le tableau de Conegliano est de la fin du XVe siècle, de quelques années à peine plus ancien que les premiers chefs-d'œuvre de Giorgione et de Titien. Cima est resté l'élève de Vivarini. Certes, il subit l'influence de Giovanni Bellini ; mais il

ne cherche pas à le dépasser comme devaient le faire ses illustres rivaux, disciples comme lui du maître de Venise. Cima demeure un primitif. Il est peut-être le seul Vénitien chez qui l'on sente un peu de la ferveur toscane ou ombrienne. On l'a appelé le Masaccio de Venise, ce qui est exagéré, car alors il serait au premier rang des peintres du Quattrocento. Il ne va pas si loin que Masaccio; il n'a rien d'un novateur; mais personne n'est avant lui pour la tendresse et la poésie religieuse. C'est un modéré, un rêveur discret, un tempérament calme. Il appartient à cette catégorie d'artistes qui sont toute leur vie fidèles à l'idéal de leur jeunesse et paraissent très vite ainsi des retardataires.

En quittant l'église, j'ai grimpé jusqu'au château que j'apercevais tout rose dans la clarté vermeille. Il faut prendre d'étroites rues tortueuses, sans trottoir, aux cailloux pointus, passer sous des arcades et des voûtes qui semblent prêtes à tomber, monter des escaliers en ruines. De lourdes portes s'ouvrent sur de minuscules jardins. Des visages s'encadrent dans des fenêtres fleuries de géraniums. De loin en loin, quelques modernes devantures de magasins, malgré leur aspect misérable, ont l'air d'être étrangères dans les ruelles désertes où l'on a presque peur du bruit que l'on fait. L'âme du passé flotte autour des anciennes demeures. Et, vraiment, rien n'est poignant comme ces intérieurs d'antique cité où rien n'a bougé; le contraste est surtout très vif lorsque, au sortir des quartiers neufs tout radieux de s'étaler au soleil, on pénètre dans la ville d'autrefois qui étouffa pendant des siècles entre la colline et les remparts. Les façades y prennent, comme les vieillards, ces graves visages où se lit, avec la tristesse d'avoir vu trop de choses, une pensée sans cesse tournée vers la mort. Après les dernières maisons, on monte le long des vieilles murailles roussies qu'une chaude lumière réjouit dans leur abandon. Entre les pierres disjointes poussent ces herbes fines et ces mousses qui croissent seulement dans la solitude.

De la terrasse qui précède le château, on découvre un magnifique panorama sur toute la plaine trévisane et la vallée de la Piave dont le cours se ralentit à l'approche des lagunes qu'on aperçoit à l'horizon par les temps clairs. Au-dessus des champs flotte déjà la délicate brume de Venise. Au Nord, la vue s'étend jusqu'aux premiers contreforts des Alpes, sur une série de verdoyans coteaux et de montagnes boisées, parsemées de

villas et de bourgs groupés autour des campaniles. Les versans sont couverts des vignobles célèbres qui donnent un vin légèrement pétillant et parfumé; nulle part les vignes ne sont mieux cultivées qu'autour de Conegliano, très fière de son école royale de viticulture. Au loin, le soleil qui meurt dore un de ces gros nuages cotonneux où les Grecs croyaient que les immortels se cachaient pour traverser l'azur et qui servirent ensuite aux peintres de toutes les écoles pour représenter les scènes où Dieu descend sur terre. Les rayons glissent entre les créneaux et les arbres comme des écharpes de rêve. Les cimes des hauts cyprès, sous le vent qui peu à peu s'apaise avec le soir tombant, se balancent à peine sur le ciel éblouissant, pareilles aux agrès d'un navire doucement bercé par une mer calme. C'est l'heure irréelle où les choses se parent de toutes les gammes lumineuses du rose, de ce rose fugitif et passager, qui n'est pas une vraie couleur et rappelle la teinte incertaine de ces fleurs si peu colorées qu'elles semblent, dans un bouquet de fleurs rouges et blanches, comme un reflet adouci des unes et des autres.

A travers ses grilles, la cour intérieure du château sourit si aimablement que j'ai envie d'y pénétrer. Une légère *buonamano* a raison des scrupules du gardien. Nous pourrons rester jusqu'à la nuit dans ce vieux jardin si évocateur avec ses cyprès, ses lauriers-roses, ses murailles de briques rouges qui s'avivent encore aux dernières lueurs du jour. Les allées sont étroites et ma. entretenues; mais, peu à peu, le jardin s'agrandit. Une brume impalpable monte de la terre chaude, estompe graduellement les formes, met comme du mystère autour de nous. Avec l'ombre, l'amour prend je ne sais quelle subite gravité; les mains s'étreignent avec plus d'émotion. Dans le silence des choses, on ne parle plus. Ah! langueur des soirs italiens dans les parfums! Ah! douceur d'être deux quand tout s'efface et semble mourir pour quelques heures! Sans un cœur près du mien, je ne pourrais pas attendre la nuit dans ce jardin. Et je songe encore au vieux Dumas qui, à la fin de son *Voyage en Suisse*, arrivé au bord des lacs d'Italie, éprouve, dès le premier soir, l'effroi de la solitude et trouve alors cette jolie formule : « Espérer ou craindre pour un autre est l'unique chose qui donne à l'homme le sentiment complet de sa propre existence. » Dans le tumulte et l'agitation des jours, nous pouvons ne pas

sentir l'isolement; mais, dans la paix vespérale, nous ne pouvons plus le supporter.

Le vent est tout à fait tombé. Le jet des hauts cyprès s'est figé dans le ciel plus noir. Au loin, une fontaine dit son éternelle et monotone chanson. Tout à coup, un cri rompt le silence. C'est un rossignol attardé que retient sans doute le charme tranquille de ce jardin d'été. Nous ne l'apercevons pas; il doit être dans un massif de lauriers-roses, sur une branche que nous voyons remuer. Il s'essaie d'abord timidement, redit la même note, à mi-voix, comme dans un murmure. Il interroge les choses et écoute le silence. Puis, peu à peu, se croyant seul et se grisant de la douceur nocturne épandue autour de lui, il chante à plein gosier. Les trilles se succèdent, plus énergiques, deviennent des cris de joie et de désir. Il lance ses notes éclatantes par intervalles, semblant à chaque reprise clamer plus fort son appel d'amour. Et, toutes les fois, nous frissonnons, comme les amans de Vérone, lorsqu'ils entendaient le rossignol qui chantait sur un grenadier, dans le jardin des Capulets.

VI. — BASSANO

Moins haute et moins encerclée par les montagnes que Bellune, plus élevée que Conegliano au-dessus de la plaine vénitienne, Bassano, au débouché de la Brenta, est dans une admirable situation. Elle a vraiment grand air, avec ses restes de remparts couverts de lierre, ses promenades des Fosse aux énormes tilleuls, son château de briques rouges aux tours carrées qui rappelle un des passés guerriers les plus tourmentés qui soient. Successivement disputée et prise par ses puissantes voisines Vicence, Padoue, Vérone ou Milan, elle ne connut la paix que pendant les quatre siècles de la domination vénitienne; mais elle paya durement cette tranquillité lors des guerres de la Révolution et de l'Empire. Comme il fallait l'avoir pour s'assurer le passage ou la retraite, toutes les campagnes de l'armée française eurent là leur épisode. En quelques années, elle fut prise et reprise plus de dix fois. Ardente patriote, elle combattit au premier rang, comme Pieve et Bellune, pendant les luttes de l'indépendance et, comme elles, se donna d'un élan unanime à la maison de Savoie.

La plus grande fierté de Bassano est pour son vieux pont

couvert dont la seule histoire demanderait un chapitre. Parfois en pierre, le plus souvent en bois, soit emporté par le torrent, soit incendié, soit détruit par la guerre, il fallut, rien qu'au cours des cinq derniers siècles, le reconstruire plus de dix fois. Le pont actuel remplace celui qu'Eugène de Beauharnais brûla en 1813 ; ses piles gardent encore, encastrés dans leurs moellons, des boulets français. Moins long, mais plus large que celui de Pavie sur le Tessin, il a beaucoup de caractère, surtout quand on le regarde du lit de la rivière. Il complète le plus pittoresquement du monde le tableau que forme la cité, avec ses maisons et ses jardins étagés dont les fondations descendent jusqu'au fleuve qui, parfois, les secoue un peu rudement. En haut, par-dessus les toits et les arbres, se dresse l'ancien château fort. Toute la colline se reflète dans l'eau pure que raie seulement le vol agile des hirondelles poursuivant d'invisibles insectes.

Comme à Pieve, on chercherait vainement, dans Bassano, des rues planes et droites. Toutes montent et tournent, s'enchevêtrent dans le plus amusant pêle-mêle. Quelques-unes sont comme suspendues au-dessus de la vallée. Des portails s'ouvrent sur la campagne, semblent encadrer l'horizon. Ce qui ajoute au charme de la ville, ce sont les petites places et les terrasses, avec de belles échappées, que les habitans surent réserver pour la joie des yeux. L'une des mieux situées est la Piazza del Terraglio d'où la légende prétend que Bonaparte arrêta son plan de bataille. Mais aucun panorama ne vaut celui que l'on découvre du célèbre *balcone dell' arciprete*, dans la cure de la cathédrale qui occupe une partie des bâtimens de la vieille citadelle. La vue s'étend dans toutes les directions. Au Levant, les collines d'Asolo s'abaissent doucement vers la plaine : c'est au milieu d'elles, à Possagno, que naquit Canova; un monument de marbre blanc, sur le modèle du Panthéon de Rome, renferme des œuvres, des copies et le corps périssable de celui que beaucoup ne craignirent pas d'égaler à Michel-Ange. Au Nord, derrière un premier plan de maisons et de beaux jardins, la vallée, parsemée de villas et de bourgs, est fermée par un amphithéâtre de montagnes laissant juste la place au fleuve. A gauche, les hauteurs bordent le plateau des Sept-Communes, cet étrange pays dont les habitans vécurent, pendant des siècles, presque isolés du reste du monde, formant une

sorte d'îlot allemand en territoire italien, comme cela existe aussi au Nord de Vérone, dans le district des Treize-Communes. Plus à l'Ouest, au pied des collines de Marostica, la plaine s'étend vers Vicence, jusqu'aux monts Berici.

Le musée de Bassano est assez important. Il renferme notamment une riche collection de gravures de tous pays et une salle consacrée aux travaux de Canova, originaux ou reproductions. Mais, fidèle à mon habitude, dans la ville des Bassan, ce sont leurs œuvres seules que je veux voir. Rien d'étonnant à ce qu'elles soient nombreuses, puisqu'il y eut jusqu'à six peintres portant le nom de da Ponte. C'est une de ces curieuses familles italiennes, où, de père en fils, on se consacrait à la profession enchantée, *la mirabile e clarissima arte di pittura.* Et j'ai gardé un souvenir charmant de ce tableau des Offices, où Jacopo s'est représenté avec tous les siens unis dans le culte de l'art.

Les six da Ponte comprennent le grand-père Francesco, le père Jacopo et les quatre fils Francesco, Giambattista, Leandro et Gerolamo. Parmi eux, il n'y a guère que Jacopo qui compte; c'est lui qui est le Bassan; c'est à lui que la cité reconnaissante a élevé une statue. Ses œuvres, très nombreuses, sont éparses dans les galeries d'Europe. Le musée de Bassano en possède une douzaine, parmi lesquelles j'ai remarqué le *Saint Valentin baptisant une jeune fille*, fort joli de composition et surtout de couleur; les rouges sont ardens et chauds; la robe de satin blanc de la jeune fille est également rendue d'une façon éclatante. Mais le chef-d'œuvre est la *Nativité*, d'une fraîcheur et d'une richesse toutes particulières. La lumière y est très habilement concentrée sur la Vierge et un beau paysage bleu encadre la scène. C'est dans ces compositions à la fois pieuses et rustiques, sortes d'idylles agrestes assez agréables, qu'excellait Jacopo. Malheureusement, les toiles ont presque toujours noirci et sont devenues d'une couleur dure qui les rend un peu monotones. Nul n'eut plus que lui la pratique du métier et n'en connut mieux tous les secrets. C'est un praticien accompli, un virtuose de la palette; mais son art ne va pas plus loin. Ses personnages ne vivent pas et n'ont pas de caractère; leurs physionomies, leurs mouvemens mêmes sont toujours lourds et insignifians. Ce qu'il faut noter, c'est que le Bassan est le plus naturaliste des peintres vénitiens du XVIe siècle. Comme l'a remarqué judicieusement Charles Blanc, c'est lui qui introduisit,

dans l'art italien, le *genre*, la mise à la scène de la vie réelle. Jusqu'alors, la peinture n'avait été que religieuse ou historique; elle descendait rarement à l'observation de la nature et des scènes familières. Le Bassan étudia avec soin « les animaux, le paysage, les objets inanimés, s'appliquant à exprimer fortement le caractère particulier de chaque bête et à rendre, sous leur aspect le plus vrai, les arbres, les fruits et les fleurs, les instrumens de labour et de jardinage, toutes les choses, enfin, dont se compose le mobilier d'une maison rustique, et même la batterie de cuisine. » Il essaya de pousser la vérité jusqu'à l'illusion et je ne sais plus où j'ai lu l'anecdote d'Annibal Carrache entrant dans sa chambre et avançant la main pour prendre un livre que Jacopo avait peint sur la table. Dans ses *Meraviglie dell'Arte*, Ridolfi déclare qu'il ne manque à ses bêtes que la voix, « al bue che il mugire, alla pecora il bellare, al cavallo il nitrire, al leone il rugito... » Le Bassan chercha dans l'histoire et dans la Bible toutes les scènes où les animaux jouaient un rôle important : les *Saisons*, les *Mois*, les *Nativité*, les *Adoration des Bergers*, les *Création*, les *Déluge* abondent dans les églises et les musées d'Italie.

Parfait technicien, le Bassan fut un excellent professeur. Véronèse n'hésita pas à le choisir, parmi dix autres, pour lui confier l'éducation artistique de son fils Carletto. Il avait le don d'enseigner. De ses quatre enfans, il voulut faire quatre peintres. Mais deux ne purent s'élever au-dessus du rang de copistes et de simples aides d'atelier. Les deux autres ont laissé quelques œuvres qui ne sont pas sans mérite : Francesco, des tableaux de cérémonie ou d'histoire, notamment au palais ducal de Venise; Leandro, des compositions religieuses et surtout de bons portraits, dont le meilleur, sobre et vigoureux, est celui du podestat Lorenzo Capello, que conserve le musée de Bassano.

Mais combien ces toiles sombres, sur lesquelles la couleur met comme un vernis opaque, sont pénibles à regarder! Et quelle joie de retrouver la lumière! Allons faire le tour des belles promenades qui encerclent la ville. Les échappées en sont magnifiques sur les contreforts des Alpes et la vallée de la Brenta. On a successivement sous les yeux les divers panoramas qu'on embrassait d'ensemble du balcon de la cure. Ces vues, déclare George Sand dans ses *Lettres d'un voyageur*, « sont une des meilleures fortunes qui puissent tomber à un

voyageur ennuyé des chefs-d'œuvre classiques de l'Italie. »

Je n'ai pas trouvé le *Café des Fossés* dont parle l'auteur de *Lélia* dans ces curieuses lettres qu'elle écrit, au printemps de 1834 « à un poète, » comme dit la table des matières du livre, et dans lesquelles, avec une magnifique inconscience, elle lui parle du « docteur » et du déjeuner qu'elle fit avec lui, à cette auberge de Bassano « sur un tapis de gazon semé de primevères, avec du café excellent, du beurre des montagnes et du pain anisé. » Elle invite Musset à un pareil déjeuner, en ce même lieu, plus tard... « Dans ce temps-là, tu sauras tout ; la vie n'aura plus de secrets pour toi. Tes cheveux commenceront à grisonner, les miens auront achevé de blanchir ; mais la vallée de Bassano sera toujours aussi belle... » Puis, elle part vers le Tyrol; il semble qu'elle veuille gravir des montagnes inaccessibles, franchir des cols inexplorés. En réalité, elle alla jusqu'à Oliero, à douze kilomètres de Bassano; et, par Possagno, qui lui fournit l'occasion de tirades sur Canova, elle revint à Trévise, dans une voiture traînée par des ânesses, assise entre des chevreaux qu'un paysan transportait au marché. Elle déclare avoir dormi fraternellement avec les innocentes bêtes qui devaient tomber le lendemain sous le couteau du boucher. « Cette pensée, ajoute-t-elle, m'inspira pour leur maître une horreur invincible et je n'échangeai pas une parole avec lui durant tout le chemin. »

Dans l'œuvre de George Sand, j'ai toujours eu un faible pour ces lettres vénitiennes, écrites à trente ans, confidences d'un esprit souffrant que torture le doute. Au milieu de mille dissertations sur les sujets les plus divers, on assiste, dans leur sincérité émouvante, aux constantes luttes d'une âme passionnée contre les entraves de la société et les servitudes de l'opinion. On y trouve déjà cette idéalité voluptueuse, qui est au fond de toute son œuvre comme de toute sa vie, et surtout son ardent amour pour la nature. Toujours elle préféra aux émotions artistiques celles que donne la beauté des choses. « Les créations de l'art, dit-elle dans une de ces *Lettres d'un voyageur*, parlent à l'esprit seul, et le spectacle de la nature parle à toutes les facultés. Au sentiment tout intellectuel de l'admiration, l'aspect des campagnes ajoute le plaisir sensuel. La fraîcheur des eaux, les parfums des plantes, les harmonies du vent circulent dans le sang et dans les nerfs, en même temps

que l'éclat des couleurs et la beauté des formes s'insinuent dans l'imagination. » Nul écrivain n'associa mieux les états psychologiques aux décors naturels. Sous le titre de *Paysages passionnés* que j'ai pris pour réunir en volume quelques-unes des pages où j'ai également essayé d'adapter des descriptions pittoresques à une action, quel choix d'émouvans morceaux l'on pourrait faire dans son œuvre ! Et qu'il m'est doux, ce soir, sous les tilleuls de Bassano, d'évoquer le souvenir de la trop ardente amoureuse et de songer qu'ici, elle respira ce même vent du Sud qui souffle, par tièdes bouffées, tout parfumé d'avoir passé sur Venise et sur les jardins de la Brenta!

VII. — MASER

Si près de Maser et de Fanzolo, j'ai voulu revoir les deux célèbres villas qu'y construisit Palladio. Il n'est pas, pour le voyageur, de joie plus grande que celle du retour dans les beaux lieux qui, un jour, l'enchantèrent. Il sait que vont revivre ses anciennes impressions; mais il a hâte de savoir aussi de combien elles s'enrichiront. D'ailleurs, j'avais vu ces villas au printemps, quand les lilas et les arbres en fleurs leur font une ceinture odorante; de quel charme nouveau l'automne n'allait-elle pas les parer? Tout récemment, dans une de ses conférences sur Molière, M. Maurice Donnay a comparé bien spirituellement Don Juan à ces touristes pressés qui visitent les villes d'Italie entre deux trains, qui arrivent, courent à l'église et au musée, puis repartent. « Ils ont vu la ville un matin, un après-midi de printemps ou d'automne, ils ne la reverront jamais par d'autres ciels, sous d'autres couleurs; ils ne s'accoudent jamais à la terrasse d'où l'on découvre un peu de pays, ils ne rêvent pas au bord du fleuve, ils n'errent pas dans les petites rues tortueuses, ils ne se font pas ouvrir la grille des beaux jardins. Ils passent; c'est pour eux que Bædeker a écrit cet admirable titre de chapitre : Venise en quatre jours. » Ne les imitons pas; faisons-nous ouvrir les grilles des beaux jardins et des villas palladiennes.

Le besoin d'avoir une maison de plaisance, si vif chez les Italiens, fut de tout temps particulièrement aigu chez les Vénitiens. Privés de campagne et presque de verdure, ils éprouvaient le désir de fuir les canaux et les petites rues dallées où

l'air ne se renouvelle jamais, de marcher sur de la vraie terre, de voir des arbres et des champs. Les îlots de la lagune et les bords de la Brenta se couvrirent, les premiers, de propriétés. Puis les familles riches allèrent plus loin, vers Padoue et Trévise, acquirent des domaines sur les collines Euganéennes et jusque sur ces montagnes de Bassano dont ils apercevaient la ligne bleue à l'horizon, toutes les fois que leur gondole, au sortir du rio San Felice ou du rio dei Mendicanti, débouchait dans la lagune, vers San Michele ou Murano.

Il est tout naturel que les deux frères Barbaro : Daniel, patriarche d'Aquilée, l'un des plus hauts dignitaires de l'Église, et Marc-Antoine, ambassadeur de la République auprès de Catherine de Médicis et de Sixte-Quint, négociateur de la paix après Lépante, procurateur de Saint-Marc, aient voulu avoir un palais rural digne d'eux et de leur rang. Ils s'adressèrent aux plus grands artistes du temps, à Andrea Palladio pour l'architecture, à Alessandro Vittoria pour la décoration sculpturale, à Paolo Caliari pour les fresques. De cette triple collaboration est sortie la somptueuse demeure qui, de la famille Barbaro, passa, à la fin du XVIIIe siècle, à Ludovic Manin, le dernier doge de Venise, et, après de longues années d'abandon, devint la villa Giacomelli, du nom de l'aimable propriétaire qui l'a restaurée et qui voulut bien m'en faire les honneurs.

Suivant le plan généralement adopté par Palladio, la villa, adossée à un coteau d'où elle domine légèrement la plaine, se compose d'un palazzo central en forme de temple, avec quatre colonnes ioniques supportant un fronton triangulaire, et de constructions latérales plus basses, précédées d'arcades et terminées par deux pavillons, sortes de colombiers dont les rez-de-chaussée étaient destinés, d'après l'architecte, l'un aux pressoirs, l'autre aux écuries et aux remises. Derrière, une cour communique de plain-pied avec le premier étage du bâtiment central. « Cette cour, dit Palladio, est de niveau avec le sol de la colline qui a été taillée et abaissée tout exprès pour faire place à une fontaine richement décorée de stucs et de peintures. » C'est Alessandro Vittoria, l'associé de Sansovino, qui exécuta cette décoration, ainsi que l'ornementation générale du palazzo et des jardins. Il y déploya toute son adresse de main et son tempérament fougueux ; mais, là comme ailleurs, il manqua un peu de mesure et visa trop uniquement à l'effet. Il y a excès

dans cette profusion de statues et de vases qui se dressent tout autour de la villa; cet abord d'apparat et de magnificence guindée convient mal à la simplicité du bâtiment.

Véronèse se chargea des fresques; et, vraiment, nul travail n'était mieux à sa taille et à son goût. Je n'ai pas à décrire ces œuvres célèbres aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes:* Charles Yriarte les a jadis, ici même, longuement étudiées. C'est la plus libre fantaisie d'un artiste qui ne peignit jamais que pour la joie des yeux. Tout ce qui peut égayer une demeure, distraire l'esprit de gens qui viennent à la campagne pour se reposer, le prince des décorateurs, libre de tout programme tracé à l'avance, le prodigua. Divinités païennes, héros, éphèbes, vertus, vices, amours, guirlandes de fleurs et de fruits, paysages, animaux, portraits et statues en trompe-l'œil, colonnes simulées, Véronèse les représenta, au hasard de son inspiration, ne songeant qu'à son amusement et au nôtre. Gêné, dans ses compositions officielles, pour exécuter des nus, il prit ici sa revanche. Toutes les figures mythologiques ou allégoriques devinrent de belles femmes aux chairs épanouies; on ne peut que leur reprocher d'être toujours un peu semblables et inexpressives; leurs formes opulentes sont trop pareillement splendides. D'ailleurs, de nombreux morceaux sont lâchés, peints mollement, à peine indiqués; les sujets sont le plus souvent insignifians et sans lien entre eux. Mais qu'importe? On n'avait pas demandé à Véronèse des tableaux, mais de la décoration. Il devait simplement embellir des surfaces, clouer en quelque sorte, en guise de tapisseries, des fresques brillantes sur les murs. Quelle tâche eût pu mieux séduire celui qui fut le plus charmant des conteurs, le plus habile metteur en scène des fêtes vénitiennes? Mais n'y cherchez aucune pensée, aucune expression de la vie intellectuelle ou morale. Véronèse n'est qu'une main et non un cerveau. Jamais palette plus éblouissante ne fut à la disposition d'un artiste moins instruit; pour lui, les règles esthétiques se bornaient, suivant sa réponse célèbre au Tribunal du Saint-Office, à mettre dans un tableau « ce qui fait bien. » Il déclara, ce même jour, que « le peintre avait droit aux licences des poètes et des fous et qu'il continuerait de peindre selon sa compréhension des choses. » Dans la ville du caprice et de la fantaisie, nul n'essaya moins de se soumettre à d'autres règles. Vérité historique,

chronologie, exactitude des lieux, des types et des costumes, lois de l'architecture : rien ne le gêne. Et que lui importe d'être absurde, s'il est charmant?

Or, il est toujours charmant et nulle part plus qu'ici, dans cette villa où l'on peut si bien se rendre compte de ce qu'étaient, au XVIe siècle, les somptueuses résidences estivales des riches Vénitiens. Qu'il y ait un peu de mauvais goût et un trop grand étalage de luxe, ce n'est pas douteux. Cette aristocratie de marchands tenait d'autant plus à montrer sa fortune que celle-ci était plus récente. Pour ces commerçans parvenus, l'art était une manifestation extérieure, un signe visible de leur opulence. Certes, je ne veux pas recommencer à ce propos le parallèle facile et si souvent poussé à l'excès où l'on oppose l'art vénitien à celui de Florence, le sensualisme de l'un à l'idéalisme de l'autre; mais il est certain que, sur la lagune, dans la ville des fêtes incessantes, peintres et sculpteurs ne cherchent pas à élever l'âme, mais seulement à enchanter les sens, à rendre plus belle et plus douce la vie quotidienne. Quoique banale, la comparaison reste juste : Venise, molle courtisane, a les langueurs et le même goût du clinquant que les femmes de l'Orient. D'avoir vécu isolée, dans ses îles, elle n'a pas subi la contagion de la crise mystique qui agita presque toute la péninsule. Son esprit sans cesse tourné vers les choses pratiques, son commerce ininterrompu avec Byzance et l'Islam, la rendirent de fort bonne heure jouisseuse et sceptique. Aussi, à côté des autres écoles italiennes, est-elle pauvre en tableaux religieux; et, trop souvent, dans ceux qu'elle nous a laissés, la religion en est-elle absente. Les sujets sacrés ne sont que des prétextes à la plus libre fantaisie. Dans l'Évangile, Véronèse trouve surtout à peindre des festins. Je comprends que cela ait froissé un esprit comme Renan. Dans ses lettres à son ami Berthelot, il se plaint plusieurs fois que la source de l'art vénitien ne soit pas aussi pure qu'à Florence, qu'on y trouve trop de réminiscences de Constantinople et du style arabe. « Il y a du caprice, de la fantaisie, fantaisie ravissante, caprice plein de charme; mais ce n'est pas le beau pur et sans manière... Je me confirme dans mes vieilles préférences pour les écoles ombriennes et toscanes; ce matérialisme vénitien, ce manque de noblesse et de beauté me choquent particulièrement dans les tableaux religieux. » Mais qu'est-ce que la religion pour la

ville des plaisirs, de tous les plaisirs? Juste de quoi aiguiser la volupté de vivre par un rappel de la fragilité de la vie. Trouble léger, émotion passagère qui effleure à peine l'âme, n'y laissant guère plus de trace qu'un sillage de gondole sur la moire de l'eau...

VIII. — FANZOLO

A la villa de Maser, un peu trop magnifique et prétentieuse, je préfère la villa Emo qui est plus au Sud, à Fanzolo, dans la plaine trévisane. Je l'aime d'être moins connue et rarement visitée, et surtout d'avoir toujours appartenu à la même famille qui l'entretient pieusement et intelligemment, telle qu'elle fut conçue et édifiée. Depuis Leonardo Emo, patricien de la République, qui la fit construire au milieu du XVI[e] siècle, jusqu'au comte Emo actuel qui vous y accueille avec la souveraine bonne grâce d'un grand seigneur, de n'avoir point changé de maître elle prend comme une aménité et une intimité particulières. Pas du tout solennelle et dans le plus frais décor de verdure qui soit, je ne connais pas de séjour de campagne où l'on puisse vivre à la fois dans un cadre plus artistique et aussi près de la nature. Autour de la maison, ce n'est point, en effet, parc ou jardin apprêté, mais une ceinture de bois, de champs et de pelouses dont les hautes herbes embaument.

C'est encore Palladio qui éleva cette construction. Le grand architecte vicentin a vraiment semé ses œuvres dans toute la région; si on les réunissait, on aurait, comme le remarque Vasari, une véritable cité. Lui-même nous a décrit le charme et le but de ces villas dans ses *Quatre livres d'architecture.* « Certes, dit-il, c'est une chose de grand éclat et commode à un gentilhomme d'avoir une belle demeure dans la cité qu'il habite; mais il y a plus d'agrément encore dans ces maisons de campagne où l'on passe son temps à s'occuper des soins du ménage, à se distraire au milieu de son domaine, sans compter l'exercice et les promenades que l'on y fait chaque jour pour conserver la santé et se mettre l'esprit en repos, sans compter aussi le plaisir que l'on y peut prendre, soit dans l'étude, soit dans quelque autre noble application. Ceci, à l'exemple de ces sages de l'antiquité qui, pour goûter la vie calme qu'ils appe-

laient bien heureuse, se retiraient en de pareils lieux, ornés de jardins et de fontaines... »

Le plan est semblable à celui de Maser : un bâtiment central carré, flanqué de deux longues ailes plus basses, devant lesquelles court un portique à colonnades, qui devait, suivant le projet de l'architecte, « permettre au propriétaire d'aller partout à l'abri, sans que la pluie ni les ardeurs du soleil pussent le détourner de ses affaires, tout en étant de plus à l'avantage de l'apparence du monument. » La disposition du palazzo est infiniment simple : au milieu, une loggia sur la façade et, derrière, un vestibule menant au salon de réception; de chaque côté, à gauche et à droite, des chambres correspondant aux quatre angles. La décoration se compose d'architectures simulées et de peintures qui offrent, ici encore, un curieux mélange de tableaux religieux et de scènes païennes : c'est ainsi que les chambres sont dites de *Vénus*, de la *Sainte-Famille*, d'*Hercule* et de l'*Ecce homo*, suivant le sujet de la fresque principale. Ce qu'il y a de plus parfait, c'est la partie centrale : la belle loggia où une très noble Cérès vous reçoit, comme il sied, au seuil de cette maison champêtre, le vestibule, dont le plafond est orné des feuillages d'une magnifique treille, et surtout la grande salle, aux harmonieuses proportions, toute décorée de colonnes feintes, de niches et de statues en trompe-l'œil. C'est là que sont les deux meilleures œuvres : la *Mort de Virginia* et la *Continence de Scipion l'Africain*. Il n'est pas douteux qu'elles soient de la main de Zelotti; mais Véronèse n'y a-t-il pas collaboré et dans quelle mesure? S'est-il borné à donner des indications générales ou a-t-il exécuté certains morceaux? Là-dessus on discutera sans doute longtemps. Je crois bien que Véronèse n'est pas étranger à ces fresques. Comme le dit M. Hénard, l'argument qu'elles ne valent pas celles de la villa Barbaro ne prouve rien; car, de quinze ans plus anciennes, elles sont d'une époque où le jeune Paolo Caliari, sous l'influence directe des maîtres de Vérone, cherchait encore sa voie et n'avait pas eu la révélation de Titien et des grands Vénitiens. Il me semble vraisemblable d'admettre qu'il a composé et dessiné les sujets les plus importans, laissant à Zelotti le soin d'achever seul le travail; celui-ci était d'ailleurs un coloriste réputé que Vasari déclare supérieur à Véronèse dans l'art de la fresque. La plupart de ces peintures sont négligées et donnent l'impression

d'avoir été bâclées : les draperies sont lourdes et les visages inexpressifs. Seules, les petites scènes chrétiennes sont assez finies : je me souviens d'un *Ecce homo* et d'un *Jésus jardinier* très agréables de composition. En revanche, les scènes mythologiques sont presque toujours traitées négligemment et comme de simples esquisses. Mais pourquoi s'appesantir sur le détail, puisque l'ensemble est ravissant, d'une exquise tonalité blonde? Comme ces questions d'attribution et de critique semblent oiseuses, dans ces pièces dont le plus beau décor est l'admirable paysage qui entre par de larges baies! La vue s'étend sur de vastes et hautes prairies toutes fleuries, que coupent seulement des bosquets d'arbres et les longues lignes des peupliers qui tracent de somptueuses avenues se perdant dans la campagne. Les chambres sont pleines d'une bonne odeur d'herbe et de fruits mûrs. Au loin, dans l'air poudreux et doré, reposent des montagnes bleues, les collines d'Asolo et les Alpes du Cadore. Nulle part n'est plus savoureux ce mélange constant d'art et de nature. Vraiment, les Vénitiens furent les plus voluptueux des hommes. Et moi, pourtant peu envieux, j'ai envié l'heureux possesseur de cette demeure qui, sans quitter un cadre précieux, assiste tout au long de l'année à la vie des champs, aux semailles, à la fenaison, aux vendanges, à toutes les grâces de la poésie virgilienne. Dans la douceur du soir tombant, je me suis éloigné à regret de cette villa où les nuits doivent être si belles, où l'on peut, après avoir fermé les yeux sur la chair blonde de Vénus, s'endormir dans le parfum des foins coupés.

GABRIEL FAURE.

LA CRISE DE L'ÉTAT MODERNE

LA HIÉRARCHIE DES PROFESSIONS DANS L'ANCIENNE SOCIÉTÉ FRANÇAISE (1). — LA RÉHABILITATION DES ARTS MÉCANIQUES.

Ce n'est point sans patience ni longueur de temps, ce n'est pas non plus sans efforts ni convulsions que l'État moderne est né de l'État ancien, et que de l'ancienne société est sortie la société moderne. Le passage, en effet, ne pouvait qu'être ardu de l'un à l'autre régime politique et social. Si, sur tel ou tel point, par tel ou tel détail, l'ancienne société ressemblait plus à la nouvelle qu'on ne l'aurait cru tout d'abord, et notamment si quelques-unes de nos difficultés, ou même quelques-unes de nos angoisses ne lui furent pas épargnées, néanmoins, en son fond et dans son ensemble, c'était une société très différente de la nôtre. Très différente par sa structure interne, par les multiples divisions et distinctions, sous-divisions et sous-distinctions, qui la coupent et la recoupent, qui en font une société à cloisons, à étages, à compartimens.

On a bien dit (et ne l'ai-je pas répété ?) qu' « en général, d'homme à homme, sinon de position à position sociale, la barrière était moins haute dans l'ancien que dans le nouveau

(1) Sous le même titre j'ai présenté, l'an dernier, à la séance des Cinq Académies, une très rapide esquisse de ce travail. Mais le sujet m'a paru d'une importance telle, lorsqu'on essaie de « découvrir, » comme dit Taine, la constitution sociale de la France, que j'ai cru indispensable de le reprendre pour une étude approfondie. C'est cette étude dont la *Revue* veut bien accueillir aujourd'hui la première partie : elle va jusqu'à 1750. Une seconde partie nous conduira jusqu'à la période contemporaine. De la notice lue à l'Institut, à peine ai-je conservé quelques courts fragmens.

régime du travail. » Mais il faut avoir soin de maintenir fermement la restriction : « sinon de position à position sociale » et de préciser : « ancien régime du travail, » mais non « ancienne société. » D'homme à homme, dans l'ancien régime du travail, chaque barrière était peut-être moins haute ; mais de position à position, dans l'ancienne société, il y avait beaucoup plus de barrières, il y en avait partout ; et, pour la voir comme elle était, il n'y a qu'à se représenter la nation, hérissée, de province à province, et presque de ville à ville, de douanes intérieures.

S'il n'est donc vrai que l'homme était plus près de l'homme, cela n'est vrai, et l'on n'a le droit de le dire, que dans le même métier, entre le maître et le compagnon, moins séparés que ne le sont aujourd'hui le patron et l'ouvrier (1) ; nullement, et loin de là, et tout au contraire, entre gens de diverses conditions ou seulement de diverses professions ; cela n'est pas vrai, tout le monde le sait, du marchand ou de l'artisan, par exemple, au gentilhomme ou à l'homme de robe, mais cela ne l'est pas même, dans les arts mécaniques, de métier à métier.

Insistons-y, car c'est le nœud du drame, et la Révolution s'est faite sans doute pour d'autres causes encore et sous d'autres prétextes : pourtant il n'en fut probablement pas de plus déterminante, de plus pressante, de plus quotidiennement agissante, et en quelque sorte de plus « lancinante » que celle-là ; on en allégua, et il y en eut réellement, de plus larges, de plus élevées, de plus nobles, on en trouva de plus patriotiques et de plus politiques, il n'en fut pas de plus profondément *psychologiques* (2). L'ancienne société était à ce point hiérarchisée que, non seulement entre les trois ordres, — ce qui saute aux yeux, ce qui est l'évidence même, l'évidence banale et brutale, — mais aussi à l'intérieur de chaque ordre, particulièrement dans le

(1) Encore n'est-ce la vérité qu'en général et faut-il y mettre des nuances. Que la distance demeurât assez grande entre le compagnon et l'apprenti, par exemple, c'est ce qu'on pourrait conclure (toute part faite aux exagérations de style) de ce passage du Ier livre des *Confessions* où Jean-Jacques, chez le graveur Ducommun, parlant de la « friponnerie » où l'entraîne « un compagnon appelé M. Verrat, » dit que, s'il l'eût dénoncé, il aurait été « doublement puni pour avoir osé le charger, attendu, remarque-t-il, qu'il était compagnon et que je n'étais qu'apprentif. »

(2) C'est ce que Ferdinand Brunetière avait parfaitement bien vu et exprimé, avant moi, presque dans les mêmes termes ; mais je l'avais oublié et ne m'en suis ressouvenu qu'en feuilletant à nouveau, pour d'autres recherches, le dernier volume de ses *Discours de combat*.

tiers-état, de profession à profession, l'on n'y pouvait risquer un pas sans se heurter à une muraille, et sans sentir durement cette hiérarchie minutieuse et taquine en irritante et blessante inégalité, quelque adoucissement que mît, au dire de Sénac de Meilhan, dans les relations de personne à personne, la politesse française en sa plus fine fleur. C'est de ces petits riens que sont faits tous les jours les désespoirs, les colères, les révoltes secrètes des hommes, qui font un beau jour les révolutions, à la fois spontanées et méditées, des peuples. Tocqueville l'a noté, avec ce bonheur d'observation qu'il a rencontré si souvent : « Plus de hiérarchie dans la société, plus de classes marquées, plus de rangs fixes : un peuple, composé d'individus presque semblables et entièrement égaux ; » voilà la société que les philosophes et les économistes concevaient, annonçaient, promettaient ; voilà la société que d'un instinct violent on voulait, que les ignorans portaient dans leur cœur comme les docteurs la portaient dans leur tête, et qui ne pouvait manquer, à l'heure fatale, de s'en élancer tout armée.

Que cette inégalité extrême, diffuse jusqu'à y être universelle, ait fait le fond de la société ancienne, et que ce soit surtout contre elle que la Révolution ait été faite, il eût été facile, il y a cent ans ou seulement soixante ans, d'en recueillir, outre les preuves écrites, le vivant témoignage. Nos pères le tenaient de leurs pères ou de leurs grands-pères, la plupart personnellement, et quelques-uns terriblement mêlés à cette histoire : c'est pour l'égalité qu'ils s'étaient battus, pour qu'il n'y eût plus ni castes, ni classes, ni cadres, tant on en avait souffert, — et comme s'il pouvait y avoir une chair sans os, un corps sans squelette ! Mais on n'en voulait plus, et, pour qu'il n'y en eût plus, on faisait la guerre aux rois, on l'aurait faite aux dieux ! Ici intervenaient peut-être, il est permis de le craindre, des sentimens moins louables que le simple sentiment de l'inégalité tournant à l'injustice, et, derrière la dignité offensée, la vanité, l'envie, la rancune. Qu'on cherche pourquoi, parmi les acteurs sanguinaires de la révolution, il y eut tant de robins de robe courte : la réponse à cette question, ce n'est pas *l'Ami du peuple*, ce n'est pas *le Père Duchesne* qui nous la donneront. C'est plutôt le *Catalogus gloriæ mundi* du président Chassanée (1) ;

(1) C'est ainsi que l'appelle Loyseau. Mais ailleurs on trouve « Chassenée », et

c'est le *Traité des Offices* de Charles Loyseau ; c'est le *Traité du droit public* de Jean Domat ; et c'est, en approchant du dénouement, le *Traité des injures* de l'avocat Dareau.

I

On se rappelle comment Charles Loyseau, jurisconsulte exact et méticuleux, à la fin du XVIe ou au commencement du XVIIe siècle, a disposé la procession sociale. En tête s'avance le clergé, qui est le premier des trois ordres ; puis la noblesse, mais sur deux rangs : par devant, « les seigneurs, » et, par derrière « les simples gentilshommes ; » ensuite, le tiers-état, lequel « n'est pas vray ordre » ou la bourgeoisie, laquelle s'entend, au sens strict, « des habitans des villes privilégiées. » Et c'est tout un long défilé, savamment conduit, où le pas est donné aux « quatre facultés de gens de lettres. » J'ai déjà remarqué que l'on pouvait en être surpris ; mais non, et voici qui l'explique : « Après les horreurs des guerres de religion, et sous l'influence de certaines œuvres littéraires, le goût dominant, exclusif, impérieux dans les classes élevées, c'est celui de la société et de la conversation. Vivre en société, se rendre, les uns aux autres, la vie agréable, se policer les uns les autres, c'est la grande affaire, aussi grande pour ces riches et ces puissans que la conquête du pain pour les pauvres (1). » De là l'« avantage, » l'« usage social, » l'utilité sociale des « quatre facultés de gens de lettres, » chez qui se recrute par excellence cet « honnête homme, » que son « honnêteté, » en le rendant nécessaire à la vie en société, rend éminemment honorable dans la société ; et de là l'honneur qu'on leur fait dans la procession.) Après les quatre facultés, les avocats, plaidans et consultans, dont les titres, pour certains qu'ils soient, ne sont pas tout à fait ou toujours du même genre ; et, après, les financiers, les praticiens de longue et courte robe, les marchands, tous, ces derniers compris, qualifiés d'« honorables hommes, » un peu au-dessous, et par d'autres raisons, mais à peu près au même degré que « les facultés de gens de lettres. » Ici, un grand

les *Biographies* (Didot ou Michaud) disent « de Chasseneuz » ou « de Chasseneux. » Le titre complet de l'ouvrage est : *Catalogus gloriæ mundi adño Bartholomeo a Chasseneo, Jurium doctore, advocato regio baillivatus Heduensis editus...*

(1) Fortunat Strowski, *Pascal et son temps*, t. II, p. 263.

intervalle, un fossé; d'un côté, jusqu'ici, les « honorables hommes ; » de l'autre, là-bas, la masse confuse des « viles personnes » qui viennent du fond des campagnes ou s'accumulent dans le bas-fond des villes : laboureurs, artisans et gens de métier, gens de bras ou mercenaires, tels que « crocheteurs, aydes à masson, chartiers et autres gens de journées, » et en queue, en serre-file, se traînant et suivant à peine, dans les marges de la société et presque en dehors, le pitoyable troupeau ou l'effroyable armée des « mendians. »

Tout cela est sûr, incontesté, incontestable, immué, immuable, et comme préétabli, préordonné. Loyseau n'a d'inquiétude que sur deux points : Les laboureurs sont-ils vraiment de « viles personnes ? » — « L'antiquité en a parfois jugé mieux, » et, en France même, « la vie rustique est la vacation ordinaire de la noblesse. » En revanche, ne fait-il pas une faveur aux praticiens de robe courte en les accolant à ceux de robe longue ? Sont-ils bien à leur place et ne vaudrait-il pas mieux intercaler, pour marquer la distance, les marchands et les laboureurs, qui passeraient ainsi des « viles personnes » aux « hommes honorables ? » Digne scrupule où nous le laisserons, pour rejoindre plus loin la procession sociale, qu'un autre jurisconsulte, non moins fameux et plus fameux encore, l'auteur des *Loix civiles*, Jean Domat, est en train de ranger à son tour.

Un siècle s'est écoulé, le grand siècle, qui vit Henri IV et Sully, qui a vu Richelieu, Mazarin et Colbert, qui voit Louis XIV. Nous sommes en 1694 ou en 1699 (1). Domat ne se contente plus de trois ordres, des trois ordres historiques, clergé, noblesse, tiers-état, « les aînés » et « le cadet » de la France ; il en compte bel et bien neuf : un ecclésiastique et huit laïques, qu'il appelle en propres termes : les « ordres des professions. » Et il ne se contente pas encore d'en compter neuf : dans l'ordre même, il discerne « des classes ; » dans la classe même, « des conditions et professions, » que relie, d'ailleurs, dans la classe ou dans l'ordre, un caractère commun.

Il nous en avertit : « Ces différens ordres sont autant d'espèces générales, qui comprennent toutes les conditions et professions, car il n'y en a aucune qui ne soit de quelqu'un de ces ordres. Mais ils ont tous cela de commun qu'il y a en cha-

(1) Dates des deux premières éditions des Œuvres de Jean Domat.

cun d'autres espèces moins générales, qui distinguent les personnes de chaque ordre en diverses classes, dont les rangs sont différens entre elles. Et quoyque les différences de ces classes soyent telles qu'elles font des diverses espèces de conditions et de professions; comme toutes celles qui sont d'un même ordre, quoyque de diverses classes, ont un caractère commun, qui les range sous l'ordre distingué par ce caractère, on n'a pas dû faire autant d'ordres qu'il y a de ces classes, mais il a été de la méthode des divisions, de réduire toutes les conditions et professions au moindre nombre d'espèces générales qu'il seroit possible, observant entre ces espèces de distinctions qu'elles soient telles qu'on reconnaisse en chacune un caractère qui convienne aux diverses classes qu'elle peut comprendre (1). »

Des neuf ordres ainsi définis par Domat, le premier est le clergé. Il a pour caractère commun « la destination à quelques ministères ou fonctions ecclésiastiques. » On y distingue les diverses classes « des prélats, pasteurs, autres qui sont dans les ordres sacrez, chanoines des églises cathédrales et collégiales, etc. »

Diverses classes (mais ce ne sont guère que des grades) : « généraux d'armée, maréchaux de France, colonels, capitaines, et autres officiers, et soldats, etc. » composent ensemble le deuxième ordre, qui est celui de « la profession des armes. » Domat ne dit pas de la « noblesse, » et ce qui sans doute le détourne » de le dire, c'est qu'il pense, lui, homme de palais, à la noblesse de robe.

Les troisième, quatrième, cinquième ordres sont le Conseil secret du prince, l'administration de la justice, l'administration des finances; dans le troisième, les ministres, secrétaires d'État, et autres à qui le prince distribue ces fonctions, soit en titre de charges, soit sous d'autres titres; dans le quatrième, le chancelier, les officiers du Conseil des parties, les diverses compagnies de justice supérieures et inférieures, les bailliages et sénéchaussées et autres officiers de juridictions royales, et aussi ceux des justices des seigneurs, pairies et autres; greffiers et autres officiers; avocats et procureurs (2) »; dans le cinquième, depuis « les premiers officiers qui ont la direction des

(1) Jean Domat, *Le Droit public*, ch. IX, section III, t. II, de l'édition de 1699.

(2) Dans un autre passage, Domat emploie l'expression : « officiers qui jugent seuls. » Ajouter « les fonctions de police. »

finances, receveurs généraux et particuliers, etc., jusqu'aux moindres fonctions. »

Pour ce qui concerne la justice, Domat est, au fond, travaillé du même souci que Loyseau touchant les qualités respectives de la robe longue et de la robe courte, et, pour nous en faire part, il use de cet artifice : « Le lecteur ne doit pas être surpris qu'on ait mis dans un même ordre le Conseil, les compagnies de justice, les autres juges, et encore ceux qui exercent d'autres fonctions que celles de juger, et qui sont nécessaires dans l'ordre de l'administration de la justice. Car il est vray que toutes les fonctions de ces diverses sortes d'officiers, et autres personnes, sont du même ordre qui regarde cette administration. Et la différence si grande entre ceux qui sont les premiers de cet ordre et ceux qui y sont dans le dernier rang n'empêche pas qu'ils ne soient tous dans ce même ordre, en prenant ce mot au sens qu'il doit avoir icy, pour les distinctions générales des conditions, de même que la différence entre un soldat et un prince du sang, ou un maréchal de France, n'empêche pas que le soldat ne soit de l'ordre de ceux qui portent l'épée. » La remarque n'a pas une plus longue portée, mais, comme signe d'un état d'opinion, elle n'est pas tout à fait négligeable, et, de toute façon, ne laisse pas d'être assez intéressante.

Le sixième ordre des professions comprend les sciences et les arts libéraux, étant formé de « ceux qui professent le droit canonique et le droit civil, » de « ceux qui professent la médecine et de ceux qui l'exercent, » de ceux qui enseignent et professent les arts libéraux; le septième est le commerce. Le « caractère commun » en est « de faire des provisions, soit par des ventes, des échanges ou autrement, de denrées ou marchandises pour les débiter; » mais il y a différentes sortes de marchands; il y a le commerce extérieur et le commerce intérieur; il y a « le gros » et « le détail. » Domat ajoute : « Il faut distinguer, par une autre vue, les différens corps de marchands par les différentes espèces de marchandises dont ils font commerce : libraires, drapiers, épiciers, marchands de grains, de vin, de bois, etc. » Et il s'explique, ou plutôt il se restreint : « Sans prétendre que le rang qu'on donne à leur nom fasse aucune conséquence pour leurs préséances, qui peuvent être différens en divers lieux. » (On sait, par la querelle des Six Corps et des marchands de vin, que ce n'est

pas là une phrase inutile, une vaine précaution oratoire.)

Avec le huitième ordre, qui est l'avant-dernier, nous arrivons aux arts mécaniques, aux métiers manuels. C'est l'ordre « des arts et métiers, » créés pour les divers usages et des particuliers et du public. Comme caractère commun, ceux qui s'y livrent ont « la connaissance de l'art ou métier qu'ils professent, et l'industrie et l'expérience pour le pratiquer. Mais il faut distinguer dans cet ordre une infinité de différens arts pour divers usages : pharmacie, chirurgie, imprimerie, architecture et charpente (qu'il est assez curieux de rencontrer ainsi rapprochés, et quelques-uns à cette place)... Et la multitude infinie des autres différens besoins rend nécessaire à proportion l'usage des arts de diverses sortes, tailleurs d'habits, chapeliers, cordonniers, menuisiers, serruriers, boulangers et autres; ce qui les distingue et fait que, selon leurs usages, ils sont plus ou moins nécessaires, plus ou moins honnêtes. » Car la base, le *criterium* de tout ce classement des professions par Jean Domat, c'est « l'ordre même des besoins de la société (1). »

Et c'est ce qui l'embarrasse bien quand il est obligé de donner le neuvième rang dans l'État, — le huitième des ordres laïques et le dernier, en somme, — à l'ordre de l'agriculture, « quoyque le premier en nécessité pour la vie de l'homme. » Il y faut distinguer d'abord l'agriculture elle-même et le soin des bestiaux; puis distinguer encore « les jardiniers, laboureurs à

(1) Rapprochez cet autre passage (*Le Droit public*, livre I, titre XIII) : « On ne doit pas entrer ici dans le détail des distinctions, des différentes sortes d'arts et de métiers qu'on pourrait distinguer par diverses vues, comme de ceux qui travaillent aux choses nécessaires pour la vie, pour la santé, pour le vêtement, pour l'habitation de ceux qui travaillent pour d'autres sortes de nécessitez ou commoditez, soit pour le divertissement, comme les faiseurs d'instrumens de musique, ou pour des meubles de diverses sortes, ceux dont les travaux sont pour l'usage de la guerre, des armes, de l'artillerie, ou pour l'usage de la navigation. Ceux qui sont distinguez par le prix des matières qu'ils mettent en ouvrage, or, argent, pierreries, et autres matières précieuses ; ceux qui sont d'une plus grande étendue d'ouvrages, comme les charpentiers, les maçons, les taillandiers, les serruriers, et ceux qui ont leurs matières et leurs ouvrages plus bornés, comme les chapeliers, les gantiers, les cordonniers, et autres.

« Il faut encore distinguer par une autre vue de certains arts qui renferment comme deux sortes de professions : l'une de ceux qui joignent à l'industrie de la main l'art d'inventer des ouvrages exquis en leur genre ; et l'autre, de ceux qui, avec peu ou point d'invention, travaillent sur ce que les autres ont inventé, et on donne le même nom aux moindres copistes : et il en est de même dans la sculpture, dans l'architecture, dans les mécaniques. Mais il y a une différence infinie entre ces grands inventeurs et les autres, dans ces sortes d'arts. Car ceux-cy sont peu distinguez de plusieurs artisans ; et les autres ont un mérite singulier, qui même en met quelques-uns au nombre des hommes illustres, selon qu'ils excellent. »

la charrue, vignerons, bergers et autres; » et aussi, « parmy tous ceux-là, distinguer ceux qui travaillent pour eux-mêmes, soit dans leurs héritages propres ou dans ceux des autres, et les mercenaires qui passent et gagnent leur vie à travailler pour d'autres. » Le regret de Loyseau, son scrupule de ne pouvoir pas faire passer l'agriculture en meilleure place, Domat le partage donc. « Ce sont, écrit-il, les professions les plus naturelles et qui, pour cette raison, ont fait dans les premiers temps l'occupation des personnes même du premier rang entre ceux que Dieu élevoit à sa connoissance et à son culte. » Le commandement de « gagner son pain à la sueur de son visage » a été donné à tout fils d'Adam. « Personne n'accomplit plus à la lettre cet ordre divin que les pasteurs et les laboureurs; mais, comme ce travail est fort pénible, et qu'il occupe la plus grande partie des hommes, et les éloigne même plus qu'aucun autre de l'usage des rangs et des préséances, on place ceux qui l'exercent dans le dernier rang. » Le dernier, en effet, puisque, pour Domat, il n'est plus question des mendians, dont il ne saurait faire un ordre « selon l'ordre des besoins de la société, » et que la société, la chose est claire, n'a pas besoin des mendians, mais ne les porte que comme une plaie.

Un siècle encore, au moins trois quarts de siècle: Montesquieu et Voltaire, l'Encyclopédie, Jean-Jacques, les philosophes et les économistes. La hiérarchie sociale est demeurée si solide, malgré tous les coups et toutes les secousses, qu'il y a, par rapport aux conditions et aux professions, une échelle non seulement des dignités, mais des injures. C'est le sentiment de cette forte hiérarchie qui inspire à M. F. Dareau, avocat au Parlement et au présidial de la Marche, à Guéret, le traité où il disserte doctement et subtilement d'une si belle matière. Et naturellement, il met à part, au-dessus de tout, les offenses à la divinité et au souverain, presque sur la même ligne. Puis viennent les injures entre particuliers, avec une distinction fondamentale: d'un côté, les ecclésiastiques, et de l'autre, les gens du monde. Comme gens du monde, il range dans une seule section, la deuxième, mais chaque groupe sous un « paragraphe spécial, » les gentilshommes, les gens de guerre et les gens de robe. Les magistrats et officiers de justice forment, à l'exclusion de tous autres, la troisième section. Dans la quatrième s'entassent, — mais il y a entre celle-ci et la précédente

un espace, — les avocats, procureurs, greffiers, commissaires, huissiers. Les commis et employés des fermes sont relégués dans la cinquième section, qui clôt la liste des offices ou fonctions. En suite de quoi, ce sont les arts, arts libéraux et arts mécaniques. Les gens de lettres, en premier lieu, qui gardent leur rang privilégié (on ne comprendrait du reste pas qu'ils le perdissent après une période où leur influence s'est affirmée plus grande qu'elle n'avait jamais été, grande au point de devenir prédominante); puis quelque chose de nouveau, — et de mal défini ou même de tout à fait indéfini : — « les citoyens distingués, » mais dont on peut croire que c'est la compagnie des « honnêtes gens » grossie de tout ce qui a, outre la culture et la politesse, quelque mérite personnel en quelque art que ce soit, fût-ce mécanique; et puis, menu fretin, qui ne tire guère à conséquence, « ceux qu'on appelle simples bourgeois; » enfin, « gens du peuple, » entre lesquels et envers lesquels c'est à peine s'il existe des injures, prévues et réprimées par la jurisprudence du Petit Criminel. Or, on est prié de se souvenir que nous sommes arrivés en 1777, à douze ans de la Révolution.

II

Qu'on n'aille pas dire que ce n'est là qu'une sorte de décret de messidor avant le décret de messidor, et que rien n'autorise à guinder en affaire d'État une simple affaire de protocole. Sans doute Jean Domat ne néglige pas du tout les questions de préséance : il les pose formellement, et il les expose si longuement qu'on l'en croirait fort entêté. L'est-il autant qu'il en a l'air ; ou, tout à l'opposé, en divisant l'ordre en classes, la classe en conditions et professions, et en subdivisant encore la profession elle-même, ne vise-t-il pas à affaiblir, à user, à percer les parois sociales, qu'il fendille et qu'il exfolie? Ce bon juriste serait-il un précurseur? Quelques-uns le pensent, je ne sais, et ce n'est pas l'occasion d'en disputer. Mais, pour Domat, la hiérarchie des professions est tout de même autre chose que le droit de marcher un peu devant ou un peu derrière dans la procession sociale, et la différence des honneurs rendus correspond bien à une différence d'honneur incorporé : « Il faut commencer, déclare-t-il, par comparer l'ordre ou la classe de chacun

à l'ordre ou la classe de l'autre, et considérer, en chaque ordre et en chaque classe, ce qui peut s'y trouver d'honneur, de dignité, d'autorité, de nécessité ou d'utilité, et surtout ce qui peut faire quelque distinction d'honneur. Car il y a, dans les professions mêmes du commerce et celles des arts, une espèce d'honneur qui en met les unes au-dessus des autres (1). »

Sur ce point, Jean Domat n'est pas d'un autre avis que les Six Corps, — drapiers, épiciers, bouchers, orfèvres, merciers, pelletiers, — lorsqu'ils repoussent, comme on l'a vu (2), la prétention des marchands de vin à leur être adjoints en septième. Il est et il subsiste « une distinction que l'autorité souveraine a jugé à propos de faire parmi les membres qui composent le commerce. » Que les marchands de vin, « sortant de leurs antres, » et « exhaussés sur une futaille qui leur sert de piédestal, » veuillent effacer cette distinction, c'est « un écart, » c'est « l'oubli d'eux-mêmes, » c'est « la démangeaison d'une ambition démesurée, » c'est « une chimère, » c'est « une erreur dont il est nécessaire de les guérir. » On ne doit pas (et qui ne le doit pas? l'autorité souveraine, apparemment) les laisser publier qu'ils ont conservé une égalité entre les membres de leur communauté et les membres des Six-Corps. Entre les membres de cette communauté et les membres des Six-Corps, entre les membres de cette profession et ceux des six autres professions, et ceux d'autres professions encore, on « distingue » bel et bien, suivant le mot de Domat, non seulement des rangs, mais « des classes, » sinon « des ordres. »

Qu'on ne dise pas non plus qu'il ne s'agit, soit pour Loyseau, soit pour Domat, que de classer les diverses professions par degrés de valeur sociale, en les considérant, s'il est permis de s'exprimer ainsi, du point de vue moral, à la manière de ce que devait entreprendre de nos jours un Frédéric Le Play, quand il les recommandait à l'estime publique d'après « la force de résistance que chacune oppose, par sa vertu propre, à la corruption des individus (3). » Certes, Jean Domat n'ignore point

(1) Jean Domat, ouvr. cité, section I[re], titre II.

(2) Voyez la *Revue* du 1[er] novembre 1909. — Cf. Antoine Furetière, *Le Roman bourgeois* (1666), édition de François Tulou, p. 56, Garnier frères : «... Premièrement, des six corps des marchands on tireroit des procureurs de modes, qui en inventent tous les jours de nouvelles pour avoir du débit ; du corps des tailleurs on tireroit des auditeurs de modes, etc. »

(3) *La Réforme sociale en France déduite de l'observation comparée des peuples européens*, 3[e] édition, 1867, t. II, parag. 34 à 40. Le Play énumère succes-

qu'il est « des qualitez qui sont intérieures dans l'esprit et dans le cœur, et qui (puisque tout est distinction) distinguent les personnes selon qu'elles ont plus ou moins d'intelligence et plus ou moins de courage et de vertu ou de probité, » s'il en est aussi d'extérieures « et qui ne résident ni dans l'esprit ni dans le cœur, comme l'âge, la naissance, le nombre d'enfans et autres semblables. » Domat a de trop près approché Pascal pour ne pas savoir ou pour pouvoir oublier qu'il y a dans le monde, à côté des « grandeurs d'établissement, » des « grandeurs naturelles. » Il est le premier à les reconnaître, et à leur rendre les « respects naturels » qui leur sont dus, qui ne sont dus qu'à elles, et qui, tout justement, « consistent dans l'estime. » — « Il n'est pas nécessaire, écrivait son illustre ami, il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime; mais il est nécessaire que je vous salue (1). » Les qualités intérieures servent, dans chaque ordre ou dans chaque classe, à distinguer entre les personnes, mais ce sont les qualités extérieures qui, dans la nation, servent à distinguer entre les ordres et les classes; les « grandeurs naturelles » sont d'ordre moral, mais les « grandeurs d'établissement » sont d'ordre social, et par conséquent les « respects naturels » sont du domaine de la conscience et affaire privée, mais les « respects d'établissement » touchent aux institutions publiques et sont positivement affaire d'État.

III

A propos de Domat, citer Pascal, ce n'est pas simplement parler de l'ami à propos de l'ami, c'est passer des juristes aux philosophes, et il faut bien ici passer des uns aux autres. Si

sivement l'agriculture, l'art des forêts, l'art des mines, l'industrie manufacturière, le commerce, l'épargne et le crédit, les carrières coloniales, les professions libérales, d'abord celles qui « établissent la transition des arts usuels aux arts libéraux, » ingénieurs et architectes, et puis les hommes de guerre, les personnes vouées aux diverses catégories de l'enseignement, les savans voués à la culture des sciences exactes ou à l'observation du monde physique, les hommes de lettres et les artistes, les avocats et les médecins, les magistrats, les prêtres, les hommes d'État et les fonctionnaires civils, enfin, « car ils offrent au plus haut degré ces termes extrêmes d'élévation et d'abaissement qui sont le caractère commun des professions libérales. » On voit que ce classement diffère beaucoup de celui de Loyseau et de celui de Domat.

(1) Pascal, *Deuxième discours sur la condition des grands.*

Jean Domat, comme Charles Loyseau, et comme les juristes en général, quoique peut-être le plus libre de tous, n'a guère eu de curiosités ou de hardiesses d'avenir; s'il a surtout décrit la société où il a vécu, la société française du XVIIe siècle, organisée, hiérarchisée « par ordres et par classes de professions; » s'il s'est appliqué prudemment à constater la société présente; les philosophes, qui ne connaissent de lois que celles de la raison, et qui observent, à travers les temps, l'enchaînement des faits, le jeu des effets et des causes, déliés de ces habitudes, sont affranchis de ces timidités. De dessein arrêté ou non, directement ou indirectement, même quand ils ne le veulent pas et même quand ils s'en défendent, ils élaborent en esprit et préparent par l'idée la cité future.

On en étonnerait beaucoup, et l'on n'eût sans doute pas moins étonné Pascal lui-même, en découvrant dans Blaise Pascal un révolutionnaire. Mais c'est pourtant la vérité qu'il s'élève par endroits, dans ce livre où tout se trouve, qui n'est pas un livre, et qui est un monde, c'est parfaitement la vérité, qu'il court sur cet abîme des souffles de révolution. Non pas seulement dans les trois *Discours sur la condition des grands*, mais en vingt passages des *Pensées;* et non pas précisément dans telle ou telle phrase détachée et elle-même « frappée » en maxime pour *frapper*, comme : « *Mien*, *tien;* — ce chien est à moi, disoient ces pauvres enfans; c'est là ma place au soleil. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre; » ou comme : « L'égalité des biens est juste, mais, ne pouvant faire qu'il soit forcé d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force. » Il y a plus : et ce qu'il y a de plus touche de tout près et tient à notre sujet.

Pour les juristes, pour Loyseau, pour Domat, les ordres par eux définis constituaient l'ordre : et l'ordre était que ce qui, étant établi, était sûr, incontesté, nécessaire. Grandeurs d'établissement ou grandeurs naturelles, respects naturels ou respects d'établissement, force ou justice, ils ne leur demandaient pas leurs titres : ils ne connaissaient que des grandeurs, des respects, des droits, des ordres, dont l'ensemble était l'ordre. Pour Blaise Pascal encore, il existait cet ordre, qu'il valait mieux ne point ébranler; mais il l'examinait, il le discutait; il contestait l'incontesté, mettait en doute ce qui paraissait sûr, réduisait le nécessaire à rien, à la coutume consacrant le hasard. C'est le

fond de sa thèse, car il s'attache à ce point avec obstination et le pose vraiment en thèse : le hasard fait la coutume, et la coutume, en devenant la loi, fait l'ordre. Mais pourquoi cet ordre, et non pas un autre? Pourquoi cette loi, cette coutume, et non pas d'autres ? — Parce que ce hasard, et non pas un autre.

Il en est ou plutôt il devrait en être de quiconque parmi les hommes est dit et se dit grand comme de ce naufragé que des insulaires avaient fait roi, parce qu'il ressemblait à leur prince perdu. Mais lui, « comme il ne pouvoit oublier sa condition naturelle, il songeoit, en même temps qu'il recevoit ces respects, qu'il n'étoit pas ce roi que le peuple cherchoit, et que ce royaume ne lui appartenoit pas. » Il savait trop que « ce n'étoit que le hasard qui l'avoit mis en la place où il étoit. » — De même vous, qu'on appelle un grand, « ne vous imaginez pas que ce soit par un moindre hasard que vous possédez les richesses dont vous vous trouvez maître... Vous n'y avez aucun droit de vous-même et par votre nature, non plus que lui ; et non seulement vous ne vous trouvez fils d'un duc, mais vous ne vous trouvez au monde que par une infinité de hasards. » Le hasard, d'ailleurs, eût pu vous mettre au monde, et vous faire le fils d'un duc, sans que vous soyez davantage, par droit et par nature, le maître de ces richesses. « Vous imaginez-vous aussi que ce soit par quelque voie naturelle que ces biens ont passé de vos ancêtres à vous ? Cela n'est pas véritable. Cet ordre n'est fondé que sur la seule volonté des législateurs qui ont pu avoir de bonnes raisons, mais dont aucune n'est prise d'un droit naturel que vous ayez sur ces choses. S'il leur avoit plu d'ordonner que ces biens, après avoir été possédés par les pères durant leur vie, retourneroient à la république après leur mort, vous n'auriez aucun sujet de vous en plaindre. Ainsi tout le titre par lequel vous possédez votre bien n'est pas un titre de nature, mais d'un établissement humain. Un autre tour d'imagination dans ceux qui ont fait les lois vous auroit rendu pauvre ; et ce n'est que cette rencontre du hasard qui vous a fait naître avec la fantaisie des lois favorable à votre égard, qui vous met en possession de tous ces biens (1). »

Le même hasard, la même fantaisie du législateur, a fait pour les rangs ce qu'il a fait pour la distribution et la transmis-

(1) *Premier discours sur la condition des Grands.*

sion des richesses. « Les grandeurs d'établissement dépendent de la volonté des hommes qui ont cru avec raison devoir honorer certains états et y attacher certains respects. Les dignités et la noblesse sont de ce genre. En un pays on honore les nobles, en l'autre les roturiers; en celui-ci les aînés, en cet autre les cadets. Pourquoi cela? Parce qu'il a plu aux hommes (1). »

Et pour les professions, pour les métiers, comme pour les biens et pour les rangs, c'est le hasard, fixé par la coutume, qui a tout fait. « La chose la plus importante de toute la vie, c'est le choix du métier; le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, soldats, couvreurs, dit-on, et en parlant des soldats: Ils sont bien fous, dit-on. Et les autres, au contraire : Il n'y a rien de grand que la guerre, le reste des hommes sont des coquins. A force d'ouïr louer en l'enfance ces métiers et mépriser tous les autres, on choisit... Tant est grande la force de la coutume que, de ceux que la nature n'a faits qu'hommes, on fait toutes les conditions des hommes, car des pays sont tous de maçons, d'autres tous de soldats, etc. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est la coutume qui fait donc cela, car elle contraint la nature. » S'il y a des exceptions, c'est que « quelquefois la nature la surmonte et retient l'homme dans son instinct, malgré toute coutume bonne ou mauvaise (2). »

Sous cette souveraineté du hasard et de la coutume, le malheur est que, par « la témérité du hasard qui a semé les lois humaines, » il ne s'en rencontre pas une qui soit universelle; « mais la plaisanterie est telle que le caprice des hommes s'est si bien diversifié, qu'il n'y en a point (3). » « On ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent; le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière

(1) *Deuxième discours sur la condition des Grands.*

(2) *Pensées*, article IV, pensée II. A la suite vient une phrase très obscure : « Hommes naturellement couvreurs, et de toutes vocations, hormis en chambre. » — Cf. article XI, pensée IV : « La coutume fait nos preuves les plus fortes et les plus crues... C'est elle qui fait tant de chrétiens, c'est elle qui fait les Turcs, les païens, les métiers, les soldats. »

(3) *Ibid.*, pensée IV.

borne! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà (1). »

Ainsi vérité, justice, telles que les conçoivent et peuvent les pratiquer ou les réaliser les hommes, et toute la société même, ne sont que le capricieux produit de la coutume et du hasard. Où est donc le fondement de l'ordre et qu'est-ce donc que « l'essence de la justice? » — Est-ce « l'autorité du législateur? » Est-ce le bon plaisir, « la commodité du souverain? » N'est-ce pas, plus certainement, « la coutume présente? » Quoi qu'il en soit, « rien n'est juste de soi; tout branle avec le temps. La coutume fait toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue... Qui la ramène à son principe l'anéantit (2). »

Tout de suite Pascal devine le danger, et l'on dirait qu'il recule devant la fosse qu'il creuse. « L'art de fronder et bouleverser les États est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source pour marquer leur défaut de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'État, qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre; rien ne sera juste à cette balance (3). » Qu'on ne joue pas à ce jeu-là. Il est vrai: « la coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume, et non parce qu'elle soit raisonnable ou juste; mais le peuple la suit, par cette seule raison qu'il la croit juste; sinon, il ne la suivroit plus, quoiqu'elle fût coutume (4). » Il est donc « dangereux de dire au peuple que les lois ne sont pas justes, car il n'obéit qu'à cause qu'il les croit justes. C'est pourquoi il lui faut dire en même temps qu'il y faut obéir, parce qu'elles sont lois, comme il faut obéir aux supérieurs, non parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont supérieurs. » S'il se pouvait qu'on lui fît entendre cela, et « ce que c'est proprement que la définition de la justice, » qu'il n'y a aucune loi ou coutume « vraie et juste à introduire, que nous n'y connaissons rien, et qu'ainsi il faut seulement suivre les reçues, » « voilà toute sédition prévenue (5). » Mais cela se peut-il? Prenons garde: « le peuple prête aisément l'oreille à ces discours, il secoue le joug dès qu'il le reconnaît... Il ne faut pas qu'il sente la vérité de l'usurpation; elle a été introduite

(1) *Pensées*, art. IV, pensée IV.
(2) *Ibid.*, *ibid.*
(3) *Ibid.*, *ibid.*
(4) *Ibid.*, *ibid.*, pensée VI.
(5) *Ibid.*, *ibid.*

autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable ; il faut la faire regarder comme authentique, éternelle et en cacher le commencement, si on ne veut qu'elle prenne bientôt fin (1). »

Pascal, qui vient de saper les colonnes, ne se propose pas cependant de renverser le temple : sa thèse, révolutionnaire en son fond, est d'intention conservatrice ; aussi ne tient-il pas au peuple ces discours subversifs, et ce n'est pas à lui qu'il s'adresse, n'espérant pas « s'en faire entendre ; » mais d'autres, après Pascal, les lui tiendront, et le peuple y prêtera aisément l'oreille. D'autres lui répéteront, dans une autre intention, et avec toutes les conséquences, que « comme les duchés et les royautés et magistratures sont réels et nécessaires, à cause de ce que la force règle tout, il y en a partout et toujours ; mais parce que ce n'est que la fantaisie qui fait qu'un tel ou un tel le soit, cela n'est pas constant, cela est sujet à varier (2). » D'autres reprendront amèrement : « Dans la lettre de l'Injustice, peut venir la plaisanterie des aînés qui ont tout. Mon ami, vous êtes né de ce côté de la montagne, il est donc juste que votre aîné ait tout (3) ; » ou bien : « Il est vrai qu'il faut honorer les gentilshommes, mais non pas parce que la naissance est un avantage effectif (4) ; » ou enfin : « Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur plutôt que par les qualités intérieures ! Qui passera de nous deux ? qui cédera la place à l'autre ? Le moins habile ? mais je suis aussi habile que lui (5). » Tous ces autres, chacun pour sa part, détendront par là « les cordes qui attachent le respect des uns envers les autres, » ces « cordes de nécessité, » qui néanmoins ne sont que « cordes d'imagination (6). » Par là, en attendant, se glisse dans Pascal, malgré lui, un souffle révolutionnaire, et l'on s'aperçoit, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, que le XVIIe siècle n'est pas très loin du XVIIIe.

Ce ne serait pas assez de le dire à cause du sens profond de l'égalité qui se révèle : à la hauteur où Pascal s'est placé, tous les hommes, grands ou petits, sont l'homme ; et toutes leurs grandeurs, comme toutes leurs misères, ne sont que la com-

(1) *Pensées*, article IV, pensée IV.
(2) *Ibid.*, art. VII, pensée XII.
(3) *Ibid.*, art. XXVI, pensée CXI.
(4) *Ibid.*, art. VI, pensée II.
(5) *Ibid.*, pensée VI.
(6) *Ibid.*, art. VII, pensée IX.

mune humanité. Au surplus, le sens de l'égalité, c'est chez nous le filon qui ne s'est jamais tout à fait perdu, c'est la vieille veine française. Mais je répète qu'ici il y a quelque chose de plus, et quelque chose qui se rapporte exactement à la hiérarchie des conditions ou des professions. Quelque chose de plus encore, et qui annonce « la réhabilitation des arts mécaniques. » Entre eux et les arts proprement dits, les beaux-arts, les lettres, les sciences, la distance, suivant Pascal, n'est point telle qu'on se complaisait trop à le croire : « Pour vous parler franchement de la géométrie, écrit-il à Fermat le 10 août 1660, je la trouve le plus haut exercice de l'esprit; mais en même temps je la connais pour si inutile, que je fais peu de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un habile artisan. » Certes, il se peut que Pascal, dans son tourment d'humilité, ait en vue d'abaisser la géométrie plutôt que de relever les métiers. Mais il les relève par là même qu'il en proclame l'utilité, et que c'est l'utile qu'il prend pour règle et pour mesure : « L'homme est plein de besoins : il n'aime que ceux qui peuvent les remplir tous. C'est un bon mathématicien, dira-t-on. Mais je n'ai que faire de mathématiques : il me prendrait pour une proposition. C'est un bon guerrier; il me prendrait pour une place assiégée. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous mes besoins généralement (1). »

Or, ces choses que dit Pascal, s'il est tout seul à les dire de ce ton et avec cet accent, La Bruyère, vers le même temps ou un peu plus tard, les dira, lui aussi, à sa manière, avec moins d'originalité, moins d'âpreté, moins de vigueur, et avec plus de recherche. En lui aussi, dans sa chambre chez les princes, a soufflé comme un esprit révolutionnaire. Qu'on ne nous récite pas une fois de plus le morceau dont trop de niais ont abusé: « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, etc. » Mais on n'a que l'embarras du choix, aux divers chapitres *Des Esprits forts*, *des Grands*, *de la Ville*, *du Mérite personnel*, *des Biens de fortune*, entre des textes plus significatifs, ou qui du moins offrent plus d'intérêt pour nous. Lui aussi, La Bruyère, maudit et condamne les extrémités de la fortune et de l'infortune qui, au hasard, comblent ou accablent les hommes; il condamne, tout en respectant l'ordre établi, les « grandeurs

(1) *Vie de B. Pascal*, écrite par Mme Périer, sa sœur. Classiques français, collection du Prince impérial (note), t. I, p. 26, et *Pensées*, art. VIII, pensée IV, I, 213.

d'établissement, » en convenant qu'une certaine inégalité dans les conditions est, en quelque sorte, de plan providentiel, et en regrettant presque que, peu à peu, par des changemens de classe, des enrichissemens et des anoblissemens, des ascensions et des descentes, les degrés s'aplanissent et les distinctions s'effacent : « Mettez l'autorité, les plaisirs et l'oisiveté d'un côté ; la dépendance, les soins et la misère de l'autre ; ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu. » Voilà le premier cri, jailli du cœur; et le voici maintenant un peu assourdi : « Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine : une trop grande disproportion et telle qu'elle se remarque parmi les hommes est leur ouvrage ou la loi des plus forts. Les extrémités sont vicieuses et partent de l'homme; toute compensation est juste et vient de Dieu (1). » Car il y a des compensations : « On demande si, en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarquerait pas un mélange ou une espèce de compensation de bien et de mal qui établiroit entre elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'une ne seroit guère plus désirable que l'autre. Celui qui est puissant, riche, et à qui il ne manque rien, peut former cette question; mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide. Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des différentes conditions, et qui y demeure, jusqu'à ce que la misère l'en ait ôté (2). »

Était-il si intolérable qu'il y eût jadis des « respects d'établissement » qui empêchaient « qu'on ne prît la femme du partisan pour celle du magistrat, et le roturier ou le simple valet pour le gentilhomme ? » Mais le siècle en a tant vu de gens qui avaient fait dans leur jeunesse l'apprentissage d'un certain métier pour en exercer un autre, et fort différent, le reste de leur vie ; de financiers qui n'ont pas manqué leur coup, qui ont réussi, qui par conséquent ne sont plus « des bourgeois, » des hommes de rien, des malotrus, et à qui les courtisans ont demandé leurs filles ; de familles « dont on ne parloit point il y a cent ans, qui n'étoient point, » et « en faveur de qui le ciel tout d'un coup s'est ouvert ; » il en a tant vu de *Sosies* et de *maris*

(1) *Caractères*. — Des Esprits forts.
(2) *Ibid*. — Des Grands.

d'Arfure, de *Champagnes* et de *Sylvains*, de *Dorus* et de *Crésus* (1), qu'il est de par le monde beaucoup de vanités et de mépris ridicules : « On s'élève à la ville dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres; on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui produit le lin, et le blé froment d'avec les seigles, et l'un ou l'autre d'avec le méteil : on se contente de se nourrir et de s'habiller. Ne parlez à un grand nombre de bourgeois ni de guérets, ni de baliveaux, ni de provins, ni de regains, si vous voulez être entendu; ces termes, pour eux, ne sont pas français. Parlez aux uns d'aunage, de tarif ou de sou pour livre, et aux autres de voie d'appel, de requête civile, d'appointement, d'évocation... Leur ignorance souvent est volontaire, et fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession et pour leurs talens. Il n'y a si vil praticien qui, au fond de son étude sombre et enfumée, et l'esprit occupé d'une plus noire chicane, ne se préfère au laboureur, qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos, et qui fait de riches moissons; et s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des patriarches, de leur vie champêtre et de leur économie, il s'étonne qu'on ait pu vivre en de tels temps, où il n'y avoit encore ni offices, ni commissions, ni présidens, ni procureurs; il ne comprend pas qu'on ait jamais pu se passer du greffe, du parquet et de la buvette (2). »

Mais vainement cette bourgeoisie de palais ou de bureau se fera, par son dédain, le dernier refuge de la hiérarchie des professions; elle lui portera un jour, par son envie, le coup mortel, et tous les jours elle l'entame, en usurpant les marques, en embrouillant les signes. C'en sera bientôt fait des ordres de Loyseau et de Domat, des « respects d'établissement » de Pascal, des « distinctions extérieures » de La Bruyère. La « force » des uns ne s'emploiera plus ou ne suffira plus à défendre « la grimace » des autres (3). Avec les ordres, et avec les respects d'établissement, l'ordre établi s'écroulera. Adieu, les « robes rouges et les hermines dont nos magistrats s'emmaillottent en chats fourrés ; » adieu, tout à fait, pour un certain temps ; et quand ils les reprendront, après la Révolution, elles seront, sur leurs épaules, presque comme un travestissement ou une fri-

(1) *Caractères*. — Des biens de fortune.
(2) *Ibid*. — De la Ville.
(3) Pascal, *Pensées*, article XXVI.

perie, elles y pendront, pour ainsi dire, vides de tous les « respects » anciens ; adieu « les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste, qui leur était fort nécessaire ; » quand ils y rentreront, quand ils les retrouveront, quand ils les restaureront, ils auront toujours l'air de ne pas se sentir chez eux et de n'être là qu'en passans ou en intrus ; adieu « les soutanes et les mules » des médecins, « les bonnets carrés des docteurs et leurs robes trop amples de quatre parties » par quoi ils « dupaient le monde (1). » Et le monde peut-être sera encore et toujours dupé, mais ce ne sera point par les mêmes gens, et il y faudra de nouvelles façons, parce que ce ne sera plus le même monde et qu'il y faudra tant bien que mal rétablir un nouvel ordre, — l'ordre sans les ordres, — lequel ne sera pas très facile à construire.

IV

La « réhabilitation des arts mécaniques » sera l'œuvre surtout des encyclopédistes ; mais, à cet égard encore, on peut dire qu'ils procèdent directement de François Bacon. Avant La Bruyère, en effet, avant Pascal, avant Domat, vers le même temps que Charles Loyseau, en 1620, il donnait au public l'essai qui porte pour titre : *Parasceve ad historiam naturalem et experimentalem* (2), où il distingue bien entre : 1° « les arts qui découvrent *(exhibent)*, altèrent ou préparent les corps naturels et les matériaux des choses, » — traduction littérale, — tels que l'agriculture, la cuisine, la chimie, la teinture, les ouvrages du verre, de l'émail, du sucre, de la poudre à feu, des feux d'artifice, du papier ; et 2° « les arts qui consistent principalement dans un mouvement subtil des mains et des instrumens, comme le tissage, la forge *(fabrilis)* et, sous le même nom, je pense, le bâtiment, en général ; comme l'architecture, les ouvrages des meuniers, des horlogers, etc. ; » mais où il honore également tous ceux de ces arts « qui se rapportent et sont susceptibles de servir à l'institution de la philosophie, » en tant précisément

(1) *Pensées*, article XXVI.

(2) Ce devait être le plan et comme l'ébauche de la troisième partie projetée de l'*Instauratio magna* : « III. Phénomènes de l'univers (*Phenomena universi*) ou « Histoire naturelle et expérimentale propre à servir de base à la philosophie. » In-folio, *apud Joannem Billium*, 1620.

qu'ils s'y rapportent et peuvent devenir matière de philosophie.

Bacon revient du reste sur ce sujet, en poussant l'analyse beaucoup plus à fond, dans le *Catalogus historiarum particularium* qui forme une sorte d'appendice au grand traité inachevé de l'*Instauratio magna* (même date, 1620). Il n'y emploie pas moins de quarante-huit articles à dresser la liste, à ordonner la série des arts, depuis la cuisine à laquelle, il garde une place de prédilection, jusqu'aux machines de divers genres, sans parler des arts auxiliaires — *artium subservientium* — et des procédés ou « expérimens » vulgaires qui ne se sont pas condensés en un art, *quæ non coaluerunt in artem*. Dans ce grand traité lui-même, dans la *Grande Instauration*, notamment dans la première partie, *De la dignité et de l'accroissement des sciences*, au livre cinquième, et dès la préface, dès la « distribution de l'ouvrage, » il s'exprime sur les arts mécaniques en termes qui prouvent que l'on est déjà très loin, ou du moins que, pour sa part, il est déjà très loin de l'antique mépris : « L'histoire que nous projetons, dit-il, n'est pas seulement celle de la nature, libre, dégagée de tout lien, et telle qu'elle est lorsqu'elle coule d'elle-même et exécute son œuvre sans obstacle ; telle qu'est l'histoire des corps célestes, des météores, de la terre et de la mer, des minéraux, des plantes, des animaux ; mais c'est plutôt l'histoire de la nature liée et tourmentée, c'est-à-dire de la nature telle qu'elle se présente, lorsque, par le moyen de l'art et par le ministère de l'homme, elle est chassée de son état, pressée et comme forgée. C'est pourquoi nous faisons entrer dans notre histoire toutes les expériences des arts mécaniques, toutes celles dont se compose la partie active des arts libéraux ; enfin toutes celles d'où résultent une infinité de pratiques qui ne forment pas encore proprement un corps d'art, et cela autant que la recherche nous a été possible et que ces expériences vont à notre but. Il y a plus, s'il faut tout dire ; peu touché de l'orgueil de certaines gens et peu séduit par les belles apparences, nous nous occupons plus spécialement de cette partie, et nous en attendons plus de secours que de celle dont nous parlions d'abord, attendu que la nature se décèle mieux par les tourmens que l'art lui fait subir, que lorsqu'elle est abandonnée à elle-même et laissée dans toute sa liberté (1). »

(1) Œuvres de Bacon, traduction revue, corrigée et précédée d'une introduc-

Certes, on a le droit de trouver tout cela un peu métaphorique, un peu vague et un peu obscur ; on ne saurait douter toutefois de la haute estime que François Bacon professe pour les arts mécaniques, « lesquels, comme s'ils étaient pénétrés d'un certain esprit vivifiant, croissent et se perfectionnent de jour en jour ; assez grossiers et presque onéreux, presque informes dans les premiers inventeurs, puis enrichis par degrés de nouveaux moyens et de nouvelles facilités, et cela au point qu'on voit les désirs même languir ou changer d'objet plus promptement que ces arts n'arrivent à leur perfection ou à leur plus haut période (1). »

Cette progressivité, cette perfectibilité des arts mécaniques fait que, les rapportant à l'institution de la philosophie, et les jugeant de ce point de vue : « La philosophie, au contraire, et les sciences intellectuelles sont encensées et adorées, mais demeurent immobiles, » Bacon ne craint pas de les lui proposer pour objet : « La fin de la science que nous proposons n'est pas d'inventer des argumens, mais des arts ; non des choses conformes aux principes, mais les principes mêmes ; non des probabilités, mais des indications de procédés (2). » Ainsi les arts mécaniques prennent à ses yeux la plus éminente valeur ; néanmoins, répétons-le, il ne la leur reconnaît telle que d'un point de vue tout spécial, par rapport à la philosophie, comme matière de philosophie ; il les honore pour elle beaucoup plus que pour eux-mêmes (3) ; et c'est ce qui laisse la réhabilitation incomplète, quoique ce soit ce qui la commence. C'est pourquoi aussi, bien que François Bacon soit l'ancêtre direct des encyclopédistes, la réhabilitation des arts mécaniques n'eût été cependant qu'indirecte jusqu'à ce que les encyclopédistes soient venus, s'il n'y avait eu les économistes.

tion par M. F. Riaux, professeur de philosophie, Paris, Charpentier, 1843, t. Ier, *Distribution de l'ouvrage*, p. 23.

(1) *Ibid.*, *Préface ou Introduction à la Grande Restauration des sciences*, p. 6.

(2) *Ibid.*, *Distribution de l'ouvrage*, p. 17.

(3) « Parum enim nobis curæ est de artibus ipsis mechanicis, sed tantum de iis quæ afferunt ad instruendam Philosophiam. » *Catalogus historiarum particularum secundum capita*, in-f°, apud Joannem Billium, 1620. Cf. *Parasceve ad historiam naturalem :* « Quamobrem toto (quod aïunt) cœlo erraverit, si artium experimenta colliguntur, hujus rei solùm gratia, ut hoc modo artes singulæ perficiantur. Licet enim et hoc non prorsùs contemnamus in multis, tamen ea planè est mens nostra, ut omnium experimentorum mechanicorum rivuli in Philosophiæ pelagus undequâque fluant. »

L'un des premiers, Antoine de Montchrétien, honorera, lui, les arts mécaniques, les métiers, en eux-mêmes et pour eux-mêmes. Quand je dis : « les honorera, » je devrais dire : « les honore « ou déjà « les a honorés, » puisque le *Traité de l'Économie politique* (1615) est antérieur de cinq ans au grand ouvrage de Bacon. Et comme, plus tard, le juriste Domat, il tire leur noblesse d'abord de leur utilité (1) : « Vostre Estat, ose-t-il dire au Roi et à la Reine mère, est composé de trois principaux membres, l'ecclésiastique, le noble et le populaire... [Ce discours] concerne particulièrement le dernier, le plus négligeable en apparence, mais en effect fort considérable. Car c'est leur premier fondement, comme en la disposition du monde la terre tient lieu de piédestal et de centre aux trois autres élémens... Aussi pouvons-nous dire que, sans ce corps qui fait le gros de l'Estat, le reste ne saurait subsister longtemps sans retomber au meslange et brouillis de son premier chaos. »

C'est bien un ordre en face des deux autres, et le plus uni, et, pour toutes les raisons, le plus homogène des ordres : « Ce tiers ordre est composé de trois sortes d'hommes, laboureurs,

(1) Jean Domat, *Le Droit public*, livre Ier, titre XIII : « Toutes ces sortes de travaux, nécessaires dans l'état présent de la société des hommes, peuvent se réduire à deux espèces générales, qui comprennent tout ce qui peut occuper les personnes de l'un et de l'autre sexe.

« La *première*, à commencer par les premiers des besoins des hommes, est celle des *travaux des mains* qui produisent quelque ouvrage utile, soit pour la nourriture, le logement et le vêtement, ou pour toutes les autres sortes de besoins. Et c'est cette première espèce de travaux qui occupe ceux qu'on appelle artisans et gens de métier, et ceux qui travaillent à l'agriculture et au soin des bestiaux, laboureurs, pasteurs et autres qu'on distingue des artisans, quoyque ce soient en effet des espèces d'arts qu'ils exercent ; mais parce que les travaux de ces personnes ne produisent pas d'ouvrages des mains, comme sont les autres qui fabriquent des maisons, qui font des étoffes, et toutes les autres choses qui sont les différens ouvrages des arts, et d'une industrie qui ne s'acquiert que par une assez longue étude de plusieurs règles, et par une expérience d'assez longtemps, pour acquérir l'habitude d'exercer l'art, on ne met pas le travail des pasteurs et des laboureurs au nombre des arts.

« La *seconde* espèce est celle des *travaux d'esprit*...

« On peut juger, par cette nature du travail et par la loi qui l'impose à l'homme, que, de toutes les différentes conditions qui composent la société, il n'y en a point à qui l'observation de cette loy soit plus naturelle que celle des artisans, dont la profession expresse est l'application continuelle et pénible à quelque travail du corps, qui gagnent leur pain à la sueur de leur visage, au lieu que dans les autres conditions, l'occasion du travail est moins continuelle, et qu'il est plus facile et plus ordinaire de s'en détourner, de sorte que, par cette considération, et par celle de l'utilité des arts, ceux qui les exercent ont leur mérite dans la société, et doivent y être considérés comme des membres des plus nécessaires et des plus utiles. »

artisans et marchands. Ceux-cy s'entretiennent et incorporent aisément, comme symbolisans en mesme qualité et ressemblance de vie, de mœurs et d'humeurs, d'action et condition... Parmi ces trois sortes d'hommes se pratiquent les arts effectifs, que l'on appelle vulgairement méchaniques, ayant plus d'égard aux mains qui les exercent qu'à leur propre dignité. » Remarque curieuse: pour Montchrétien, ce n'est point le hasard, — ainsi que Pascal le croira encore trente ou quarante ans après, — qui décide et dispose des professions : « Pour nous qui sommes instruits en meilleure eschole (1), où nous apprenons du maistre et gouverneur de toutes choses comme toutes choses icy-bas et là-haut sont régies par la sagesse éternelle de Dieu, et qui réduisons tout à ce point comme la circonférence au centre, nous tenons pour résolu que ce n'est nullement par fortune que nous venons à notre profession, mais que d'une providence supérieure chacun reçoit sa tasche en ce travail public de la vie, auquel nous sommes sans exception nés et destinés, un seul et mesme esprit opérant toutes choses en tous. » Voilà qui met entre les conditions des hommes, si toutes sont l'humaine condition, plus d'égalité qu'il ne paraît, et la commune utilité de toutes les professions fait le reste : « Que l'on considère les arts libéraux et méchaniques où principalement sa lumière (celle de la Nature) esclatte en tant de rayons ; on les trouvera tellement nécessaires, utiles et plaisans, que celuy auquel on regardera le plus semblera le plus préférable ; et puis, descendant comme par degrez de l'un à l'autre, on jugera que difficilement se pourrait-on passer d'aucun, et que tous ensemble font cette merveilleuse chaîne d'or à plusieurs aneaux entrelassez, qui remue et attire à soy les choses d'icy-bas, aussi bien que celle que le poète Homère mettoit ès mains de son Jupiter. »

Montchrétien abonde en comparaisons; elles y passent toutes. Prenant pour ce qu'elle vaut « la physiologie de l'époque (2), » ne pourrait-on trouver ici l'ébauche d'une théorie « organique » ou « organiciste » de l'État, à moins qu'il n'y faille voir plus simplement une image vieille comme les littératures et peut-être comme le monde, l'apologue de Ménénius Agrippa?

(1) Que Platon et Aristote; mais ne s'étonnerait-on pas de ne pas les voir invoqués par un auteur de ce temps-là?

(2) Note de M. Th. Funck-Brentano

« Il y a un grand raport et bien fort estroite convenance entre les corps des Estats bien composés et les corps des animaux. Les animaux se gouvernent par trois facultez plus différentes que diverses, que les médecins appellent âmes. Le premier est la végétative qui leur est commune avec les arbres et les plantes, laquelle gist au foye et au sang qui s'y fait. Ceste-ci nourrit le corps, et est dispersée en ses membres avec le sang par ses veines. *Les laboureurs et maneuvres travaillans à la terre tiennent le lieu de ceste âme en la République*. La seconde est la sensitive, laquelle réside au cœur, source de la chaleur naturelle, et du cœur s'espand en tout le corps par les artères. *En l'Estat, les artisans et gens de mestiers ressemblent proprement à ceste faculté*. La troisième est l'animale et a son siège au cerveau, où elle préside aux instincts et actions, et, par les organes des nerfs départis en plusieurs rameaux, donne mouvement à tout le corps. *A ceste dernière se peuvent avec beaucoup de raison approprier les marchands qui sont en la société civile.*

« *Par ces trois sortes d'hommes, laboureurs, artisans, marchans, tout Estat est nourri, soustenu, entretenu*. Par eux tout profit vient et se fait, et en sont les diverses digestions, ne plus ne moins qu'au corps naturel, tousjours transmuées en mieux...

« Toute richesse qui procède et vient ès Republiques, comme d'une main à l'autre passe par ces trois degrés d'honneur, destinés pour élabourer à perfection le chile du profit, lequel naist au reste, comme de deux sources vives et non jamais taries, de l'esprit et de la main, opérans séparément ou conjointement en des subjets naturels. Soit que l'on regarde à l'un ou à l'autre, vos peuples (c'est toujours au Roi que le discours s'adresse) en ont les plus vifs et abondans sourjons. Il n'y a pas pour cela d'argile en leur fonds. Ils n'ont que faire d'aller quérir de ce feu chez leurs voisins... Car c'est bien la vérité, qu'il ne se trouve nation au monde de plus vif esprit que la françoise, mieux née aux armes, aux lettres, à la marchandise, aux artifices... Pour l'abondance de la marchandise et des hommes qui l'exercent, il y a plus de marchands en France et plus de moissons de traffic qu'il n'y a d'hommes en quelqu'autre royaume que ce soit, qu'il n'y a d'herbes et de fueilles inutiles. »

Que si, maintenant, entre « ces trois sortes d'hommes, laboureurs, artisans, marchands » qui nourrissent, soutiennent,

entretiennent tout État, on devait, à toute force, instituer une hiérarchie, on en ramènerait l'échelle au « nécessaire, » à « l'utile, » au « bien-séant » et à « l'agréable. » L'agriculture, étant le plus nécessaire, serait dès lors le plus honorable des arts : « *On peut dire que les laboureurs sont les pieds de l'Estat ;* car ils le soustiennent et portent tout le faix du corps. Vos Majestez (le Roi et la Reine mère) en doivent garder la lassitude, car, s'ils se laschoient, le chef en patiroit comme les autres membres. Il n'iroit plus où il voudroit s'ils luy manquoient. Vous en devez donc prendre un soin très particulier. C'est par eux que vous soudoyez vos armées, que vous payez vos garnisons, que vous munissez vos places, que vous remplissez vostre espargne. C'est par eux que vostre noblesse vit et que vos villes sont nourries (1). » Et puis viendraient les arts qui, « à la vérité, ne sont pas si absoluëment nécessaires à nostre vie comme l'agriculture, mais ils nous sont rendus tels par usage et par coustume, et, sans eux, elle seroit manque et imparfaite. »

Et l'on descendrait par degrés des choses naturelles aux artificielles, parmi lesquelles on laisserait « le premier rang en un Estat » à celles « qui se répandent en plus d'usages. » En vertu de cette règle, le premier des « labeurs de main qui s'employent sur un subject naturel » est le travail du fer, et la forge est par conséquent le premier des arts. « Puis donc que l'utile nous tient icy lieu de principale considération, par lequel des arts convient-il de commencer que par celuy de la forge, sans lequel les autres ne se peuvent employer?... Nous l'appellerons donc à bon droit l'art des arts, le commun élément de leurs élémens, la main de toutes les mains qui travaillent, le premier instrument de l'invention, etc. » Le morceau continue sur le mode lyrique et en vient enfin à cette conclusion : « Pour reprendre mon discours, j'ose asseurer à Vos Majestez — et quand et quand (*du même coup*) je prouve avec la nécessité l'utilité de l'art dont je parle — qu'il y a plus de 500 000 personnes en vostre Estat qui comme salemandres vivent au milieu de ce feu, qu'il s'estend au reste en tant de divers mestiers qu'il faudroit plusieurs pages pour en faire le dénombrement (2). »

Ainsi de suite d'art en art, et de métier en métier. Mais c'en

(1) Édit. Th. Funck-Brentano, p. 43.
(2) *Ibid.*, p. 48.

est assez pour faire voir que « la flétrissure qui semblait déshonorer le travail et l'industrie pendant le moyen âge tend à s'effacer; » que, notamment, Antoine de Montchrétien a compris et, pesons bien tout le poids du terme, « glorifié » la dignité du travail (1). « Glorifier le travail, » qu'est cela, si ce n'est quelque chose de tout à fait nouveau? Le glorifier dans ses plus humbles sujets et ses plus humbles objets, jusque dans ces laboureurs que Loyseau plaçait et que Domat placera encore bien loin en queue de la procession sociale, jusque dans ces « manœuvres travaillans à la terre, » si bas courbés sur elle qu'ils ne s'en détachaient pour ainsi dire pas? Ils n'étaient pour ainsi dire pas, et les voici qui sont. Ils ne comptaient pas dans l'État, et les voici qui vont y compter; les voici qui vont être un nombre politique et social, en attendant qu'ils deviennent le Nombre : « Il ne suffit pas de savoir le passé, enseignera Fénelon à son royal élève; il faut connaître le présent. Savez-vous le nombre d'hommes qui composent votre nation, combien d'hommes, combien de femmes, combien d'artisans, combien de praticiens, combien de commerçans, combien de prêtres et de religieux, combien de nobles et de militaires? Que diroit-on d'un berger qui ne sauroit pas le nombre de son troupeau? Il est aussi facile à un Roi de savoir le nombre de son peuple : il n'a qu'à le vouloir. Il doit savoir s'il y a assez de laboureurs, s'il y a à proportion trop d'autres artisans, trop de praticiens, trop de militaires à la charge de l'État (2). »

Après les *manœuvres* de l'agriculture, les *manouvriers* des arts mécaniques, les « ouvriers » : voici qu'eux aussi vont compter dans l'État, avec les artisans, les praticiens, les commerçans, autrement que comme une masse indistincte; voici qu'on va aussi s'occuper d'eux. Ceux des économistes qui précèdent encore l'École physiocratique, Boisguillebert, Vauban, Melon, sinon Law et Dutot, ne se défendent pas, malgré les préjugés toujours vivans, de penser à « ces sortes de gens qui font toute la richesse d'un État, » et qui pourtant en portent « tout le fardeau; » à ces 200 000 ou 300 000 créatures au moins « qui périssent, toutes les années, de misère, surtout dans l'enfance,

(1) Th. Funck-Brentano, introduction au *Traité de l'Économie politique.*
(2) *Directions pour la conscience d'un roi composées pour l'instruction de Louis de France, duc de Bourgogne* (publiées par Félix de Saint-Germain), La Haye, Jean Neaulme; 1747, in-8.

n'y en ayant pas la moitié qui puisse parvenir à l'âge de gagner leur vie, parce que les mères manquent de lait, faute de nourriture ou par excès de travail, tandis que, dans un âge plus avancé, n'ayant que du pain et de l'eau, sans lits, vêtemens, ni aucuns remèdes dans leurs maladies, et dépourvues de forces suffisantes pour le travail, qui est leur unique revenu, elles périssent, avant même d'avoir atteint le milieu de leur carrière (1). »

Ils pensent à ce menu peuple pour qui « de tout temps on n'a pas eu assez d'égards en France, » qui est « la partie la plus ruinée et la plus misérable du royaume, » et qui pourtant « est la plus considérable par le nombre et par les services effectifs et réels qu'elle rend; » à « cette partie » qui, « bien que composée de ce qu'on appelle mal à propos la lie du peuple, est néanmoins très considérable par le nombre et par les services qu'elle rend à l'État; » à ces *manœuvriers* (le mot est écrit et répété), à « ces gens qui, ne faisant profession d'aucun métier en particulier, ne laissent pas d'en faire plusieurs très nécessaires » et « dont la plupart, n'ayant que leurs bras ou fort peu de choses au delà, travaillent à la journée ou par entreprise pour qui veut les employer. » Or, ces manœuvriers, « leur travail dépend des saisons (environ 180 jours par an, à 8 ou 9 sous par jour); et c'est ce qu'il faut examiner avec beaucoup de soin et de patience, afin de bien démêler les forts des faibles, et toujours avec cet esprit de justice et de charité (je ne sais, mais il me semble qu'il y a là aussi comme un accent nouveau), avec cet esprit de justice si nécessaire en pareil cas, pour ne pas achever la ruine de tant de pauvres gens qui en sont déjà si près que la moindre surcharge au delà de ce qu'ils peuvent porter achèverait de les accabler (2). »

Toutes ces pauvres gens, qui ne possèdent que leurs bras, ou fort peu de choses au delà, il faut les faire vivre, et pour les faire vivre, « ouvriers d'industrie de doigts » et « ouvriers de force, » il faut leur procurer de l'ouvrage. C'est à quoi s'appliquera l'homme qui saura et voudra faire pleinement son devoir d'homme : « homme charitable, il donne l'aumône; homme d'État, il donne à travailler; » et comme il est question, dans le même passage, de canaux à creuser, de quais à construire, de grands chemins à faire ou à réparer, n'y sent-on pas comme

(1) Boisguillebert, *le Détail de la France* (1695).
(2) Vauban, *la Dîme royale* (1707).

un avant-goût du « droit au travail » compris à la façon dont 1848 devait le pratiquer (1)? On est, dans tous les cas, fondé à dire que pensée, sentiment, accent, considération, estime, pitié, tout ici est nouveau; que les arts mécaniques, leurs œuvres jusqu'alors tenues pour les plus basses et leurs plus modestes ouvriers, sont en train de conquérir dans l'État une place qui ne leur avait jamais encore été accordée.

V

Peu à peu, le travail est devenu matière de philosophie, est devenu matière de science d'État; il devient matière de littérature. Jusqu'alors il ne l'avait jamais été. L' « ancien Théâtre français » nous offre bien nombre de pièces dont les titres paraissent promettre des détails sur la vie des métiers : *la Farce du chaudronnier*, *du savetier*, *du couturier*, *du tavernier*, etc.; mais lisez-les : il ne s'y rencontre rien qui tienne au métier lui-même, rien de caractéristique, de spécifique, rien qui ne soit aussi vrai de tout autre homme, de tout autre métier. Et il en est de même de la mine, qui pourrait être si riche, de nos vieux contes. A peine y noterait-on de loin en loin quelques traits de mœurs, du reste généraux et connus, comme celui-ci, que l'orfèvre parisien loge ses compagnons : « Pour cette heure, nostre orfèvre avoit tant de gens qui pour luy ouvroient, que force luy fut le charreton, avec luy et sa femme, en son lit hébergier (2); » et peut-être que le « bourgeois » traite sur le pied d'égalité « le moult bon compaignon, qui demouroit en une petite poterne vis-à-vis près de là, » puisque, pour un motif au surplus trop intéressé (et libidineux, selon l'épithète que Proudhon infligera un jour à la classe,) il en fait « son amy très privé et familier; et tant que peu de dîners, de souppers, de bancquets, de bains, d'estuves, et autres passetemps en son ostel et ailleurs ne se feissent jamais sans sa compagnie. » Mais encore faudrait-il être sûr du sens qu'on doit exactement donner, dans cette nouvelle, au mot *compagnon*, « un moult bon compaignon, qui demouroit en une petite poterne vis-à-vis près de là; » ce qui, sans doute, par opposition à *bourgeois*, peut signifier un artisan du corps des métiers, mais ce qui peut aussi signifier

(1) Melon, *Essai politique sur le commerce* (1734).
(2) *Les Cent Nouvelles nouvelles*, VII.

tout bonnement un camarade, ou, comme nous disons aujourd'hui en langage libre, un « copain (1). » Quoi qu'il en soit de ce cas en lui-même ou de cette espèce en elle-même, il est remarquable que le sens, soit de ce mot *compagnon*, soit du mot *ouvrier*, soit demeuré vague et indécis, au long de plusieurs siècles, depuis *Berte* et le *Roman de la Rose*, depuis Beaumanoir et Rutebeuf, jusqu'à Coquillart et Amyot, et au delà (2).

Et il n'est pas moins remarquable que les deux temps ou les deux mouvemens : tendance vers l'égalité, réhabilitation des arts mécaniques, se puissent discerner dans le vocabulaire, comme chez les publicistes, les philosophes et les économistes : « L'Académie n'a pas cru devoir exclure certains mots, à qui la bizarrerie de l'usage ou peut-être celle de nos mœurs a donné cours depuis quelques années. *Il semble qu'il y ait, en effet, entre les mots d'une langue, une espèce d'égalité comme entre les citoyens d'une même république;* ils jouissent des mêmes privilèges et sont gouvernés par les mêmes lois; *et comme le général d'armée et le magistrat ne sont pas plus citoyens que le simple soldat ou le plus vil artisan,...* de même les mots de *Justice* et de *Valeur* ne sont pas plus des mots français, ni plus français, quoiqu'ils représentent les premières de toutes les vertus, que ceux qui sont destinés à représenter les choses les plus abjectes et les plus méprisables (3). »

Où prenons-nous ces deux phrases? Dans la Préface de la seconde édition (1718) du *Dictionnaire de l'Académie*. Et tout un siècle, de la seconde moitié du XVIIe à la seconde moitié du XVIIIe, va être rempli d'une littérature d'égalité, — originaux ou traductions, — plus ou moins imitée de l'*Utopie* et des Sous-Utopies, et où dans la bonne nature se promèneront de bons sauvages, qui péroreront beaucoup et laisseront peu à l'invention de

(1) *Les Cent Nouvelles nouvelles*, I.

(2) Voyez le *Dictionnaire* de Littré, au mot : *Ouvrier*, historique.

(3) « Veut-on connaître quelques-uns de ces mots? demande Brunetière (*Manuel de l'Histoire de la littérature française*, p. 272-273). La Préface elle-même nous signale les mots de *Falbala, Fichu, Battant l'œil, Ratafia, Sabler;* et, on le voit tout de suite, ce sont des termes populaires ou des termes concrets, tirés de l'usage de la vie commune. D'autres encore sont termes de toilette, par exemple, ou termes de sciences, de mécanique, de physique, d'histoire naturelle. Ils introduisent avec eux la préoccupation des choses qu'ils désignent. On tire de ces choses des comparaisons, puis des figures, des métaphores nouvelles. On incorpore à la littérature tout un vaste domaine qui n'était pas encore le sien. »

Rousseau lui-même. Mais c'est dans la préface de la quatrième édition, à soixante ans de là (1778), que nous prenons ce qui suit : « Les sciences et les arts ayant été plus cultivés et plus répandus depuis un siècle qu'ils ne l'étoient auparavant, il est ordinaire d'écrire en françois sur ces matières. En conséquence, plusieurs termes qui leur sont propres, et qui n'étoient autrefois connus que d'un petit nombre de personnes, ont passé dans la langue commune. Auroit-il été raisonnable de refuser place dans notre Dictionnaire à des mots qui sont aujourd'hui d'un usage presque général ? Nous avons cru devoir admettre, dans cette nouvelle édition, les termes élémentaires des sciences, des arts, et même ceux des métiers, qu'un homme de lettres est dans le cas de trouver dans des ouvrages où l'on ne traite pas expressément des matières auxquelles ces termes appartiennent. »

C'en est fait ; les arts mécaniques sont réhabilités, le travail a droit de cité jusque dans la langue ; il n'est plus une chose ignoble que la bonne compagnie bannit jusque de ses conversations (1). Ces soixante dernières années, de 1718 à 1778, ont vu s'opérer le second mouvement, et s'accomplir le second temps, sous l'action de deux causes puissantes : la grande industrie, au moins dans l'ébauche de sa forme moderne, que la vapeur complétera et parfera, est née aux environs de 1750 ; et, à partir de 1750, a paru l'*Encyclopédie*. Dans le domaine des faits comme dans le domaine des idées, cette date de 1750 représente donc un sommet ; par delà, c'est l'autre versant. Et il nous reste donc, pour en avoir fini avec l'histoire, à suivre l'évolution du travail et celle du personnage de l'ouvrier, depuis la publication du prospectus de l'*Encyclopédie* et les premiers développemens de la grande industrie concentrée (1750) jusqu'à la conjonction dans l'État du Travail et du Nombre par l'institution du suffrage universel (1848). Après quoi, pour le mieux étudier dans son présent certain et dans son avenir probable, nous nous efforcerons de montrer comment, dans le passé, est issu de la double révolution, politique et économique, ce qu'il nous sera permis, sans la moindre ironie et en prenant la chose tout à fait au sérieux, d'appeler, à la mode de M. Georges Sorel, « le mythe » de la classe ouvrière.

Charles Benoist.

(1) Ne rien exagérer toutefois, et se rappeler (*voyez plus haut*) comment Dareau en parlait encore, ou plutôt n'en parlait pas, en 1777.

POÉSIES

LE VIEUX LOGIS

ARRIVÉE

Dans le précoce deuil d'un brouillard triste et gris,
Nous avons, hier soir, quitté le grand Paris,
Et les yeux réjouis, le cœur battant d'avance,
Nous t'avons retrouvée enfin, claire Provence !

C'est la fin d'un beau jour de l'arrière-saison,
D'un tiède et calme jour d'octobre. A l'horizon
Le soleil, déjà bas, d'un rayon qui s'égare,
Dore les alentours de la petite gare...
Les chevaux dans la cour agitent leur grelot:
Montons dans la voiture et partons au grand trot.
Oh! quand le matin même on a quitté la ville,
Que la plaine tranquille est encor plus tranquille
Et plus silencieux le silence, et plus pur
Le profil d'un coteau s'allongeant sur l'azur!
Oh! les sensations toujours renouvelées
Des routes que nos pas ont si souvent foulées ;
Des lieux que l'on revoit tels qu'on les a laissés,
Alors que l'on partit voilà huit mois passés...
Oh! le retour aux champs, dans la bonne nature !
Mais soudain les chevaux activent leur allure...

C'est le dernier tournant de la route... Voici
La petite maison sous le ciel obscurci...
Cinq minutes encore... et la grille est ouverte,
Et dans le soir tombant, dans l'ombre humide et verte
Des arbres éclairés d'en bas, comme élargis,
Nous arrivons devant ta porte, ô vieux Logis !
Découpant sur le mur un carré de lumière
Elle nous dit, avec sa grâce coutumière,
Mais où perce un petit reproche doux, très doux :
« Vous voilà donc, enfin ! On s'ennuyait sans vous !...
« Entrez !... vous trouverez toute chose à sa place... »

Et nous entrons, et nous voyons la grande glace
Au fond du vestibule, en bas de l'escalier,
Et l'antique pendule au tic tac régulier,
Et les chambres où flotte une odeur fade et rêche
De camphre déjà vieux et de lessive fraîche.
On retrouve un par un les objets bien connus
Et tant de fois touchés, mais qui sont devenus,
Si loin de nos regards, si loin de notre geste,
Presque des étrangers... On se repose... On reste,
Le cerveau bourdonnant du voyage hâtif,
Dans le vaste fauteuil bourgeoisement massif
Qui vous enserre avec une chaude tendresse...
Et peu à peu voici qu'en notre âme se dresse
Le souvenir précis des absens ; on revoit
Tous les chers disparus que sous ce même toit
On a connus jadis en leurs formes humaines
Et qui là-haut, du fond des régions lointaines
Dont est fait le grand ciel que nul ne peut sonder,
Mystérieusement, semblent nous regarder...

On se demande alors en ces heures dolentes,
Où le Passé vous berce en ses caresses lentes,
Si la tradition douce du vieux logis
De père en fils toujours fidèlement transmis,
N'est pas amollissante, inutile et malsaine ;
S'il est bon d'attacher une tendresse vaine
A la chambre, au salon paisible où s'encadrait
Tel ou tel être cher dont le pâle portrait

Rappelle de bien loin la personne envolée ;
On se demande si, toujours renouvelée,
La tendre émotion d'un Passé renaissant
Ne tarit pas en nous les forces du Présent ;
On se demande enfin s'ils ne sont pas les sages
Ceux qui, rompant avec les antiques usages,
Ne s'attardent jamais à tout ce qui n'est plus,
Marchent dans l'existence actifs et résolus
Et, dans l'émoi d'un cœur qui se souvient et prie,
Ne voient qu'illusion, rêve ou sensiblerie !

Oui !... ces doutes mauvais me hantent quand le soir
Je reviens au logis silencieux et noir...
Mais dès le lendemain, le clair matin bouscule
Les fantômes errans du blême crépuscule ;
Le soleil, triomphante et noble majesté,
Reprend possession avec tranquillité
De la maison ouvrant sa plus humble fenêtre
Pour savourer le chaud rayon qui la pénètre ;
Comme en un grand rucher repeuplé brusquement,
Monte de haut en bas un gai bourdonnement...
Je sors... Un air salubre a cinglé mon visage...
Je revois le jardin paisible... A mon passage,
Notre vieux jardinier qui, depuis si longtemps,
Sait, dès que vient l'hiver, préparer le printemps,
Interrompt son travail, met de côté sa bêche,
Et, d'un pas inégal et lourd qui se dépêche,
Vient à moi, l'air joyeux et me tendant la main...
Le Passé, triste ou gai, surgit sur mon chemin,
Me retrouve, me prend, me serre jusqu'aux moelles..
Et ce soir, quand là-haut je verrai les étoiles
Entre les deux ormeaux comme en un cadre étroit
Briller du même éclat toujours au même endroit,
Je me dirai, — j'en ai la tranquille assurance, —
Que la tradition est faite de souffrance
Sans doute, mais aussi de joie et de fierté,
Et qu'en ce monde instable, inquiet, tourmenté,
Sur le livre des jours laissant de nobles traces
Elle est l'orgueil de l'homme et la force des races !

PROMENADE DU MATIN

Humant les senteurs des brises câlines,
Par ce clair matin d'arrière-saison,
Je marche au hasard parmi les collines
Dont le cercle étroit fait notre horizon.

Le ciel d'un bleu fin sur les lointains roses
Semble s'allonger amoureusement;
Un silence ami caresse les choses...
Tout est solitude et recueillement.

Midi sonne. Au loin, je vois le village
Qui dans l'air si pur me semble très près;
Je vois ses murs gris montant par étage,
Son blanc cimetière et ses noirs cyprès.

Mêlant aussitôt sa voix aigrelette
Au gros carillon qui tinte là-bas,
Notre bonne cloche, active et simplette,
Dit : « Drelin ! drelin ! Voici le repas ! »

Rentrons. Reprenons d'un pas moins solide
Et moins prompt, hélas ! qu'il le fut jadis,
Le petit sentier dont la pente aride
Me mène tout droit à mon vieux logis.

A travers ces pins qui dressent en file
Vers le ciel doré leurs panaches verts,
Je vois la maison, la maison tranquille
Où je suis venu passer tant d'hivers.

La voilà petite, — oh ! combien petite ! —
Sous les grands ormeaux aux troncs crevassés,
Berceau vénérable et sûr, qui l'abrite
Contre la fureur des mistrals glacés.

Tout près d'elle, ainsi qu'une sœur jumelle,
J'aperçois la ferme et ses toits moussus,
Et sa cour, et son joyeux pêle-mêle
De maigres poulets et de coqs pansus;

Je vois la chapelle et la grande allée,
Qui, dans sa raideur tendue au cordeau,
Monte à la terrasse unie et sablée...
Je vois le bassin et ses reflets d'eau.

Voici le grand pré bordé d'une haie
Où, par les vents secs et les soleils drus,
La fermière fait, mosaïque gaie,
Sécher sa lessive aux chiffons bourrus;

Et je vois déjà, — malgré la distance
Qu'à chaque seconde abrège mon pas, —
Je vois nettement, je vois à l'avance
Tout ce qui m'attend au retour là-bas.

Voici le salon calme où l'on respire
L'air intime et doux des foyers tiédis;
Le petit boudoir de pur style Empire
Resté tel qu'il fut en mil-huit-cent-dix;

Voici le feu clair dans la cheminée,
Le feu de bois sec qui brûle en chantant;
La salle à manger vaste, illuminée
Du matin au soir d'un rayon constant;

La bonne table aux formes arrondies
Où le soleil tombe en éclairs brutaux
Allumant de gais et brefs incendies
Sur la blanche nappe et les blancs cristaux;

Et je vois autour de la table heureuse
Des visages chers se tendant vers moi...
Une voix me dit, doucement grondeuse :
« Il a bien fallu commencer sans toi... »

O Dieu ! que du plus lointain de mon âge
J'honore et je prie, et que je voudrais
Prier plus souvent, aimer davantage
D'un amour qui ne faiblirait jamais ;

O mon Dieu ! dans votre bonté suprême
Faites que je puisse encor bien des fois
Retrouver ainsi ce logis que j'aime,
Entendre au retour cette chère voix !...

Sur cette maison calme et solitaire
Qui m'attend là-bas au bout du chemin,
Sur ce coin perdu de la vaste terre,
O Seigneur ! daignez étendre la main !

Mais que ma prière ardente et modeste
N'aille pas à vous pour nous seulement ;
Élargissez-le, ce sublime geste,
Emplissez de lui tout le firmament ;

Et, tel le semeur qui jette sans trêve
Jusqu'au bout du champ le grain pailleté,
Semez l'espérance et semez le rêve
Dans les noirs sillons de l'Humanité !

LETTRE A UN AMI

O cher et vieil ami, — le plus vieux, le plus cher
De tous ceux que j'aimai depuis mon printemps clair
Jusqu'à mon pâlissant automne,
Toi dont l'affection que rien ne peut ternir
Se mêle dans mon cœur au moindre souvenir
Que mon passé lointain me donne ;

Par cet après-midi tendre de février
Je veux, dans les flancs noirs de mon bon encrier
Qu'un indiscret soleil caresse,
Tremper ma plume, ainsi que fait l'ami Pierrot,
Et griffonner ces vers qui s'en iront tantôt
Bien loin, bien vite, à ton adresse.

« Eh quoi! l'épître en vers! Le genre est bien usé! »
T'exclames-tu déjà, prenant ton air blasé
Et faisant ta lèvre méchante;
Las! Quand de la jeunesse il perdit le duvet
L'oiseau de Poésie est trop souvent muet...
Laissons-le chanter, quand il chante!

A Paris donc, — s'il faut en croire les journaux, —
L'hiver, ce noir serpent aux multiples anneaux,
N'a pas desserré son étreinte;
La neige trop souvent s'amasse au bord des toits,
Et sur les boulevards et les arbres du Bois,
Le vent traîne sa morne plainte.

Chez nous, le bon soleil aux baisers plus constans
Nous redit chaque jour, ami, que le printemps
Esquisse son premier sourire;
Et que ce rude hiver qui vous étreint là-bas,
Le terrible dieu Mars, triomphant fier-à-bras,
Ne tardera pas de l'occire.

Viens! tu trouveras tout comme tu l'as laissé
Lorsque tu nous quittas, en janvier, l'an passé :
La bastide calme et bien close;
Le jardin planté d'ifs, où les petits oiseaux
Se rassemblent, le soir, parmi les verts roseaux
Caressés par le couchant rose;

L'escalier dont la rampe est fraîche sous la main;
Le couloir qui te mène ainsi qu'un droit chemin
A la chambre aux courtines jaunes,
Où t'attend le grand lit fleurant le romarin
Et l'antique pendule où, toujours plein d'entrain,
Pan conduit la danse des Faunes.

Nous saurons respecter tes goûts de vieux garçon.
Tu mèneras la vie égale et sans façon
Que chacun de nous ici mène;
Et nous égrénerons le chapelet des jours,
Certains de rencontrer un dimanche toujours
A la fin de chaque semaine.

Quand le matin léger dore nos horizons
Nous irons tous les deux errer sur les gazons
Que j'aperçois de ma fenêtre ;
Et nous bavarderons gaîment, sous le ciel bleu,
Beaucoup des jours passés; des jours présens un peu;
Et moins — bien moins — des jours à naître!

Si le temps change et nous retient dans la maison,
— Les livres, tu le sais, s'y trouvent à foison, —
Nous en prendrons deux d'aventure,
Et devant le foyer, les pieds sur les chenets,
Nous ne tarderons pas, ami, — je nous connais! —
A ronfler... en littérature.

La nuit, dans un silence apaisant et berceur,
Nous goûterons un long sommeil, cette douceur
Que l'âge nous rend incertaine ;
Mais de nos lits douillets nous ne sortirons pas
Comme ces deux amis des Monomatapas
Dont parle le bon La Fontaine.

Si ce naïf programme est de ton goût, viens-t'en
Ajouter un séjour à tes séjours d'antan
En notre humble et vieille demeure ;
L'occasion, tu sais, est femme et n'attend pas...
Quand elle s'offre à nous, — trop rarement, hélas! —
Tâchons d'en profiter sur l'heure.

Viens! nous te réservons toujours le même accueil.
Tu verras, quand tes pas franchiront notre seuil,
Nos visages briller de joie...
Viens! pour te décider, je prends un rayon pur
De ce jeune soleil qui fleurit dans l'azur,
Et sous ce pli je te l'envoie!

DÉPART

Chaque année, au retour de la belle saison,
Vite, trop vite,
Il faut, — ô ma très chère et très vieille maison, —
Que l'on te quitte!

Avec le nonchaloir d'un grand enfant gâté
Qui capitule,
Autant que je le puis, ce départ redouté
Je le recule...

Mais sourde à mon émoi l'heure marche à grands pas
Exacte et vive,
Et le jour différé tant de fois vient, hélas!
Car tout arrive!

Partons donc! puisqu'il faut vaguer par les chemins
En ce bas monde
Et que seule la mort donne aux pauvres humains
La paix profonde...

Sitôt que le printemps endosse, preste et clair,
Sa robe verte,
Quittons cette maison qui pour les mois d'hiver
Nous fut ouverte!

Voulant qu'on l'abandonne avec plus de regrets,
— Oh! la coquette! —
Elle a pris ce matin plus de soin que jamais
A sa toilette :

Diligemment lavé par l'averse d'hier,
Net de poussière,
Le bon vieux toit s'allonge étincelant et fier
Sous la lumière;

Les volets ont mis plus de lenteur à s'ouvrir,
Plus d'indolence;
J'entends dans le jardin déjà prêt à fleurir
Plus de silence;

Le babil des oiseaux vibre plus argentin;
La moindre allée
Nous semble plus jolie et par quelque lutin
Tout frais sablée;

Les braves serviteurs qui restent pour garder
La maison vide,
A l'heure des adieux viennent nous regarder
D'un œil humide ;

Et, jusqu'au gros chat noir qui dédaigne les rats
En pur artiste,
Oui ! tout, quand nous partons ainsi que des ingrats,
Prend un air triste.

Abrégeons ces adieux ! Pour la dernière fois
— La bien dernière ! —
Pressons ces rudes doigts qui retiennent nos doigts
A leur manière...

Partons d'un coup ! Quittons vite ces lieux chéris,
Ce coin tranquille...
Partons ! pour retrouver demain le grand Paris,
L'ardente ville...

Mais fidèles, nos cœurs gardent la vision
Douce et profonde,
De ce long mur de lierre où s'accroche un rayon
De clarté blonde ;

De ce salon où le soleil de février
Timide, pose
Sur la cendre brûlante encore du foyer
Sa clarté rose ;

De ce bout de charmille où je vins si souvent
Rêver mon rêve ;
De ces bambous légers agitant dans le vent
Leur forme brève ;

De tout ce vieux Logis où sous le grand ciel bleu
Que nul n'oublie,
Comme laine aux buissons reste et palpite un peu
De notre vie !

En Provence (octobre 1910-février 1911.)

JACQUES NORMAND.

FOYERS DE THÉATRES

II [1]

OPÉRA, VARIÉTÉS, PALAIS-ROYAL, VAUDEVILLE, GYMNASE, PORTE SAINT-MARTIN

C'est entre 1830 et 1870, que se place, pour l'Opéra, la période brillante du foyer, des coulisses et des loges. Des habibués tels que : Morny, Paul Daru, Aguado, La Valette, Montguyon, Halévy, Denormandie, Rossini, Meyerbeer, Scribe, Auber, etc., établissent une sorte de communication perpétuelle entre le public et les artistes : beaucoup de ces derniers, à leur tour, font le pont avec les gens du monde, mettent en lumière la pénétration réciproque du corps diplomatique, du corps politique, du corps chantant et cabriolant. Des chefs-d'œuvre discutés, admirés surtout, entretiennent dans l'opinion cette sorte de frémissement amoureux qui se résout en intérêt passionné et en enthousiasme. Deux directeurs avisés, habiles à jeter de la poudre aux yeux, ayant le flair et ce pressentiment du succès qui, dans tous les genres, est la partie divine de l'art de gouverner, amis des littérateurs qu'ils reçoivent avec faste, presque écrivains eux-mêmes, le docteur Véron et Nestor Roqueplan, tiennent en éveil la curiosité, et, malgré des fortunes diverses, rallient force sympathies. Si bien que, pendant ces quarante années, l'Opéra a la vie, la splendeur et le mou-

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai 1911.

vement d'où naissent les beaux dividendes, avec cette fascination qui, à certaines époques, ramène les hommes distingués dans un endroit où ils trouvent de quoi alimenter leur esprit, leur cœur, même leurs vices. Et en vérité, lorsque les femmes applaudissaient Nourrit, Duprez, Levasseur, Baroilhet, Roger, Faure, Mmes Falcon, Damoreau, Stolz, Krauss, Nilsson, etc., elles donnaient, pour leur part, le plus élégant démenti à cet humoriste qui prétend que les Françaises vont au théâtre pour être vues, pour voir et un peu pour entendre. Il n'existe pas de foyer spécial réservé aux chanteurs et chanteuses de l'Opéra (1), ceux-ci reçoivent presque toujours dans leurs loges, mais ils daignent descendre au foyer de la danse avant d'entrer en scène, ou bien entre deux actes, quand il ne leur convient pas de remonter chez eux. Cette salle du foyer, très haute, très nue, ornée de médaillons qui représentent Gardel, Noverre, les dieux et les déesses de la chorégraphie, n'a rien d'un sérail, comme se l'imaginent volontiers les profanes et les partisans de certain préjugé d'après lequel la danse est la procession du diable, et chaque pas fait pour danser un saut vers le trou d'enfer. Il apparaît, ou il apparaissait avant 1870, comme un salon d'un genre spécial, où les abonnés viennent causer avec les ballerines entre deux actes, où celles-ci font marcher en même temps leurs jambes et leurs langues, où des petits pieds pétillans d'esprit disent de fort jolies choses. Pourquoi non? N'a-t-on pas inventé la podomancie, l'art de dire la bonne aventure d'après les lignes et la forme du pied? Et les professeurs de danse ne donnent-ils pas leurs leçons avec la main? Une véritable artiste ne doit-elle pas savoir *marcher* ses variations aussi bien avec ses mains qu'avec ses pieds? Donc la danseuse a deux langages; mais la langue des jambes ne s'adresse qu'aux initiés, langue mystérieuse et charmante qui parfois contredit l'autre, hiéroglyphes aimables sur lesquels les Champollion, les Maspéro de l'orchestre ont dû se tromper souvent : le pied dit oui, les lèvres disent non, les yeux ne disent ni oui ni non.

Mais on y flirte, dira-t-on, à ce foyer de la danse? Mon Dieu, oui, on y flirte, pas beaucoup plus que dans les salons mondains, rarement pour le bon motif, il est vrai; mais n'en

(1) L'Opéra, au temps de Véron, avait un foyer de chant, où les artistes et choristes commençaient, achevaient les études des partitions d'opéra.

va-t-il pas de même un peu partout, sauf dans les bals blancs? Du moins y observe-t-on, en général, les formes et les apparences de la politesse. Est-ce là un effet à rebours de cette règle : là où la vertu règne, la bienséance est inutile? Peut-être... Donc on flirte au foyer de la danse, on flirte dans les loges de ces dames, on flirte sur la scène même de l'Opéra, lorsque la toile tombe, dans ce brouhaha babélien, multicolore, qui donne la sensation du branle-bas sur un vaisseau de guerre, et fait de l'ordre avec un désordre apparent.

Causeries musicales, épigrammes contre les bonnes camarades qui viennent de manquer un pas, échanges d'impressions sur les toilettes des loges, renseignemens de toute sorte, le discours politique du jour, le procès de la beauté à la mode, le scandale d'après-demain, cancans, médisances, calomnies, madrigaux en vers et en prose, tourbillonnent dans ce foyer de la danse. J'ai vu de vieux abonnés qui passaient là des heures entières en attendant le ballet, et s'entretenaient de leurs affaires comme s'ils étaient au cercle ou chez eux; j'ai entendu ces dames, qui, *tout en se tournant sur les barres*, consultaient les rois de la finance sur les bons placemens, car Sa Majesté l'Argent est ici un dieu plus puissant que l'Amour et que Terpsichore.

On sait que le corps de ballet comprend environ 120 pensionnaires en jupon : une ou deux étoiles, plusieurs premiers sujets, 20 à 22 seconds sujets, 3 divisions de coryphées, 2 quadrilles divisés chacun en 2 sections; enfin les petites classes et les marcheuses, ce menu fretin que Roqueplan avait baptisé du nom de *rats*, printemps de la patrie cabriolante, graine d'étoiles ou de premiers sujets. On m'assure que certaines marcheuses n'attendent pas d'être montées aux quadrilles pour *casser leur patin*. Dans le *Ballet de la Neige* du *Prophète*, figure le fameux pas des patins, pas difficile pour lequel ces demoiselles recevaient une gratification extraordinaire de cinq francs : nombreuses étaient les demandes, nombreux les remplacemens, car, à la moindre faute, la coupable était cassée *aux patins*, et cette expression figurée fut bien vite appliquée aux jeunes personnes qui commettaient une autre erreur. Naturellement, l'entrée du foyer de la danse est interdite aux petites classes, aux marcheuses, aux quadrilles; tout au plus y tolère-t-on les coryphées; mais avec les gardiens du sérail il existe des accom-

modemens, et certains soirs les règlemens sont bernés de singulière façon.

Pour mesurer le chemin parcouru depuis deux cent cinquante ans, il faut rappeler que Louis XIV, confirmant une décision du Parlement, d'après laquelle la danse théâtrale est un exercice noble qui ne fait pas déroger, autorisa, par lettres patentes de 1672, « le sieur Lulli à avoir une école de danse propre à former des élèves, tant pour danser que pour chanter. » Plus tard, le roi écrivit de sa main le budget du corps de ballet ; il se composait de 12 danseurs et 10 danseuses; 2 danseurs à 1 000 livres par an, 4 à 800 livres, 4 à 600, 2 à 400; 2 premières danseuses à 900 livres, 4 à 500, 4 à 400. Il y avait en outre : un maître de salle de danse à 500 livres, un compositeur de ballets à 1 500, un metteur en scène à 1 200 et un maître tailleur à 800 livres. Aujourd'hui les étoiles touchent 30 à 40 000 francs par an, les premiers sujets 600 à 1 200 francs par mois, les seconds sujets 250 à 300, les coryphées 1 800 à 2 300 par an, les quadrilles 1 400 à 1 500.

Les mémoires du XVIII[e] siècle font à peine mention du foyer de la danse : les loges, les coulisses, les petits hôtels des ballerines le remplaçaient sans peine. Pour les émules de Camargo et de Sallé, ce fut une époque charmante, celle où leur luxe rivalisait avec celui des plus grandes dames, faisant dire à d'Alembert : « C'est une suite naturelle des lois du mouvement; » où Mariette avait assez de crédit pour faire exiler son directeur; où, seules, Beaupré et la duchesse de Valentinois possédaient un carrosse en porcelaine; où Guimard, « le Squelette des Grâces, » gouvernait le prélat qui avait la feuille des bénéfices, ce qui fit dire à Sophie Arnould : « Elle est cependant sur une si bonne feuille ! » où Renard recevait des pots-de-vin sur toutes les nominations signées par le prince de Montbarrey, ministre de la Guerre; où le financier Crozat tapissait de billets de caisse le boudoir de la Saint-Germain.

Le foyer de la danse eut un rôle assez effacé sous le premier Empire ; ses généraux enlevaient les plus jolies ballerines, les emmenaient « avec eux en campagne, au diable, ou ailleurs; » l'Empereur trouvait sans doute que c'était assez du foyer de la Comédie pour alimenter la causerie. Un soir, à l'Opéra, il remarque les disgrâces physiques des figurantes : « Quelles

horreurs! D'où viennent ces femmes? Qu'on en ait d'autres! » Dès le lendemain le ministre de la police commençait une rafle : parmi les sujets confiés à son autorité, on choisit les plus grandes, autant que possible les plus belles, entre dix-huit et vingt-cinq ans, de vrais grenadiers. Il y eut d'abord des sourires et même des rires, puis on s'y fit, et les mauvaises langues rapportent que ces figurantes, recrutées par cette conscription originale, firent les délices des alliés en 1814, que beaucoup devinrent des grandes dames étrangères, des mères de famille respectées.

Ce demi-sommeil du foyer de l'Opéra se prolongeait encore sous la Restauration, grâce à la pudeur naïve de Sosthènes de La Rochefoucauld, surintendant des théâtres royaux, qui avait établi deux escaliers, un pour les hommes, l'autre pour les femmes, et allongé d'un tiers les jupes du corps de ballet. « Voulez-vous me plaire, disait-il à ces dames? Des pantalons larges et des mœurs. » Naturellement, brocards, épigrammes n'étaient pas épargnés à ce vertueux autocrate, qui d'ailleurs eut le mérite de comprendre Rossini, de le lier avec la France par un traité en règle, et de donner à l'Opéra des chanteurs tels que Nourrit, Levasseur et Mme Damoreau. On consommait sans doute moins d'esprit, mais le diable n'y perdait rien, et les folies commises pour la belle Clotilde Mafleuroy sont encore citées par les habitués aux ballerines qui retiennent plus volontiers l'histoire de leurs illustres aïeules que les préceptes de la morale pure. Quelle gloire et quelle leçon! Le prince Pignatelli, comte d'Egmont, servait à Clotilde une pension de 1 200 000 francs, l'amiral Mazaredo 400 000 : à côté de ces deux protecteurs *actifs*, un modeste amoureux platonique payait 100 000 livres par an le privilège de s'asseoir près d'elle pendant son dîner. Je ne parle pas de Boieldieu, qu'elle épousa en 1802, mariage dont la lune de miel ne tarda pas à se métamorphoser en lune de fiel, ni des passades avec ces brillans officiers qui se battaient pour elle sous les réverbères. Luxe sardanapalesque, tableaux et statues de prix, générosité sans bornes, beauté classique, harmonie de sa danse, art d'inspirer et de respirer la volupté, ondulations indéfinissables qui semblaient la faire frémir comme à l'appel d'un dieu inconnu, tout lui compose une physionomie particulière, la désigne aux adorations, aux surenchères d'amour, de banknotes, et aux traits de l'envie.

Ce qui ne l'empêcha point de mourir pauvre et oubliée.

On raconta qu'elle avait, en 1794, agréé les hommages d'un terroriste, et comme elle demandait ce qu'il lui enverrait pour ses étrennes, il aurait répondu : « Je te donnerai la vie ! » C'est bien invraisemblable, et cela a tout l'air d'un mot fabriqué après coup ; tout au plus a-t-il pu être dit sous forme de plaisanterie.

Le duc de Berry, les nababs, titrés ou non, de 1814 à 1830, continuent la tradition des fastueux adorateurs. Puis survient la révolution de Juillet : les amateurs de paradoxes affirment qu'elle a été faite contre les danseuses, et prêtent à celles-ci une protestation indignée que Mme Cardinal eût signée sans réserves. A les entendre, l'Opéra s'est fait pot-au-feu, la vertu s'y installe avec le mariage, faute d'admirateurs capables d'actions magnifiques : « Bonsoir, révolution de Juillet; économise, rogne, taille, écris ta dépense, pullule, engendre des petits êtres libéraux, à qui tu apprendras l'horreur des abus et des danseuses ; nous n'avons rien à démêler avec toi ; nous allons seulement t'imiter. » Bref, ces dames reprennent le thème d'un courtisan de l'ancien régime : « Les abus ! mais c'est ce qu'il y avait de mieux ! Je suis un abus, moi ! » N'en croyez rien, ou du moins ne croyez tout ceci qu'à moitié. On se marie un peu à l'Opéra, mais le plus souvent les mariages sont des unions de la main gauche. Une danseuse mariée sent mauvais, affirme Roqueplan ; et par là il entendait le mariage légitime.

Le foyer, après 1830 surtout, devient un salon, et sans doute les mères regrettent le temps où c'était un bazar ; tout autour de la pièce sont disposées des barres d'appui permettant à ces dames de faire un peu de gymnastique préparatoire. Pas de fauteuils, ni de canapés (1) ; et cette lacune rend la causerie bien plus difficile ; le corps a besoin de toutes ses aises pour ne pas entraver les élans de l'esprit ; seul, un courtisan peut se soumettre à cette discipline, sans que ses facultés s'altèrent. On ne peut pas dire : point de sièges, point d'esprit ; mais il faut dire : point de chaises, moins de causerie. Essayez donc de suivre une conversation avec une coryphée qui lève sans discontinuer le pied à la hauteur du nez, ou avec une chanteuse qui, afin d'éviter un rhume, tient sa bouche close avec un mouchoir !

(1) Toutefois, à l'ancien Opéra, on pouvait s'asseoir sur une banquette recouverte d'un velours rouge usé.

D'ailleurs les ballerines ont infiniment moins de culture intellectuelle que les actrices et chanteuses : cela tient à la naissance, à l'éducation, au métier lui-même; elles reprennent l'avantage par la volonté, l'ambition pratique. Ce ne sont pas les pieds seulement qui à l'Opéra ont de l'esprit. Les choses se passaient de la sorte, voici quelque cinquante ou soixante ans; elles n'ont pas beaucoup changé depuis. « On voit ces dames venir une à une, descendre avec une grâce étudiée un petit escalier de quatre pas, marcher avec ce déhanchement qui n'appartient qu'aux danseuses, le pied en dehors, tout d'une pièce, et chaussé d'une guêtre large qui leur donne assez l'aspect de petites poules anglaises blanches. (Ces guêtres sont destinées à garantir le lustre de leurs souliers de satin et la netteté de leurs bas). Avec le petit arrosoir qu'elles portent du bout du doigt en façon de jardinières de Watteau, elles versent un peu d'eau sur un espace de trois pieds carrés; puis, soulevant avec leurs mains la tournure de leur robe, elles envoient dans la glace une œillade générale au groupe qui se tient derrière elles ; et les voilà parties, s'arrondissant, pirouettant, s'enlevant, travaillant les sourires, les langueurs, les entrechats pendant cinq minutes. — Ici un peu de repos. Le groupe d'hommes se disloque, les plus intimes s'approchent et profitent de cette courte halte. — L'avertisseur vient jeter sa voix de crécelle au milieu de ces gazouillemens de femmes et de jeunes gens : *Messieurs et dames*, *on commence*. (Ce n'est pas vrai.) Cet incident est utile à celles de ces dames qui veulent couper court à une conversation ennuyeuse ou trop pressante : leur réponse est un entrechat. — L'avertisseur revient : *Messieurs et dames*, *l'on a commencé*. (C'est à peu près vrai.) On défait alors les guêtres, on remet son arrosoir à sa mère, à sa femme de chambre, ou à la personne qui est l'une et l'autre, et l'on prend en se déhanchant de plus belle, en donnant à son corps les saillies les plus déraisonnables, le chemin de la scène. »

Sous la monarchie de Juillet, quelques jeunes doctrinaires se mirent en tête de cultiver le foyer ; ils y trouvèrent une initiatrice qui, s'attribuant l'entreprise générale de leur éducation, s'acquitta de sa charge avec tant de zèle, qu'on la surnomma le *Canapé de la doctrine*. Rien de plus durable que l'habitude des surnoms dans le monde et autour du monde dansant; ces dames ont presque toutes un sobriquet; ainsi, je me rappelle *Vultur*,

Pas de chic, Trop de chic, l'Araignée, et pour les abonnés : *Mon oncle, Cher maître, Papa, Le Phoque, la Pie Voleuse, la Graisse contemporaine, Boudin d'Or*, etc. Deux coryphées se font inviter à souper par un habitué : le jour venu, survient un empêchement, et le Mécène chorégraphique envoie un télégramme : « Mes belles amies, impossible de passer la soirée avec vous, mais faites-vous servir et commandez en mon absence comme vous auriez commandé moi présent. » Les deux invitées se conduisent discrètement, la note, envoyée à l'amphitryon, ne s'élève qu'à 35 francs ; et lui de les surnommer : *Mesdemoiselles Pas de chic*. A quelque temps de là, il invite deux seconds sujets, un obstacle surgit encore au dernier moment, et il leur mande de souper sans lui. Celles-ci, ayant entendu parler de l'autre aventure, se font servir un festin somptueux, brisent une glace, de la porcelaine, font mettre sur la note : gants, démêloirs en écaille, boîtes de cigares, poudre à la maréchale; coût 975 francs. X... les appela : *Mesdemoiselles Trop de chic*.

L'abonné des trois jours jouait un grand rôle à l'Opéra, et, pour être diminué, son prestige ne laisse pas d'être encore assez éclatant : il protégeait le corps de ballet, il l'aimait, détournait de certaines danseuses les sévérités de la *Loge Infernale*, introduisait les Altesses au foyer de la danse ; ces dames obtenaient de lui des petits et des grands cadeaux, des places pour leurs parens, des médailles, voire des décorations, des voitures, quelquefois des hôtels. Le ballet, pour lui, était le tout du spectacle, une affaire aussi importante que, pour un courtisan du XVIIe siècle, le lever ou le coucher de Louis XIV. Dans toute société il y a ceux qui ont le secret, et ceux qui ne l'ont pas ; la majorité n'a pas le secret, l'abonné l'a. Il sait le pourquoi du pourquoi ; étoiles, premiers sujets, coryphées, ont chacune leur histoire, un ou plusieurs romans. — Mlle X...a mal dansé ce soir, tandis que X... s'est surpassée. D'où vient le collier en diamans de T...? Eh quoi ! Un ministre influent, un diplomate étranger se disputent cette charmante M.... ! Que vont dire les autres membres de son syndicat d'amour ? — Bref tout est spectacle à l'abonné, tout lui devient matière à réflexions, à anecdotes.

Il régnait d'ailleurs des différences de mœurs assez sensibles entre les habitués. « Les uns, remarque Véron, sont les amis de toutes ces dames, les embrassent toutes *en pères de famille ou en frères;* de là des groupes assez pittoresques et assez osés...

Ces bons papas du corps de ballet le comblent de petits présens et de bonbons, et paient souvent des leçons particulières. L'un d'eux me dit un jour : « Croiriez-vous que je ne me tire jamais des étrennes de ces dames à moins de 15 ou 20 000 francs. C'est pour moi une occupation de quinze jours que de leur chercher des cadeaux variés, et qui cependant, par leur prix, ne fassent pas de jalouses. » La tendresse banale de ces assidus de coulisses invente souvent des sobriquets pour chacune ; par leur générosité, leur galanterie, et par leurs soins de tous les jours, ce sont les amis de la maison. D'autres habitués ont des mœurs toutes différentes : à toutes les représentations, vous les trouvez causant avec la même figurante et, le plus souvent, à la même place, loin du bruit, du regard et des lumières ; il s'improvise ainsi de petits boudoirs dont on respecte le mystère... Pendant les représentations, il se célèbre souvent de petites fêtes intimes dans les loges des chœurs ou du corps de ballet ; un de ces *amis de la maison* fait les frais du gai festin ; tantôt ce sont des marrons et du cidre, plus souvent des glaces, du punch et des gâteaux ; c'est ainsi que les demoiselles de l'Opéra ne manquent jamais de célébrer dans plusieurs loges la Sainte-Catherine... Il est même des habitués privilégiés qui, pendant la représentation, et après le lever du rideau, prolongent toute la soirée sur le théâtre... »

Jadis, les premières loges avaient des titulaires portant des noms illustres : marquise de Gontaut-Biron, Mmes de Vatry, Schickler, James de Rothschild, les duchesses de la Rochefoucauld, d'Istrie, de Trévise, d'Albuféra, de Dino, etc. La grande avant-scène de gauche formait la loge royale, celle d'en face appartenait à la marquise Aguado, toujours entourée des plus jolies femmes de la colonie espagnole. La grande baignoire de gauche du rez-de-chaussée était dite « Loge infernale, » parce que ses abonnés, membres importans du Jockey-Club, déchaînaient à leur gré bravos ou sifflets sur les artistes ; c'était, sous Louis-Philippe, MM. d'Albon, de Gontaut-Biron, Frédéric de Lagrange, Achille Bouchez, Lherbette, Auguste Lupin, Paul Daru. En 1837, lorsqu'on apprit le départ de Taglioni, ses partisans projetèrent une grande manifestation où l'on réclamerait la tête de Duponchel, l'affreux directeur qui... Une tête d'homme coupée, — en carton, — serait jetée sur la scène par les lions de la loge infernale. La salle était comble, les Elssléristes triom-

phaient bruyamment, la famille royale assistait à la représentation d'adieux de Taglioni. Une clameur part de l'orchestre: « La tête de Duponchel ! La tête de Duponchel ! » Avant que les lions aient eu le temps de faire le geste symbolique, un aide de camp du Roi, le général X..., entre dans leur loge, les supplie, au nom de la Reine, de renoncer à leur macabre plaisanterie. Le régicide Meunier devant être exécuté à ce moment même, Marie-Amélie s'épouvantait à l'idée de voir un simulacre de tête tranchée bondir sur la scène, les lions s'empressèrent de déférer à son vœu, et le lendemain le Roi signait la grâce de Meunier.

Nestor Roqueplan affirme qu'il n'y eut jamais de loge infernale à l'Opéra; sauf la loge de l'Empereur et la loge voisine, réservée pour la Maison de celui-ci, sauf les deux loges en face, et les deux avant-scènes du rez-de-chaussée, toutes les loges d'avant-scène, prétend Roqueplan, étaient occupées par des hommes, et organisées en *omnibus*, c'est-à-dire partagées entre plusieurs souscripteurs, dont un seul était titulaire de la location. « On n'y a jamais tenu de conciliabules infernaux... J'ai compté, il est vrai, parmi les abonnés d'une de ces loges; on y put remarquer souvent, au nombre des plus assidus et des plus voyans, Balzac, naïvement heureux de montrer au public la pomme de sa fameuse canne. C'était la mode alors de chuter les mauvaises danseuses et les mauvais chanteurs. Mais l'infernalité n'était propre ni à notre loge ni à d'autres; le public n'était pas plus patient que nous. » L'écrivain brouille ici les dates et les époques : il a raison pour le second Empire, son amour du paradoxe l'égare pour l'époque antérieure.

« Au foyer de l'Opéra, nous dit Arsène Houssaye, savez-vous quels sont ceux qui font les beaux dans le cortège du duc d'Orléans? Le comte de Morny, le marquis de Lavalette, le *baron* Thiers et le *baron* Mignet, le duc Decazes et l'inévitable M. Vatout, le plus inévitable M. Viennet qui parle de mettre ses tragédies en opéras, M. de Rémusat qui prend le bras du philosophe Cousin pour l'empêcher de trop platoniser, le baron Vigier qui conjugue de la Seine à la scène, les deux Roqueplan, M. Liadières qui, comme M. Ancelot, se croit l'amant de sa femme, quelques jeunes doctrinaires sans nom comme M. de Guizard. Enfin, pour le bouquet de rhétorique, M. Saint-Marc Girardin, l'homme-période, qui se croit à la Sorbonne quand il

chante à l'Opéra, et qui se croit à l'Opéra quand il danse à la Sorbonne. J'allais oublier M. Gonzalès et son Gentilhomme. Et ce nouveau venu, M. Albéric Second, poète aujourd'hui, romancier demain, que son père a dépêché pour l'École de Droit, et qui croit fermement que l'école de l'Opéra le fera un jour premier président... »

Dans ces temps, déjà anciens, le marquis de Barbentane, le commandeur de Férettes, réalisent le type de l'abonné idéal. Le marquis avait tapissé de portraits des plus jolies actrices et danseuses le salon de sa loge, il y recevait nombreuse et brillante compagnie, logeait près de son théâtre favori, tandis que sa femme et ses enfans demeuraient ailleurs. Qu'on juge de sa popularité auprès du corps de ballet d'après ce simple trait : un jour, chacune de ces dames reçut un élégant cachemire renfermé dans un riche coffret. Quant au commandeur de Férettes, très riche, membre du corps diplomatique en qualité de chargé d'affaires de l'ordre de Malte et du grand-duc de Bade, il était, à juste titre, réputé l'homme le mieux au fait des choses opéradiques.

A côté d'eux, après eux, d'autres, abonnés ou non, firent grande figure d'élégans, de causeurs, au foyer de la danse. Parmi ceux que je n'ai pas encore cités, voici : lord Hertford, Tufiakin, Jules Janin, Théophile Gautier, Méry, Roger de Beauvoir, Rolle, Altaroche, Bazancourt, les Rothschild, Adam, Léon Gozlan, Dreux-Brézé, Lautour-Mézeray, Berlioz, Gavarni, Chaix d'Est-Ange, d'Alton-Shée, Escudier, Isabey, Eugène Lamy, les Batta, Charles Bocher. Ce dernier aurait pu célébrer ses noces de diamant avec l'Opéra dont il fut un des fidèles pendant plus de soixante ans. Et pour les habitués du second Empire : Demidoff, Modène, Delamarre, Tolstoï, Paskiewitch, Massa, Gramont-Caderousse, Saint-Priest, Blount, Caux, les Montreuil, Duperré, Fitz-James, les Poniatowski, Davillier, Toulongeon, Persigny, Fleury, maréchal Bosquet, Arese, Mérimée, Lepic, La Redorte, La Bourdonnaye, Bernis, Narischkine, Gouy, Hamilton, Saint-Vallier, A. de Vogüé, Scépeaux, Delahante, Magnan, les Fould, etc.

Cherubini, Méhul, Bouilly, furent les premiers parrains d'Auber; grâce à eux, on joua sa première pièce, le *Séjour militaire*, qui ne valait pas grand'chose; Bouilly écrit à ce propos : « Ils déclarèrent que la partition du *Séjour militaire* n'était

à la vérité qu'un ballon d'essai, *mais qu'il renfermait un gaz qui ne demandait qu'à se développer.* » Là-dessus Bouilly adresse au néophyte ce discours digne du ballon d'essai : « N'oubliez jamais que le moyen le plus sûr de vous faire un nom, c'est de vous livrer avant tout à la vérité du chant. Laissez vos rivaux, sacrifiant au goût du jour, mettre la statue dans l'orchestre; placez-la toujours hors de l'orchestre, *c'est-à-dire dans la bouche de vos acteurs!* »

Un fidèle ami d'Auber, Charles Bocher, parle de lui en ces termes : « Quoique très aimable, Auber ne faisait pas de frais pour tout le monde. Avant tout, il n'aimait pas se gêner. Augmenter ses relations aurait compliqué sa vie, qu'il sut arranger au mieux de son bonheur. Il menait grand train. A certains de ses fins dîners de la rue Saint-Georges, je me suis trouvé avec Mlles Dameron, Hamakers et Poinsot de l'Opéra, et aussi avec des sociétaires de la Comédie-Française. Chez lui tout était minutieusement réglé : témoin l'emploi d'une de ses journées que je connaissais par cœur. Promenade à cheval, séance au Conservatoire, dîner à six heures exactement (l'été un tour au Bois), puis l'Opéra ou les Italiens (très souvent avec ses amis Mocquard et Aguado). Notre intimité était devenue telle, que, tombé malade pendant la Commune, il ne voulut que moi pour le soigner; je l'ai assisté jusqu'à la fin. » Un égoïste sans manies, cela ne se conçoit guère; en effet, Auber, qui goûtait fort la société des femmes, souffrait de rester découvert devant elles; nulle part, pas même chez lui, il ne se sentait aussi à son aise qu'à la synagogue; il composait, il prenait ses repas avec son chapeau, et, pour pouvoir le garder, se mettait toujours au théâtre dans une loge. Autre habitude; allant à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique presque tous les soirs, il y dormait régulièrement une heure ou deux. « Mes artistes, disait-il, je ne les dorlote pas, et je ne les mets pas dans du coton comme Meyerbeer, qui, du reste, est absolument logique et a, lui, mille fois raison de faire ce qu'il fait. Des Nourrit, des Levasseur, des Viardot Garcia et des Roger, on n'en trouve pas au coin des rues; mais moi, qu'on m'amène le premier gamin venu, pourvu d'une intelligence honnête et d'une voix *idem*, je me fais fort de le mettre à même, en six mois, de chanter le rôle le plus difficile que j'aie jamais écrit, sauf toutefois celui de Masaniello. Mes opéras sont comme une sorte de bassinoire pour les grands musiciens...

Hé! c'est bien déjà quelque chose d'être une bonne bassinoire! »

L'entrée d'Auber, du *petit père Auber*, au foyer, produisait toujours un contentement général, non seulement parmi les causeurs, mais parmi les cantatrices et ballerines qui révéraient en lui le directeur du Conservatoire, le musicien influent, capable de leur confier un rôle, ou de les mener souper en cabinet particulier, ce qui lui arrivait souvent; l'une d'elles l'en pria, *non pour l'amour, mais pour la gloire*. Il avait tant d'esprit, ce disciple de Montaigne et de Brillat-Savarin, qui fait songer aussi à Saint-Évremond et à Fontenelle, il possédait si bien le talent du bonheur, l'art de s'adapter aux goûts du public, de produire sans effort, presque en se cachant de travailler, il parfumait si adroitement de grâce son égoïsme épicurien, que partout sa venue semblait un rayon de joie et d'espérance. Les femmes lui savaient gré de sa galanterie universelle, ses élèves du Conservatoire raffolaient de lui, et les vrais Parisiens l'aimaient encore d'aimer si fort ce Paris qu'il ne quitta jamais, même pendant la guerre de 1870 et la Commune, le Paris qui va du boulevard des Italiens à la Porte Saint-Martin; il abandonnait le reste du monde à l'indiscrète curiosité des géographes. On lui faisait donc grande fête au foyer de la danse, on l'entourait, on provoquait ses mots, et on ne le quittait jamais sans avoir entendu deux ou trois traits qui faisaient sourire, quelquefois réfléchir. Il y aurait de quoi composer un gros *ana* avec tous ceux qui s'échappèrent des lèvres de l'auteur de la *Muette de Portici* et du *Domino noir*.

Ayant, un peu à contre-cœur, accepté d'entendre une jeune pianiste, et s'étant endormi pendant la cruelle audition, il dit en s'éveillant : « C'est très bien, mademoiselle; mais vous avez joué la première partie avec beaucoup plus de brio et de force que la seconde. » Et comme le père de la tapageuse faisait mine de protester : « Mon Dieu, cela s'explique, reprit Auber, conciliant; elle était bien plus jeune pendant la première partie. » Une Madame Cardinal lui demande quelles sont les formalités à remplir pour entrer au Conservatoire. « Être jolie, d'abord, » répond-il. Une débutante jouait mollement dans une scène d'amour. « Mais enfin, mademoiselle, interroge Auber visiblement énervé, vous n'avez donc jamais aimé personne ? — Jamais, monsieur, soupire en rougissant l'infante. — Eh bien! mon

enfant, faites-moi le plaisir d'aimer quelqu'un, et nous reprendrons après cette scène-là... »

Ludovic Halévy rapporte qu'un soir, au foyer de la danse, un jeune peintre se vantait de ne connaître pas de femme *impossible*. « Je n'en connais pas! — Vraiment? sourit Auber. — Tenez, il y a huit jours, j'aperçois, dans une baignoire des Variétés, une femme délicieuse, et du monde, du meilleur monde. Je ne lui avais jamais adressé la parole. Je passe toute la soirée à la regarder d'une certaine manière... Ah! évidemment d'une certaine manière... tout est là. Il faut savoir regarder les femmes!... Le lendemain... entendez-vous bien... le lendemain, elle montait mon escalier, émue, voilée, tremblante...— Était-ce bien la même? » interrogea doucement Auber. Il fallait aussi l'entendre conter ses querelles avec sa vieille gouvernante; elle se plaignait de travailler à quatre-vingts ans, « Quatre-vingts ans, riposta Auber, la belle affaire! Moi, j'ai quatre-vingt-cinq ans, et cependant, vous le voyez, je travaille. — Ah! monsieur, quelle différence! Vous travaillez assis, vous! » Une autre fois, elle l'ennuyait si fort de ses jérémiades et de sa présence, qu'il finit par la menacer: « Taisez-vous,... ne m'ennuyez pas... Vous ne savez pas ce qui arrivera. — Qu'est-ce qui arrivera? — Je ferai un coup de tête. — Quel coup de tête? — Je m'engagerai! » Auber, vis-à-vis de sa gouvernante, c'est Silvestre Bonnard, le vieux savant, dans un chef-d'œuvre d'Anatole France.

Il revenait volontiers sur le passé: « Ah! le Directoire, soupirait-il, les fêtes du Directoire!... On sortait de ce cauchemar de la Terreur. C'était comme une rage de plaisir et de gaieté... Je me résignerais bien à une seconde Terreur, si je pouvais avoir encore dix-huit ans sous un second Directoire... Mais voilà la difficulté... Je reverrai peut-être la Terreur... Je ne reverrai pas mes dix-huit ans! » Il revit une seconde Terreur, il mourut à Paris, pendant cette seconde Terreur, en mai 1871, âgé de quatre-vingt-neuf ans; on l'enterra le 15 juillet 1871.

Si les mémoires des contemporains et les témoignages oraux ne mentionnent pas souvent les conversations d'Hector Berlioz derrière la scène de l'Opéra, on ne laissait pas de parler beaucoup de lui, au foyer, un peu partout. Ce novateur hardi, capable d'inventer son art, Victor Hugo et Delacroix musical, notre Wagner français et en tout cas notre musicien le plus

puissamment original, étonnait, inquiétait le public, les gens de métier, par ses qualités et ses défauts. On ne le comprenait guère, car la musique italienne avait alors la vogue, et il la détestait; les maîtres célèbres, Cherubini, Rossini, Meyerbeer, Halévy, Boieldieu, admirés, prônés, cent fois acclamés, ne se souciaient guère d'ouvrir les portes de la bergerie à ce loup dévorant qui rudoyait, blessait ceux qu'il n'achevait pas. Ils sentaient fort bien que cet homme était leur adversaire, et l'auraient volontiers traité de Caliban : or il ne faisait rien pour les apprivoiser, rien ou si peu; souvent au contraire il leur rompait en visière, nullement impressionné par l'âge ou la réputation, hautain, absolu, sarcastique, prime-sautier, bon écrivain, mais terriblement ironiste, aussi prompt aux larmes qu'à la colère, au désespoir qu'à l'exaltation, aimant fortement, détestant de même, avide de bataille, de domination. Point de savoir-faire; comme Greuze n'ayant pas de plus dangereux ennemi que lui-même, trouvant facilement les mots qui s'enfoncent dans la vanité de la victime et font de mortelles blessures. Avec cela intéressant les gens de théâtre et les gens du monde (n'a-t-il pas épousé deux artistes, éprouvé cent caprices, des passions échevelées, réalisé mieux que tout autre, Musset excepté, le type du romantique?) Mais telle est sa volonté, tels sa foi en lui-même et son magnétisme, que, malgré tous les obstacles, à travers bien des échecs, il conquiert des admirateurs, des partisans, qui s'appellent Paganini, Liszt, Ernst, Reyer, Saint-Saëns : il a son cénacle, lui aussi, attache son nom aux festivals oubliés depuis le Directoire, dirige des orchestres monstres, est joué en Allemagne, en Russie, en Angleterre, entre à l'Institut; princes et rois lui font fête, le décorent à l'envi. La *Damnation de Faust* tombe de son vivant, mais, depuis 1877, quelle revanche, quelle apothéose!

Le foyer des artistes aux Variétés eut sa belle époque à peu près en même temps que celui de l'Opéra. Les auteurs en vogue y affluaient chaque soir, et la causerie, avec tout son cortège sentimental, railleur ou enthousiaste, allait si grand train qu'elle se prolongeait souvent, après la fermeture, au café, sur le boulevard, que les noctambules se reconduisaient indéfiniment les uns chez les autres, comme dans une farce connue. Dumersan, Mélesville, Brunswick, Dumanoir, Bayard, Gabriel,

Rochefort, Dupin, avaient une grosse clientèle d'écouteurs; comédiens et comédiennes du théâtre ne manquaient pas, entre deux scènes, de renforcer la compagnie. Certains jours, les orateurs, monologueurs, premiers sujets, étaient si nombreux, si ardens au combat des paroles, que l'on aurait pu leur adresser le conseil d'un académicien du XVIIIe siècle à ses confrères pendant une discussion : « Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois ! »

Brunswick amusait fort l'assemblée en lui contant ses débuts dramatiques, longtemps entravés par son père, qui tenait boutique de bijoux, d'objets d'art, rue Vivienne, et trouvait que tout n'était qu'utopie dans l'ambition de son fils. Celui-ci tenait bon, et, un beau jour, il obtint que la famille se réunirait pour entendre un vaudeville sur lequel il fondait les plus fières espérances. Les autres membres du clan applaudissent, seul le père ne bronche pas, et le dialogue suivant s'engage, mimé à merveille par l'auteur : « Eh bien, mon père, qu'en pensez-vous? — Eh pien, oui ! ta bièce ne baraît bas trop mal, mais il s'agit maintenant de la faire recefoir par un tirecdeur. » Quelques jours après, Brunswick annonce triomphalement qu'elle est reçue. « A la bonne heure, mais quand la rébétera-d-on ? — Bientôt, je l'espère ; je dois la lire aux acteurs la semaine prochaine. — C'est très pien, mais quand sera-t-elle chouée ? — Dans un mois, au plus tard. — Oui, mais aura-t-elle tu succès? — Je l'espère. — Oh ! c'est une pelle chose que l'esbérance, mais ça n'emblit pas la pourse. » Un mois plus tard. « Eh bien ! mon père, ma pièce a obtenu du succès. — Oui, je sais, mais fera-t-elle de l'archent maintenant ? — Les recettes sont très agréables. — Oui, mais cela turera-t-il longtemps ? — Dame, je ne sais pas. — Eh bien, j'en suis pour ce gue chai tit, le métier t'audeur est scapreux, tandis que la pichouterie, c'est pien blus certain. » Enfin, ayant appris ce que rapportaient les droits d'auteur à son héritier, papa Brunswick dit : « Mon garçon, je vois que tu as pien fait de gontinuer ; c'est un pon métier, tu cagnes blus d'archent que moi, mais bense à mettre de godé, on ne sait bas ce qui beut arriver. »

Autres grands hommes du foyer des Variétés : Odry, Brunet, Gentil, Henry Monnier, Duvert, Lauzanne, Romieu, Lepeintre aîné, plus tard Baron, Lassouche, Lhéritier. Odry avait une telle verve, qu'on eût pu le comparer au fameux abbé

de Bois-Robert, l'amuseur du cardinal de Richelieu ; on disait de lui : « Si vous avez le spleen, prenez quelques doses d'eau de riz (d'Odry), et vous êtes certain de votre guérison. » « Je vois encore, conte Bouffé, l'auteur des *Bons Gendarmes* dans son rôle de cureur d'égouts de *la Canaille* où, par parenthèse, il était moins que *canaille*, tout en étant vrai. Il me semble aussi l'entendre chanter l'air de *Guido et Ginevra*. Rien de plus grotesque et de plus comique à la fois, qu'Odry se promenant devant la rampe pendant la ritournelle ; lorsque, de sa voix *harmonieuse*, il entamait ce morceau, si joliment interprété par l'adorable chanteur de l'Opéra, les rires éclataient de toutes parts, et le public ne manquait jamais de bisser cette bouffonnerie. Alors Odry s'avançait au bord de la scène, et, la main sur son cœur, disait au public d'une voix émue : « Ne le dites pas à Duprez, surtout; ça lui ferait de la peine. » Ceci valut un jour une brillante ovation à Duprez que l'on avait reconnu parmi les spectateurs de l'orchestre. Odry était de ces rares artistes qui firent dire à Perpignan : « Je ne les aime pas; ce sont des faux monnayeurs : ils font passer trop de mauvaises pièces. »

Vers la fin de sa vie, Odry avait eu deux terribles crises de fièvre typhoïde ; un matin, il entre au foyer, frais, pimpant, épanoui : « Eh bien, père *Bilboquet*, comment ça va-t-il, interroge un camarade? — Mais très bien, répond-il ; j'ai trouvé le *truc :* — je fais chaque année une maladie mortelle, — c'est très sain. »

Romieu, le premier mystificateur de l'époque, s'il n'eût rencontré Henry Monnier devant lequel il dut baisser pavillon, Romieu apportait au foyer ses charges énormes, comme celle des *Deux Magots*, parfois aussi un écho de certaines causeries mondaines. On parla dans un salon d'un bal d'artistes qui devait être donné aux Variétés. « Dans la salle des Variétés? demanda quelqu'un. — Non, pas dans la salle, reprit une autre personne; on ne dansera que dans le foyer, à cause du carême. — Ah! fit la duchesse de M... le foyer est maigre? » Et cet incomparable Henry Monnier ! Quelle joie de l'entendre jouer sa première entrevue avec Romieu qui avait vainement tenté de le prendre pour dupe ! En terminant, Henry Monnier, imitant la voix de son immortel *Joseph Prudhomme*, ajoutait : « Voilà, Mesdames et Messieurs, comment un jour, ou plutôt une nuit

néfaste, ce magistrat irréprochable, ce préfet modèle, ce bourreau des hannetons, ce sauveur de l'agriculture française, ce grand citoyen qui a si bien mérité de la patrie, est devenu l'une des attaches les plus précieuses de mon cœur d'homme! »

Avec Gentil, la conversation prenait un autre tour ; il était fort caustique et la bosse de la vénération lui manquait totalement. C'est lui qui donna à Racine l'épithète de « polisson, » sans doute pour rester au diapason du romantique qui émit cette maxime : « Shakspeare est un chêne, Racine est un pieu. » Un très médiocre auteur des Variétés, furieux de ses mordantes critiques, lui demande : « Et vous, qu'est-ce que vous avez fait? Rien. — C'est un grand avantage que j'ai sur vous ; je ne voudrais pas avoir écrit vos ouvrages. » On riait, on lui passait tout, même de dire à son interlocuteur : « Il est temps que vous sachiez que vous êtes un imbécile ! » Et au régisseur qui lui reprochait sa vie décousue, tout en convenant que les gens d'esprit font souvent des sottises : « Oui, riposte Gentil, mais ce sont les sots qui les disent ; pardon de l'application. » Une demoiselle au camélia, ayant dévalisé un boyard sur les grands chemins de l'amour, se faisait appeler partout *Madame*. Gentil osa lui demander : « Je voudrais bien savoir quel est le pion qui vous a fait aller à *dame*. » Ce mot, que rapporte le vaudevilliste Rochefort, a été plus d'une fois démarqué, et appliqué à maint universitaire galant, sous cette forme : « C'est un pion qui va à dame. »

Le père Dupin, doyen des auteurs dramatiques, était sans contredit le plus fidèle habitué du foyer des Variétés, et parce qu'il n'aimait que le théâtre et les boulevards, et parce qu'il exécrait la campagne. Songez qu'il débuta en 1808, composa quelque deux cents pièces, et écrivait encore en 1871. Il est vrai que Paisiello fit 170 opéras ; que reste-t-il de l'un et de l'autre? Ce délicieux Ludovic Halévy, qui fait revivre la physionomie un peu falote de Dupin, le montre en 1871, sémillant, coquet, tiré à quatre épingles, redingote noisette, badine à la main, cravate de couleur tendre, bouton de rose à la boutonnière. Il ne se rappelait pas le nom du tsar Alexandre, et Napoléon Ier, qu'il vit cent fois, lui laissa le souvenir « d'un petit gros qui avait l'air commun » (l'Empereur n'aimait ni les chansons ni le vaudeville). En revanche Brunet, l'acteur, restait pour lui le grand Brunet, et une foule d'incidens de sa

jeunesse restaient gravés dans sa mémoire, ceux surtout qui qui avaient trait à ses pièces. « Le père Dupin n'a que des souvenirs de théâtre : 1815 n'est pas pour lui l'année de la restauration des Bourbons, c'est l'année de la première représentation de *l'Écharpe blanche* ou *le Retour à Paris*, une pièce de lui. 1830 n'est pas l'année de l'avènement du roi Louis-Philippe, c'est l'année de la première représentation de *M. de la Jobardière* ou *la Révolution impromptue*, une autre pièce de lui. Chacune de nos crises politiques a été pour le père Dupin l'occasion d'un vaudeville de circonstance avec couplets, rondeaux et pots-pourris. Il ne sait de l'histoire que ce qu'il a pu mettre en chansons... » Le père Dupin ne tarissait pas sur Désaugiers et Scribe : « Ah ! Désaugiers ! Quel homme ! Quel chansonnier !... *Le Panorama de Momus !* Toute la troupe (des Variétés) jouait dans cette pièce. Et quelle troupe ! Cazot, Joly, Brunet et Mme Cuizot, et Mme Mengozzi... Et Scribe ! S'il y avait un Scribe aujourd'hui, le théâtre ne serait pas où il en est. Il n'avait qu'un défaut : il aimait la campagne ! Il avait acheté un château, il avait des fermes, des poules, des vaches... Et il m'emmenait quelquefois, de force, chez lui, à Séricourt... Au bout de vingt-quatre heures, je me sauvais. Je n'ai jamais pu vivre que sur le boulevard, entre les Variétés et le théâtre Feydeau... Et je disais à Scribe : « C'est mal à vous d'aimer la campagne... Un auteur dramatique n'a pas le droit d'aimer la campagne. Voyez Auber, il n'a jamais voulu sortir de Paris. » L. Halévy rencontre un jour, place Clichy, Dupin qui lui dit : « C'est ici que j'ai tué mon premier lièvre. — Ici, votre premier lièvre ? — Oui ; j'avais dix-huit ans ; on ouvrait ici la chasse sous l'Empire (en 1805). » — Le père Dupin, qui fit jouer environ cinquante vaudevilles aux Variétés, était naturellement fort bien accueilli au foyer : un soir cependant, comme il se répandait en propos réactionnaires, Baron l'interpella brutalement : « Toi, tu sais, nous t'avons oublié en 1793, mais la prochaine fois nous ne te manquerons pas ! »

La Montansier, qui fonda le théâtre du Palais-Royal, eut, comme on sait, pendant les premières années de la Révolution, un salon assez brillant où fréquentaient députés, auteurs, comédiens. La République une fois proclamée, le théâtre de Montansier prend le nom de ***Théâtre de la Montagne***, le salon est rem-

placé par un foyer où se retrouvent Girondins, Montagnards, et les rivalités politiques se compliquent de rivalités amoureuses.

Plus tard, beaucoup plus tard, Grassot fut le héros d'une histoire qui égaya tous les foyers. Cela se passait sous la présidence de Louis-Napoléon : on avait fait venir à Plombières la troupe du Palais-Royal, et le directeur avait prié ses artistes d'être en habit après le spectacle, car le prince devait se les faire présenter. Dormeuil redoubla ses instances avec Grassot, dont il connaissait de longue date les excentricités. « Pour la distinction du langage, sois tranquille, mon bon lapin, affirma l'acteur; quant à l'habit, je n'en ai pas. — Je te prêterai le mien, dit Dormeuil. — Il sera un peu ample, mon petit trognon; mais j'y ferai un pli. — As-tu une chemise de soirée, avec jabot, manchettes? — Enfant, bannis toute crainte puérile; je ne voyage jamais sans une lingerie destinée aux réceptions officielles. » Après le spectacle, Louis Napoléon se fait présenter les artistes, dit un mot aimable à chacun, et, tout d'un coup, remarque. « Mais je ne vois pas M. Grassot? — Coucou! le voilà, mon prince ! » Tout le monde se retourna, et Dormeuil faillit tomber à la renverse. « Grassot, vêtu d'un habit dans lequel il dansait, d'un pantalon trop long et trop large, dont chaque jambe était relevée, chaussé d'escarpins à boucles, le cou emprisonné dans une cravate immense, nouée sur une chemise de couleur, dont les dessins représentaient des motifs de chasse, Grassot s'avançait vers le prince avec un gracieux sourire, agitant, en guise d'éventail, un immense chapeau de paille. » Suffoqué de colère, Dormeuil arrache le chapeau des mains de Grassot, qui à son tour se précipite à la poursuite de son chapeau, plantant là le prince et criant à tue-tête : « Mon panama! Mon panama! C'est pas des blagues à faire! » Le prince crut à propos de s'éclipser avec sa suite, et Persigny consola le cérémonieux directeur en l'assurant que rarement son maître avait ri de si bon cœur.

« L'acteur Grassot, conte Banville, a été un des plus étonnans bouffons qui aient jamais nagé dans l'absurde, comme un cygne dans l'eau pure d'un lac. Maigre, émacié, ridé, strié, vénérable, absurde, ayant au cou plus de cordes qu'il n'y en a dans la boutique d'un cordier, il disait des calembredaines avec sa bouche fendue jusqu'aux oreilles, et de ses petits yeux per-

çait les âmes comme avec des vrilles, tandis que, lancé dans l'air étonné, son grand bras simiesque menaçait le vide, décrochait les étoiles et ameutait les dieux, et que son doigt tendu comptait l'un après l'autre des objets absens, en les désignant chacun d'un claquement de langue. Le *Gnouf! gnouf! gnouf!* de Grassot, interjection dénuée de sens, et à laquelle on ne trouverait point d'analogue, si ce n'est dans les idiomes antiques, a été aussi célèbre que le : « Soldats, je suis content de vous ! » de Napoléon. » Au foyer, dans les salons, le rire prenait des proportions épiques, quand il déclamait le récit de Théramène, « en y intercalant, sans détruire le mouvement du morceau et le rythme du vers, un tas de réflexions en prose, ébouriffantes et cocasses, qui ressemblaient alors à de tranquilles passans emportés malgré eux dans la furie d'une danse héroïque. Il accompagnait les hémistiches de parenthèses comme : *Je ne lui fais pas dire!* ou bien : *qu'on le remarque!* ou bien, quand le poète nous montre Hippolyte devenu un corps défiguré : *Ah! mes enfans, quelle gadoue!...* Aussi fantasque à la ville qu'au théâtre, le divin farceur charma si bien ses contemporains que, pendant plusieurs années, ce fut une mode universelle de singer sa voix, ses tics, ses gestes, et que la vie se passait à *imiter Grassot*. On vit des philosophes, des hommes politiques sérieux, des savans, des attachés d'ambassade, se livrer à ce passe-temps qui faisait fureur, et les artistes eux-mêmes ne le dédaignèrent pas, ni les chanteurs et comédiens... »

On demandait à Grassot ce qu'il pensait d'un nouvel acteur qui contrefaisait, assez tristement, le geste, la grimace et l'intonation de Sainville : « Il me fait l'effet *du bout de l'an* de Sainville, » répondit Grassot.

Le Vaudeville eut maint domicile ; d'abord rue de Chartres, puis boulevard Bonne-Nouvelle, ensuite place de la Bourse, enfin à l'angle de la Chaussée-d'Antin. Avant l'incendie de 1838, le théâtre et le foyer florissaient, avec des pièces amusantes, un directeur habile, Étienne Arago, des acteurs tels que Lafont, Brindeau, Lepeintre aîné, Lepeintre jeune, la ganache des ganaches, Arnal, « ce titan du ridicule et de la jovialité, » qui débuta sous Louis XVIII, finit sous Napoléon III, fit éclore le rire inextinguible des dieux homériques sur les lèvres de trois générations de spectateurs, et finit par mourir dans la mélanco-

lie. Puis encore, Hippolyte, Émile Taigny, Balard, Bardou dont les naïvetés et les truculences faisaient la joie de tous; il avait surtout au début un formidable accent; certain soir, il entre au foyer du Vaudeville, et, se frottant les mains : « Je suis satisfai*te*, je vien*sse* de rencontre*re* Ancelo*te*, qui m'a fait complimen*te*, en disant que je perdais mon *assent*. »

Du côté des femmes, Suzanne Brohan, Anaïs Fargueil, Louise Mayer, Hortense Balthazar, Louise Figeac, Eugénie Plunckett qui épousa Doche et créa la *Dame aux Camélias*. La blonde Louise Mayer était, paraît-il, la femme la plus fêtée, en vers, par les rhétoriciens des lycées de Paris; la brune Fargueil était chère aux amateurs de comédie de paravent et de petite musique. « Étienne Arago s'arrangeait le plus possible, remarque Ph. Audebrand, pour leur donner des rôles dans la même pièce, ce qui faisait dire à mon ami le poète Berthaud : « Il trouve le moyen de faire jouer ensemble le Jour et la Nuit. » Assurément on les fêtait toutes les deux d'une manière égale, mais il est juste de dire qu'autour de Mlle Fargueil s'était formée une espèce de cour. Cinq ou six auteurs dramatiques, autant de journalistes, de ceux qui papillonnent partout, voilà de quoi se composait ce cercle. Lorsque la jeune actrice descendait de sa loge, que ce fût en costume à effet ou en habit de ville, elle prenait place au fond du foyer, sur une banquette de velours, et l'on savait d'avance qu'elle s'assiérait là. Tout aussitôt ses hommes-liges arrivaient comme par enchantement, les uns avec des bouquets, les autres avec de petits sacs de bonbons. Comme cette Catherine II de petit format était aussi spirituelle que jolie, l'empressement était cent fois justifié. J'ai entendu alors voltiger ce mot du père Dumersan, un vieil auteur, qui doit naturellement trouver place ici : « Anaïs? Eh ! c'est Sophie Arnould honnête femme. »

Parmi les écrivains habitués de ce foyer, je retrouve Altaroche, rédacteur en chef du *Charivari*, Marie Aycard, Gavarni, Eugène Briffault, Duvert et Lauzanne, le comte Albert de Calvimont, légitimiste à tous crins, qui, après avoir violemment attaqué le gouvernement de Juillet pendant quinze ans, se rallia publiquement, fut nommé par Louis-Philippe sous-préfet de Nontron, devint préfet et conseiller d'État du second Empire; Berthaud déjà nommé. Celui-ci, après avoir été presque célèbre comme poète satirique à Lyon, mourait de faim, ou peu s'en

faut, à Paris, et prenant les attitudes de Chatterton ou d'Antony, répétait tous les soirs son lugubre refrain : « Voilà qui est bien décidé, je me tuerai demain! — Eh bien ! c'est ça, appuyait Fargueil, n'oubliez pas de remettre toujours la chose à demain. » Un soir, fatiguée d'entendre cette sempiternelle antienne dans ce foyer où pétillaient d'ordinaire les joyeux propos, elle feignit d'abonder dans le même sens, et encouragea son admirateur à se tuer, mais à se tuer d'une manière éclatante: « A votre place, conclut-elle, je le ferais ici, dans ce foyer, ce soir même. — Oui, dit-il, mais où trouver un pistolet? » Calvimont, qui était dans le complot, reprit : « Un pistolet! Comme je rentre tard chez moi, j'en ai toujours un dans ma poche. » Berthaud demande l'arme, le royaliste invoque les principes chrétiens, se fait un cas de conscience de faciliter le suicide d'un ami. Nouvelles instances du poète; l'autre ouvre sa redingote, et, affectant de détourner la tête, tend le pistolet au désespéré, qui pâle, mais résolu, porte le canon à sa bouche et appuie le doigt sur la gachette. Rien ne partit, qu'un éclat de rire; le pistolet était en chocolat; Berthaud renonça au suicide et se décida à attendre la mort naturelle qui arriva huit ans après, trop tôt peut-être à son gré.

Béranger venait souvent au foyer du Vaudeville avec le vaudevilliste Rochefort; un auteur ayant vidé sa poche à fiel contre une foule de confrères, Rochefort, quand il fut parti, remarquait : « Tudieu, voilà un petit camarade qui vous a bientôt fait dix imbéciles. — C'est neuf de plus que n'en a fait son père, » ajouta Béranger.

Le foyer du Gymnase a presque toujours été à la mode : beaucoup de jolies actrices, d'auteurs, de mondains lettrés, qui se recherchent, s'attirent et se retrouvent avec plaisir, un tel assemblage doit forcément produire ce résultat : le charme de la conversation, avec ses dépendances et ramifications à l'infini. Ce foyer avait ses fidèles, ce qu'on pourrait appeler ses immeubles par destination, ou, comme on disait au XVIIIe siècle, ses pagodes : à côté de ceux-ci une foule de nomades qui faisaient la navette entre le Gymnase, le Vaudeville, les Variétés, l'Odéon. Citons quelques noms parmi les anciens, ceux qui font figure avant 1860. Aude qui fut le créateur des exhilarans *Cadet-Roussel* et des *Madame Angot*, comme Dorvigny fut le père des *Jocrisses :* on sait que les *Cadet-Roussel* et

les *Jocrisses* commencèrent la réputation de Brunet; — Brazier, étonnant fabricant de couplets (il en ajustait quarante par jour), ex-apprenti bijoutier, ignorant comme une autruche, mais plein de verve et d'esprit naturel, surnommé par des amis complaisans : le La Fontaine de la Chanson. Pour augmenter sa modeste prébende dramatique, il rédigeait *les petits malheurs* de Paris dans un journal, à raison de trois francs par malheur. Un soir, Rochefort le voit entrer au foyer des Variétés avec un air rayonnant, et, supposant qu'il a une pièce nouvelle reçue, le complimente d'avance : « Ce n'est pas cela, répond Brazier, ma joie a une autre origine ; j'avais promis à ma femme de la conduire demain à la campagne, mais je n'avais pour cette dépense que dix-huit francs à ma disposition : ce n'était pas assez. La Providence me conduit par hasard sur la place du Palais de Justice ; là j'apprends qu'un individu, en descendant le grand escalier du Palais, venait de se casser la jambe; j'enregistre ce fait. Je me rends ensuite, par les quais, vers la rue Dauphine, je vois un groupe de monde ; j'ai le bonheur de savoir qu'une femme venait d'être renversée et meurtrie par une voiture chargée de pierre. Je cours soudain porter ces deux malheurs à *mon* journal, je complète vingt-quatre francs, et j'ai le plaisir d'annoncer à ma femme qu'elle ira demain à la campagne. » Brazier fit d'excellens rôles pour Potier, comique célèbre, mort en 1828, qui mérita son épitaphe : « Les admirateurs de son talent étaient aussi nombreux que ses imitateurs seront rares. » Qui encore ? Moreau, Martinville, Francis d'Allarde, Gosse, Ancelot, Chazet, Poirson, Rougemont, Joseph Pain, Désaugiers, Sewrin, F. Laloue, Villeneuve, Gouffé, Théaulon, Georges Duval, Merle, Picard, Waflard, Augustin Hapdé, Bayard, Dieulafoi, etc. Moreau était aussi détesté pour son esprit satirique que Désaugiers était aimé pour sa bonté ; si bien qu'on afficha un jour ces mots au foyer du Vaudeville : « Récompense honnête à qui trouvera un ennemi à Désaugiers, et un ami à Moreau. »

Voici Dumersan, l'auteur des immortels *Saltimbanques*. Les jeunes auteurs qui se désespèrent parce que la société ne leur offre pas 10 000 francs de rente sur un plat d'or, et que les directeurs se font tirer l'oreille pour jouer leurs chefs-d'œuvre, savent-ils que Dumersan eut 22 pièces refusées avant d'être joué? Quelle leçon de persévérance ! « Dumersan, quand il venait au foyer des Variétés, conte Rochefort, était gai, bavard comme

une cuisinière de bonne maison. L'art d'observer la rue et les loges des portiers n'était point sa science unique, il en possédait une autre qui faisait une grande disparate avec la première : il était employé supérieur au Cabinet des Médailles et très instruit dans la numismatique. A ce sujet, lorsque le Cabinet fut en partie dévalisé par d'adroits filous, qu'on les eut arrêtés, et qu'ils comparurent devant la justice, Dumersan, à qui le président demandait quel était son état, répondit naïvement : « *Conservateur* des médailles. » Un éclat de rire fusa aussitôt ; il gagna même les voleurs. »

Vers 1848, Auguste Villemot, alors secrétaire du théâtre de la Porte Saint-Martin, réunissait dans une des salles du fond quelques habitués, pour causer de toutes choses connues, à connaître, et de quelques autres encore : or ces habitués s'appelaient Siraudin, d'Ennery, Félix Arvers, l'homme au sonnet, qui fit aussi des comédies agréables, les deux Cogniard, Marc Fournier, Plouvier, Barrière, Victor Séjour, Méry, Fiorentino. Qui encore? Les frères Bourgeois, Paulin Ménier toujours prêt à *plastronner* ses effets pour les prochains rôles, devant un tel cénacle dont il faisait la joie; Choquart, le légendaire Choquart, ancien garde du corps de Charles X, provoquant à tort et à travers les gens dont la mine lui déplaisait, se croyant la meilleure lame de France, illusion qu'il garda jusqu'à la fin, malgré les coups d'épée qu'il embioursait régulièrement à chaque nouvelle tentative. Ce capitaine Fracasse, brave, sincère et gongorique, s'imaginait aussi qu'il avait collaboré à un vaudeville célèbre, *Monsieur Jovial* ou *l'Huissier chansonnier*, et qu'il avait été au *mieux mieux* avec une illustre comédienne. Il redisait pour la centième fois ses exploits à rebours, et pour la centième fois il amusait la compagnie, parce qu'il avait la manière, restant à mi-chemin entre le ridicule et le sublime. Son répertoire était assez varié, et, comme on l'aimait, tout en se moquant un peu de lui, chaque fois qu'un nouveau était admis au foyer, on demandait à Choquart de faire le récit de la bataille épique des gardes du corps avec les cochers de Saint-Cloud. Il commençait ainsi : « Nous prenions nos repas à la Tête-Noire; un jour, pendant que nous achevions de déjeuner avec quelques gardes du corps de Sa Majesté, nous vîmes entrer dans notre salle un cocher. Nous le priâmes de sortir ; il s'y refusa, nous disant des

injures. Je le pris par la peau du dos, et le jetai par la fenêtre. Il remonta, je le jetai de nouveau par la même fenêtre. Alors tous les cochers montèrent à leur tour, et, à mesure qu'ils pénétraient dans la salle, on les précipitait par les fenêtres, si bien que les gens qui passaient dans la rue, disaient *en étendant la main :* « Ah çà ! Que se passe-t-il donc ? Il n'est jamais tombé tant de cochers que cela à Saint-Cloud ! » Choquart aurait pu inspirer quelques pages à Cervantes de Saavedra.

Parmi ces gens si spirituels, Auguste Villemot était un des plus spirituels, et peut-être le plus gai, de cette gaieté débordante qui ne grimace ni ne mord, mais au contraire fait jaillir le rire, la sympathie et l'optimisme. Tel causeur, tel chroniqueur; il ne cherchait pas le trait, il avait presque toujours l'esprit de situation, le plus rare de tous, et le naturel dans la finesse. Avec cela beaucoup de simplicité et de modestie : « C'est dans le *Journal des Débats* que j'ai, disait-il, appris à lire couramment : » contant à ravir, excellant à piquer la curiosité et à l'entretenir, sachant toujours s'arrêter au point précis où la satiété commencerait, écouté avec autant de plaisir par les causeurs du foyer que par la foule, nul mieux que lui ne détachait d'une situation piteuse ce qu'elle a de comique et d'un fait burlesque ce qu'il cache de touchant. Il vous laissait ainsi le double bénéfice du cœur et de l'esprit. Comme il détaillait l'historiette de la petite débutante à laquelle Méry avait accordé la faveur de dire quelques mots à la fin du premier acte dans une de ses comédies ! La jeune perruche supplia Méry de lui permettre de moduler ces trois mots : « Merci, mon Dieu ! » en se jetant à genoux. L'auteur refusa, allégua sagement que ce geste serait absurde, puisqu'il s'agissait de constater que la soupe était servie. — Monsieur Méry, ça ne fait rien; je vous en prie, laissez-moi dire : « Merci, mon Dieu !... » Méry hausse les épaules en guise de refus; trois jours après, il voit entrer chez lui un gentleman de haute mine qui, après les complimens préliminaires, lui dit : « Monsieur Méry, j'ai de la fortune, du crédit, un château; veuillez considérer que tout cela est à votre disposition. Moi, je suis déjà votre obligé, en ma qualité de protecteur de Mlle Coralie... Voyons, monsieur, complétez votre bienfait, rendez à cette enfant un grand service; permettez-lui de se jeter à genoux en s'écriant : « Merci, mon Dieu ! » L'enfant a fait une étude spéciale de cette exclamation. Hier elle

s'est jetée à genoux dans un salon, devant quinze connaisseurs, et je vous assure qu'elle a eu le plus grand succès. » Méry reproduit son objection, le protecteur se retire, un peu mortifié. — Arrive la première, Méry, manuscrit en main, suit la marche de la pièce; on annonce la soupe, Coralie se jette à genoux en lançant le fameux : « Merci, mon Dieu ! » Méry s'effondre dans les bras du régisseur qui, triomphant, le rassure. En effet Coralie récoltait trois salves de bravos pour : *merci, mon Dieu!* Et à son tour, Méry, convaincu, admirant la routine du public, répéta les trois mots fatidiques. Peut-être le protecteur avait-il soudoyé à prix d'or une foule enthousiaste : *chi lo sa?*

Méry, ce *Christ des Singes*, selon le mot de Gautier, ce tsar du paradoxe, improvisateur, monologuiste étourdissant (mais il ne fallait ni l'interrompre, ni le contredire), dont on lit encore *Héva*, la *Floride* et la *Guerre du Nizam*, écrivait aussi vite en vers qu'en prose, et griffonnait une pièce en cinq actes comme d'autres cisèlent un quatrain. Seulement, il n'eut pas le génie de ses dons, et sa paresse l'empêcha aussi de composer des chefs-d'œuvre. Il était doux, bienveillant, incapable d'envie; toutefois, il traitait avec une sorte de férocité Racine, Meyerbeer et Scribe, l'Académie, les piétinait, n'était jamais à court d'épigrammes sur eux : et, au fond, il eût été enchanté de faire partie des Quarante. Par exemple, il adora Rossini, et il écrivit : « Quiconque n'admire pas *Sémiramis*, ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, n'est pas un honnête homme. » Sa mémoire, ses dons prime-sautiers tenaient du miracle. Alphonse Karr raconte fort sérieusement que, dans un salon où il avait été prié de dire des poésies de Lamartine, Méry, ayant hésité un instant, improvisa trente vers, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé le texte du poète; la compagnie ne s'aperçut de rien. Il paraît aussi, Banville du moins l'affirme, que Méry savait par cœur tous les auteurs latins, et pouvait les réciter en commençant par le dernier mot d'un chapitre pour finir par le premier, ou bien encore en sautant un mot sur deux, ou en sautant des mots en zigzag, en losange. M[me] de Girardin ne pouvait se passer de lui, et, dans son enthousiasme, répétait souvent : « Qu'on enlève le piano de mon salon, que Sivori ne joue pas du violon, que Duprez ne chante pas; que je n'aie plus la ressource de servir du thé. Tout ce que vous voudrez. Peu m'importe, pourvu qu'on me laisse Méry. » Pendant un dîner chez elle, Balzac s'étant amusé à

nommer un petit animal, qui n'existait que dans son imagination, Méry seul ne s'étonne pas, et aussitôt, avec force citations de Pline, Buffon, Cuvier, il conte les mœurs, la physiologie, l'histoire du susdit. C'était un prodigieux cours d'histoire naturelle, que les convives écoutaient bouche bée. Quand on se leva de table, Balzac dit tout bas à Méry : « Ah çà! il existe donc? — Pourquoi pas? sourit Méry : Rastignac et de Marsay existent bien. » Un soir Méry rencontre dans les coulisses un pauvre diable d'acteur naïf qui s'enivrait de poésie classique en déclamant le trop fameux récit de Théramène. « Tiens! vous dites encore le récit de Théramène de cette façon-là? — Mais, monsieur, est-ce qu'il y a une autre façon de le dire? — Quoi! mon cher enfant, l'ignorez-vous? Au fond Racine détestait Louis XIV, et il ne négligeait jamais l'occasion de dire au Roi-Soleil de dures vérités, témoin ces vers de *Britannicus* où il lui reproche ses goûts de cabotin et de cocher; car c'est évidemment à lui qu'il pensait lorsqu'il accusait Néron d'aimer *à se donner lui-même en spectacle aux Romains*. Aussi le récit de Théramène, tel qu'il l'avait écrit, était une amère satire du règne : pour n'être pas emprisonné ou chassé, il fallait détourner les chiens. Que fit Racine? Il retourna sa tirade comme un gant, la commençant par le dernier mot et la finissant par le premier : de la sorte Louis XIV et ses courtisans n'y virent que du feu. Mais nous, pour la retrouver dans son intégrité, nous devons exécuter le travail contraire, et c'est à quoi les bons comédiens ne manquent pas, maintenant que nous avons secoué le joug de la tyrannie. — Quoi! Se peut-il? — Jugez-en vous-même! » Et Méry se met à déclamer, en le retournant de la queue à la tête, le récit de Théramène qui, écorché par lui de la sorte, semblait avoir un sens, tant le poète savait communiquer même aux choses absurdes la flamme intense qu'il portait en lui. L'acteur remercie, suit le conseil, et huit jours après, il allait déclamer le récit à l'envers sur la scène, lorsque Méry intervint : « Mon cher enfant, c'est parfait ainsi, mais le moment n'est pas venu, et cette fois encore il faut dire le récit comme à l'ordinaire, à la vieille mode. — Pourquoi cela? — Voilà. A la veille des élections, le gouvernement craint des émeutes, et il a eu vent d'une conspiration organisée dans l'ombre. Certes, le récit que vous vouliez dire est le bon,... mais il faut tenir compte des circonstances, et, en vous obstinant à rétablir le vrai texte,

vous pourriez faire verser des flots de sang. » L'acteur obéit, non sans regret.

Admiré, célébré, aimé par les meilleurs écrivains, charmant toutes les compagnies, gourmet, donnant d'excellens dîners, ne faisant de mal qu'à lui-même avec cette fureur de jeu qui dévorait le plus clair de ses gains, Méry était acclamé, entouré, choyé, écouté avec délices, sitôt qu'il mettait le pied dans un foyer de théâtre.

Léon Gozlan, surnommé, très faussement, le *Benvenuto Cellini* du style, l'auteur du *Médecin du Pecq*, humoriste, frondeur, toujours en bataille, était aussi fort goûté dans les foyers de théâtres, quand il venait y passer une heure. Comme il avait tenté de faire fortune par le cabotage, on répandit le bruit qu'il s'était livré à la traite des noirs, et une actrice très brune lui demanda quelle impression il en avait rapportée : « Une vive admiration pour les blondes, » dit-il. On l'accuse d'avoir été pirate, d'avoir fomenté une révolte à bord, et tué son capitaine : « Rien de plus exact, répond Gozlan; on oublie seulement d'ajouter que je l'ai mangé. » Louis-Philippe, paraît-il, lui gardant rancune d'avoir écrit *La Main droite et la Main gauche*, effaçait régulièrement son nom sur chaque liste des décorations proposées. Roger de Beauvoir rencontre Gozlan dans une antichambre ministérielle : « Que fais-tu là? — Je fais les stations de la croix. » Enfin Mme de Girardin insista tellement auprès de Salvandy, que le nom ne fut plus biffé.

Ces exemples suffiraient, j'imagine, à prouver que, n'y eût-il plus de salons mondains et littéraires, représentatifs de l'esprit français (et, Dieu merci, nous n'en avons jamais manqué depuis quatre cents ans), cet esprit aurait trouvé un asile dans les théâtres et les foyers d'artistes. On a surtout noté dans cette étude l'esprit de la scène, celui qui a pour objet le théâtre, qui a pour créateur et pour interprètes les auteurs, les comédiens. L'esprit en France, est un Protée, il revêt mille déguisemens, mille parures, il a les sources les plus diverses : souvent, pas toujours, serviteur de la raison et du courage, il est, souvent aussi, le paradoxe, la satire, quelquefois même la parure de la méchanceté et du vice. L'esprit de théâtre, l'esprit des gens de théâtre a-t-il une physionomie particulière? Certes, dans les foyers, il porte plus volontiers le veston que l'habit noir, et, la Comédie-Française exceptée, il s'y tient des propos qui feraient

rougir précieuses ou jansénistes du grand siècle. N'exagérons rien toutefois. Au foyer, l'esprit se montre plus hardi, parce que c'est là un salon composé d'hommes du monde qui viennent pour la galanterie et la conversation, d'auteurs auxquels on ne demande guère que du talent, de comédiens qui ne sont pas nés sur les genoux des duchesses, d'actrices qui connaissent l'amour, l'amour-péché ou l'amour-devoir : elles en parlent sans cesse sur la scène, on leur en parle sans cesse pour le bon, et surtout pour le mauvais motif; au fond, elles n'ont besoin que d'être jolies pour paraître séduisantes et même spirituelles. Un correctif des audaces de langage dans les foyers, c'est que ce ne sont pas des écoles normales de puritanisme, et que la pudeur des paroles est, d'ordinaire, en raison inverse de celle des actes. D'autre part, les salons mondains ont leurs enfans terribles, leurs enfans gâtés auxquels on passe de singulières excentricités : il y a là, dès le XVIe siècle, deux courans, deux types, avec une zone frontière où l'on se rejoint par instans : les salons sévères, les salons au contraire où l'on admet certaines infractions aux règles d'une étiquette raffinée. Au XVIe siècle, au XVIIe siècle, Brantôme, Saint-Simon, la Palatine, Mmes Deshoulières, de Sévigné, etc., signalent mille délits contre la courtoisie et la décence du langage, tant à la Cour que chez les plus grandes dames. Tallemant des Réaux, parlant de la marquise de Rambouillet qu'il admire profondément, ne lui adresse qu'une critique : de ne pas souffrir qu'on emploie devant elle le mot dont se sert Molière pour qualifier les maris trompés : « Cela va dans l'excès, » dit-il. Au XVIIIe siècle, on entend des conversations à faire tonner, et, au XIXe, les progrès de l'américanisme, l'abus de l'argot, la diminution de l'idée de respect, la fausse démocratie, le laisser aller universel, ont eu des conséquences que les pessimistes déplorent amèrement. Il n'existe donc pas un abîme entre les foyers d'artistes et les salons mondains, seulement quelques nuances qui, je l'espère, ne s'effaceront pas.

VICTOR DU BLED.

REVUES ÉTRANGÈRES

A PROPOS DU QUATRIÈME CENTENAIRE DE GEORGES VASARI

Vers ce même temps (c'est-à-dire pendant le long séjour de Vasari à Rome en 1546), j'avais pris l'habitude chaque soir, ayant fini ma journée, d'aller voir souper l'illustrissime cardinal Farnèse, dans la maison duquel se trouvaient toujours réunis, afin de l'entretenir de très beaux et honorés discours, Molza, et Annibal Caro, et messire Gandolfo, et messire Claude Tolomei, et messire Romulus Amaseo, et monseigneur Giovio, et maints autres hommes lettrés et galants dont ne désemplissait pas la cour dudit seigneur cardinal. Or voici que, un soir entre autres, on en vint à parler du Musée formé par Giovio, ainsi que des portraits d'hommes illustres qu'il y a rangés en bon ordre avec de très belles inscriptions; et comme l'on passait d'une chose à l'autre, ainsi que l'on fait en causant, monseigneur Giovio nous dit qu'il avait toujours eu, et gardait encore, un grand désir d'adjoindre à son Musée et à son livre des *Éloges* un traité où serait parlé des hommes illustres dans l'art du dessin qui ont vécu depuis Cimabue jusqu'à notre temps. Après quoi, s'étendant sur ce sujet, il nous montra que, certes, il avait grande connaissance et grand jugement des choses de nos arts : mais il est bien vrai que, se contentant de faire un grand fagot, il ne regardait pas ces choses aussi bien dans le détail, et que souvent même, dans son discours sur lesdits artistes, ou bien il changeait les noms, les surnoms, les patries, les œuvres, ou bien ne disait pas les choses exactement comme elles étaient, mais, en quelque sorte, à la grosse. Et lorsque Giovio eut achevé ce discours, ensuite, voilà que le cardinal me demanda, en se tournant vers moi :

— Eh ! bien, qu'en dites-vous, Giorgio ? Ne sera-ce point là une belle œuvre, et valant tout le travail qu'elle exigera ?

— Belle assurément, répondis-je, mon illustrissime seigneur, si Giovio consent à s'y laisser aider par quelque homme de l'art, afin de mettre les

choses en leur place, et de les dire telles que vraiment elles ont été! Je parle ainsi parce que, encore bien que ce discours qu'il nous a fait ait été merveilleux, notre ami y a commis maintes erreurs, et dit maintes choses l'une pour l'autre.

— En ce cas, reprit le cardinal, avec l'assentiment de Giovio, de Caro, de Tolomei, et des autres, vous pourriez donner à Giovio un résumé de votre façon, et une notice où vous citeriez en bon ordre tous les artistes susdits, ainsi que leurs œuvres classées suivant leurs dates! Et ainsi, ce serait encore un nouveau bienfait qu'obtiendraient de vous ces arts où vous excellez!

Laquelle chose, tout en la sachant au-dessus de mes forces, je promis de faire bien volontiers selon mon pouvoir. Et, donc, m'étant mis aussitôt à rechercher mes souvenirs et écrits, — recueillis depuis ma première jeunesse à la fois par une certaine manière de passe-temps et en raison de ma respectueuse affection pour la mémoire de nos artistes, dont toute mention m'était infiniment chère, — je réunis ensemble tout ce qui, là-dedans, me paraissait convenir à l'entreprise projetée, et allai le porter à Mgr Giovio. Mais lui, après qu'il eut grandement loué ce travail :

— Mon Giorgio, me dit-il, je veux que vous preniez vous-même la peine de développer tout cela, suivant une manière dont je vois que vous saurez tirer un excellent parti : attendu que, pour moi, je n'en ai pas le courage, ne connaissant pas cette bonne manière et ignorant une foule de détails qu'il vous sera très facile de savoir; faute de quoi, le plus que je pourrais faire, pour ma part, ce serait un tout petit traité semblable à celui de Pline. Oui, faites ce que je vous dis, Vasari, parce que je vois que cette chose-là est destinée à réussir magnifiquement, d'après l'échantillon que vous m'en avez donné dans cette narration!

Et comme il lui semblait que je n'étais pas bien résolu à suivre son conseil, il me le fit redire encore par Caro, par Molza, par Tolomei, et d'autres de mes plus chers amis : de telle sorte que, m'étant enfin décidé, je mis la main à l'ouvrage projeté, avec l'intention de le donner à l'un d'eux, sitôt que je l'aurais fini, afin que, l'ayant revu et arrangé, il le publiât sous un autre nom que le mien.

Si l'auteur de cet aimable récit n'était pas le plus inexact de tous les écrivains, — et surtout en matière de chronologie, — c'est à l'année 1946 que ses compatriotes devraient reporter les fêtes qu'ils viennent de célébrer en son honneur le 30 juillet de la présente année 1911, quatrième centenaire de sa naissance : car aucun moment de la longue carrière de Georges Vasari n'est, à coup sûr, aussi digne d'être commémoré solennellement que celui où le glorieux peintre et architecte toscan, regardé par ses contemporains comme le continuateur le plus authentique du génie de Raphaël et de Michel-Ange, s'est diverti pour la première fois à recueillir et à « développer » ses notes sur la vie et les ouvrages des « hommes les plus illustres dans les arts du dessin. »

Malheureusement, comme je l'ai dit, ce grand écrivain était l'inexactitude même en matière de dates ; et l'on a de bonnes raisons de croire, en particulier, que l'entretien chez le cardinal Farnèse, tel qu'il nous l'a raconté dans le chapitre de la seconde édition de son livre qu'il a consacré à sa propre « vie, » aux environs de 1568, n'a pas eu lieu durant l'année 1546, — où l'un des amis qu'il nous cite comme y ayant pris part, l'érudit Molza, aurait été bien incapable de joindre ses instances à celles de Paul Jove et du cardinal, étant mort déjà depuis plus de deux ans. Aussi les uns, parmi les éditeurs et commentateurs du biographe d'Arezzo, ont-ils supposé que l'entretien susdit aurait eu lieu en 1543, hypothèse qui laisserait à Vasari un délai plus vraisemblable pour « développer » ses notes, publiées par lui dès 1548; tandis que d'autres, poussant plus loin encore le scepticisme à l'égard des affirmations de notre narrateur, accusent celui-ci d'avoir simplement inventé toute cette histoire, sous l'effet d'un besoin naturel qu'il a toujours eu de prêter une allure romanesque aux événemens les plus ordinaires. Ne va-t-on pas jusqu'à le soupçonner de n'avoir pas écrit lui-même ses fameuses *Vies*, ou tout au moins de les avoir fait récrire et remettre au point par son savant ami le prieur Borghini ? Mais ce sont là de ces paradoxes, d'une injustice toute gratuite, où se complaisent aujourd'hui les représentans de la « néo-critique ; » et il suffit de jeter un coup d'œil sur l'une quelconque des innombrables lettres intimes de Vasari pour reconnaître en lui le type le plus parfait de l'« écrivain-né, » expressément appelé par la Providence à trouver sa joie dans le maniement littéraire de la langue italienne. Sans compter qu'il n'y a pas jusqu'à maints détails du récit qu'on vient de lire qui ne trouvent leur confirmation dans le texte même de son livre, ou dans d'autres documens contemporains. Nous possédons, par exemple, une lettre du poète Annibal Caro, où celui-ci, le 11 décembre 1547, remercie Vasari de lui avoir soumis le manuscrit de son ouvrage, et lui signale, çà et là, telles petites incorrections de style ou telles tournures trop alambiquées. D'autre part, il est à noter que Vasari, dans la première édition de ses *Vies*, évite soigneusement de se nommer : « Quelqu'un qui se trouvait alors auprès d'Andréa del Sarto, » « quelqu'un qui vivait sous le patronage d'Octavien de Médicis. » C'est en ces termes qu'il y parle de soi : et ne pouvons-nous pas en conclure que, vraiment, son intention a été d'abord de « publier son livre sous un autre nom que le sien ? »

Quoi qu'il en soit, au reste, de ce point particulier de sa vie

d'homme de lettres, c'est chose bien sûre que Georges Vasari mérite pleinement d'être célébré avec un éclat merveilleux, ainsi qu'il vient de l'être, ces jours derniers, à la fois par ses concitoyens d'Arezzo et par l'élite entière du public italien : car peu d'œuvres, entre celles que nous ont léguées les écrivains de son pays, nous sont restées aussi étonnamment vivantes que la sienne. Mais c'est de quoi lui-même n'aurait pas été moins surpris, s'il avait pu le prévoir, que ces Annibal Caro, ces Molza, et ces Tolomei dont nous savons qu'ils avaient pour son talent littéraire autant d'affectueux mépris que d'admiration enthousiaste pour son génie d'architecte et de peintre. Non pas en vérité que leur ami, au secret de son cœur, ait partagé leur opinion sur la valeur de son livre; la manière dont il n'a point cessé de l'enrichir et de le remanier, presque sa vie durant, nous montre assez qu'il n'était pas sans lui attribuer une certaine importance : mais tout le prix qu'il y attachait n'était rien en comparaison de l'orgueil que lui inspiraient ses chefs-d'œuvre professionnels, la construction du Palais des Offices, la décoration des grandes salles du Palais Vieux, ou encore son projet de fresques pour la coupole du Dôme de Florence. Et le fait est qu'il y a pour nous, à notre tour, quelque chose d'étrange dans la manière dont le cours des âges a renversé les jugemens de Vasari et de tout son siècle sur la portée respective de son œuvre d'artiste et du livre écrit par lui « en façon de passe-temps. »

Car d'autres peintres se sont trouvés, depuis le vieux Cennino Cennini jusqu'à Eugène Fromentin, que l'occasion ou leur instinct natif ont portés à s'essayer dans la littérature : mais chacun d'eux a, en somme, gardé la place qu'il occupait dans l'art de son époque, et jamais cette place, pour honorable qu'elle fût, n'a dépassé un rang secondaire. Que si quelques-uns d'entre eux, comme a on pu le croire, s'étaient d'abord trompés sur leur vocation, du moins n'ont-ils pas réussi à tromper leurs contemporains sur la valeur esthétique d'une œuvre où ne s'était point déployé librement leur génie. On sait avec quelle délicate et touchante modestie Fromentin lui-même, malgré tout le charme de son talent d'orientaliste, ne s'est point fait faute de reconnaître l'éminente supériorité professionnelle de la peinture d'un Corot ou d'un Théodore Rousseau. Mais comment l'illustre Vasari aurait-il été en état d'admettre l'infériorité de son œuvre d'artiste en face de celles d'un Bronzino ou d'un Zucchero, voire d'un Titien ou d'un Véronèse, lorsque princes et connaisseurs, et la foule avec eux,

s'accordaient à le mettre infiniment au-dessus de tous ses confrères? Depuis la mort de son maître Michel-Ange, surtout, en janvier 1564, le peintre-architecte d'Arezzo a exercé dans l'art italien une véritable royauté, universellement honoré comme le seul héritier de la gloire et du génie du célèbre défunt. Tous les ans, son patron officiel, le grand-duc de Toscane, était forcé de le « prêter » à Sa Sainteté romaine ; et sans cesse lui arrivaient d'Espagne, de France, de toutes les autres cours de l'Europe, des invitations dont ses lettres nous le montrent, à la fois, honoré et gêné. A peine avait-il achevé la construction d'un palais ou l'exécution d'une série de peintures, qu'aussitôt les principaux poètes d'alors rivalisaient en sonnets délicats ou en longues odes à la louange du chef-d'œuvre nouveau issu de son génie.

Que l'on imagine l'excellent petit homme, tout simple et modeste qu'il était de nature, recevant sur son front cette abondante et continuelle avalanche de lauriers! Longtemps il résiste à la tentation de se croire un dieu. Profitant de la chance inespérée qui lui arrive, comme s'il s'attendait à la voir bientôt se détourner de lui, il s'empresse d'agrandir et d'orner sa maison d'Arezzo, de « caser » ses neveux et de doter ses nièces, de se faire accorder des fermes ou des bois dont il transmet sur-le-champ la gestion à des membres de sa famille. Mais la chance persiste, s'accroît d'année en année. Vasari a beau improviser en quelques jours la décoration d'une salle immense, et en s'y aidant de la plus nombreuse équipe d'assistans qu'en aucun temps, probablement, un peintre ait entretenue à son service : les fresques découvertes, voilà que tout le monde se reprend à l'acclamer, à lui attester que jamais, suivant l'expression d'un poète du temps, « Buonarroti n'a su faire preuve d'une telle maîtrise ! » Comment l' « immortel Georges » trouverait-il la force de ne pas se laisser convaincre, en présence d'un enthousiasme aussi unanime et aussi obstiné?

Tout au plus devinons-nous, par ses lettres, que sa modestie naturelle le conduit à ne reconnaître pour parfaite et « divine » que la dernière œuvre qu'il vient d'exécuter. « Cette fois, j'ai vraiment réussi, et je sens que vous aurez lieu d'être satisfait ! » A mainte reprise nous l'entendons s'épancher ainsi devant son vénérable conseiller et confident le prieur Borghini. Après quoi, cette satisfaction accordée à la conscience secrète qu'il conserve de l'imperfection de son art, le maître glorieux ne songe plus qu'à se vanter

ingénument de la prodigieuse beauté du travail terminé. « Cette *Bataille des Turcs*, écrit-il de Rome en 1572, est certainement la meilleure chose que j'aie jamais faite, comme aussi la plus vaste et la plus soigneusement méditée. Elle me rendra fameux pour toujours, attendu que, de par la grâce de Dieu, je n'ai jamais rien fait qui y soit comparable. » L'année suivante, il annonce à Borghini qu'il va rapporter de Rome l'esquisse entière de sa décoration pour la coupole de la cathédrale de Florence. « Vous verrez alors la meilleure chose et la plus soigneusement méditée que j'aie jamais faite, et dont j'espère qu'elle n'étonnera pas moins le Grand Duc que vous-même. » Désormais, cette coupole et ses peintures de Rome seront alternativement « la plus belle chose qu'il ait jamais faite, » suivant qu'il travaillera à l'une ou aux autres. « La Salle Royale que j'ai peinte ici est une œuvre sublime, » écrira-t-il dans sa dernière lettre de Rome. Et peu s'en faut que, s'étant mis ensuite à peindre sa coupole de Florence, — que la mort va bientôt le contraindre à laisser inachevée, — il n'éprouve l'orgueilleuse illusion d'avoir enfin découvert les secrets de son art.

Hélas ! la vérité est qu'il ne les a jamais découverts ; et de cela ses contemporains se sont aperçus dès le lendemain même de sa mort. A peine les Florentins se sont-ils trouvés admis à contempler la décoration de la fameuse coupole, — telle que l'avait achevée, d'après son modèle, son éminent rival et ennemi Frédéric Zucchero, — qu'une grande risée a rempli l'église et la ville entière. Tout le monde allait récitant un poème satirique de Grazzini, qui accusait le pauvre *Giorgio d'Arezzo* d'avoir transformé l'admirable coupole de Brunelleschi « en un bassin pour se laver les pieds ou en une soupière à bouillir les os. » A Rome, les papes faisaient repeindre les murs naguère triomphalement décorés par Vasari ; et il n'y avait pas jusqu'à ses anciens maîtres, les grands-ducs de Toscane, qui ne s'ingéniassent à cacher les peintures qu'eux-mêmes ou leurs parens lui avaient commandées, — si bien que nous ignorons aujourd'hui ce qu'ont pu devenir un bon nombre de celles qu'il nous a décrites et vantées à loisir, dans le dernier chapitre de la seconde édition de ses *Vies*. La triste déchéance réservée d'ordinaire à ces fausses gloires où entre sûrement une part de « suggestion » collective, jamais peut-être elle n'a commencé aussi vite, dans toute l'histoire des arts, ni ne s'est poursuivie aussi cruellement. Et le plus navrant est que jamais, peut-être, cette déchéance ne fut plus légitime. Car il est bien vrai, comme le disait encore un poète florentin, que l'art de Vasari « nous remplit de surprise : » mais notre

surprise vient surtout de la pensée qu'un art et une œuvre tels que ceux-là aient pu non seulement être comparés aux chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange, mais que des hommes se soient rencontrés pour leur attribuer la moindre valeur.

Je ne parle pas ici de la déplorable tendance artistique qui nous y apparaît. Assurément, il est fâcheux que le pauvre Vasari se soit abandonné aussi complètement qu'il l'a fait au mauvais goût de ce style issu des dernières peintures de Michel-Ange, et qui nous est aujourd'hui à peu près intolérable jusque dans les plus savantes productions d'un Daniel de Volterre ou d'un Allori. Mais les styles même les plus démodés comportent encore une certaine mesure de beauté immortelle; et il suffirait de l'œuvre que nous ont laissée, à Fontainebleau, un Rosso Florentin et un Primatice pour nous prouver que ce style-là en particulier n'était nullement incapable de créer, tout au moins, des ensembles décoratifs d'une grandeur et d'une élégance singulières. Non, c'est indépendamment de ses principes esthétiques que l'œuvre de Vasari se révèle à nous comme l'une des plus misérables qui soient jamais sorties du cerveau et de la main d'un artiste. Impossible d'imaginer invention plus banale, ni médiocrité plus ennuyeuse à la fois dans le dessin et dans la couleur. Que l'on voie notamment, à Florence, ces fresques du Palais Vieux qui y sont désormais l'un des rares vestiges de la féconde activité du peintre attitré des Médicis! Combien de confusion, dans ces énormes machines, et comme ces figures trop grandes sont maladroitement agencées, et quelle pesante atmosphère de niaiserie pédantesque s'en exhale pour nous! Dira-t-on que l'architecte, chez Vasari, a un peu racheté la faiblesse du peintre? Le palais des Chevaliers de Saint-Étienne à Pise, l'église de Notre-Dame-de-l'Humilité, à Pistoie, et, par-dessus tout, à Florence le Musée des Offices sont en vérité d'honnêtes constructions suivant la mode du temps, avec une emphase « classique » beaucoup moins déplaisante que celle qui nous importune dans les fresques du même auteur. Mais, là encore, ne sentons-nous pas que tout le mérite architectural résulte uniquement de la direction suivie par l'artiste, sans que celui-ci y ait rien ajouté de personnel et d'original? Un bon élève, si l'on veut, l'architecte des deux palais de Pise et de Florence : mais où vit-on jamais un élève aussi docilement attaché à mettre en pratique les leçons de ses professeurs, avec une docilité qui ne lui a pas même permis d'animer son ouvrage de l'ombre d'une vie individuelle?

De telle manière que l'oubli le plus profond ne pouvait manquer

de tomber sur toute l'œuvre artistique de Vasari. Mais pareillement, d'autre part, il était impossible que la postérité, de siècle en siècle, ne rendît pas un hommage plus fervent à l'admirable génie d'écrivain qui, chez lui, se cachait sous la médiocrité pitoyable du peintre et de l'architecte. Infatigablement réimprimées, commentées, et discutées depuis trois cents ans, les *Vies* du biographe arétin sont aujourd'hui plus fraîches, plus attrayantes, plus belles que jamais. Après la savante et consciencieuse édition critique italienne que nous en a offerte, naguère, l'érudit florentin Milanesi, voici que d'Allemagne et d'Angleterre nous arrive simultanément la promesse d'éditions nouvelles, et dont l'une tout au moins, l'édition allemande de M. Karl Frey, — à en juger par le premier volume, — s'annonce comme un vrai monument de science historique. Avant comme après Vasari, d'autres ouvrages analogues ont paru, consacrés à l'histoire des artistes de tous les pays, ou simplement à celle de maîtres locaux de telle ou telle région. Il y a eu, par exemple, le livre jadis célèbre de Lanzi, où le développement de l'art italien était étudié avec une compétence et une exactitude pratique infiniment supérieures à celles que nous font voir les *Vies* de Vasari. Mais ni ce livre-là, ni ceux de Ridolfi, et de Maffei, et de Van Mander, personne ne s'avise plus de nous les restituer : tandis qu'il ne s'est point passé trente ans, depuis trois siècles et demi, sans que l'on ait vu surgir, un peu partout, une réédition ou une traduction du vieil ouvrage entrepris, un certain soir d'été, sur le conseil de « monseigneur Giovio » et du cardinal Farnèse, par un petit peintre toscan à la barbe blonde, qui « toujours dès sa jeunesse, en manière de passe-temps, s'était plu à recueillir des souvenirs et écrits sur les hommes illustres dans l'art du dessin. » Et puisque le quatrième centenaire de la naissance de Vasari invite naturellement tous les lecteurs et admirateurs de celui-ci à honorer d'un tribut supplémentaire d'attention sa personne et son œuvre, n'est-ce pas le moment d'essayer, tout au moins, une rapide enquête sur les causes véritables de cette étrange fortune littéraire qui lui est échue ?

Fortune d'autant plus étrange, en vérité, qu'elle s'adresse à un historien dont le livre est presque entièrement dépourvu de toute valeur historique. J'ai eu moi-même l'occasion d'examiner d'assez près un certain nombre des *Vies* de Vasari, et précisément de celles où, ayant à nous parler d'artistes florentins de la génération qui avait précédé la sienne, il semblait en état de nous renseigner avec le

moins d'erreurs : je n'exagère pas en disant que, jusque dans ces chapitres-là, les deux tiers de ses affirmations se sont trouvées inexactes, soit qu'il prêtât à tel ou tel maître des ouvrages qui n'étaient pas de lui, ou simplement qu'il se trompât sur l'origine, l'emplacement, le sujet d'un tableau ou d'une statue. Nul moyen, aujourd'hui, de publier une édition « critique » de son livre si l'on n'y ajoute une série de notes au bas de chaque ligne, employées à rectifier les faits énoncés dans la ligne correspondante. Non seulement Vasari n'avait pas le moindre soupçon de notre besoin moderne de justesse et de précision en matière d'histoire : sans cesse il lui arrivait aussi d'altérer la vérité sciemment et volontairement, — conduit à cela par toute sorte de motifs divers, dont les principaux étaient son orgueil personnel, son amour-propre régional de Toscan au service des princes florentins, et enfin l'extraordinaire chaleur de son imagination poétique.

Des mensonges que lui a inspirés son orgueil personnel, l'un des plus caractéristiques est la manière dont il a hardiment introduit dans son livre, et promu au premier rang des peintres anciens, son arrière-grand-père Lazare Vazari, qui n'avait été, en réalité, qu'un humble et obscur petit sellier d'Arezzo. Le chapitre qu'il lui a consacré, est à coup sûr un modèle achevé de mystification historique. Écoutons-le, dès son exorde, se vanter noblement de l'honneur conféré à sa race par le génie de ce prétendu peintre, son aïeul :

Bien grand, en vérité, est le plaisir de ceux qui découvrent que l'un de leurs ancêtres s'est distingué et est devenu fameux dans les armes, ou les lettres, ou la peinture, ou n'importe quelle autre carrière libérale. Et ces hommes-là, qui trouvent dans l'histoire l'un de leurs aïeux mentionné avec éclat, tirent de cette découverte un aiguillon qui les excite à bien faire, comme aussi un frein qui les retient de commettre aucune action indigne d'une famille où ont vécu des hommes illustres. Ce sont les sentimens que j'éprouve en moi-même, à la pensée que l'un de mes ancêtres, Lazare Vasari, a été de son temps un peintre fameux non seulement dans sa patrie, mais encore dans toute la Toscane. Et combien cette gloire fut justifiée, c'est ce que je pourrais montrer clairement si, comme j'ai fait pour les autres artistes, il m'était permis de parler de lui en toute liberté : mais comme il se trouve que je suis né de son sang, on pourrait aisément croire que les éloges que je ferais de lui dépasseraient les bornes de la pure vérité. Aussi, laissant de côté ses mérites et ceux de toute notre famille, je me bornerai à dire ici ce que je ne pourrai ni ne devrai absolument pas taire sous peine de manquer au vrai, ce maître souverain de l'histoire.

Après quoi le voilà qui se met à décrire une dizaine de peintures

absolument imaginaires, qu'il affirme avoir été exécutées, dans des églises d'Arezzo, par son arrière-grand-père l'ouvrier sellier! Ne pousse-t-il pas l'aplomb jusqu'à nous assurer que « maître Lazare peignait d'une manière si pareille à celle de Piero della Francesca que l'on était tenté de confondre les ouvrages de l'un et de l'autre? »

Mais bien plus fâcheuses encore, pour notre connaissance traditionnelle du développement de l'art italien, ont été les « libertés » historiques suggérées à Vasari par son désir d'exalter les artistes toscans. Déjà son contemporain Zucchero lui reprochait amèrement le parti-pris trop visible qui le portait à ne vouloir accorder qu'à la seule Toscane le privilège de posséder un art parfait et des maîtres de génie. On sait avec quelle force déplorable ce parti-pris du biographe arétin allait peser ensuite, durant trois siècles, sur l'opinion de l'Europe entière, et combien aujourd'hui même il nous est malaisé de secouer le véritable sortilège dont nous a enveloppés la prévention passionnée de Vasari en faveur de la suprématie artistique de Florence. Nous avons beau sentir très profondément, à Milan ou à Vérone, à Urbin ou à Pérouse, qu'il y a eu dans ces villes, pendant les XIVe et XVe siècles, des écoles pour le moins aussi riches en beauté poétique que les écoles florentines des Gaddi et des Verrocchio : toujours nous avons un peu l'impression que l'art florentin possède, parmi tous les autres, un certain prestige esthétique plus haut et quasi consacré, — tandis qu'en fait l'unique différence entre cet art et les autres consiste, pour lui, à nous avoir été obstinément représenté de siècle en siècle, sur la foi de Vasari, comme étant un art d'espèce supérieure, avec je ne sais quelle qualité presque surnaturelle.

Du moins le peintre-architecte de la cour des Médicis avait-il l'excuse d'ignorer ces écoles du Nord et du Sud qu'il nous a trop longtemps empêchés de connaître. Nous lisons bien, dans ses lettres, qu'il éprouve un plaisir mêlé de surprise à constater l'excellence de telles ou telles œuvres rencontrées par lui au cours de ses voyages hors de la Toscane : le fait est qu'il ne prend guère le temps de les regarder, n'ayant l'âme remplie que de la pensée de ses propres travaux ; sans compter que son éducation l'a rendu foncièrement incapable d'apprécier la grandeur artistique de l'art d'un Pisanello, d'un Jacopo Bellini, ou d'un Borgognone. Mais c'est, au contraire, avec une mauvaise foi évidente qu'il ne se relâche pas de déprécier l'admirable effort esthétique de la grande rivale toscane de Florence, cette Sienne que, tout récemment encore, ses patrons princiers n'ont pu asservir qu'au prix de tant de ruses ! Tous les moyens lui sont bons, contre la

patrie détestée de Duccio et des Lorenzetti. Imperturbablement il enlève aux maîtres siennois, pour en faire don à quelque Florentin, le mérite de tel ou tel chef-d'œuvre qu'il sait issu de leurs mains, — procédant à cette spoliation avec le même sans-gêne que, tout à l'heure, nous a révélé sa pompeuse biographie du peintre apocryphe Lazare Vasari. Aussi bien ai-je eu déjà plus d'une fois à signaler ici quelques-uns des traits les plus surprenans de sa désinvolture d'adversaire victorieux à l'égard des Siennois; et peut-être n'a-t-on pas oublié, notamment, de quelle façon il a trouvé tout simple et tout légitime de transporter de Sienne à Florence, — où il l'a gratuitement dévolue à son légendaire Cimabue, — l'histoire de l'hommage populaire rendu jadis à la sublime *Maesta* de Duccio par la foule unanime de ses concitoyens (1). Toutes les pages de son livre où il daigne mentionner des artistes siennois abondent en menus procédés analogues, et dont la mise au jour nous offrirait un tableau infiniment amusant de naïve et impudente supercherie historique.

Mais s'il est trop certain que souvent notre biographe s'est laissé diriger, dans son exposé des progrès de l'art italien, par telle ou telle passion personnelle, combien plus souvent encore ses fables lui ont été dictées par son exubérante fantaisie de poète, incapable de prendre plaisir à une réalité qui ne lui apparût pas toute imprégnée et ornée d'éclatante couleur romanesque! Rien de plus curieux, à ce point de vue, que les solennels préambules qu'il se croyait tenu de placer en tête de chacun des chapitres de son livre. Presque toujours écrits d'un style confus et embarrassé, ces exordes de ses *Vies* nous livrent, pour ainsi dire, le plus intime secret de sa nature d'homme de lettres. Nous y découvrons une trace plus ou moins nette, — et parfois tout à fait indéchiffrable, lorsque l'amphigouri est par trop malhabile, — de l'incessant besoin qu'avait ce conteur de prêter à ses figures une vie, une originalité, une signification particulières. Tel peintre, c'était pour lui un paresseux, tel autre un avare, ou bien encore un imitateur trop servile ou un « excentrique » trop dédaigneux des chemins battus. De gré ou de force, il fallait absolument que chacun des artistes étudiés se transformât, devant les yeux ingénus de son biographe, en une sorte de « type » ou de personnage de roman, un peu à la façon des inoubliables héros d'un Balzac. Et c'est ce même instinct d'évocation vivante qui se montre à nous, ensuite, sous une forme plus simple à la fois et plus séduisante, jusque dans les moindres détails des récits de Vasari.

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 mars 1903, notre étude sur *l'Ame siennoise*.

Pas un moment celui-ci ne s'arrête d'*imaginer* la personne et les œuvres des divers artistes dont il nous entretient : tantôt se les représentant en chair et en os, sauf pour lui à leur prêter des traits purement inventés, et tantôt s'échauffant au souvenir d'un de leurs tableaux ou d'un bas-relief, et négligeant d'observer le vrai sujet qui s'y trouve traité.

Une richesse inépuisable d'imagination créatrice et un don singulier de créer de la vie, à ces deux qualités le livre de Vasari est surtout redevable de l'attrait que, d'âge en âge, il exerce sur nous. Je déplorais, tout à l'heure, l'espèce d'envoûtement qui, depuis la fin du XVI[e] siècle, avait contraint les générations à admettre la thèse fantaisiste du biographie arétin sur la suprématie artistique de l'art de Florence : mais comment expliquer un tel phénomène sinon par le charme irrésistible avec lequel Vasari a dressé devant nous les figures, plus ou moins authentiques, de chacun des maîtres qu'il a étudiés? Tandis que d'autres biographes, à Venise ou à Sienne, ne parvenaient à faire pour nous, des grands artistes de leurs villes, rien autre que des ombres lointaines et fugitives, un hasard admirable voulait que les figures des maîtres florentins nous fussent décrites par un magnifique conteur et peintre littéraire, un digne émule des Boccace et des Sacchetti, ou plutôt un écrivain que son inexpérience technique de la littérature n'empêchait pas d'être supérieur à ces deux maîtres même dans l'art de ressusciter et d'animer à jamais chacun des personnages qu'il nous présentait. « Je veux, mon Giorgio, que vous preniez vous-même la peine de développer tout cela suivant une manière dont je vois que vous saurez tirer un parti excellent, » disait autrefois à Vasari son savant ami Paul Jove. Oui, c'est dans la « manière » inventée et pratiquée par l'illustre biographe que réside, par-dessus tout, le secret de l'immortelle beauté de son livre ; et bien plus encore que les peintres, architectes, et critiques d'art italiens, il convient que tous les hommes de lettres d'au delà des Alpes s'unissent aujourd'hui pour fêter le quatrième centenaire de la naissance de l'un des plus authentiques entre les grands écrivains de leur patrie.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Après des alternatives diverses, il semble bien que nous soyons aujourd'hui orientés vers une solution des difficultés germano-marocaines. Solution définitive? Solution provisoire? Qui pourrait le dire? L'expérience nous a appris qu'avec l'Allemagne il n'y a rien de définitif, et la leçon qui restera pour nous, et sans doute aussi pour d'autres, de l'épreuve dont nous ne sommes pas encore sortis, est que, dans les relations avec elle, il est difficile, impossible peut-être, d'aboutir à un sentiment de pleine sécurité. L'Allemagne s'est-elle proposé consciemment de faire naître cette impression en France et ailleurs? Non sans doute; certains indices donnent même à croire qu'elle s'était proposé un but très différent; mais les procédés qu'elle a employés, empruntés à une période historique que nous considérons comme close, ont eu des résultats opposés à ceux qu'elle poursuivait. Nous aurions tort de nous en plaindre; le brusque réveil de l'opinion en France, en Europe, en Amérique, est un fait dont il faudra tenir compte désormais.

Ce changement, qui a été si manifeste, tient à des causes multiples: nous en avons indiqué quelques-unes, il y en a une sur laquelle nous insisterons davantage. Pendant longtemps, l'Allemagne s'est donnée en Europe comme la puissance conservatrice par excellence. Favorisée par la fortune dans des proportions inespérées, elle se déclarait satisfaite, et Bismarck disait volontiers qu'elle était rassasiée. Après ses conquêtes prodigieuses, que pouvait-elle ambitionner de plus? Le génie audacieux, mais pratique et mesuré, de Bismarck, ne s'appliquait plus qu'à consolider et, pour le faire, il s'employait à assurer aux autres, à nous surtout, des satisfactions auxquelles il aurait aimé, lui aussi, à donner le nom de compensations. Il a dit un jour, dans son langage pittoresque: « On m'accuse

d'être un poids qui oppresse l'Europe, et je suis l'éventail qui la fait respirer : » prétention qui peut à bon droit étonner, mais dont il pouvait croire qu'elle contenait une part de vérité. On sait qu'il nous a encouragés dans nos entreprises coloniales, où il voyait une occupation pour nous, une sécurité pour lui. Personnellement, il professait un désintéressement colonial absolu. Mais tout cela est changé, et l'Allemagne d'à présent, celle de M. de Kiderlen, ne ressemble pas à celle de Bismarck. Elle a un parti colonial et pangermaniste qui a réveillé et qui entretient chez elle les instincts primitifs de conquête et d'accaparement par la force. Certains journaux, auxquels nous nous garderons bien d'attacher plus d'importance qu'ils n'en ont, semblent rédigés par une bande de pirates ; on y lit quotidiennement que les besoins d'expansion de l'Allemagne lui créent des droits supérieurs à tous les autres. Il n'est pas sûr que Bismarck ait dit autrefois que la force primait le droit, mais plus d'un Allemand estime aujourd'hui qu'elle le supprime et le remplace avec avantage. Il ne viendrait pas à l'esprit de l'Allemagne actuelle de se déclarer rassasiée ; elle montre au contraire un appétit formidable qui est devenu une menace pour tout le monde, pour les plus grandes puissances, comme la France et l'Angleterre, et pour d'autres plus petites, mais non moins respectables dans leurs droits, comme la Belgique ou le Portugal. L'Allemagne n'est plus une puissance conservatrice du *statu quo :* si elle s'est appliquée autrefois à rassurer, aujourd'hui elle inquiète. On ne comprendrait rien aux événemens du jour si on ne tenait pas compte de ces élémens nouveaux.

C'est sur notre tête que la menace a plané tout d'abord. Nous l'avons sentie venir : des symptômes significatifs lui servaient d'avant-coureurs. Peut-être avions-nous le sentiment que certaines imprudences commises par nos gouvernans pouvaient être exploitées contre nous ; aussi nous étions-nous montrés disposés à causer avec l'Allemagne et cette conversation ne pouvait évidemment avoir pour objet que de lui concéder certains avantages. L'occasion était donc pour elle excellente ; elle avait devant elle la France conciliante, à côté d'elle l'Europe plutôt bienveillante ; mais elle a abusé de cette situation et l'opinion, qui lui était favorable la veille, s'est tournée brusquement contre elle le lendemain. Le coup d'Agadir a commencé de tout gâter : on l'a considéré en France comme une offense gratuite, absolument injustifiée après les dispositions qu'on y avait manifestées. Que penserait-on d'une personne qui, au moment d'engager une conversation à l'amiable, déposerait sur la table un revolver

chargé ? Telle a été l'attitude de l'Allemagne envers nous : la nôtre, tout en restant conciliante, devait naturellement devenir plus froide, plus réservée, déjà défiante. Néanmoins, on s'est remis à causer; mais presque aussitôt, par le fait d'une indiscrétion dont l'origine est restée ignorée, le bruit a couru sans être démenti que M. de Kiderlen nous avait demandé tout le Congo et le Gabon français et, par surcroît, la renonciation au profit du gouvernement impérial de notre droit de préemption sur le Congo belge, pour le cas où la Belgique renoncerait à sa colonie. Dans l'état actuel des choses, il est peu probable que cette éventualité se réalise, et la Belgique sait fort bien que la France ne fera rien pour y pousser; mais le jour où l'Allemagne, avec ses allures actuelles, hériterait de notre droit, les choses changeraient de face et l'Allemagne, qui a déjà commencé à se créer des intérêts au Nord du Congo belge, userait des moyens dont elle dispose pour peser sur la Belgique, sa voisine en Europe et en Afrique, et la déterminer à des concessions qu'elle saurait rendre nécessaires. Que peut le faible contre le fort, le pot de terre contre le pot de fer ? La prétention allemande, aussitôt qu'elle a été connue, a produit une émotion bien naturelle en Belgique, en même temps qu'elle en produisait, pour d'autres motifs, une non moins profonde en Angleterre. L'opinion anglaise, jusque-là assez calme, a subitement aperçu, comme à la lueur d'un immense éclair, l'Allemagne, maîtresse du Congo français et du Congo belge, établissant un immense empire colonial qui s'étendrait dans tout le centre de l'Afrique depuis l'Océan Atlantique jusqu'à l'Océan Indien, barrant la route du Cap au Caire et détruisant au profit d'une seule puissance, active et entreprenante, l'équilibre des forces dans le Continent noir. Instantanément l'opinion a pris feu : le gouvernement s'en est inspiré et a tenu un langage qui rappelle, en vérité, les meilleurs temps de l'histoire politique de l'Angleterre.

On ne s'attendait certainement à rien de pareil en Allemagne. Avant de s'engager dans cette aventure, le gouvernement impérial avait calculé ses chances, mais il s'est trompé dans ses prévisions. Il a cru que l'Angleterre, en proie à des dissentimens intérieurs très graves, n'accorderait pas aux affaires extérieures la même attention qu'autrefois, et aussi que le gouvernement radical, non seulement pacifique, mais volontiers pacifiste, qui préside actuellement à ses destinées ne déploierait qu'une énergie d'action atténuée. Les dispositions de l'Angleterre à l'égard de l'Allemagne semblaient d'ailleurs modifiées, et ce n'était pas seulement une apparence; sous l'influence

directe de l'Empereur, dont le dernier voyage à Londres avait été un véritable succès, un rapprochement avait eu lieu entre les deux pays. L'Empereur avait su faire renaître la confiance et la sympathie. Ces sentimens n'avaient rien d'artificiel; ils étaient sincères, mais pourtant fragiles; ils avaient besoin d'être ménagés pendant encore quelque temps. On ne paraît pas l'avoir compris à Berlin : les ménagemens nécessaires n'ont pas été observés. Alors, du jour au lendemain, les esprits se sont retournés avec la soudaineté et l'unanimité qui caractérisent les soubresauts de l'opinion britannique lorsqu'elle aperçoit distinctement un péril pour un des intérêts essentiels du pays. Tous les journaux, les uns tout de suite, les autres un peu plus tard, ont fait entendre le même langage indigné. Le *Times* a mené la campagne dans des articles que nous ne citerons pas, parce qu'ils ont fait le tour du monde entier, mais qui indiquaient de la manière la plus précise l'intention très ferme de l'Angleterre de défendre ses intérêts par tous les moyens qui étaient en son pouvoir et aussi de rester fidèle à ses engagemens envers la France. Les journaux allemands ont été surpris, étonnés et, qu'on nous pardonne le mot, interloqués. Ils ont tourné leur mauvaise humeur contre nous avec un mauvais goût que nous leur pardonnons, parce que, sous la brutalité du ton, l'embarras et le désarroi étaient sensibles. Ils ont affecté envers nous une ironie pesante : nous avions, disaient-ils, réussi à faire intervenir « le grand frère » et à nous cacher derrière lui. Ce parti pris de nous traiter en petits garçons, inspiré par une irritation rageuse, restait d'ailleurs inefficace. C'est encore une des erreurs de la politique allemande de croire qu'elle peut agir sur nous par l'intimidation. De pareils procédés ont pu réussir autrefois; encore ne l'ont-ils fait que par surprise; ils ne réussiront plus désormais. Le sentiment public est changé chez nous, et nous le devons pour la plus grande partie à l'Allemagne elle-même qui a réveillé dans nos âmes des ardeurs qu'elle croyait éteintes et avec lesquelles elle a joué imprudemment. Napoléon Ier, il y a un siècle, lui a rendu un service analogue au milieu des malheurs qu'il lui a infligés et par le fait même de ces malheurs : c'est un prêté pour un rendu. Il y a là une leçon dont chacun fera bien de profiter. Sans remonter à plus de six semaines, l'Angleterre et la France ne sont plus tout à fait, depuis lors, ce qu'elles étaient avant; les énergies qui chez elles étaient latentes s'y sont manifestées avec éclat. Amis de la paix, certes, elles le sont autant que jamais : toutefois, ni d'un côté ni de l'autre de la Manche, il ne viendrait à la pensée de personne

que la paix soit le souverain bien et qu'elle doive être conservée à tout prix.

Ce n'est pourtant pas, on peut le croire, le langage de la presse anglaise qui a produit le plus d'effet en Allemagne, mais bien celui du gouvernement, car il avait une tout autre autorité. Une première fois, à une question qui lui avait été posée à la Chambre des communes à l'occasion de l'envoi de la *Panther* à Agadir, M. Asquith a répondu avec brièveté et gravité qu'il désirait « qu'il fût clairement compris qu'aux yeux du gouvernement britannique une situation nouvelle avait surgi au Maroc et qu'il était possible que ses conséquences futures affectassent les intérêts britanniques plus directement qu'ils n'avaient été affectés jusque-là. » Pour le moment, une conversation avait été engagée entre le gouvernement allemand et le gouvernement français : il fallait en attendre les résultats. Ce langage a été compris à Berlin. L'Allemagne a senti que d'autres intérêts que les intérêts français étaient en cause et que si l'accord ne se produisait pas, la France ne serait pas isolée. On pouvait s'en tenir là ; dès son premier discours, M. Asquith avait dit très clairement tout ce qu'il était indispensable de dire. Mais, à mesure que les jours s'écoulaient sans amener de solution, au milieu des bruits contradictoires que la presse allemande lançait dans le monde, l'opinion britannique s'énervait davantage, et le gouvernement éprouvait le besoin de lui donner de nouvelles satisfactions. C'est alors que M. Lloyd George a pris la parole dans un banquet. M. Lloyd George est le membre le plus radical d'un ministère radical ; il est connu pour être, non seulement un fervent ami de la paix, mais un pacifiste de doctrine ; il a fait, il y a peu de temps encore, auprès du gouvernement allemand, des démarches, qui ont d'ailleurs été mal accueillies, en vue d'une limitation commune à apporter aux armemens militaires ; il est de ceux qui trouvent que les dépenses faites pour la guerre sont les moins rémunératrices de toutes, et que l'argent qu'on emploie en fusils, en canons, en navires, serait beaucoup mieux utilisé dans des réformes sociales. Son discours, qui n'a pas manqué de panache, empruntait donc à sa personne même une signification plus grande : aussi le retentissement s'en est-il étendu dans le monde entier. « Si nous nous trouvions acculés, a-t-il dit, à une situation dans laquelle la paix ne pourrait être maintenue qu'en sacrifiant la grande, la bienveillante situation que la Grande-Bretagne s'est acquise par des siècles d'héroïsme et d'efforts, en permettant que la Grande-Bretagne soit traitée, quand ses intérêts vitaux

sont en jeu, comme si elle ne comptait pas dans le concert des nations, alors, je le dis avec force, la paix, à ce prix, serait une humiliation intolérable à endurer pour une grande nation comme la nôtre. »

C'est la première fois depuis longtemps que de pareilles paroles frappaient des oreilles allemandes. L'Allemagne aime fort à poser devant les autres l'hypothèse de la guerre, mais elle n'aime pas que les autres la posent devant elle et elle en était déshabituée. Qui se serait attendu à ce que cette tradition fût rompue par M. Lloyd George? On voit que, lorsque les pacifistes s'y mettent, ils sont aussi guerriers que les autres, et cette constatation est rassurante. Les journaux allemands se sont appliqués à diminuer l'importance du discours, mais ils ont bientôt senti l'inutilité et la puérilité de cette tactique et, devant les applaudissemens de toute l'Angleterre, il a fallu qu'ils se rendissent à l'évidence. En fait ils ne revenaient pas de leur étonnement; ils ne reconnaissaient plus l'Angleterre dont ils s'étaient forgé une image chimérique; ils ne reconnaissaient plus M. Lloyd George, qu'ils croyaient en quelque sorte enseveli dans les détails scabreux de la politique intérieure; enfin ils en appelaient du gouvernement anglais au gouvernement anglais lui-même, de M. Lloyd George à M. Asquith, annonçant que celui-ci prononcerait bientôt un discours qui dissiperait les malentendus et remettrait toutes choses au point. Quel que pût être ce discours, il semblait dès ce moment certain que les journaux allemands l'opposeraient à celui de M. Lloyd George et s'en déclareraient satisfaits. Ils n'ont point manqué de le faire, et cela est fort heureux, car, au point où la surexcitation des esprits était venue, tout pouvait arriver, même le pire, et, bien que personne ne voulût la guerre, ni en Angleterre, ni en France, ni en Allemagne, les fautes commises de part et d'autre risquaient de la déclancher comme une conséquence fatale. Il y a encore là une leçon à recueillir : si la guerre éclate un jour, ce sera sans doute par quelque surprise de ce genre; on la subira sans l'avoir voulue. Au moment le plus aigu de la crise, nous avons toujours espéré que les bonnes volontés qu'on sentait partout agissantes seraient finalement les plus fortes et nous sauveraient de la guerre une fois encore; mais jamais peut-être nous n'en avons été plus près, et peut-être aussi la France n'est-elle pas le pays où on en aurait le plus difficilement pris son parti.

Le discours de M. Asquith a répondu à l'attente universelle: il nous a été rarement donné l'occasion d'entendre une parole plus

opportune. M. Asquith n'a rien abandonné de ce qu'il avait dit lui-même, ni de ce qu'avait dit M. Lloyd George, mais, en le rappelant et le précisant, il a mis tant de modération dans la forme que, bien que le fond n'eût rien perdu en énergie, la détente a été immédiate. « Je me bornerai, a-t-il dit en substance, à exposer la situation actuelle. Des conversations sont en cours entre la France et l'Allemagne; nous n'y participons pas. Elles portent sur un sujet qui peut ne pas affecter les intérêts britanniques; nous ne pouvons pas, avant d'en connaître l'issue, exprimer d'avis définitif sur ce point. Mais nous désirons que ces conversations aboutissent à une solution honorable et satisfaisante pour les deux parties, à une solution qui, le gouvernement de Sa Majesté peut le dire cordialement, ne porte en rien préjudice aux intérêts britanniques. Nous croyons que cela est parfaitement possible; nous souhaitons vivement, sincèrement, qu'il en soit ainsi. Au Maroc même, la situation est hérissée de difficultés, mais hors du Maroc, sur d'autres points de l'Ouest africain, nous ne penserions pas d'intervenir dans des arrangemens territoriaux considérés comme raisonnables par ceux qui y sont le plus directement intéressés. Nous avons estimé qu'il était bon de faire nettement savoir dès le début que, si on n'aboutissait pas à une solution répondant aux desiderata que j'ai indiqués, il nous faudrait prendre une part active à la discussion de la situation. Ce sera notre devoir comme signataire de l'Acte d'Algésiras, et ce pourrait être notre obligation en conformité de notre accord de 1904 avec la France : ce pourrait être aussi notre devoir pour la défense des intérêts britanniques qui seraient immédiatement affectés par les événemens subséquens. A certains momens, nous n'étions pas sûrs qu'on eût bien compris cela, mais, je suis heureux de le dire, nous savons pertinemment aujourd'hui qu'il n'en est plus ainsi. La déclaration que j'ai faite ici, il y a plus de trois semaines, le discours que prononça ensuite ailleurs le chancelier de l'Échiquier ont, je l'espère et je le crois, établi d'une façon tout à fait claire que nous ne revendiquons ni prééminance ni prédominance, mais que nous réclamons la position d'une partie intéressée aux événemens qui peuvent se produire, une partie intéressée à voir se résoudre les difficultés actuelles. A notre sens, c'eût été une grande erreur que de laisser les événemens aller à la dérive et de permettre que l'affirmation des intérêts que nous y avons pût, survenant après notre silence, causer de la surprise et du ressentiment au moment même où cette affirmation serait devenue on ne peut plus impérieusement nécessaire. J'ai

confiance que nous avons suffisamment paré à cela par les déclarations déjà faites. »

L'importance de ce discours nous a amené à en reproduire le principal passage; mais il faudrait publier le compte rendu de toute la séance pour montrer à quel point les Anglais, lorsqu'ils sentent qu'un grand intérêt national est en jeu, oublient leurs dissentimens sur d'autres points, même sur les plus graves, pour se rallier autour de leur gouvernement et faire cause commune avec lui. A peine M. Asquith s'était-il rassis au milieu d'applaudissemens unanimes que M. Balfour s'est levé et a fait entendre, au nom de l'opposition unioniste, des paroles d'adhésion absolue aux déclarations qui venaient d'être faites. « Ces déclarations, a-t-il dit, n'appellent de ma part que peu de commentaires et aucune critique. Le premier ministre, avec une parfaite connaissance de toutes les difficultés de la situation et avec le sens des responsabilités qui s'attachent à la conduite des Affaires étrangères dans une crise comme celle-ci, a adressé un appel à la Chambre pour qu'elle évitât d'aborder les sujets irritans et de soulever des controverses inutiles... Nous avons souvent dit des deux côtés de cette assemblée, que nous ne permettons pas à nos dissensions de partis, si aiguës qu'elles puissent être, de troubler l'unité de notre action quand les intérêts du pays tout entier sont en jeu. En ce qui concerne mes amis et moi-même, les déclarations que nous avons faites à ce sujet n'étaient pas des paroles prononcées à la légère dans des jours de calme; cette doctrine était l'expression d'une pensée profonde et elle sera fidèlement appliquée. S'il y a, au dehors de ces murs, des observateurs ou des critiques qui ont compté sur nos divisions et qui ont cru que nos disputes intérieures du moment pourraient rendre facile une politique à laquelle, en d'autres circonstances, ils savent bien que ce pays s'opposerait; s'il y en a qui supposent que nous sommes rayés de la carte de l'Europe parce que nous avons des difficultés intérieures, il est peut-être bon de dire à leur adresse qu'ils se sont entièrement trompés sur le caractère du peuple britannique et sur le patriotisme de l'opposition, que cette opposition se trouve d'un côté de cette Chambre ou de l'autre. » Enfin M. Ramsay Macdonald, président du « Labour party, » s'est exprimé comme il suit : « Aussi longtemps qu'il y aura un « Labour party » en Allemagne, en France et en Angleterre, il cherchera à assurer la paix et à la poursuivre instamment. Si la barque de la paix doit chavirer tout à l'heure, nous resterons debout près d'elle, même lorsqu'elle aura sombré. Mais, en disant cela, je ne vais nullement à l'encontre des

déclarations du premier ministre et de M. Balfour : j'espère qu'aucune nation européenne ne voudra croire un seul instant que nos divisions intestines soient susceptibles d'affaiblir l'esprit britannique ou notre unité nationale. » De pareilles paroles venant du chef du gouvernement, du chef de l'opposition, du chef du parti ouvrier honorent une assemblée et une nation. La force de l'Angleterre est dans sa flotte sans doute, mais elle est aussi dans l'unité morale dont elle vient de donner une nouvelle preuve. Il y a là un grand exemple que nous devons tous méditer, que nous devrions tous imiter.

Pour en revenir au discours de M. Asquith, il définit d'une manière très nette l'attitude que l'Angleterre a adoptée dans cette crise. La thèse du gouvernement anglais a d'ailleurs toujours été la nôtre : il est très désirable que la France et l'Allemagne arrivent à se mettre d'accord ; si elles le font, l'Angleterre aura à voir si ses intérêts ne sont pas atteints par les termes de cet accord, réserve de pure forme d'ailleurs puisque l'Angleterre est tenue au courant des négociations et que nous ne conclurons pas sans elle ; mais si l'accord ne se fait pas, toutes les puissances, — elles sont au nombre de 13, — qui ont signé l'Acte d'Algésiras auront le même droit à prendre part à la négociation qui sera devenue nécessaire : en parlant pour elle, l'Angleterre a parlé pour toutes les autres. Alors, une conférence nouvelle s'imposera. Nous ne la souhaitons pas, mais nous ne la redoutons pas. Nous ne la souhaitons pas, parce qu'elle serait la manifestation, entre la France et l'Allemagne, d'un dissentiment irréductible par leurs seuls moyens ; nous ne la redoutons pas, parce que la première nous ayant été favorable, il n'y a aucune raison pour qu'une seconde ne le soit pas. Nous nous y présenterions avec de bons amis et de bons argumens. Mais M. Asquith est d'avis que l'entente est possible, et il a raison de le croire, si l'Allemagne enferme ses prétentions dans des limites raisonnables. Nous avons déjà dit que, ne nous donnant rien que son abstention, elle ne peut pas nous demander grand'chose : cependant nous sommes disposés à traiter largement avec elle pourvu qu'elle nous garantisse vraiment une abstention durable au Maroc. En sommes-nous là ? Nous nous y acheminons sans doute. Bien que les conversations de Berlin restent enveloppées de mystère, on sait, on croit savoir que l'Allemagne a sensiblement réduit ses prétentions : on peut même considérer le fait comme certain, car s'il ne l'était pas, il ne serait déjà plus question d'entente possible, mais de rupture et de conférence. Le retour de l'Empereur de sa croisière du Nord, suivi de l'audience qu'il a accordée à Swinemunde au

chancelier de l'Empire et au ministre des Affaires étrangères paraît avoir exercé une influence heureuse sur la marche des négociations : non pas que l'Empereur ait été en désaccord avec ses ministres, on a affirmé qu'il ne l'était pas et il n'y a aucune raison de croire le contraire; il est bien sûr que la *Panther* n'a pas été envoyée à Agadir sans son adhésion formelle; mais, en toutes choses, il y a la manière, et celle qui a suivi le retour de l'Empereur a paru plus conciliante que celle qui l'avait précédé. Que l'on s'achemine vers une entente finale, la fureur des pangermanistes donne à l'espérer : ils ne ménagent même pas dans les journaux la personne de Guillaume II. Ces querelles nous laissent spectateurs indifférens : nous n'avons affaire qu'au gouvernement. Autant qu'on en puisse juger par la lecture attentive des journaux, les négociations portent aujourd'hui sur l'Hinterland du Congo français : on discute entre l'Oubangui et la Shanga ; les Allemands ont renoncé à émettre des prétentions sur le rivage de l'Océan, ou ils les ont réduites à peu de chose ; ils se tournent plutôt du côté du grand fleuve. Sur tous ces points, l'accord sera laborieux et lent; il reste difficile, mais il n'est pas irréalisable : nous attendons qu'il soit réalisé et devenu public pour pouvoir l'apprécier. Alors le gros nuage qui a pesé sur nous pendant quelques jours sera dissipé, mais nous n'oserions pas dire qu'il ne se reformera plus. L'Allemagne aura beaucoup à faire pour effacer les impressions que ces dernières affaires ont produites, et qui l'ont présentée au monde comme une puissance avec laquelle on est obligé d'être toujours sur le qui-vive. L'art patient qu'elle avait déployé pour amener des rapprochemens entre elle et l'Angleterre, la Russie et nous-mêmes, donne cependant à croire que tel n'est pas le but qu'elle s'était proposé.

Il nous resterait à parler de l'Espagne : la place nous manque pour le faire d'une manière aussi complète que nous le voudrions. Les derniers incidens n'ont d'ailleurs pas modifié notre opinion que l'Espagne doit être notre amie au Maroc, et que l'œuvre que nous y accomplissons, elle et nous, doit être une œuvre commune. Il n'y aurait rien de pire pour elle, pour nous, pour le Maroc, pour la civilisation, qu'un dissentiment durable entre les deux pays. Il est heureux qu'on le comprenne également bien à Madrid et à Paris et qu'on s'y applique à dissiper des malentendus créés par des agens qui ne sont peut-être pas assez intelligens et qui sont certainement trop zélés : c'est ici que le fameux mot de Talleyrand trouverait toute son application. Soyons justes pourtant : la situation est délicate et les agens

des deux pays auraient besoin d'un tact bien rare pour éviter toujours, au début d'une période nouvelle, les frottemens plus ou moins durs que le voisinage amène presque inévitablement entre eux. Il n'y avait sans doute qu'un moyen de supprimer ces frottemens, qui était de supprimer le voisinage immédiat lui-même, en mettant entre Français et Espagnols une ligne de démarcation qu'ils ne dépasseraient ni les uns ni les autres, ou qu'ils ne franchiraient que dans des conditions et avec des précautions bien définies. Tel est le principe essentiel de l'arrangement qui a été conclu entre les deux gouvernemens; le reste est accessoire. Nous ne voulons pas dire par là que ce reste n'ait pas aussi son importance; ainsi, par exemple, les enrôlemens de déserteurs marocains que faisaient les Espagnols étaient un abus inadmissible; mais il fallait surtout, et avant tout, empêcher la pénétration réciproque de la zone espagnole et de la zone française. Nous savons bien que ce mot de zone est inexact, nous ne l'employons que pour la commodité du discours. L'arrangement franco-espagnol est d'ailleurs provisoire, comme tant d'autres choses le sont aujourd'hui au Maroc. L'Acte d'Algésiras reste notre Charte et il faut, comme nous le disions il y a quinze jours, en sauver tout ce qui peut en être sauvé. Mais comment ne pas s'avouer à soi-même qu'il a subi de nombreuses atteintes et qu'il a grandement besoin d'être restauré ou même retourné. Comment le sera-t-il? C'est le secret de l'avenir. L'installation de l'Espagne à El-Ksar sera une grande difficulté, mais il n'y en a pas d'insoluble entre deux nations que la force des situations a rendues solidaires. Le Maroc est grand: plusieurs combinaisons sont possibles pour y associer la France et l'Espagne dans un effort dont le but est commun, bien qu'il puisse s'exercer sur des points différens. Mais la solution de ces problèmes n'est pas encore mûre : il n'y a de certain que la nécessité pour les deux pays d'éviter entre eux, avec le plus grand soin, des dissentimens qui, s'il faisait le jeu des autres, ne ferait pas le leur. L'arrangement conclu entre notre ambassadeur à Madrid, M. Geoffray, et le ministre des Affaires étrangères d'Espagne, M. Garcia Prieto, a pourvu au plus pressé, c'est-à-dire aux nécessités du jour, laissant au lendemain ce qui lui appartient.

L'importance exceptionnelle que les incidens récens ont donnée à la question marocaine nous a amené à lui consacrer toute la place dont nous disposions aujourd'hui, malgré l'intérêt que d'autres événemens présentent aussi, à un moindre degré, il est vrai. Nous nous sommes borné à raconter des faits, comme il convient dans une

chronique, mais les faits parlent d'eux-mêmes et il en ressort pour tout le monde des avertissemens presque également utiles. L'Allemagne, par exemple, fera bien de se rendre compte que les procédés d'intimidation ne sont plus de mise aujourd'hui ; ils sont inopérans, à moins qu'ils n'opèrent dans un sens inverse à celui qu'ils se proposent ; de plus, même lorsqu'ils sont dirigés contre une seule nation, plusieurs en prennent une part pour elles et agissent en conséquence. Quant à nous, nous sommes allés trop vite et trop loin au Maroc; nous n'avons pas fait entrer assez de temps dans notre jeu, et si nous n'en disons pas davantage à ce sujet, c'est que nous l'avons fait à mesure que les événemens se déroulaient et que, en ce moment surtout, ce n'est pas à nous à faire notre procès : soyons sûrs d'ailleurs que d'autres le feront toujours quand nous leur en fournirons des motifs ou des prétextes. Le lendemain de notre arrangement avec l'Allemagne, si cet arrangement se conclut, ne croyons pas avoir partie gagnée au Maroc : le morceau restera dur et résistant et c'est par une œuvre de longue haleine, mesurée, méthodique, éloignée de toute idée de conquête ou même de protectorat, que nous en viendrons à bout au meilleur compte, sans affaiblir ou sans compromettre la liberté de notre action en Europe. N'oublions pas enfin qu'à côté des nôtres, l'Espagne a au Maroc des droits qui lui ont été reconnus à Algésiras par les puissances, et qui l'avaient déjà été par nous dans des conditions à la fois plus précises et plus larges. Notre œuvre future est entourée de conditions que nous devons respecter. L'abstention de l'Allemagne, si elle se produit et se maintient, sera pour nous une difficulté de moins, mais toutes les autres subsisteront. Le seul moyen de les vaincre est de les bien connaître toutes et d'appliquer patiemment à chacune d'elles le meilleur moyen de la tourner ou de la réduire. Nous aurons à en reparler plus d'une fois.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATRIÈME VOLUME

JUILLET — AOUT

Livraison du 1er Juillet.

Livraison du 15 Juillet.

Livraison du 1er Août

Livraison du 15 Août.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 50667.

